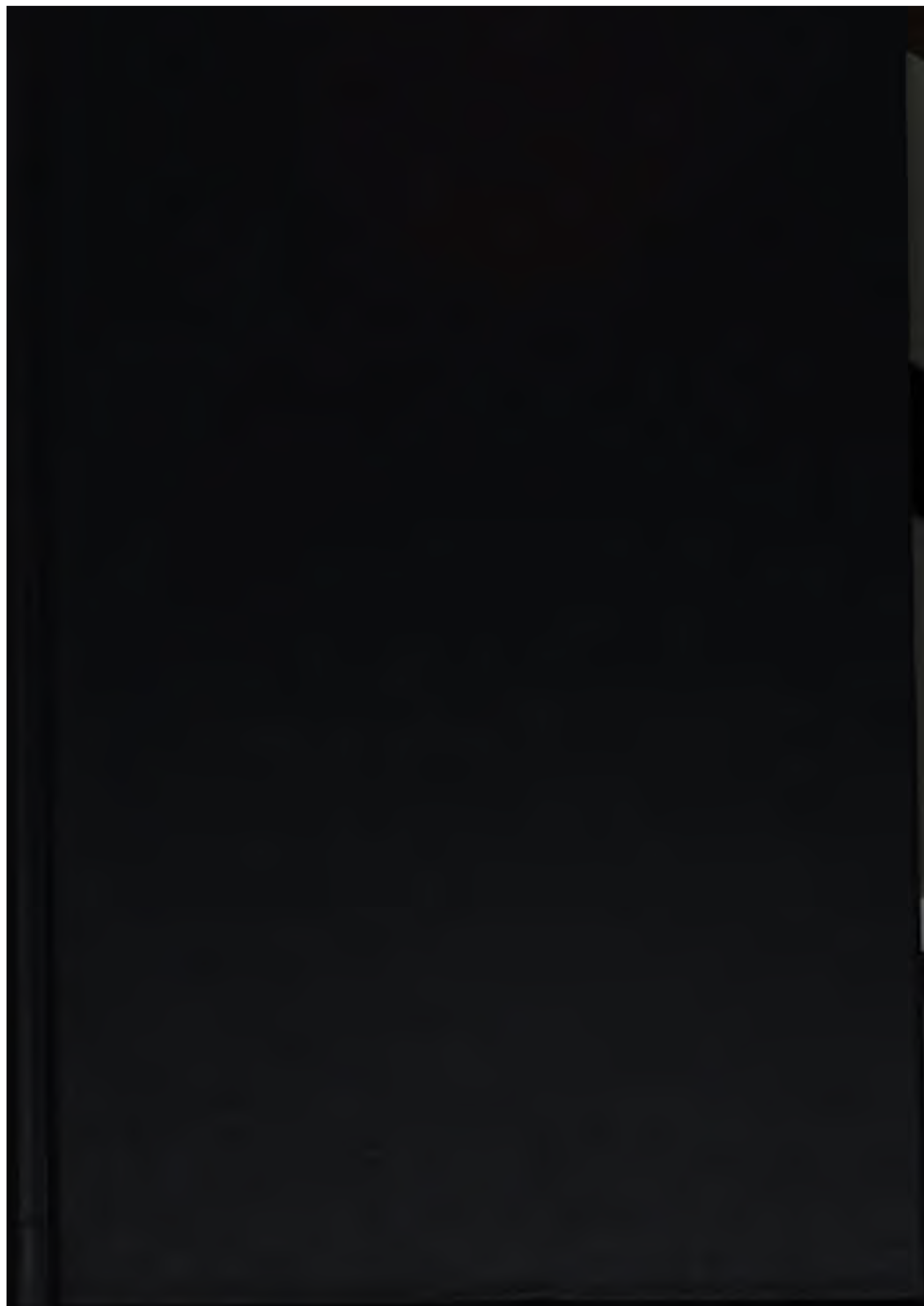


LES Zouaves

Par

LE CAPITAINE ADJUDANT-MAJOR
G. GANGLOFF
DU 2e RÉGIMENT DE ZOUAVES

TOME PREMIER

Le Corps des Zouaves. Le Régiment des Zouaves.

1830-1852



RAMBERVILLERS
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES
Valentin RISSER, Editeur
1893

LES ZOUAVES

LES

ZOUAVES

PAR

Gaston GANGLOFF,

Capitaine adjudant-major au 2e Régiment de Zouaves.

Le Corps des Zouaves.
Le Régiment des Zouaves.
1830 — 1852.

Tome I

« Les zouaves, c'est la garde impériale de l'Afrique, la vieille garde. »

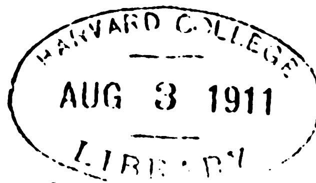
(Lettres du maréchal de Saint-Arnaud.)

« Il n'y a qu'un régiment de zouaves, comme il n'y a qu'un Dieu et comme il n'y a qu'un soleil. »

(Dicton en usage au régiment.)



RAMBERVILLERS
IMPRIMERIE ET LIBRAIRIE MILITAIRES
VALENTIN RISSER, EDITEUR
1893


HARVARD COLLEGE
AUG 3 1911
LIBRARY

A Monsieur le Général DÉTRIE, Grand-Officier de la Légion d'Honneur, commandant la division d'Oran.

A vous, mon Général, qui êtes ancien colonel de zouaves, qui avez commandé le 2e zouaves dans les circonstances difficiles de la guerre de 1870, ce livre est dédié par votre très-dévoué subordonné.

Oran, le 15 février 1892.

G. GANGLOFF.

AVANT-PROPOS

Les régiments de zouaves créés en 1852 ont des historiques très complets et fort bien rédigés. Ces historiques sont précédés de résumés de l'histoire de l'ex-corps et de l'ex-régiment des zouaves; mais, à ce dernier point de vue, ce ne sont que des aperçus plus ou moins concis. Il nous a semblé qu'il y avait là une lacune et que nos anciens méritaient bien d'avoir une histoire à eux.

Nous avons donc entrepris d'écrire cette histoire avec quelques détails et de signaler tous les faits auxquels l'ex-corps et l'ex-régiment ont été mêlés peu ou prou. Tous les faits relatés le sont avec une scrupuleuse exactitude et notre travail a été d'autant plus long et plus difficile qu'il nous a fallu, pour arriver à ce résultat, consulter une foule de documents tant officiels que privés et tous ou presque tous les journaux du temps. Il peut y avoir des omissions; on

nous les pardonnera à cause des difficultés que nous avons eues de compulser tant de documents et à cause de notre éloignement de sources plus commodes.

Quoique notre intention n'ait été, dans ce travail, que de narrer les actions des zouaves, il nous a fallu bien souvent raconter certains faits avec détails, afin de bien marquer la part qu'y ont prise les braves soldats dont nous voulons dire la gloire, les fatigues qu'ils y ont eu à supporter et le dévouement qu'ils y ont montré. Mais nous avons relaté ces faits aussi succintement que possible.

La nomenclature, forcément un peu sèche, de tous les faits qui composent l'histoire des zouaves jusqu'en 1852, manquera évidemment de l'attrait des grandes luttes que racontent les historiques des trois premiers nouveaux régiments. Nous y avons introduit quelques épisodes pour en rendre la lecture moins fastidieuse. En tous cas, nous avons réuni en un seul ouvrage des renseignements qui étaient épars dans une foule d'ouvrages divers et nous croyons avoir ainsi donné quelques facilités à ceux qu'intéresse la question qui nous occupe.

Que l'on songe bien à ce qu'il a fallu de vaillance, de tenacité, de constance et d'abnégation

à tous ces hommes jetés dans un pays presque inconnu, où rien ne leur rappelait la Patrie, où il leur fallut lutter aussi bien contre le climat que contre un ennemi féroce, infatigable, d'une rare mobilité, et commandé par un chef auquel il n'a manqué peut-être qu'un théâtre plus vaste pour y faire montre des plus brillantes qualités.

Ils ont dompté ce peuple si guerrier et si bien organisé pour la guerre, où tous les mâles « naissent avec un fusil à la main et un cheval entre les jambes ». Si la conquête leur a demandé plus de temps qu'il n'aurait strictement fallu, on leur doit rendre cette justice que la faute n'en est point à eux, mais aux hésitations et aux tergiversations relatives à l'Algérie qui ont marqué, dans la Mère-Patrie, la période de 1830 à 1840.

Les premiers au danger, les plus hardis à l'attaque, les derniers à la retraite, bruyants et joyeux dans le triomphe, ils ont toujours été constants et disciplinés dans l'adversité.

Ce n'est guère que de l'arrivée en Algérie du gouverneur Bugeaud que date l'entrée en campagne décidée et nette. Six ans suffisent alors pour vaincre les populations si belliqueuses de

la Régence, pour tout soumettre — (la Kabylie en partie) — depuis la Tunisie jusqu'au Maroc, depuis la mer jusqu'au Sahara; il suffit de six ans pour réduire à néant tous les « chérifs » tous les « maîtres de l'heure » qui surgirent, tous les « Bou-Maza » et autres imposteurs, et pour forcer, en fin de compte, la reddition d'Abd-el-Kader, le plus habile et le plus constant de nos ennemis, la tête et l'âme du mouvement contre nous. Les zouaves n'y ménagèrent ni leur sang ni leurs fatigues et plus d'une fois ils firent jusqu'à vingt-une lieues par jour à la poursuite de leur si mobile adversaire.

Quelques insurrections ont pu se produire plus tard; il s'en produira encore dans l'avenir; mais elles ont été ou seront relativement locales. La conquête était faite et jamais plus le peuple arabe, ou ce que nous appellerons ainsi, n'arrivera à un degré d'entente suffisant pour menacer sérieusement notre domination.

Les zouaves ont été une véritable pépinière de généraux. N'est-il pas intéressant d'assister aux débuts de ceux-ci sur ce sol africain où chaque grade devait se gagner à la pointe du sabre.

On a beaucoup écrit sur l'Algérie, et, quand on n'a par soi-même vécu les faits, il faut bien

les apprendre par d'autres. Que si l'on trouve donc que nous racontons des choses qui ont déjà pu être écrites, nous répondrons avec La Bruyère : « Tout est dit et l'on vient trop tard, depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent. »

G. GANGLOFF.

Oran, le 20 avril 1893.

hors du territoire continental du royaume.

« ARTICLE II.

« Les généraux en chef, commandant les pays occupés par les armées françaises, hors du territoire continental, pourront être autorisés à former des corps militaires composés d'indigènes et d'étrangers.

« ARTICLE III.

« Les dépenses de ces divers corps formeront un article séparé au budget de la guerre.

« La présente loi, délibérée et adoptée par la chambre des Pairs et par celle des Députés, et sanctionnée par nous aujourd'hui, sera exécutée comme loi de l'Etat.

« Donnons en mandement à nos cours et tribunaux,
« Préfet, corps administratifs et tous autres, que les pré-
« sentes ils gardent et maintiennent, fassent garder,
« observer et maintenir et, pour les rendre plus notoires à
« tous, ils les fassent publier et enregistrer partout où
« besoin sera ; et, afin que ce soit chose ferme et stable à
« toujours, nous y avons fait mettre notre sceau.

Fait à Paris, au Pa ais Royal, le 9 Mars 1831.

« *Signé :* LOUIS PHILIPPE.

Par le roi :

« *Le Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre,*

« *Signé :* Maréchal duc de DALMATIE.

Cette création avait pour but de remédier dans une certaine mesure, en employant l'élément indigène, aux vides qu'allait faire dans l'armée d'Afrique le rappel en France de plusieurs régiments. Le général en chef ne prévoyait sans doute pas les difficultés qui allaient venir contrarier l'occupation française et il avait ainsi lui-même prématurément déclaré ce rappel opportun et sans danger pour notre établissement (1). Il dut donc chercher à suppléer à la trop grande

(1) Une décision royale du 12 Août 1830 avait nommé le Lieutenant-Général Comte Clauzel au commandement en chef de l'armée d'Afrique. (J.M. 2e som. 1830, p. 81.)

diminution d'effectif qui en fut le résultat.

D'autre part, il parut avantageux d'avoir en Afrique un corps spécial au pays, dont les soldats seraient acclimatés et les officiers satisfaits d'une position de leur choix. N'a-t-on pas vu souvent, en effet, et même à une époque récente, des bataillons envoyés de France payer au climat un tribu quelquefois considérable? N'a-t-on pas même vu des officiers ne pas se résigner du premier coup à un si brusque changement dans leurs habitudes?

On mit donc complètement à exécution l'idée, qui avait été émise sous le commandement du maréchal de Bourmont, d'utiliser les services des Arabes tant comme fantassins que comme cavaliers. Le maréchal n'avait d'ailleurs voulu former ainsi qu'un corps d'éclaireurs, à jeter en avant de nos lignes et en dehors des services de guerre qu'il pensait pouvoir en utiliser plus tard, il voyait dans l'enrôlement des indigènes le triple avantage de connaître d'avance tous les mouvements de l'ennemi, de lui enlever autant de fusils, et, enfin, d'établir des relations entre l'armée et les tribus. Un premier appel, accompagné de belles promesses de solde et de primes, avait amené environ cinq cents hommes de toute condition et de toute origine, Coulouglis, Nègres, Biskris, Kaby es, etc. C'est à ce sujet que le maréchal avait adressé le 23 août au ministre de la guerre, Comte Gérard, une dépêche où il disait : « Il existe dans les montagnes situés à l'Est d'Alger une peuplade considérable qui donne des soldats aux gouvernements d'Afrique qui veulent les soudoyer. Les hommes dont elles se composent se nomment *Zouaves*. Deux mille m'ont offert leurs services; cinq cents sont déjà réunis à Alger. J'ai cru devoir suspendre leur or n ion jusqu'à l'arrivée de mon successeur. » C'est de le ré- chal de Bourmont qui, le premier, a francisé o nom des *Zounoua*, mais il était réservé ral Cl. d'organiser ces enrôlés, de les former en cor doter du cadre d'officiers qui a fait d'eux les sol sait.

Il semble que l'on aurait dû tout d'abord s'adresser aux Turcs, chercher à les rallier et leur faire continuer le service qu'ils fournissaient sous les Deys. Mais les Turcs avaient presque complètement disparu du pays par suite des pertes qu'ils avaient subies dans les différents combats livrés sous Alger, et par l'explosion du fort de l'Empereur. En outre, dès le 11 juillet 1830, deux mille cinq cents d'entre eux avaient été envoyés en Asie. Ceux qui, étant mariés à des femmes du pays, avaient d'abord obtenu l'autorisation de demeurer dans la Régence, furent à leur tour expulsés à la rentrée du maréchal de Bourmont de son expédition sur Blida. Ils avaient été accusés, avec raison peut-être, par des intrigants indigènes qui convoitaient surtout leurs richesses, d'avoir excité les Arabes contre nous et d'avoir suscité au maréchal les difficultés qui signalèrent son retour (1).

L'on peut dire maintenant que ces expulsions de parti pris furent une faute considérable. Nous nous privions bénévolement des services de gens réputés par leurs qualités militaires, qui ne demandaient pas mieux, pour la plupart, que d'entrer à notre solde, et qui auraient pu éclairer nos débuts sur la terre d'Algérie par leur connaissance des mœurs et des coutumes indigènes. Ils nous auraient sans doute apporté en même temps le concours des tribus *Makzen*, dont ils s'étaient eux-mêmes servis pour asseoir et maintenir leur domination (2). Cette faute non seulement nous fit perdre le moyen d'établir facilement et rapidement notre autorité sur la plus grosse partie du territoire de la Régence, mais encore elle rompit brusquement le lien de toutes les traditions du gouvernement, puisque les Turcs tenaient tous les emplois, et plongea le pays pour longtemps dans une anarchie profonde. Et l'on fut obligé, pour le recrutement des corps indigènes, d'avoir recours directement aux populations algériennes.

(1) Voir la note 1, à l'appendice n° 1.

(2) *Makhzen*, milice auxiliaire à cheval, exempte d'impôts, attachée à l'administration. Ces cavaliers étaient, sous les Turcs, réunis en tribus sur le territoire que le gouvernement leur attribuait.

Ainsi que l'avait écrit le maréchal de Bourmont, dans le Djerjera. — Le *mons Ferratus* des anciens), — entre le cours du Sebaou et celui de l'oued des *Aït-Aïssi*, au sud du pays des *Beni-Raten*, vers les confins de la province de Constantine (1), se tenaient les confédérations kabyles des *Zouaoua* (2), qui se composaient chacune de plusieurs tribus réparties en plusieurs villages. Il y avait la confédération des *Zouaoua proprement dits*, formée par les tribus des *Aït-Yenni* (3), des *Aït-Ouassif*, *Aït-bou-Akkach*, *Aït-Boudrar*, *Aït-Menguelate*, *Aït-Attaf*, *Aït-bou-Youssef*; et la confédération des *Zouaoua de l'Est* comprenant les tribus des *Aït-Illilten*, *Aït-Yahia*, *Aït-Ithourar*, *Aït-Idjer*, *Aït-Zikki*. Ces tribus, d'après une légende qui a encore cours en Kabylie, proviennent de malfaiteurs échappés ou de criminels politiques exilés par les Deys dans les sauvages régions du Djerdjera, lesquelles étaient, à cette époque, couvertes d'épaisses forêts et fréquentées seulement par les bêtes féroces. Ces proscrits, composés d'individus des deux sexes, prospérèrent si rapidement qu'il fut un moment question de les transporter plus loin vers le Sud. Pour une raison ou pour une autre, ils furent laissés à la terre qu'ils avaient défrichée et fertilisée ; ils ne tardèrent pas à acquérir une indépendance presque absolue. Les hommes de ces tribus, montagnards vigoureux et résolus, étaient d'humeur batailleuse : souvent, avant l'arrivée des Français, ils avaient pris du service dans les troupes du Dey et l'armée du bey de Tunis renfermait encore un grand nombre de Kabyles. D'après Ruffino, Savoisien qui partagea la captivité et l'amitié de Cervantès et qui a écrit une relation du siège de Tunis par les Espagnols, en 1574, les *zouaves* ou *zouaghi* formaient déjà un milieu très redoutable au service de la Sublime Porte. « les *Zouaghi*, dit-il, ne sont ni Turcs ni

(1) au Sud Est du Fort-National.

(2) Les indigènes donnent le nom de ZOUAOUA ou GAOUAOUA aux gens qui occupent le territoire compris entre le Djerdjera et l'Oued Sebaou.

(3) *Aït* est, en langage kabyle, le synonyme des mots arabes *Beni*, *Ouled*, (enfants, fils, descendants).

Maures, mais pourtant ils suivent une seule et même religion. Ils prétendent que leurs ancêtres étaient chrétiens et plusieurs d'entre eux portent sur leur front rasé un tatouage représentant une croix. Rien ne peut résister à leur impétuosité. Lorsqu'on les voit au milieu du combat, ils ressemblent à une armée de lions furieux ; c'est pourquoi les Ottomans les mettent toujours au premier rang lorsqu'il s'agit de livrer un assaut, car, pour l'empereur des Turcs, ils sont une troupe d'élite. Leur costume est des plus bizarres et n'a aucune ressemblance avec celui des Turcs et des Maures. Il est d'une grande simplicité et consiste dans un mélange des uniformes barbaresques et européens. Rien ne peut être comparé à leur agilité et à leur air martial. Pendant la mêlée, ils sont féroces et impitoyables ; mais, lorsque le feu a cessé, ils redeviennent bons et généreux avec l'ennemi vaincu. En outre, ils supportent avec résignation les fatigues de la guerre et les longues marches, et cela grâce à une gaieté intarissable qui est un de leurs traits caractéristiques. » Telle est la traductiou de la relation d'un écrivain du siècle de Charles-Quint. On verra par les récits qui suivent combien il y a de traits de ressemblance entre les zouaves musulmans dont parle Ruffino et ceux dont nous allons dire l'histoire.

D'après l'opinion de M. l'interprète militaire Emir Mahmoud Chehab, attaché à la subdivision de Tlemcen, l'étymologie du mot *zouave* doit être la suivante :

Ce mot n'est pas d'origine kabyle comme on le croit, il tient de la langue arabe le mot *Zouaf* est un adjectif verbal venant du verbe *zahafa* (ramper) ; ils signifie donc *rampant*. Ce mot est employé dans la langue parlée de l'Algérie pour désigner l'homme qui combat en tirailleur. « qui aborde courageusement l'ennemi en rampant dans les broussailles », dit Kasimirski, dans son dictionnaire. Il s'applique donc bien au tirailleur qui se sert des abris offerts par le terrain.

Dans les écrits, en parlant d'une armée considérable, les auteurs disent *El askar Ez zouaf* ce qui voudrait dire

«les soldats du coude à coude qui combattent dans le rang», *El askar* — et « les tirailleurs qui combattent librement en se servant des obstacles du terrain » — *Ez zouhaf.*

Lorsqu'on veut parler d'un souverain qui a déguisé sa marche contre un autre, l'on dit « *Zahafa Biassakiriki* ». — (Il s'est avancé en rampant avec son armée).

Les tirailleurs algériens d'ailleurs, en parlant des zouaves, ne prononcent pas ce mot comme nous en adoucissant le *V*; au contraire, ils le forçent et en font un *F* : Zouafs. On peut donc croire que c'est leur manière de combattre qui a fait donner leur nom à certaines tribus kabyles et ensuite aux zouaves. Ainsi que nous l'avons dit, ce corps indigène n'était destiné dans la pensée de Bourmont, qu'à former une ligne d'éclaireurs, de tirailleurs, à jeter en avant de nos postes.

Il est certain que l'altération des noms tirés d'une origine étrangère a eu lieu souvent, soit parce qu'on ne trouve pas dans la langue qui a adopté un mot étranger, des lettres analogues à celles dont se compose le mot dans sa langue d'origine, soit parceque l'on a mal entendu prononcer ce mot pour la première fois. C'est ainsi qu'on a fait Mahomet de Mouhammed, qui est le vrai nom du prophète.

Quand le général en chef de l'armée française prit en 1830, le parti de faire appel aux peuplades de la Régence pour former un corps de troupe indigène, beaucoup de *Zouaoua* répondirent à cet appel, allèchés par la promesse de belles primes. Ils étaient d'ailleurs déjà connus à Alger où ils venaient trafiquer par l'échange, contre des denrées de toutes sortes, des produits de leur industrie et de leurs récoltes. Depuis longtemps, ces Kabyles étaient renommés pour leur aptitude à la marche et ceux qui demeurèrent fidèles à leur engagement devinrent en peu de temps des soldats solides et disciplinés. Leur nom francisé devint celui du nouveau corps, mais, quoiqu'elles eussent beaucoup de leurs guerriers dans nos rangs, les tribus *Zouaoua* furent pour nous des ennemies intraitables chaque fois qu'on

essaya de porter atteinte à leur vieille indépendance. Elles ne cessaient d'exciter les autres tribus contre nous. Il fallut plusieurs expéditions très sérieuses pour les réduire à une complète soumission : la dernière eut lieu en 1871.

Les *Zouaoua* dont il est parlé ci-dessus ne doivent pas être confondus avec une tribu dont le nom était semblable et qui tenait ses cantonnements dans les environs de Dely-Ibrahim, à onze kilomètres au sud-ouest d'Alger. Celle-ci, du reste, ne se composait que d'anciens mercenaires du Dey qui avaient transmis leur nom à leur nouvel établissement.

Les Zouaoua ne furent pas les seuls indigènes incorporés, Toutes les tribus avec lesquelles on était en relations, d'autres placées complètement en dehors de notre zône d'action, des étrangers même furent appelés à concourir au recrutement du nouveau corps des Zouaves.

Dans le principe, le corps fut formé à deux bataillons de huit compagnies chacun. Le commandement du 1er bataillon fut donné à M. Maumet, capitaine du corps d'état-major; celui du 2e à M. Duvivier, capitaine du génie. Tous deux furent nommés chefs de bataillon (1).

La formation du 1er bataillon s'accomplit dans des conditions suffisamment bonnes. Celle du 2e fut plus laborieuse ; il ne figura longtemps que sur le papier et son effectif resta toujours au-dessous du complet.

Le recrutement des soldats assuré tant bien que mal, il fallut trouver des cadres capables d'instruire, de discipliner, de conduire au fur et à mesure tous ces hommes sans bien aucun, venus de tous les points de la Régence, et d'ailleurs. Il fallait là des officiers et des sous-officiers d'une vigueur et d'une fermeté à toute épreuve. On fit un appel à l'armée et les cadres se complétèrent comme par enchantement. « C'étaient des volontaires comme notre armée en fournira toujours, tous hommes pleins de jeunesse et d'énergie, désintéressés, courageux que n'attiraient ni l'appât d'une

(1) Voir l'appendice n° 2, à la fin de l'ouvrage.

solde plus forte, ni l'espoir de garnisons commodes, et qui, sans être arrêtés par l'incertitude de la récompense, affrontaient gaiement une vie toute de privations, de rudes travaux, de périls constants. » (1). Des officiers indigènes furent introduits dans le cadre.

Les avantages concédés aux officiers français étaient considérables. Ils obtenaient immédiatement le grade supérieur à celui qu'ils occupaient dans leur corps d'origine, avec la certitude de le conserver s'ils ne demandaient à quitter les zouaves qu'après y avoir servi pendant deux ans. Cette mesure excita bien des compétitions, bien des jalousies, et le corps fut assez mal vu dans le commencement; on alla même jusqu'à lui dénier toute solidité et tout avenir.

Il fut bientôt avéré que, malgré les plus séduisantes promesses, que l'on ne tenait du reste pas toujours, l'élément arabe n'arriverait pas à suffire au recrutement des zouaves. La formation lente et pénible du 2e bataillon l'avait suffisamment laissé prévoir. L'on pût reconnaître alors la faute que l'on avait commise en expulsant les Turcs qui, ainsi que nous l'avons dit, auraient fourni des éléments de recrutement très bons et très considérables.

A un autre point de vue, il ne semblait guère prudent alors de laisser les gradés français trop isolés et comme perdus parmi tous ces indigènes à demi-sauvages, dont la langue était à peine connue et qui n'étaient certes pas la crème des tribus. Ils se mirent, d'ailleurs, à déserter en grand nombre. Les règles de discipline usitées dans l'armée française ne pouvaient convenir du premier coup à ces esprits ardents et aventureux. Un arrêté du général en chef, en date du 17 octobre 1830, vint essayer de mettre un terme à cet état de choses en déférant à des conseils de guerre spéciaux la connaissance de tous les crimes de désertion commis par les zouaves indigènes. Chaque bataillon possédait son conseil de guerre spécial, formé à l'instar de ceux

(1) Les zouaves et les chasseurs à pied, par le duc d'Aumale.

qui avaient été créés par l'arrêté du 19 vendémiaire an 12 et supprimés par l'ordonnance royale du 21 février 1816. On formait le bataillon en carré ; le conseil de guerre spécial placé au centre, jugeait les coupables, et la sentence, sans appel, était exécutée séance tenante. Les désertions n'en diminuèrent guère ; le recrutement cependant continua péniblement. Ces conseils de guerre spéciaux furent supprimés par arrêté du duc de Rovigo, en date du 14 mars 1832 (1).

Dans ces conditions, l'introduction dans le corps de l'élément national devint une nécessité. Elle fut décidée. Les premiers zouaves français furent pris parmi les premiers *volontaires de la Charte* envoyés en Algérie par le gouvernement — (12 février 1831 , — qui coiffèrent avec enthousiasme le turban vert des enfants du prophète.

Ces volontaires parisiens se composaient de gens de tout âge et de toute conditions : on y remarquait des étudiants et des ouvriers, des imprimeurs, des hommes à carrière libérale; il y avait aussi des déclassés, gens turbulents et dangereux, jetés là par leurs habitudes vagabondes. Beaucoup d'entre eux avaient contribué au succès de la révolution de 1830 et, entraînés par l'enthousiasme, ils quittaient tout pour embrasser la profession des armes.

Après les journées de juillet, tous ces volontaires s'étaient organisés en compagnies, dites *de la Charte*. Ils s'étaient donné, à l'élection, des officiers qui, il faut bien le dire, étaient ce qu'il y avait de pire parmi eux. N'ayant plus à combattre à Paris, ces compagnies demandèrent avec insistance à être employées en Belgique ou en Grèce. Pour se débarrasser de gens aussi turbulents et qui pouvaient devenir un danger public, le gouvernement les envoya faire la guerre en Afrique et leurs officiers furent presque tous licenciés.

Dans le principe, tous les volontaires furent incorporés dans les zouaves, puis une partie fut retirée du corps et

(1) Voir la note n° 2, à l'appendice n° 1

réunie en deux bataillons d'infanterie et en deux compagnie de travailleurs. Ces bataillons dits *auxiliaires*, formèren ensuite le 67e de ligne, mais le plus grand nombre des vo lontaires rentra aux zouaves. Sous le commandement éner gique des officiers de zouaves, ils se plièrent rapidemen aux exigences de la discipline et du rude service auquel il allaient concourir. Ils avaient d'ailleurs le courage, et plu d'un d'entre eux se distingua dans les combats incessant auxquels ils prirent part.

D'un autre côté, les étrangers affluèrent bientôt avec u si grand randon aux zouaves, qu'on dut les réunir dans u corps spécial qui devint la *légion étrangère*. Dès lors l corps des zouaves ne compta plus que des français et de indigènes. (Loi du 9 mars 1831, et ordonnance du 21 mars, même année).

Nous ne parlerons que pour mémoire des zouaves à cheval, en citant l'ordonnance du 21 mars. Leur existence fut d'ailleurs de courte durée ainsi qu'on le verra par l'arrêté de leur suppression qui est du 17 novembre 1831.

« *Ordonnance du Roi qui règle la composition et l'organisation des bataillons et escadrons de zouaves qui pourront être formés en Algérie.* »

« Paris, le 21 Mars 1831.

« Louis-Philippe, Roi des Français,

« A tous présents et à venir, salut ;

« Vu la loi du 9 mars 1831 qui autorise la formation d'une Légion étrangère ;

« Sur la proposition de notre Ministre Secrétaire de la Guerre ;

« Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Art. 1er. — Il pourra être formé en Afrique des bataillons et escadrons de zouaves.

« Art. 2. — Chaque bataillon sera composé d'un état-major et de huit compagnies conformément au tableau ci-après :

Etat-Major.

	Officiers.	Troupe
Chef de Bataillon Commandant . .	1	»
Adjudant-major	1	»
Officier payeur.	1	»
Interprête	1	»
Chirurgien	1	»
Adjudant sous-officier	»	1
Maître armurier	»	1
Caporal-tambour	»	1
Totaux . .	5	3

Compagnie.

	Officiers.	Troupe.
Capitaine	1	»
Lieutenant	1	»
Sous-Lieutenant	1	»
Sergent-Major	»	1
Sergents	»	4
Fourrier.	»	1
Caporaux	»	8
Zouaves.	»	92
Tambours ou clairons.	»	2
et 1 enfant de troupe		
Totaux. . . .	3	111

« Ainsi, la force de chaque bataillon, y compris l'Etat-Major, sera de vingt-neuf officiers, huit cent quatre-vingt onze sous-officiers et soldats, et huit enfants de troupe.

Art. 3. — Il sera organisé, quant à présent, sous la

dénomination de *Chasseurs Algériens*, deux escadrons composés ainsi qu'il suit :

Etat-Major.

	Officiers.	Troupe	Chevaux d'Officiers	Chevaux de troupe
Chef d'escadron commandant .	1	»	2	»
Adjudant-Major	1	»	2	»
Officier payeur.	1	»	1	»
Interprète	1	»	1	»
Chirurgien	1	»	1	»
Adjudant sous-officier . . .	»	1	»	1
Vétérinaire	»	1	»	1
Maitre sellier	»	1	»	»
Maitre armurier	»	1	»	»
Trompette brigadier	»	1	»	1
Totaux. . .	5	5	7	3

Escadron

	Officiers.	Troupe	Chevaux d'Officiers	Chevaux de troupe
Capitaine Commandant . . .	1	»	2	»
Capitaine en second	1	»	2	»
Lieutenant en premier . . .	1	»	1	»
Lieutenant en second	1	»	1	»
Sous-Lieutenants	4	»	4	»
Maréchal-des-logis-chef . . .	»	1	»	1
Maréchaux-des-logis	»	8	»	8
Maréchal-des-logis-fourrier . .	»	1	»	1
Brigadier élève fourrier . . .	»	1	»	1
Brigadiers	»	16	»	16
Chasseurs	»	120	»	100
Trompettes.	»	3	»	3
Et 2 enfants de troupe . . .	»	»	»	»
Totaux . .	8	150	10	130

« La force totale de deux escadrons, y compris l'état-major, sera, par conséquent, de vingt et un officiers, trois cent cinq sous-officiers et cavaliers, quatre enfants de troupe, de vingt-sept chevaux d'officiers et deux cent soixante cinq chevaux de troupe.

« Art. 4. — Les bataillons et escadrons recevront des volontaires français et étrangers.

« Art. 5. — Des officiers, sous-officiers, caporaux ou brigadiers français pourront être placés dans les corps des zouaves. Ceux qui seront admis pour occuper un emploi du grade immédiatement supérieur à celui dont ils sont revêtus, seront promus par nous à ce grade lorsqu'ils y auront servi pendant un an. Dès lors, ils pourront rentrer dans la ligne avec ce nouveau grade, et, s'ils sont maintenus dans le corps des zouaves, ils seront susceptibles d'y occuper un emploi du grade supérieur qui leur donnera droit au bénéfice des dispositions ci-dessus.

« Art. 6. — Lorsqu'il n'existera pas dans les bataillons ou escadrons de zouaves de sujets réunissant les conditions déterminées dans l'article précédent pour passer par avancement à un emploi supérieur à celui qu'ils occupent, les emplois vacants seront conférés à des officiers ou sous-officiers tirés des autres corps de l'armée ou de la non-activité.

« Art. 7. — Les officiers et sous-officiers français qui quitteraient le corps des zouaves, soit volontairement, soit par l'effet de la dissolution de ce corps, avant d'y avoir occupé pendant un an l'emploi du grade supérieur à celui qu'ils ont dans l'armée, ne rentreront dans leur arme qu'avec ce dernier grade.

« Art. 8. — Les officiers, sous-officiers, caporaux ou brigadiers arabes ne pouvant, en aucun cas, être admis dans dans les régiments français, leur avancement dans le corps des zouaves n'est pas assujetti aux règles établies ci-dessus.

« Art. 9. — Les corps de zouaves jouiront de la solde, de la masse individuelle et des autres prestations accordées

aux troupes françaises d'infanterie et de cavalerie légère.

« Art. 10. — Les corps de zouaves s'administreront séparément et se conformeront, en ce qui pourra leur être applicable, aux règlements en vigueur dans les troupes françaises.

« Art. 11. — Les dispositions qui ont été faites par M. le général Clauzel pour l'organisation provisoire de ces corps sont confirmées. Celles contenues dans la présente ordonnance seront mises à exécution sans délai.

« Art. 12. — L'habillement des bataillons et escadrons de zouaves sera maintenu tel qu'il a été déterminé provisoirement par le général CLAUZEL, sauf les modifications qui seraient jugées nécessaires.

« Art. 13. — Notre Ministre Secrétaire d'Etat de la guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

« *Signé :* LOUIS PHILIPPE.

Par le roi :
Le Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre,
Signé : Maréchal Duc de DALMATIE.

A la date du 17 novembre 1831, les deux escadrons créés par l'article 3 de l'ordonnance du 21 mars cessèrent d'appartenir au corps des zouaves et furent incorporés dans le premier des deux régiments de cavalerie légère nouvellement créés sous le nom de *Chasseurs d'Afrique*. (Ordonnance du Roi du 17 novembre 1831, portant création et organisation de deux régiments de cavalerie légère, sous la dénomination de *Chasseurs d'Afrique*) (1).

Le lendemain même de la date de l'arrêté de création des zouaves, c'est-à-dire le 2 octobre, ceux-ci furent mis à même de faire tomber du premier coup les critiques qui les avaient accueillis à leur naissance. Le bey de Tittery; en effet, voulant sans doute profiter de la diminution d'effectif que l'armée française venait de subir, s'était avancé jusqu'à Blida avec des forces que l'on disait considérables. Les

(1) Voir la note 3, à l'appendice n° 1

coureurs avaient été vus jusque sur les bords de l'Harrache. L'inquiétude était grande à Alger et l'on y forma en hâte deux colonnes de marche aux ordres des généraux Boyer et Hurel : le petit détachement de zouaves fit partie de cette dernière. Il avait été placé à l'avant-garde et, dès que la cavalerie ennemie fut en vue, les zouaves se lancèrent à travers les broussailles avec une ardeur qui étonna d'abord. Sous une fusillade des plus vives, on n'eut de peine qu'à les retenir. Les Arabes furent repoussés avec le concours de l'artillerie et, à la rentrée des zouaves, l'opinion à leur égard avait éprouvé un revirement aussi complet que subit : d'injuste et de dédaigneuse, elle était devenue tout d'un coup enthousiaste. Ils venaient de recevoir le baptême du feu, en tant que nouveau corps.

Ils étaient à peine formés depuis six semaines, à peine avait-on eu le temps de mettre un peu d'ordre dans l'organisation, lorsqu'ils furent, en partie, appelés à prendre part à une nouvelle expédition. Le général Clauzel avait décidé de marcher contre Médéa à l'effet d'y installer Mustapha-ben-elhadj-Omar, le nouveau bey nommé par nous en remplacement de Mustapha-ben-Mezrag, dont la déchéance avait été prononcée à la date du 16 novembre, comme punition de son attaque du mois d'octobre et en raison de ses sentiments et de ses allures hostiles. Une colonne expéditionnaire de 7,000 hommes environ fut réunie à Boufarik, le 17 novembre 1830 (1). Quatre compagnies du 1er bataillon de zouaves, le seul qui fut organisé alors, en formèrent la réserve avec un bataillon du 21e de ligne et deux escadrons de chasseurs. Cette réserve devait être toujours sous la main et à la disposition constante du général en chef. Les troupes portaient pour quatre jours de vivres. La marche fut très pénible dans les premiers jours par suite du débordement des rivières

(1). *Boufarik*, à 38 kilomètres au sud-ouest d'Alger, sur la route de Blida et sur la voie ferrée d'Alger à Oran. Le village créé le 27 septembre 1836, est construit sur un grand terrain vague sur lequel se trouvait la bifurcation de plusieurs chemins et où se tenait un marché hebdomadaire (Lundi) très fréquenté. Ce terrain s'appelait *Bou-Farik, le père de la séparation*.

dont les eaux formaient partout de vastes marécages. Le mauvais temps devint si violent et entrava tellement la marche dans la journée du 18 novembre que l'on ne put arriver devant Blida qu'à la chute du jour. (1). Les zouaves avaient marché en éclaireurs sur les flancs de la colonne. Le 17, on avait campé sur l'emplacement du marché de Boufarik et, le 18, l'on n'avait pu repartir qu'à midi, tant on avait eu de peine à allumer le feu des cuisines sous la pluie. Blida fut occupée le soir même du 18, après un engagement où l'on eut une trentaine d'hommes hors de combat. Les Arabes avaient, en effet, essayé de barrer la route et d'interdire l'entrée de la ville aux chrétiens.

La journée du 19 fut employée à préparer l'installation d'une garnison composée des bataillons des 34e et 35e de ligne et d'une section d'artillerie (colonel Rulhières), et à réparer les canaux d'adduction des eaux endommagés par l'ennemi, avec lequel on ne cessa d'échanger des coups de fusil. On fit rentrer les familles qui avaient évacué la ville à l'approche des Français et, le 20, à six heures du matin, l'armée reprit sa marche vers l'Atlas. Elle s'établit le même jour au-dessous du col de Mouzaïa, près d'une ferme portant ce nom, sans avoir rencontré de résistance et après avoir passé la Chiffa à gué. Le 21, on franchit les premières des pentes élevées de l'Atlas et, dans une halte sur un plateau, qui a conservé le nom de *plateau du déjeuner*, le général en chef, en vrai Français, fit tirer une salve de vingt-cinq coups de canon pour saluer à la fois la vénérable et mythologique montagne et la France qui en prenait possession.

Avant d'entrer dans les défilés, le général en chef fit communiquer aux troupes l'ordre du jour suivant :

« SOLDATS! Nous allons franchir la première chaîne « de l'Atlas, planter le drapeau tricolore dans l'intérieur « de l'Afrique et frayer un passage à la civilisation, au « commerce et à l'industrie. Vous êtes dignes, soldats!

(1) *Blida*, à 51 kilomètres au sud-ouest d'Alger, sur les routes de Médéa et de Miliana et sur la voie ferrée d'Alger à Oran.

« d'une si noble entreprise; le monde civilisé vous « accompagne de ses vœux.

« Conservez le même bon ordre qui existe dans « l'armée. Ayez le respect le plus grand et le plus sou- « tenu pour les populations partout où elles seront « paisibles et soumises : c'est ce que je vous recom- « mande

« Ici j'emprunte la pensée et les expressions d'un « grand homme et je vous dirai aussi que quarante « siècles vous contemplent. SOLDATS! la France vous « regarde et l'avenir parlera de vous. »

La marche fut ensuite reprise et l'on ne tarda pas a arriver au passage si difficile du grand col. — Le bey de Tittery était posté là avec tout son monde — environ 6,000 hommes — et deux pièces de canon. — De loin en loin on apercevait entre les plateaux boisés des groupes d'Arabes armés. Le gros des ennemis était disséminé sur les points les plus favorables à la défense du passage. D'autres groupes étaient échelonnés en avant de la position principale. Le passage était fort périlleux soit par la nature physique des lieux soit par le feu des défenseurs et de leur artillerie. Le chemin d'accès consistait en un simple sentier arabe donnant à peine passage à quelques hommes de front, et qui suit la rive droite d'un torrent fort encaissé. Ce sentier était coupé en plusieurs points par des ravins très profonds dont les eaux se jettent dans le torrent. Le terrain était d'autant plus favorable à la défense qu'entre ces différents ravins s'élèvent des plateaux qui dominent au loin le chemin.

Le combat fut assez chaud, tant à cause des difficultés inhérentes au terrain que nous avons signalées, qu'à cause de la diversion que firent contre nous les gens des tribus qui, la veille, avaient prómis de garder la neutralité. Les zouaves avaient pris part à l'engagement : ils devaient s'illustrer plusieurs fois dans les mêmes parages. L'occupation du Col avait coûté à l'armée deux cent vingt-cinq hommes

tués ou blessés (1). Les sommets les plus escarpés furent occupés par nos troupes et la clarté de leurs feux de bivouacs produisit dans la nuit l'effet le plus pittoresque. Le général en chef fit paraître un nouvel ordre du jour qui semblera peut-être emphatique mais dont il faut excuser le style en raison du combat qui venait d'avoir lieu et de la nouveauté des choses qui frappaient l'armée. Il était d'ailleurs dans la manière du temps : « **Soldats, dit-il, les feux de nos bivouacs qui, des cimes de l'Atlas, semblent se confondre avec la lumière des étoiles, annoncent à l'Afrique la victoire que vous achevez de remporter sur ses barbares défenseurs et le sort qui les attend. Vous avez combattu comme des géants et la victoire vous est restée. Vous êtes, Soldats! de la race des braves, les dignes émules des armées de la Révolution et de l'Empire. Recevez les témoignages de la satisfaction, de l'estime et de l'affection de votre général en chef.** »

La matinée du 22 novembre fut consacrée au repos. Une partie des troupes partit vers onze heures pour aller incendier les *gourbis* des *Soumata* qui la veille, avait violé leur parole (2) ; une autre partie fut laissée à la garde du col et des blessés que l'on avait installés sous des tentes. Le reste, dont les zouaves, poussa en avant et arriva à Médéa après un dernier engagement dans le bois d'oliviers de Zeboudj-Azara. La ville fut occupée le 23 novembre et Moustapha-bou-Mezrag se rendit prisonnier avec ses janissaires ; les habitants l'avaient chassé à l'arrivée des Français, qui reçurent bon accueil (3).

Avant de se mettre en route pour rentrer au siège de son

(1). Le col de Mouzaïa a une altitude de 965 mètres ; il s'étend entre deux mamelons qui sont séparés par une distance de 2 kilomètres environ. Le mamelon de l'Est a 1182 mètres d'altitude, celui de l'ouest a 1054 mètres. *Ténia*, en arabe, veut dire col.

(2). *Gourbi*, chaumière, hutte, abri, en branchages ou en torchis.

(3) Médéa (1100 mètres d'altitude) l'ancienne *Caput cilloni*, était la capitale du beylik de Tittery, elle est actuellement le chef lieu d'une des subdivisions de la division militaire d'Alger. — Bou Mezrag, d'abord interné en France, fut ensuite autorisé à se rendre à Smyrne où il mourut. — *Bou-Mezrag* signifie « l'homme à la lance » ; *Mezergui*, lancier, cavalier noble chez les Arabes ; au pluriel *Mezerguia*.

commandement, le général CLAUZEL désigna, pour occuper Médéa, une garnison dont les zouaves firent partie. Ils restèrent là deux mois, bivouaqués dans les environs de la place, sans un moment de repos, employés aux travaux d'installation et de défense, constamment harcelés par les attaques des Arabes. « Il est difficile de se figurer ce qu'il fallut de courage, d'industrie et de résignation aux premiers détachements laissés dans les camps ou places de l'intérieur de l'Algérie, sans cesse devant l'ennemi, veillant et combattant nuit et jour, ne quittant le fusil que pour prendre la pioche, forcés de tout créer, réduits aux derniers expédients pour vivre, sans nouvelles, sans consolation d'aucun genre. » (1).

Les communications étaient si difficiles et l'on avait si peu prévu toutes les difficultés qui devaient surgir pour la petite garnison de Médéa et toutes les attaques dont elle devait être l'objet, que bientôt il n'y eut presque plus de munitions. Quoique l'armée, avant son départ (26 novembre) eut laissé presque toutes les siennes, le 29 novembre, il restait trois cartouches par homme. En revanche, il y avait là des tempéraments énergiques et tous étaient décidés à se défendre au besoin à l'arme blanche, dans les rues même de la ville. On n'en fut pourtant pas réduit à cette extrémité. Sur les lettres journalières et pressantes du colonel MARION, du 20e de ligne, qui commandait la place, le général CLAUZEL fit expédier quatorze mille (!) cartouches qui arrivèrent à Médéa le 4 décembre.

Pour les faire parvenir, on avait eu recours à un expédient assez bizarre qui montre combien il y avait encore pénurie de moyens. Les cartouches, enfermées dans des ballots de laine, furent confiées par des intermédiaires à des commerçants *M'Sabites* qui se rendaient dans le Sud en caravane et qui ignoraient le contenu des ballots. Ils n'eurent pas la cu-

(1). *Les zouaves et les chasseurs à pied.*

riosité de les visiter, fort heureusement pour la garnison de Médéa. (1).

Des combats furent livrés sous la place les 27, 28 et 29 novembre ; les zouaves s'y conduisirent vaillamment. « Ce fut là qu'ils commencèrent à acquérir leur brillante réputation, en défendant, avec quelques compagnies du 28e, la ferme du Bey contre laquelle étaient dirigées les principales attaques de l'ennemi ». (2).

Le 1er bataillon avait été détaché à la ferme avec un bataillon du 28e de ligne, dont le chef, M. de LANNOY, commandait ce poste avancé. Beaucoup de tribus — (une quarantaine environ) — avaient répondu à l'appel de Bou-Mezrag pour la défense du Tenia. Mais beaucoup d'entre elles avaient perdu du temps en préparatifs : elles apprirent tout à la fois le passage du col par les Français et l'occupation de Médéa. Leur désappointement fut grand, car, dans leur présomption, elles emmenaient d'immenses transports, voire des bœufs pour emporter les dépouilles qu'elles s'étaient promis de conquérir. Les femmes mêmes et les enfants étaient du voyage pour assister à la grande victoire.

Ne pouvant aller plus loin, toutes ces tribus se rabattirent sur la faible garnison de Médéa dont elles pensaient avoir promptement raison et c'est ce qui explique la furie de leurs attaques dans les derniers jours de novembre.

La journée du 26 se passa assez tranquillement et permit d'installer le détachement de la ferme du Bey. Le 27, vers 3 heures de l'après-midi, il se produisit une attaque très sérieuse contre la ferme dont les avant-postes se trouvèrent un moment compromis. Les zouaves, soutenus par deux compagnies d'élite du 28e, s'élancèrent à la baïonnette et il leur fallut toute leur bravoure pour repousser l'ennemi qui laissa plusieurs morts sur le terrain. L'audace des Arabes

(1). La confédération du M'Zab a été réunie à l'Algérie et occupée par les troupes françaises en décembre 1882.

(2). *Les campagnes de l'armée d'Afrique, 1835-1839 par le duc d'Orléans.* — La ferme du Bey se trouvait à 1 kilomètre de Médéa.

était excessive ; ils se précipitaient comme des fous sur nos soldats dont quelques-uns furent atteints du long bâton ferré qui était la seule arme de plusieurs des assaillants.

Le 28, à 7 heures du matin, l'attaque recommença plus furieuse encore. L'ennemi s'était accru en nombre pendant la nuit, mais il ne put entamer l'héroïsme de la garnison ni la ténacité des défenseurs de la ferme. Les Arabes venaient se faire tuer jusque sur les meurtrières du mur d'enceinte.

Dans cette lutte de trois jours, c'étaient toujours les zouaves « qui étaient assaillis avec le plus de fureur : leur conduite, leur courage, leur sang froid furent au-dessus de tout éloge » (1). Dans la chaude affaire du 28, ils perdirent un de leurs capitaines dont nous n'avons pu retrouver le nom. C'est lui qui inaugure la série, glorieuse autant que longue, de tous ces braves officiers tombés au champ d'honneur, au grand soleil de la gloire, et dont on pourrait retrouver les tombes en Amérique et en Asie, aussi bien qu'en Europe et en Afrique. Ils eurent en outre deux officiers blessés, dont le sous-lieutenant Bosc — (coup de feu à la jambe droite) — et soixante hommes hors de combat, parmi lesquels le zouave Panicot.

Le 10 décembre enfin arriva à Médéa une colonne de ravitaillement commandée par le général Boyer (2). La garnison reçut un renfort de deux bataillons d'infanterie de ligne et de quatre compagnies de zouaves, ce qui mit le bataillon Maumet au complet. La colonne Boyer était partie d'Alger le 7 décembre, avait campé le même jour à Boufarik ; le 8 à la ferme de Mouzaïa. Le 9, on n'avait pas pu arriver jusqu'à Médéa. Une véritable tempête et des torrents de pluie avaient assailli la colonne sur le versant sud de l'Atlas et avaient égaré une partie des troupes. Le général Danlion prit le commandement supérieur de la place.

(1). *Les commencements d'une conquête*, par Camille Rousset, de l'académie française. (Revue-des-deux-Mondes, 1885).

(2). Les troupes l'avaient surnommé *Pierre le Cruel*, en raison de son excessive sévérité.



Après le départ du général BOYER et de ses troupes, la garnison de Médéa eut à supporter de nouvelles attaques On obtint des succès, mais la place était trop abandonnée à elle-même, car, depuis l'évacuation de Blida (28 novembre), il n'y avait plus aucun poste de communication avec Alger (1). Les vivres diminuaient d'une façon inquiétante, d'autant plus que l'on avait négligé de faire entrer en ville les moissons des environs. Quelques fausses opérations mirent la révolte partout. Le bey Ben Omar était de caractère trop faible pour arriver à faire respecter son autorité par les turbulentes tribus du voisinage, et même pour avoir sur elles la moindre influence.

Ces conditions défavorables et une nouvelle réduction de l'armée d'occupation firent décider l'évacuation de Médéa ; la garnison rallia Alger le 4 janvier 1831. La brigade ACHARD avait été envoyée à sa rencontre, tant on craignait les attaques des Arabes pour ces troupes fatiguées par les privations et la dyssenterie, abimées de froid, et comme noyées au milieu de tant d'ennemis exaspérés, féroces et implacables. Les zouaves seuls avaient conservé toute leur énergie ; ils avaient continuellement assuré la sécurité de la marche.

Le 1er février 1831 parut un arrêté qui vint accorder des pensions de retraite aux zouaves blessés pendant l'expédition de Médéa, et des gratifications à ceux qui s'y étaient distingués.

Les Volontaires de la Charte, qu'un ordre du 12 février devait prescrire d'incorporer dans les zouaves, avaient débarqué à Alger le 9 février. En même temps qu'eux était arrivée une mauvaise nouvelle pour les zouaves : le gouvernement de la métropole désavouait toutes les nominations faites dans le corps. Tous ceux qui occupaient un grade supérieur à celui qu'ils avaient eu dans leur corps d'origine

(1). Alger, l'ancienne Icosium.
(2). En 1831, l'effectif de l'armée d'Afriq

devaient redescendre. On leur laissait seulement à titre de gratification, la solde qu'ils avaient perçue, indûment disait-on. Le général CLAUZEL, outré de se voir attaqué dans ses droits les plus indéniables, puisqu'il avait reçu les pouvoirs nécessaires pour remplir toutes les vacances jusqu'au grade de chef bataillon inclusivement, défendit énergiquement et ses prérogatives et les intérêts de ses subordonnés. Il finit par avoir gain de cause : toutes les nominations qu'il avait faites dans les zouaves furent confirmées. Quelques semaines plus tard, la loi du 9 mars et l'ordonnance du 21 mars vinrent règler définitivement la situation.

Après leur rentrée de Médéa, les zouaves ne restèrent pas longtemps au repos. Ils avaient laissé voir, pour qu'on les y laissât, de trop sérieuses qualités. Aussi furent-ils désignés pour prendre part à la reconnaissance que le général baron Berthezène récemment nommé commandant en chef de la Division d'occupation, devait faire dans la Mitidja au mois de mai (1). Quatre mille hommes furent réunis dans le but de châtier les tribus auxquelles on avait à reprocher de nombreux assassinats sur les Arabes qui venaient commercer avec nous. La colonne, divisée en deux brigades, quitta Alger le 7 mai, les zouaves étaient de la première brigade, général Buchet. On visita Khachna ; on ravagea le territoire des *Beni-Misra*, des *Beni-Messaoud*, des *Beni-Salah* (2) ; on poussa jusqu'à Thiza, dans le petit Atlas, et l'on finit par venir camper sous les murs de Blida. Ce ne fut qu'une marche militaire que les chaleurs déjà fortes et les orages considérables avaient rendue assez pénible. Dès la première marche, en effet, des pluies épouvantables avaient assailli la colonne et continué pendant 7 heures avec une violence telle que des chevaux et des caissons avaient été entraînés. La plaine s'était transformée en un vaste lac de boue (3).

(1). La Mitidja, plaine très fertile au sud d'Alger ; sa superficie est d'environ 500.000 hect.

(2) Il existe deux autres tribus de *Beni-Salah* (fils de la prière), l'une au sud-est de Bône, l'autre à l'est de Djidjelli.

(3) Un ordre du ministre de la guerre, en date du 31 janvier 1831, avait appelé le lieutenant-général baron Berthezène au commandement de l'armée d'Afrique.

Il n'y eut, aux zouaves, qu'un homme tué. La colonne rentra à Alger le 13 mai, après avoir purgé de la dangereuse présence des maraudeurs arabes, les bords de l'Harrache. du Hamise, du Massafran, de la Chiffa et de l'Oued-Djer.

Cependant le bey Ben-Omar, qui était resté à Médéa lors de l'évacuation de la ville, se trouva bientôt réduit, par les menées et les intrigues du fils de Bou-Mezrag, à se tenir enfermé dans sa maison de commandement avec quelques serviteurs demeurés fidèles. Se voyant dans l'impossibilité de tenir plus longtemps, il réclama le secours des Français, et, dans le courant de juin, le général Berthezène se mit de sa personne à la tête d'un corps de 4500 hommes. Il emportait huit jours de vivres et 45000 cartouches de réserve. Les zouaves fournirent pour l'expédition deux compagnies de 100 hommes chacune qui firent partie de la 1re brigade, général Buchet, et d'un bataillon de marche, dit *bataillon mixte*, où entrèrent avec elles quatre compagnies du 67e de ligne (volontaires de la Charte, portant encore la blouse gauloise). Le commandant Duvivier, des zouaves, prit le commandement de ce bataillon mixte ; le capitaine de la Moricière, également des zouaves, commandait, sous Duvivier, les compagnies du 67e.

La colonne, partie d'Alger le 25 juin, coucha le même jour à l'Oued-el-Kerma, le 26 à Boufarik et le 27 à Mouzaïa où on laissa un bataillon d'infanterie. Le 28, le Tenia fut franchi sans incident ; un autre bataillon d'infanterie y fut laissé et la colonne bivouaqua le soir dans le bois d'oliviers de Zeboudj-Azara, en avant de Media. Jusque là, la marche n'avait encore été marquée que par les fatigues provenant de la grande chaleur. Quelques coups de fusil furent échangés le 28, et, le 29, après la dispersion de quelques groupes ennemis, l'on arriva sous Médéa qui fut réoccupée le même jour par un bataillon d'infanterie. Les autres troupes furent installées au bivouac, en dehors de la ville.

La journée du 30 juin fut consacrée au repos, mais, dès le lendemain, les tribus coupables, ou supposées telles, furent

attaquées sur trois colonnes. Elles se défendirent vigoureusement et la lutte fut ardente, surtout pendant le retour. Les zouaves étaient de la colonne de droite; ils eurent l'occasion d'affirmer leur entrain et leur vigueur. Ils se distinguèrent notamment à la prise du plateau des *Aouara*, chez les Righa (1). Cette position était défendue par environ deux mille Arabes et ne put être conquise qu'après 4 heures de combat. DUVIVIER avait été chargé, en fin de compte, d'enlever le plateau ; il le fit avec un entrain remarquable. DE LA MORICIÈRE eut une dent cassée dans une chute qu'il fit ; son cheval fut tué.

Le but que le général Berthezène s'était proposé ne put être atteint malgré le dévouement des troupes, et principalement à cause du manque de vivres et de munitions. Bien au contraire, la révolte gagnait du terrain. Le 2 juillet, le corps expéditionnaire quittait Médéa, emmenant avec lui le bey Ben-Omar et quelques personnes de sa suite. Le retour de l'expédition fut plus rude que l'aller ; la chaleur était accablante et la colonne s'allongeait péniblement sur d'étroits sentiers de montagne. Les tribus, qui avaient continuellement cédé le terrain tant que l'on avait marché en avant, reprirent leur audace dès que l'on eut commencé le mouvement rétrograde. Le 3 juillet donc, les Arabes occupaient en forces les crêtes des mamelons sous lesquels passait le chemin et où on avait négligé de les précéder ; ils faisaient de là des feux plongeants qui gênaient beaucoup. Il y en avait partout ; on les voyait sur les sommets les plus escarpés, on les rencontrait au détour de chaque rocher, harcelant l'armée de leur fusillade, mais fuyant à la première démonstration offensive.

Les troupes étaient fatiguées de la marche de nuit exécutée la veille. A l'arrière-garde se trouvait un bataillon du 20e de ligne, celui-là même qui à l'aller, avait été commis à

(1). Il y a deux tribus du nom de *Righa* dans la province d'Alger : l'une habite près de Médéa, l'autre près de Miliana.

la garde du Ténia. A un certain moment, l'officier supérieur qui le commande est atteint d'un coup de feu et la transmission du commandement ne fut pas faite. Les soldats, n'ayant plus de chef, pressés avec fureur par un ennemi acharné, lâchent pied et se replient sur le gros de la colonne. L'ennemi rendu plus audacieux encore à la vue de ce désordre, pénètre dans les rangs, on s'y bat à l'arme blanche. La panique gagne de proche en proche et « dans un moment critique, a écrit le général Berthezène, la voix du devoir et celle de l'honneur furent également méconnues. » — « Alors, dit encore le commandant Pélissier, une terreur panique s'empara de toute l'armée, les rangs se rompirent, les régiments, les bataillons, les compagnies se confondirent, et chacun, ne songeant qu'à son propre salut, se mit à fuir vers la ferme de Mouzaïa. Des blessés furent abandonnés et l'on vit des Kabyles attaquer nos soldats corps à corps et en précipiter plusieurs dans les ravins qui bordent la route. » — Le désordre allait devenir irréparable, il allait se transformer en déroute, lorsque le combat fut rétabli presque aussitôt par le commandant DUVIVIER avec les zouaves et par le capitaine DE LA MORICIÈRE avec les compagnies du 67me Le bataillon mixte avait été amené au pas de course et s'était jeté en dehors du flanc droit de la colonne. L'attitude énergique des deux officiers et de leurs soldats, le feu calme et bien dirigé qu'ils exécutèrent, permirent à la colonne de reprendre sa marche à une allure plus digne.

Le bataillon DUVIVIER fut pour ainsi dire oublié à l'arrière-garde, tant était grande la hâte de tous de sortir de la montagne. Il opéra donc la retraite tout seul, mais militairement, en formant des échelons par petites fractions, toujours combattant, faisant face aux ennemis chaque fois qu'il se sentait serré de trop près. Il couvrit ainsi l'armée pendant le reste de la journée.

Disons que les défaillances du genre de celle de la colonne Berthezène ont été rares en Afrique. Si nous avons parlé un peu longuement de celle qui se produisit à Mouzaia en 1831,

c'est uniquement dans le but de faire ressortir le dévouement des zouaves et leur rapide aguerrissement. C'est de là que date la réputation du brave La Moricière ; il avait été blessé deux fois dans cette affaire qui fit le plus grand honneur aux zouaves. Il ne fut sauvé d'un coup mortel à travers les reins que par un petit tonnelet en bois qu'il portait en guise de gourde et qui fut brisé. Non seulement les zouaves avaient sauvé la colonne d'une déroute, mais ils avaient encore repris une pièce de canon et un drapeau qui étaient tombés entre les mains de l'ennemi. L'armée se railla tant bien que mal à la ferme de Mouzaïa, mais elle y fût bientôt en but à un autre genre de souffrances. Les arabes avaient, en effet, détourné le cours du ruisseau qui alimentait la ferme en eau potable. On fut donc obligé de reprendre la marche, par ces grosses chaleurs de juillet, par le vent du sud, et n'ayant que très peu d'eau à emporter. Quelques arabes se mirent à tirailler aveç l'arrière garde, mais le gros de l'ennemi était allé attendre les français au gué de la Chiffa où les colonnes avaient coutume de passer la rivière. Le général en chef, informé de la chose, alla bivouaquer à deux lieues en aval, déjouant ainsi le plan de l'ennemi qui comptait profiter de ce passage de rivière pour infliger à la colonne un échec sérieux ou au moins des pertes considérables. Le lendemain, 4 juillet, on prit le bivouac à Boufarik, après quelques engagements au passage des ravins. Le 5, la colonne rentra à Alger avec une perte totale de 62 tués et 192 blessés,

Dans son rapport en date du 7 juillet, le général Berthezène signale les zouaves et les compagnies du 67me comme ayant seuls conservé l'ordre. Parmi les officiers qu'il a distingués, il cite le capitaine de la Moricière, et demande pour lui la décoration.

Les derniers mois de l'année 1831 se passèrent, pour les zouaves, à taire jour et nuit des patrouilles et des reconnaissances dans la plaine de la Mitidja qui était continuellement sillonnée par des bandes de rebelles. Plusieurs combats furent livrés dans les environs même d'Alger : les 17 et

18 juillet, à la Ferme-Modèle ; le 21, près de Birkadem (*le puits de la Négresse*), à 10 kilomètres d'Alger, au milieu des collines du Sahel oriental. Enfin, le 22, l'ennemi fut attaqué avec des forces plus nombreuses et définitivement rejeté au-delà de Boufarik. « Les zouaves eurent les honneurs de la journée : soutenus par l'artillerie qui les suivit partout, il poussèrent jusqu'à Birtouta leurs adversaires en déroute. » *(Les commencements d'une conquête)*.

Au mois de septembre de cette même année 1831, un détachement de zouaves, tous musulmans, s'embarqua pour Bône où il devait se mettre à la disposition du commandant Houder, qui venait d'être nommé consul de France dans cette ville (1). Ce détachement, fort de quatre officiers français, huit sous-officiers et cent quinze caporaux et zouaves, était sous les ordres du capitaine Bigot. Il quitta Alger le 9 septembre, partie sur la corvette *La Créole*, partie sur le brik *l'Adonis*. Il débarqua à Bône le 11 avec un approvisionnement de vivres destiné à la population depuis longtemps bloquée par les troupes du bey de Constantine (2).

Bien accueilli à son arrivée par les habitants, qui avaient eux-mêmes sollicité cette petite garnison, le détachement se cantonna en partie dans la casba. Celle-ci était, en outre occupée par une centaine de Turcs au service de la ville et commandée par un un certain Si-Ahmed. Ce Si-Ahmed, personnage ambitieux et intrigant, avait espéré s'emparer du pouvoir et se montra fort mécontent de l'arrivée d'officiers français quand il n'avait demandé ou fait demander par les habitants que des soldats musulmans. Il sut se créer dans la ville de nombreux partisans et profita des dispositions pou militaires du commandant Houder pour s'emparer de la casba de concert avec un ancien bey de Constantine, nommé Ibrahim. Celui-ci, personnage également fort remuant, était

(1). Le commandant Houder était officier d'ordonnance du Général Guilleminot, alors ambassadeur de France à Constantinople.

(2). Bône, l'ancienne Hippone (Hippo Régina), à 440 kilomètres à l'est d'Alger ; elle fut occupée définitivement le 26 Mars 1832.

parvenu à soudoyer quelques uns des zouaves qui occupaient la forteresse et qui, ainsi que nous l'avons dit, étaient tous musulmans. Le fait se passa le 26 septembre.

Le capitaine BIGOT et ses officiers, qui étaient, comme de coutume, allés prendre leur repas en ville, furent avertis de la trahison et cherchèrent immédiatement à rentrer à la casba. Ils y furent reçus à coups de fusil. Le commandant Houder, qui paraît avoir manqué d'énergie en cette circonstance, perdit deux jours entiers en pourparlers avec les gens de Bône. Il ne put empêcher la lutte de s'engager, violente, et de se poursuivre jusque dans les rues de la ville. Tous les postes furent repliés vers le port, le capitaine BIGOT, avec une quarantaine de ses hommes, était résolu à pousser la résistance à bout. Il tua deux ennemis de sa main, mais une balle l'abattit : il eut la tête tranchée avec son propre sabre. Une cinquantaine de zouaves parvinrent à se réfugier à bord des navires, après une défense héroïque à la porte de la marine ; les autres furent faits prisonniers. Quelques-uns s'étaient ralliés volontairement à la cause de Si-Amed ; on les retrouva à l'expédition suivante, cherchant à soulever la population et l'excitant à nous repousser, de peur sans doute du châtiment qu'ils sentaient bien avoir mérité.

Le capitaine BIGOT avait été fourvoyé dans le génie, comme DUVIVIER et comme LA MORICIÈRE, dont il était l'aîné. C'était un officier d'une grande vigueur et d'une grande intelligence ; il était arrivé à parler la langue arabe à la perfection.

Le lendemain même de la lutte sanglante qui avait coûté la vie à BIGOT, arrivaient en vue de Bône deux briks de guerre français, le *Cygne* et le *Voltigeur*, portant l'intrépide commandant DUVIVIER et deux cent cinquante zouaves de son bataillon — (le 2e) — que le général en chef, inquiet, envoyait comme renfort à la garnison française. Le commandant DUVIVIER, dès qu'il fut instruit des faits de la veille, débarqua sa troupe pour reprendre la casba de vive force, mais le commandant de la *Créole*, qui jugeait cette auda-

cieuse entreprise absolument impraticable, refusa son concours. DUVIVIER attaqua néanmoins, mais il aurait sans doute été obligé d'attendre de nouveaux renforts, si les habitants, effrayés déjà de l'expulsion de la garnison française, troublés en outre par l'arrivée si inopinée du détachement du 2ᵉ bataillon, n'étaient entrés en pourparlers. Ils livrèrent la casba et rendirent trente-trois prisonniers, dont un officier. Le commandant DUVIVIER rentra à Alger le 11 octobre avec tout son monde.

Le 1ᵉʳ mai 1831 (*fête du roi*), les capitaines REGNAULT (Lucien) et ABADIE avaient été nommés chevaliers de la Légion d'honneur. Le dernier avait pris les fonctions de trésorier à la date du 6 mai.

Les premiers jours de l'année 1832,(1) comme les derniers de 1831, furent employés par les zouaves à tenir garnison dans les environs d'Alger et à faire dans la Mitidja des courses de peu de durée. Au mois d'avril, ils furent, comme d'autres troupes, employés à la construction des camps permanents au moyen desquels le nouveau commandant en chef, duc de Rovigo, pensait empêcher les incursions armées des Arabes sur le territoire de l'occupation. Le 1ᵉʳ bataillon à Dely-Ibrahim et le 2ᵐᵉ à Birkadem firent des merveilles. Ces deux camps, les mieux construits, furent achevés en peu de temps, et presque sans dépenses pour l'Etat.

Le 30 mars, le sous-lieutenant MORAND passe au 26ᵐᵉ de ligne, par convenance personnelle. Et la loi du 14 avril, rappelée plus tard par les décisions ministérielles du 14 février 1834 et du 1ᵉʳ septembre 1835, vint régler le mode d'avancement dans les corps stationnés en Afrique, et, conséquemment dans les zouaves (2).

Le 10 juin, un détachement de cent zouaves fut embarqué à Alger pour prendre part à une surprise que le général baron Buchet, devait tenter, vers l'embouchure de l'Isser,

(1) L'effectif de l'armée d'Afrique, en 1832, était de 22,100 hommes.

(2) Voir la note 4, à l'appendice n° 1.

contre les *Amraoua* et les *Issor*. Ces tribus étaient sur leurs gardes et la tentative échoua ; l'escadre vira de bord et tout le monde rentra à Alger.

Le 2me bataillon prit part à l'expédition dirigée, le 2 octobre, vers Boufarik et Souk-Ali, sous les ordres du général de Faudoas. Le bataillon eut l'occasion d'y rendre un signalé service à la cavalerie d'avant-garde. Celle-ci était tombée, sans s'y attendre le moins du monde, en plein dans un rassemblement d'Arabes fanatisés, qui s'était formé à Sidi-Aïd, sous les prédications incendiaires du marabout; Sidi-Saadi (1). Il ne faisait point encore jour et ce premier choc ne fut pas heureux pour nos cavaliers. Les zouaves s'étaient formés en carré, mais trois des faces furent obligées de s'ouvrir pour donner asile à notre propre cavalerie qui était vivement ramenée. La première face heureusement put rester formée et résista. L'incomparable énergie du commandant Duvivier et la valeur de ses zouaves permirent de rétablir le combat et de refouler les Arabes. Ceux-ci perdirent près de cinq cents hommes, le drapeau de la ville de Blida et celui de Miliana, qui figurent encore tous deux aux Invalides.

Selon leur habitude, les Arabes reparurent dès que la colonne commença son mouvement pour rentrer à Alger. Une charge de cavalerie, soutenue par les zouaves, les dispersa définitivement.

Pendant ce temps, le 1er bataillon, qui était à la colonne de Brossard, expéditionnait du côté de Coléa — (39 kilomètres d'Alger ; 21 de Blida) —. Cette colonne était sortie le 1er octobre, à 8 heures du soir, de Dely-Ibrahim. Par suite d'une erreur, peut-être volontaire, des guides, elle n'arriva devant Coléa, que le 2, vers onze heures du matin. Tout se borna à une prise d'ôtages et à une razzia de quelques cen-

(1) ***Marabout*** : personnage rendu notable par ses vertus, par sa probité, par une conduite exempte de cupidité et de violence, enfin et surtout par sa grande régularité, sa minutie, dirons nous, à s'acquitter des devoirs de la religion. Dans certaines familles, la qualité de *marabout* est héréditaire. Beaucoup de *marabouts* sont très célèbres et considérés comme de véritables saints ; ils ont une grande influence sur les populations qui vont quelquefois jusqu'à lui attribuer le don des miracles.

taines de bœufs (1). Les zouaves eurent deux tués. Le capitaine RAPHEL fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur à la date du 13 novembre.

Le 21 novembre, le 2e bataillon repartit avec une reconnaissance que le général de Faudoas dirigea contre Blida et Sidi-Rouïa-el-Kebir. La ville et les campements supérieurs furent livrés au pillage. A part cela, il ne se passa, dans cette sortie, rien de saillant pour les zouaves. Le 23 novembre au soir, ils étaient rentrés dans leurs cantonnements.

A ce moment de l'existence des zouaves, le service était devenu très pénible pour eux. Les effectifs s'étaient fondus en suite du licenciement des *Volontaires de la Charte* ; on ne recevait plus d'étrangers et le recrutement en indigènes ne cessait de diminuer. Le 2e bataillon n'avait même pu encore arriver à avoir son effectif au complet. Dans ces conditions, le général en chef usa de la latitude que le ministre de la guerre lui avait octroyée sur sa demande, dès le mois de mai, de fondre les deux bataillons en un seul, avec huit ou dix compagnies de cent hommes, officiers non compris. La première et la dernière compagnie devaient être exclusivement composées de Français, toutes les autres d'indigènes sauf une demi-escouade de Français. Pour les besoins religieux des indigènes, on créa un emploi de *moueddine*, avec rang et solde de sous-lieutenant ; des interprètes ayant rang d'officier furent attachés au corps.

Le général d'Alton, inspecteur général permanent des troupes d'occupation, procéda à l'opération de réorganisation le 6 décembre 1832. Les deux bataillons avaient été réunis à Dely-Ibrahim ; ils furent licenciés sur place, et le nouveau bataillon fut organisé, séance tenante, à dix compagnies, dont huit indigènes ; les compagnies indigènes reçurent douze zouaves français.

(1) M. Cherbonneau, professeur d'arabe, décédé récemment, a donné ainsi qu'il suit la définition du mot razzia : Razzia en arabe signifie proprement une attaque faite à l'improviste, avant l'aurore, au moment où la femme est sans ceinture et le cheval sans bride. — M. Léon Rocher, ancien interprète en chef de l'armée d'Afrique donne ainsi la signification de ce mot arabe francisé. Surprise armée dirigée contre une tribu — En résumé, *razzier* c'est tenter un coup de main pour surprendre un douar (fraction de tribu, réunion de tentes) et lui enlever ses richesses

Cette division en compagnies françaises et en compagnies indigènes distinctes avait été adoptée dans le but d'empêcher l'indulgence mise en pratique à l'égard des indigènes, de nuire au maintien d'une bonne discipline parmi les soldats français et au développement de leur instruction militaire. On avait peut être aussi été amené à considérer jusqu'à quel point il était dans les véritables intérêts de l'armée de donner aux indigènes la même instruction qu'aux soldats nationaux. En effet, sous le rapport de la discipline et de l'instruction militaire, les obstacles à vaincre étaient grands à cette époque : mélange de paresse et d'activité, d'insouciance et de promptitude dans les résolutions, le soldat arabe appelle toute règle un tyran, tout ordre un supplice. On se montra tout d'abord peu exigeant sous le rapport de l'ensemble et de l'ordre dans les mouvements ; on ne soumit les Arabes qu'à des devoirs peu multipliés et peu compliqués ; on s'attacha surtout à exercer leur adresse individuelle qui est naturellement déjà très développée.

L'exclusion des étrangers fut maintenue et les Français n'entraient dans le corps que par engagements volontaires contractés conformément à la loi ou par changements de corps régulièrement prononcés. La durée de l'engagement des indigènes était fixée à 3 ans : il se prenait sur la demande de l'intéressé, la proposition du chef de corps et sur l'approbation du général sous les ordres duquel le corps se trouvait placé ! Il se perpétrait devant le sous-intendant militaire chargé de la surveillance administrative du bataillon. La même manière de faire se pratique encore de nos jours pour les engagements des spahis indigènes.

Le commandement du nouveau bataillon fut offert au commandant Duvivier qui le refusa pour raison de santé et rentra en France au 15e de ligne. Le commandant Maumet avait été précédemment remplacé à la tête du 1er bataillon par le commandant Kolb : c'est donc celui-ci qui fut nommé chef du bataillon reconstitué. C'était un vieux soldat, honnête et brave, rien de plus ; mais, heureusement pour l'ave-

nir des zouaves, il était entouré d'officiers jeunes, braves, aventureux, intelligents et studieux. Il resta à la tête du bataillon jusqu'en octobre 1833, époque de son passage au 18e de ligne.

Quant au commandant DUVIVIER, malgré son caractère quelque peu original, il figure parmi les officiers les plus distingués que les zouaves puissent s'enorgueillir d'avoir compté dans leurs rangs. Son nom a été donné à un village français situé à 60 kilomètres au sud de Bône.

L'arrêté de réorganisation pris par le général en chef fut sanctionné par une ordonnance royale du 7 mars 1833, dont la teneur suit :

« *Ordonnance du Roi qui prescrit l'amalgame des deux bataillons de zouaves en un seul bataillon, dont elle détermine la composition.* »

« A Paris, le 7 Mars 1833.

« LOUIS-PHILIPPE, Roi des Français,

« A tous présents et à venir, salut ;

« Vu le rapport de notre président du Conseil, ministre secrétaire d'Etat de la Guerre ;

« Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

« Art. 1er. — Les deux bataillons de zouaves actuellement existants seront amalgamés en un seul bataillon qui sera composé d'un état-major, d'une section hors-rang, de deux compagnies françaises et de huit compagnies indigènes, conformément au tableau ci-après :

Etat-Major :

Chef de bataillon Commandant	1
Capitaine-Major.	1
Adjudant-Major.	1
Trésorier	1
Officier d'habillement et d'armement	1
Chirurgien-Major	1
— Aide-Major	1
Interprète	1
Total. . . .	8

Petit Etat-Major :

Adjudants sous-officiers		2
Caporal clairon ou tambour		1
	Total	3

Section Hors-Rang :

Sergent-Major (vaguemestre)			1
Sergents.		Premier secrétaire du Trésorier	1
		Garde-magasin d'habillement	1
		Armurier	1
		Tailleur	1
		Cordonnier	1
Fourrier			1
Caporaux		Deuxième secrétaire du Trésorier	1
		Conducteur des équipages	1
Soldats	Secrétaires.	du Chef de bataillon	1
		du Capitaine-Major	1
		de l'Officier d'habillement	1
	Ouvriers.	armurier	1
		tailleurs	12
		cordonniers	15
	Conducteurs de mulets		2
		Total	42

Compagnie française :

Officiers.			
		Sergent-major	1
		Sergents	4
Capitaine	1	Fourrier	1
Lieutenant	1	Caporaux	8
Sous-Lieutenant	1	Fusiliers	104
		Tambours ou clairons	2
Total	3	Total	120
		Enfant de troupe	1

Compagnie arabe :

Officiers.			
		Sergent-major	1
		Sergents	4
Capitaine	1	Fourriers	1
Lieutenant	1	Caporaux	8
Sous-Lieutenant	1	Fusiliers français	12
		Fusiliers indigènes	72
		Tambours ou clairons	2
Total	3	Total	100
		Enfant de troupe	1

	Officiers	Sous-Officiers et Soldats	Enfants de Troupe
Ainsi la force de l'Etat-Major sera de	8	3	»
Celle de la Section hors-rang de . .	»	42	»
Celle des 2 compagnies françaises de	6	240	2
Celle des 8 compagnies arabes de .	24	800	8
Et celle du bataillon de . .	38	1085	10

« Toutefois le nombre des soldats indigènes pourra être porté à 92 par compagnie, si les ressources du recrutement le permettent et si les besoins du service rendent cette augmentation nécessaire. La force du bataillon pourra, dans ce cas, s'élever à 1245 hommes, non compris les officiers et les enfants de troupe.

« Art. 2. — Les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats des deux bataillons actuels de zouaves concourront seuls pour la formation du nouveau bataillon.

« Ceux d'entre eux qui ne pourront pas y être compris seront placés à la suite du bataillon ou des autres corps employés en Afrique, en attendant qu'il leur ait été assigné une destination.

« Art. 3. — Les officiers français du nouveau bataillon de zouaves pourront après deux ans d'exercice de leur grade dans le bataillon, et sur leur demande, rentrer dans les régiments de la ligne, par nomination aux emplois dévolus à la non-activité. Ils pourront y passer par permutation, quelle que soit, d'ailleurs, la durée de leur service dans le bataillon.

« Art. 4. — L'avancement des officiers, jusqu'au grade de capitaine inclusivement, aura lieu, pour les officiers français tant au choix qu'à l'ancienneté, de la même manière que dans les autres corps de l'armée.

« Les officiers arabes concourront au tour de choix seulement.

« Art. 5. — Le chef de bataillon et les capitaines français concourront pour l'avancement sur toute l'arme de l'Infanterie avec les autres officiers de leur grade en activité.

« Art. 6. — La solde et les prestations en nature seront les mêmes dans le bataillon de zouaves que dans les régiments d'infanterie, sauf ce qui est déterminé par les articles suivants :

« Art. 7. — Les officiers français recevront une augmentation de solde après chaque année qu'ils auront passée au bataillon, dans le même grade. Cette augmentation sera de 75 francs par an pour les chefs de bataillon et les capitaines, et de 50 francs pour les lieutenants et sous-lieutenants.

« Elle s'accroîtra successivement pendant huit ans, jusqu'à ce que la solde du chef de bataillon et du capitaine se trouve augmentée de 600 francs et celle du lieutenant et du sous-lieutenant, de 400 francs.

« Les officiers des deux bataillons de zouaves qui seront maintenus dans le nouveau bataillon pourront faire valoir leurs précédents services dans le corps des zouaves pour l'obtention d'un supplément de solde, mais il ne leur sera fait aucun rappel de traitement.

« Lorsqu'un sous-lieutenant sera nommé lieutenant après que sa solde ainsi accrue sera supérieure à la solde primitive de son nouveau grade, il conservera le traitement dont il jouissait avant sa nomination jusqu'à ce que ses services dans le grade de lieutenant lui donnent droit à une nouvelle augmentation.

« Art. 8. — Après deux ans d'exercice dans le même grade et dans le bataillon, l'adjudant, sous-officier recevra un supplément de solde de *cinquante* centimes par jour ; le sergent-major touchera la solde d'adjudant sous-officier, le sergent ou fourrier celle de sergent-major, et le caporal celle de sergent.

« Art. 9. — Les deux plus anciens capitaines de compagnie du bataillon et les cinq plus anciens lieutenants seront de 1re classe.

« Art. 10. — Le tiers des soldats français pourront être nommés de première classe ; ils jouiront de la haute-paie affectée, dans l'infanterie, aux grenadiers et voltigeurs. Les conditions pour être soldat de première classe sont les mêmes que celles qui sont exigées, dans les régiments d'infanterie, pour l'admission dans les compagnies d'élite.

« Cet avantage de solde pourra également être accordé aux soldats indigènes qui se feront remarquer par leur conduite, leur bravoure ou leur dévouement. Le nombre des soldats indigènes de première classe ne pourra toutefois excéder le cinquième de l'effectif de ces mêmes soldats.

Art. 11. — Indépendamment des 50 francs, par trimestre, qui lui sont alloués comme chef de corps, pour dépenses éventuelles, le chef de bataillon touchera une somme annuelle de 600 francs, à titre d'indemnité de représentation et de frais de bureau.

« Art. 12. — Le capitaine-major devant remplir, dans le bataillon, les fonctions attribués au major dans les régiments, recevra, à titre de frais de bureau, une somme annuelle de 200 francs.

« Art. 13. — Les frais de bureau du trésorier sont fixés à 1200 francs par an et ceux de l'officier d'habillement à 200 francs.

« Art. 14. — L'indemnité de première mise de petit équipement sera, à l'avenir, de 140 francs pour les sous-officiers qui seraient admis dans le bataillons avec le grade, et de 118 francs pour les caporaux et soldats.

« La différence qui existe entre cette première mise et celle précédemment déterminée sera allouée aux sous-officiers, caporaux et soldats du corps actuel de zouaves qui seront maintenus dans le nouveau bataillon.

« Art. 15. — La solde des sous-officiers, caporaux, soldats et tambours du nouveau bataillon de zouaves est



augmentée de *cinq* centimes par jour, afin que la retenue journalière affectée à la masse individuelle soit portée à *vingt-cinq* centimes au lieu de *vingt*.

« Art. 16. — La masse d'entretien du bataillon est fixée à raison de 300 francs par compagnie, non compris la section hors-rang, sans que, d'ailleurs, cette masse puisse recueillir l'avoir des hommes morts ou en état de désertion. »

« Art. 17. — Le supplément de solde et les prestaions de toute nature sont, pour le bataillon de zouaves, les mêmes que pour les autres corps d'infanterie employés en Algérie.

« Il sera accordé une indemnité aux officiers, sous-officiers et soldats du bataillon, qui, dans les expéditions auxquelles le corps sera assujetti, n'auront pu recevoir les subsistances en nature. Cette indemnité sera réglée d'après les tarifs adoptés pour la ration complète ou partielle de vivres.

« Art. 18. — Il ne sera pas admis, dans le bataillon de zouaves, d'étrangers européens. Le bataillon se recrutera par engagements volontaires et pourra, en outre, recevoir au besoin des militaires français d'autres corps.

« L'engagement des soldats français sera contracté dans les formes et aux conditions prescrites par la loi.

« Celui des indigènes est fixé à 3 ans ; il aura lieu sur la proposition du chef de corps et d'après l'approbation du général sous les ordres duquel le bataillon se trouvera placé. Cet acte d'engagement sera souscrit devant le sous-intendant militaire chargé de la surveillance administrative du bataillon.

« Art. 19. — Le rengagement des sous-officiers et soldats français, dans le bataillon, auront lieu de la même manière et aux mêmes conditions que pour les autres corps de l'armée.

« Celui des indigènes sera contracté comme leur engagement : il pourra d'ailleurs n'être souscrit que pour un an.

« Art. 20. — Chaque période de 3 années consécutives de service donnera lieu, pour les soldats indigènes, à un

chevron dont la haute-paie est fixée à trois centimes, par jour, payables avec la solde.

« Art. 21. — Le serment de fidélité sera prêté entre les mains du chef de bataillon. Il sera reçu, pour les indigènes, en présence de l'interprète attaché au bataillon.

« Art. 22. — L'habillement, l'équipement et l'armement du bataillon de zouaves sont maintenus tels quils avaient été précédemment déterminés, sauf les modifications que l'amalgame rendrait nécessaires.

« Art. 23. — Les lois, ordonnances et règlements en vigueur, concernant les crimes ou délits et les punitions de discipline, sont applicables aux militaires du bataillon de zouaves.

« Art. 24. — Les fonds en caisse et tous les objets et matières en service ou en magasin dans les deux bataillons actuels de zouaves, seront versés entre les mains du conseil d'administration du nouveau bataillon, qui en demeurera responsable.

« Art. 25. — Notre Ministre secrétaire de la Guerre est chargé de l'exécution de la présente ordonnance.

« Signé : LOUIS-PHILIPPE,

Par le roi :

« *Le Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre,*

« Signé : Maréchal duc de DALMATIE.

Cette ordonnance vint modifier celle du 14 avril 1832 (expliquée par la circulaire ministérielle du 18 du même mois), qui avait fixé le nombre des vivandières à quatre par bataillon et avait attribué un enfant de troupe à la section hors-rang.

Déjà, à la date du 20 mars 1832, le général en chef avait pris un arrêté pour indiquer lesquels parmi les effets fournis aux zouaves par leur masse individuelle devraient être considérés comme effets d'habillement. Cet arrêté est ainsi conçu :

« Au quartier général d'Alger, le 20 mars 1832.

« Le général commandant en chef le corps d'occupation d'Afrique ;

« Vu la loi du 9 mars 1831 et l'ordonnance du 21 mars même année, constitutive du corps des zouaves en Algérie ;

« Considérant que la loi du 15 juillet 1829 a établi des pénalités différentes pour la vente d'effets d'habillement et d'équipement et pour celle du petit équipement ;

« Que, si les termes de l'article 3 de la loi du 15 juillet 1829 ont paru à quelques conseils de guerre n'être pas applicables aux militaires des corps des zouaves, parce que plusieurs de leurs effets ne leur sont pas fournis directement par l'Etat, cependant l'Etat pourvoit à l'achat de ces effets par une masse et par un versement journalier à cette masse, plus considérable que dans les corps français de même arme ;

« Que ces militaires jouiraient d'un privilège, en fait de pénalité, si l'article 3 de la loi du 15 juillet et la quatrième circonstance aggravante mentionnée à l'article 72 de la loi du 19 vendémiaire, an XII, ne leur étaient applicables ;

« En vertu des pouvoirs qui lui sont conférés par les articles 11, 12, 13 et 14, titre Ier, du code militaire du 19 octobre 1791, et 23, titre 8, du code des délits et des peines du 21 brumaire, an V.

« Arrête :

« Art. 1. — Seront considérés comme effets d'habillement dans les corps des zouaves, savoir : le turban, la veste, le gilet, le pantalon garance, la capote ou capuchon, la ceinture ;

« Et comme effets de petit équipement : la giberne, le ceinturon, le fourreau de bayonnette, la bretelle de fusil.

« Art. 2. — La peine prononcée par l'article 3 (§ 1 et 2) de la loi du 15 juillet 1829 sera appliquée au délit de vente

ou d'achat des effets désignés ci-dessus, comme s'ils eussent été fournis par l'Etat.

« Art. 3. — Le présent arrêté, imprimé dans les deux langues, sera mis à l'ordre et affiché partout où besoin sera.

« Duc de Rovigo. »

L'arrêté du 20 mars 1832, rappelé par un ordre général du 26 mai 1836, signé Rapatel, est resté en vigueur pour les zouaves jusqu'à la suppression de la fourniture des effets par la masse individuelle. (1er janvier 1875).

En 1832, l'inspection administrative du corps fut passée par l'intendant Volland ; les années suivantes, jusqu'en 1839, elle le fut par l'Intendant Bondurand. Quant aux inspections générales, elles étaient toujours passées par les lieutenants généraux ou maréchaux de camp commandant les troupes.

Après son organisation,(1) le nouveau bataillon de zouaves était retourné au camp de Dely-Ibrahim, situé à 11 kilomètres au sud-ouest d'Alger, à 280 mètres au dessus du niveau de la mer, dont les brises rafraichissent constamment ce plateau. Le camp, qui domine tout le Sahel, avait été presque entièrement construit par l'ex-1er bataillon avec les seules ressources de l'esprit industrieux des zouaves. Dans tous les camps dont la construction avait été confiée aux autres troupes, il avait fallu le concours du génie et des crédits allant jusqu'à 25,000 francs, sans compter les fournitures faites par l'administration et les gratifications accordées aux travailleurs. En dehors des courses assez fréquentes, mais de courte durée, qu'ils faisaient dans la Mitidja, les zouaves étaient donc occupés à parachever l'installation du poste de Dely-Ibrahim. « Ils y créèrent seuls tous les établissements : maçons, terrassiers, forgerons, ils suffisaient à tous. Le temps qui n'était pas consacré au travail se passait à perfectionner l'instruction militaire. Des courses continuelles

(1) En 1833, l'effectif de l'armée d'Afrique était de 27,000 hommes.

dans le Sahel, dans la Mitidja, dans les premières gorges de l'Atlas, de fréquents combats, rompaient la monotomie de la vie du camp. Chaque jour était marqué par un progrès, chaque jour les zouaves devenaient plus industrieux, plus disciplinés, plus aguerris ; ils apprirent à marcher vite et longtemps, à porter sans fatigue le poids de plusieurs jours de vivres ; à manœuvrer avec précision, à combattre avec intelligence. » (*Les zouaves et les chasseurs à pied*). En effet, le règlement du 1er août 1791, sur les manœuvres et le service de l'infanterie, avait été abrogé par l'ordonnance royale du 4 mars 1831 laquelle fut mise en pratique le 11 avril suivant —(*circulaire ministérielle du 11 avril 1831*)—. Il fallait bien étudier et appliquer le nouveau règlement et ce n'était pas chose facile avec des soldats qui, pour la plupart, ne comprenaient qu'à peine la langue française.

Dans les premiers jours de mars, avant de rentrer en France, le commandant en chef du corps d'occupation avait réorganisé la division de la province d'Alger en trois brigades, sous les ordres des généraux de Tobriand, Avizard et Bro. Le bataillon de zouaves fit partie de la première bribade, général de Tobriand, avec les deux bataillons d'infanterie légère d'Afrique et le 1er régiment de chasseurs d'Afrique. L'intérim du commandement en chef fut exercé par le commandant de la 2e brigade, général Avizard. C'est pendant cet intérim que fut créée l'institution du bureau arabe pour l'administration des indigènes. Le capitaine DE LA MORICIÈRE, des zouaves, en fut l'organisateur et le premier chef. (1)

Tout près de Boufarik se trouvaient, à cette époque, deux villages arabes, Bouagueb et Guerouaou, de la tribu des *Beni-Khelil*, dont les habitants étaient les plus turbulents et les plus pillards de la contrée. Ils ne cessaient de molester et de rançonner les indigènes qui se rendaient à nos mar-

(1) Créé en avril 1833, le bureau des Arabes fut supprimé le 20 novembre 1835. Une direction des affaires arabes le remplaça le 15 avril 1837, elle fut supprimée à son tour en 1839. Les bureaux arabes furent rétablis le 17 août 1841, mais l'arrêté ministériel ne date que du 1er février 1844.

chés. Sur le rapport du bureau arabe, une petite expédition aux ordres du général Trézel partit dans la nuit du 3 au 4 mai pour tirer vengeance de ces coupeurs de route. LA MORICIÈRE était en tête avec les zouaves. Il y eut quelques coups de fusil à Bouaguob, mais les habitants s'enfuirent aussitôt, abandonnant cinq cents bœufs et un millier de moutons. Les gens de Guerouaou n'attendirent même pas l'attaque et se réfugièrent dans la montagne. Pendant le retour de la petite colonne, les Arabes vinrent, selon leur coutume, tirailler avec l'arrière garde. Deux charges de cavalerie mirent fin à ces attaques. Le capitaine CUNY fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur (5 mai).

Du 15 au 30 mai, le bataillon fut employé, concurremment avec d'autres troupes, à la protection des travaux de fenaison qui s'exécutaient dans les prairies de l'Oued-Hamise (1), pour le compte de l'administration et par des travailleurs militaires.

Les Arabes de la Mitidja se tenaient tranquilles depuis quelque temps sous l'administration loyale, juste et bienveillante du capitaine DE LA MORICIÈRE. Cet officier, qui parlait fort bien leur langue, s'entretenait directement avec les indigènes, écoutait leurs doléances et s'enquérait de leurs besoins et de leurs desiderata. Il était ainsi arrivé à faire faire de grands progrès à la cause française. En outre, de grands travaux d'utilité publique avaient pu être entrepris à Boufarik et à Donéra (2). Malheureusement LA MORICIÈRE fut appelé à servir ailleurs et tout se trouva remis en question.

Le premier acte qui signala ce facheux revirement fut l'assassinat du caïd Bou Zeïd ben Chaouïa, nommé par nous aux Beni-Khelil (3). Le crime fut commis en plein marché de Boufarik, le 9 septembre, par des gens qu'on crut appartenir à la tribu des *Hadjoute*. Le général de Tobriand partit

(1) A l'est d'Alger, vers Matifou.— Matifou, la *Rusgunia* des Romains.

(2) Donéra, *petite maison*, à 22 kilomètres au Sud d'Alger ; un village fut créé près du camp le 17 février 1840.

(3) *Caïd*, chef de tribu nommé par le gouvernement. le burnous d'investiture est rouge écarlate.

donc le 26 septembre, à la tête de sa brigade, pour venger cette mort par la punition de la tribu coupable. Les zouaves, naturellement, étaient de l'expédition, et leurs solides qualités, qui commençaient à ne plus être ignorées de personne, les firent désigner en permanence pour le service de sûreté pendant les marches. La colonne passa le Massafran à Mocta-Kheira, mais les Hadjoute n'attendirent pas l'attaque. On brûla tout chez eux et l'on rentra après une campagne de cinq jours.

Le fils de Bou-Zeïd fut nommé caïd en remplacement de son père, dont il était loin d'avoir les qualités : la faiblesse de son caractère était extrême et il n'avait guère à son actif que son dévouement à notre cause. On lui adjoignit le sergent-major Vergé des zouaves. Celui-ci, comme beaucoup d'autres au bataillon, connaissait parfaitement la langue arabe, ce qui était précieux, eu égard à la faiblesse des interprètes de l'époque. Le sergent-major Vergé rendit de très grands services et l'on pensa un moment à le nommer lui-même caïd. Il fut récompensé par sa nomination au grade de sous-lieutenant dans lequel il continua à servir au bureau des Arabes jusqu'à la suppression de cette institution — (20 novembre 1835) (1). Son influence s'étendait, en 1833, non seulement sur tout le territoire des Beni-Khelil, mais encore jusque dans les montagnes de Khachna.

Cependant la ville de Bougie avait été prise et occupée le 29 septembre 1833 (2). Quatre compagnies de zouaves y furent envoyées dans le courant d'octobre, sous les ordres du capitaine Baleygnier, pour en compléter la garnison. Le commandant Duvivier, rentré de France, rejoignit bientôt ce détachement de son ancien corps, il prit le commandement de la place à la date du 7 novembre, en remplacement du général Trézel, grièvement blessé. Bougie ne cessa d'être en butte aux attaques acharnées des Kabyles des environs et presque chaque jour fut le témoin d'un combat.

(1) Vergé est mort le 23 Juillet 1847 comme Chef de bataillon de tirailleurs d'Alger.
(2) Bougie, l'ancienne Saldae.

Le capitaine DE LA MORICIÈRE, qui était parti pour Bougie avec la première expédition, fut nommé chef de bataillon le 2 novembre 1833. Ce fut la juste récompense de son zèle et de son dévouement pendant les opérations qui avaient précédé et déterminé la prise de la ville (1). Selon ses vœux, il fut placé à la tête du bataillon de zouaves. Ce fut lui, en effet, qui, du 15 au 18 juin, avait fait, à travers mille dangers, la reconnaissance de la plage et des défenses de Bougie et qui avait ensuite fortement poussé et pris une part vigoureuse à l'expédition du général Trézel. Le jour même du débarquement, ce fut lui qui s'empara de la casba et du fort Moussa qui domine toutte la ville ; le lendemain, il dirigea la prise de la Kouba de Sidi-Tounti qui commande l'entrée du grand ravin par lequel la ville est coupée en deux parties. Il avait été fait chevalier de la Légion d'Honneur le 6 septembre 1833 et fut particulièrement cité dans le rapport du général Trézel sur la prise de Bougie. « Dans cette expédition, dit le rapport, le capitaine DE LA MORICIÈRE a rendu les plus éminents services. Ses brillantes qualités militaires le rendent propre au commandement de toutes les armes, et je sollicite avec instance sa promotion au grade de chef de bataillon....... Il n'y a aucune opération à laquelle il n'ait pris part ; il dirige l'exécution de tout ce qui offre quelque difficulté. Coups de main, tracé des ouvrages sous le feu, conduite des colonnes, tout roule sur lui, on le voit partout, et il est si bien connu qu'officiers et soldats lui obéissent naturellement. »

Le général Voirol, commandant en chef par intérim, avait chaudement soutenu les instances du général Trézel, en déclarant, dans une lettre au Ministre, que « LA MORICIÈRE avait montré autant d'intrépidité que de talent, qu'il fallait le nommer chef de bataillon et que sa place était marquée à la tête des zouaves, en remplacement du commandant KOLB, trop âgé pour le service auquel ces troupes sont appelées. »

(1) Voir la note 5, à l'appendice n° 1.

Juchault de la Moricière *(Louis-Christophe-Léon*, né à Nantes, le 5 février 1806 ; entré à l'école polytechnique en 1821 et à l'école royale d'artillerie et du génie en 1826 ; lieutenant au 3ᵉ génie le 1ᵉʳ avril 1829 ; prit part à l'expédition d'Alger en 1830 comme lieutenant en premier du génie ; entré au corps des zouaves comme capitaine le 1ᵉʳ novembre 1830 ; chef de bataillon le 2 novembre 1833 ; lieutenant-colonel le 31 décembre 1835 ; colonel le 11 novembre 1837 ; maréchal de camp et commandant de la province d'Oran le 21 juin 1840 ; une ordonnance royale du 8 septembre 1840 l'autorise à accepter une épé d'honneur offerte par les habitants de Nantes pour rendre hommage à ses brillants services en Algérie ; lieutenant-général le 31 juillet 1843, a fait, à plusieurs reprises, l'intérim du maréchal Bugeaud comme gouverneur-général de l'Algérie ; député de Saint-Calais (Sarthe) en 1846 ; grand-officier de la Légion d'Honneur le 10 janvier 1848 ; membre de la Constituante et de la Législative en 1848 ; ministre de la Guerre du 28 juin au 20 décembre 1848 ; envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire auprès de S. M. l'empereur de Russie le 19 juillet 1849 ; proscrit au 2 décembre 1851 ; Rentré en France en 1858 ; commandant en Chef de l'Armée pontificale en 1860 ; mort le 11 septembre 1865 au château de Fronzel (Somme). Ses restes mortels reposent à Saint-Philibert (Loire-Inférieure). Son nom a été donné à un village français très prospère situé à 331 kilomètres à l'Est de Tlemcen, sur l'Isser et sur la ligne ferrée de Sibi-bel-Abbès à Tlemcen.

Le 14 juin 1833 avait paru le tarif suivant de la solde et des autres prestations attribuées aux militaires du bataillon de zouaves.

TARIF DE LA SOLDE ET AUTRES PRESTATIONS ATTRIBUÉES AU BATAILLON DE ZOUAVES

Paris, le 14 Juin 1833.

	GRADES	SOLDE DE PRÉSENCE par an	SOLDE DE PRÉSENCE par mois	SOLDE DE PRÉSENCE par jour	Solde d'absence à l'hôpital	Masse individuelle. Première mise	Masse individuelle. Prime journalière d'entretien	Nombre de rations de fourrage en nature par jour.	OBSERVATIONS
	ÉTAT-MAJOR								
	Chef de bataillon	3600	300	10	7	»	»	2	Le Chef de bataillon a droit en outre à une allocation de 600 fr. à titre d'indemnité de représentation. Le Capitaine-major a droit à la solde affectée à la 1re classe si son ancienneté se porte à cette classe. Le Trésorier et l'Officier d'habillement ont droit à la solde attribuée à leur grade.
OFFICIERS	Capitaine-Major	2000	166 666	5 555	3 335	»	»	1	
OFFICIERS	Adjudant-Major	2000	166 666	5 555	3 335	»	»	1	
OFFICIERS	Trésorier	»	»	»	»	»	»	1	
OFFICIERS	Officier d'habillement	»	»	»	»	»	»	»	
OFFICIERS	Chirurgien-Major	3000	250	8 333	3 955	»	»	1	
OFFICIERS	Chirurgien-aide-major	2250	187 50	6 250	2 966	»	»	1	
OFFICIERS	Interprète	1800	150	5	3	»	»	1	
COMPAGNIES	Capitaine de 1re classe	2400	200	6 666	4 666	»	»	1	
COMPAGNIES	— de 2e classe	2000	167 664	5 555	3 383	»	»	»	
COMPAGNIES	Lieutenant de 1re classe	1450	120 833	4 270	2 527	»	»	»	
COMPAGNIES	— de 2e classe	1300	108 333	3 311	2 111	»	»	»	
COMPAGNIES	Sous-Lieutenant	1200	100	3 360	2 083	»	»	»	
TROUPE	Adjudant sous-officier	»	»	1 83	» 533	140 francs pour les sous-officiers et 115 francs pour les caporaux et soldats.	0 25	»	
TROUPE	Caporal tambour	»	»	» 30	» 100			»	
TROUPE	Maître-ouvrier	»	»	» 37	»			»	
TROUPE	Sergent-major	»	»	» 93	»			»	
TROUPE	Sergent et Fourrier	»	»	» 57	»			»	
TROUPE	Caporal	»	»	» 38	»			»	
TROUPE	Soldat de 1re classe	»	»	» 33	»			»	
TROUPE	— 2e classe	»	»	» 28	»			»	
TROUPE	Tambour	»	»	» 33	» 100			»	
TROUPE	Enfant de troupe	»	»	» 07	»	»		»	

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

« Les officiers français, ainsi que les sous-officiers et caporaux reçoivent, lorsqu'ils remplissent les conditions voulues par les articles 7 et 8 de l'ordonnance du 7 mars 1833, les suppléments ou augmentations de solde qui sont déterminées pour chaque grade par les dits articles.

« Les officiers, sous-officiers, soldats ou enfants de troupe du bataillon reçoivent, en outre, avec la solde de présence fixée par le présent tarif, les suppléments dont les autres corps jouissent en Afrique.

« Il est affecté à la conduite des cantines d'ambulance du bataillon un conducteur en chef et trois conducteurs ordinaires, qui ont droit dans cette position au supplément de solde ci-après :

Les conducteurs en chef. . . . 20 centimes par jour.
Les conducteurs ordinaires . . . 10 centimes par jour.

« *Le Président du Conseil, Ministre de la Guerre,*

« Maréchal duc de DALMATIE.

« *Approuvé* :

« LOUIS-PHILIPPE. »

Dans le courant de l'année 1833, les promotions suivantes avaient été faites au bataillon :

9 avril. — Les lieutenants Demoyen, Bavière et Bezoux sont promus capitaines (formation).

9 avril. — Les sous-lieutenants Lhérbon de Lussats, Tinadon, Bose, Fossier (nommé officier d'habillement), Dufau, Chouroux, Raindre, Onimus, Martin (Bertrand) Thiriet, sont promus lieutenants (formation).

9 avril. — Sont promus sous-lieutenants : les adjudants Faute, Bisson ; les sergents-majors Martel, Guilleman et Deleuil formation).

11 août. — Le lieutenant Manuel est promu capitaine en remplacement de M Bezoux, nommé trésorier de la légion étrangère.

11 août. — Le sergent-major LEPOITEVIN (Germain) est nommé sous-lieutenant au bataillon, en remplacement de M. MILLE, démissionnaire.

21 août. — Le sous-lieutenant DE GARDARENS DE BOISSE est promu lieutenant, en remplacement de M. MANUEL.

29 septembre. — Le sergent-major DE BERNAULON, est promu sous-lieutenant au bataillon en remplacement de M. DE GARDARENS.

2 novembre. — Le capitaine DE LA MORICIÈRE est promu chef de bataillon et nommé au commandement du bataillon, en remplacement de M. KOLB, passé au 18e de ligne.

8 décembre. — Le lieutenant RÉROND, du 2e léger, passe au bataillon comme capitaine.

31 décembre. — A défaut de lieutenants du corps ayant deux ans de grade, le lieutenant MOLLIÈRE, du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, est promu capitaine au bataillon, en remplacement de M. DE LA MORICIÈRE.

Pendant l'année 1831 (1), le bataillon, dont les compagnies étaient employées un peu partout, eut plusieurs fois l'occasion de se signaler. D'ailleurs, pendant les courtes périodes de trêve, — si l'on peut employer ce terme, — que les troupes passaient dans les camps, elles se reposaient sans doute des fatigues et des périls des expéditions ; mais elles y étaient soumises à d'autres inconvénients et à d'autres dangers. La fièvre régnait en permanence dans ces établissements et ce n'est pas un mince sujet de fierté pour les zouaves que d'avoir su conserver leur entrain et leur inaltérable gaieté au milieu des maladies et des travaux pénibles auxquels ils étaient assujettis.

Les *Hadjoute* avaient repris leurs habitudes de vol et de pillage. On résolut de les en punir. Quatre compagnies de zouaves, comptant 300 hommes et placées sous les ordres du commandant DE LA MORICIÈRE, se mirent en route le 20 janvier au soir avec une centaine de chasseurs d'Afrique.

(1) En 1831, l'effectif de l'armée d'Afrique était de 31.000 hommes

Le but était de cerner et d'enlever plusieurs chefs que l'on croyait rassemblés à Haouch-Hadji (1). La distance à parcourir était de près de soixante kilomètres, — beaucoup plus grande qu'on avait cru. La ferme ne put être cernée que le 21 au petit jour, par suite de faux mouvements de la cavalerie. Il était trop tard, et on ne put capturer que des femmes et des enfants. Les hommes ne se montrèrent que lorsque la petite colonne prit le chemin du retour et lui firent la conduite à coups de fusils. Les zouaves avaient continuellement tenu tête à la cavalerie pendant cette fatigante sortie : pas un d'entre eux n'était resté en arrière. Les bâtiments d'Haouch-Hadji avaient été enlevés aux *Hadjoute ;* la tribu avait été razziée et l'on put la croire corrigée pour quelque temps. C'est du moins ce qui résulta des renseignements recueillis le lundi suivant, sur le marché de Boufarik, par le lieutenant VERGÉ.

Quelques jours plus tard, des bœufs ayant été volés dans le troupeau de l'administration, le commandant DE LA MORICIÈRE partit dans la nuit du 28 janvier avec trois cents zouaves, pour se saisir des voleurs. L'opération, conduite avec autant de prudence que d'énergie, réussit pleinement et ne coûta pas un seul homme au détachement.

Quant à la correction infligée aux *Hadjoute* en janvier, elle était restée sans aucun effet et, le 17 mai, une seconde expédition commandée par le général Bro fut envoyée contre ces contingents, qui se montraient décidément intraitables. La colonne était appuyée par six cents cavaliers indigènes appartenant aux tribus qui avaient le plus à se plaindre des déprédations des *Hadjoute* : trois cents zouaves étaient de l'expédition. Le 18 mai, l'action fut engagée très-vivement par les cavaliers des tribus. Il en résulta une razzia qui donna un butin considérable, troupeaux, tapis, tentes, ballots de laine, etc. Les zouaves, troupe régulière, dédaignèrent ces prises et tout fut abandonné aux auxiliaires qui

(1) *Haouch*, ferme, métairie ; *Houch-Hadji*, ferme du pèlerin.

étaient principalement des *Beni-Khelil* et des *Beni-Moussa*. Le détachement de zouaves fut porté à l'ordre du jour pour sa belle conduite dans cette journée ; le commandant DE LA MORICIÈRE fut cité nominativement. Les zouaves avaient, en effet, réalisé tout ce qu'on pouvait attendre d'une troupe d'élite et leur nom devenait de plus en plus synonyme de brave : « C'est un vrai zouave » commençait-on à dire de ceux qui se distinguaient par leur vaillance.

Le nouveau châtiment infligé aux *Hadjoute* les décida enfin à faire leur soumission et à reconnaître le caïd nommé par le gouverneur. Mais, cette fois encore, ce ne devait être qu'une feinte pour détourner les coups et, dans la suite, on verra cette même tribu se révolter encore plusieurs fois.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, les compagnies détachées à Bougie ne restaient pas inactives. Elles livraient des combats presque quotidiens aux tributs voisines qui, plus d'une fois, s'étaient avancées jusque sous les murs de la place. Elles furent citées à l'ordre du jour pour le combat livré aux Kabyles dans la nuit du 5 au 6 juin. Comme le reste de la garnison, elles eurent à supporter des fatigues et des privations sans nombre ; leur constance dans ces circonstances difficiles ne se démentit pas un seul instant. Le commandant Duvivier, chaque fois qu'on voulait les faire rentrer à Alger, refusait énergiquement de se priver de leurs services.

Le sergent-major FRÉCHE fut cité deux fois à l'ordre du jour, le 5 mars et le 23 avril, pour sa belle conduite devant l'ennemi. Le lieutenant de GARDARENS DE BOISSE fut atteint le 26 août d'un coup de feu, deux balles à la région iliaque, laquelle fut traversée de part en part. Au combat du 23 avril, contre le village kabyle de Klimina, le sous-lieutenant FAUTE avait été atteint d'un coup de feu à l'épaule gauche ; il fut cité à l'ordre du jour pour sa belle conduite dans les journées des 5 mars et 23 avril.

LA MORICIÈRE, entré aux zouaves comme capitaine un mois seulement après leur création et nommé chef de batail-

lon, étant à Bougie, le 2 novembre 1833, ne prit le commandement effectif du corps que le 31 décembre suivant. Sa réputation de bravoure était déjà universelle dans l'armée d'Afrique et bien d'autres qualités encore le distinguaient. Il était « homme de résolution, plein de ressources dans l'esprit, éclairé, travailleur, et animé de la généreuse ambition de se distinguer par quelque chose de grand et d'utile. » (1). Sa connaissance complète de la langue arabe, qu'il avait étudiée avec l'ardeur qu'il portait à tout, lui avait valu d'être nommé chef du premier bureau arabe créé en 1833 par le général Avizard, pour l'administration des indigènes. Il avait rendu, dans cette position, des services très importants et pris part à la prise de Bougie, dont il avait fait la reconnaissance préalable et où il se distingua dans les nombreux combats livrés sous la place.

La Moricière était un grand fumeur devant l'Eternel ; il avait constamment la pipe ou le cigare à la bouche. Plus tard, quand il commandera la division d'Oran, on verra les troupiers, dans les longues et fréquentes courses que l'on faisait à la poursuite d'Abd-el-Kader, ne plus compter les distances par pauses de marche, mais bien par tant de cigares ou tant de pipes. On ne disait plus : « il y a tant de pauses pour arriver à tel endroit » ; mais bien : il reste tant de cigares pour arriver à l'étape. »

Les bureaux arabes créés, dans la suite, sur une grande échelle, furent établis sur le modèle de celui qu'avait organisé La Moricière, et cette institution, tant battue en brèche aujourd'hui, rendit en ce temps et rend encore d'immenses services.

A l'époque où nous voici maintenant arrivés, il n'y avait pas encore bien longtemps que les zouaves s'habillaient à leurs frais, au moyen de la solde. La tenue était excessivement variée et portait le cachet du pays d'origine des hommes. L'Etat leur fournissait seulement l'armement ; plus

(1) *Les Annales Algériennes*, par E. Pélissier, Capitaine d'Etat-Major, chef du bureau des Arabes à Alger en 1833 et 1834.

tard, il leur fournit aussi les draps et les toiles pour la confection de leurs vêtements, qui était confié aux ouvriers du corps. Nous avons vu créer, en 1833, la masse individuelle qui devait, dès lors, subvenir à la fourniture de l'habillement, du grand et du petit équipement.

C'est de La Moricière que date l'adoption définitive pour les zouaves du costume alerte et coquet qu'ils portent encore aujourd'hui et avec lequel ils ont fait le tour du monde. C'est bien certainement ce costume qui leur donne cet air mousquetaire, déluré, vainqueur, un peu mauvais sujet qu'ils affectent quand ils s'en vont, de leur allure décidée, avec le capuchon jeté à la diable sur leurs épaules, avec la chéchia posée crânement tout en arrière de la tête où elle tient par miracle et avec des guêtres blanches ajustées avec des raffinements de coquetterie. C'est le costume aussi qui, en les distinguant des autres troupes, maintient cet esprit de corps qu'on admire chez eux et cette confiance en soi qui augmente leur valeur. Leur uniforme, qui les fait remarquer entre tous, ne permet pas aux zouaves d'avoir une faiblesse dans le combat ou d'éprouver une lassitude dans la marche.

Le nouveau chef de bataillon régla et perfectionna l'équipement ; les buffleteries, se portant en croix, ne pouvaient évidemment s'accorder avec la tenue ouverte des zouaves. On adopte donc le ceinturon qui, au moyen de sa boucle, convient à toutes les tailles et permet, pendant les marches, de porter le turban roulé sur le ventre, sous la ceinture. Le porte-bayonnette, qui, dans le principe, se portait à droite, était suspendu au ceinturon au moyen d'un passant, de même que la giberne qui avait primitivement la forme turque. La tenue est d'ailleurs bien connue, aussi bien à l'étranger qu'en France. C'est le costume oriental sous les couleurs de l'infanterie française : veste courte en drap bleu foncé, échancrée sur les côtés à la mode turque, ornée de tresses de couleur garance et de fausses poches qui sont actuellement à la couleur du régiment, les manches fendues

en dessous jusqu'au coude et garnies d'agrafes. Sur le trèfle de droite était fixée une épinglette au moyen d'un croissant ; l'aiguille était fichée dans la tresse de bordure du même côté. Plus tard, quand on alloua aux zouaves une augmentation de solde de 0,05 par jour, pour cherté de vivres, ils appelèrent cette indemnité le *sou du croissant*. Les zouaves donnent à la fausse poche le nom de *tombeau* (1).

Le pantalon bouffant à la turque est en drap garance pour l'hiver et pour la grande tenue, et en toile blanche pour l'été et pour les marches. Il est lié au jarret au moyen d'un cordonnet en coton noir — autrefois en soie — et soutenu par une haute guêtre, en toile blanche pour la garnison et en peau pour les marches — actuellement en drap noir.

Le zouave porte, en outre, un gilet sans manches en drap bleu foncé, se boutonnant sur le côté droit et sur l'épaule droite et portant une tresse garance autour du cou ; une autre tresse coupe la poitrine longitudinalement par son milieu. Le gilet est muni de pochettes.

Le costume se complète : comme vêtements de corps, par une ceinture en toile de coton bleue ; comme coiffure, par la chéchia rouge à gland bleu, et par le turban, jadis vert, aujourd'hui blanc (2) ; comme chaussure, par le soulier ordinaire, dit *godillot*, solidement maintenu par la guêtre bien ajustée. Les jambes étaient encore garanties contre les piqûres de toute sorte par des jambières ou molletières en cuir fauves qui n'ont été enlevées de la tenue qu'en 1873 ; la guêtre a alors été augmentée en hauteur.

Pour l'hiver ou pour la nuit, le zouave est muni d'un collet à capuchon, primitivement en drap brun, et plus tard en drap gris de fer bleuté, tombant un peu au dessous de la ceinture. Pendant l'été, il portait aussi une veste et un gilet en toile blanche.

C'est le costume le plus convenable certainement pour les

(1) Voir la note 6, à l'appendice n° 1.

(2) Jusqu'à l'inspection générale de 1870, le turban blanc n'était en usage qu'aux zouaves de la garde impériale et aux tirailleurs algériens.

troupes auxquelles il est affecté. Il est ample, leste, gracieux, original, il est approprié aux climats chauds et se prête cependant facilement aux additions qu'une température froide peut rendre nécessaire. Il ne gêne pas les mouvements dans les marches ni dans le travail. La tenue des sous-officiers se distinguait par plus de finesse dans le drap, et par une différence dans les ornements de la veste.

Le turban, sans en avoir l'apparence, servait à une foule d'usages. Il était fait d'un tissu solide et résistant ; cette qualité le rendait propre à tout. Après avoir servi de corde à puits, il aidait au transport des denrées, du combustible, de l'alfa destiné au couchage, etc ; il fermait le campement quand il manquait une toile de tente. Dans les commencements, il se portait toujours enroulé autour de la tête pendant les marches : il parait alors les coups de yatagan et le bout flottant servait de couvre nuque et, au besoin, de cache-nez. Le turban vert avait cependant cet inconvénient pour la grande tenue, que l'on n'était pas parvenu à fixer la couleur verte : après un ou deux lavages, l'étoffe bleuissait, ce qui jetait un peu de disparate dans la coiffure, au moment des revues. Et Dieu sait si le zouave — encore aujourd'hui — aime à laver ! Pas un filet d'eau, pas le plus petit *redir* dont il ne profite pour laver son linge et faire ses ablutions (1). Le linge blanc est une des coquetteries du zouave et, si son costume est oriental, on a pu dire avec raison que sa propreté ne l'est guère.

Le turban donna l'idée de la tente abri. Toutes les troupes en Afrique, étaient munies d'un sac de couchage dans lequel on se glissait pour passer la nuit au bivouac. Mais cet objet était souvent mouillé et les hommes préféraient alors coucher en plein air avec leur seule couverture, quand ils l'avaient. Il en résultait des fièvres et des dysenteries dont les victimes furent trop nombreuses. Les zouaves eurent bien-

(1) Redir : on appelle ainsi des dépressions situées dans le lit de rivières ordinairement à sec et où les eaux de pluie se conservent pendant quelque temps.

eu l'idée de tendre leurs turbans pardessus quelques bâtons convenablement disposés et de se créer ainsi un abri contre les fraîcheurs nocturnes. Ce n'est que vers 1840, à la reprise des hostilités contre Abd-el-Kader, que quelques soldats du 17e léger — colonel Bedeau — *osèrent* découdre leur sac de couchage pour s'en faire un toit à la mode des zouaves. Cet essai, d'abord timide, fut bientôt largement imité ; une application générale s'en suivit et le *sac-tente-abri* vit le jour. Il est encore en usage en Algérie.

Jusqu'à ce moment, c'est-à-dire jusqu'à l'adoption de la petite tente, les troupes avaient bivouaqué à la belle étoile ; les zouaves appelaient cela *camper en Romains*. Dans les camps permanents, les hommes étaient installés sous des baraquements ou sous des abris plus rudimentaires. Plus tard, du temps du maréchal Valée, l'administration fit l'acquisition d'un certain nombre de tentes arabes faites avec des toiles dites d'Alexandrie pouvant abriter chacune une cinquantaine d'hommes, mais coûtant chacune environ 210 francs.

En dehors des grandes places qui étaient comprises dans le marché pour le couchage des troupes passé en 1832 avec la compagnie Vallée, les hommes couchaient, lorsqu'ils étaient en garnison, dans des hamacs simples garnis de couvertures, et de sacs de campement. Ces hamacs étaient suspendus à une certaine hauteur du sol au moyen de montants en bois armés de crochets de fer ou de crochets fixés dans les murs. On peut encore voir de ces crochets en fer dans certaines chambres de troupe de la casba d'Oran.

Ce mode de couchage plaisait beaucoup aux soldats, surtout lorsqu'on l'eut amélioré — (en 1838) — au moyen d'un petit matelas en laine ; il était moins susceptible de s'infecter de vermine que les fournitures de literie actuelles.

A l'exception de l'armement et des objets de campements, les zouaves payaient sur la masse individuelle tous les effets dont ils étaient pourvus (habillement, y compris les galons ; grand et petit équipement, etc.) A cet effet, au moment de l'incorporation, ils touchaient une première mise de petit

équipement de 118 francs ; la masse était entretenue par une prime journalière d'entretien de 0.25 ; le caporal promu sous-officier touchait un complément de première mise de 22 francs. A la fin du trimestre tout ce qui dépassait le complet de la masse — (120 francs pour le caporal et le zouave et 110 francs pour le sous-officier — était payé aux intéressés comme excédant de masse. Les adjudants touchaient la prime journalière d'entretien avec la solde, tous les cinq jours. On peut aisément se figurer le soin que les hommes prenaient de leurs effets pour arriver à toucher en fin de trimestre, ce qu'ils appelaient le *décompte*. Ces dispositions sont restées en vigueur jusqu'au 31 décembre 1874. A partir du 1er janvier 1875, les zouaves ont été mis sur le même pied administratif que les autres corps d'infanterie. A la même date, leur solde fut réduite de près de la moitié ; les officiers perdirent l'augmentation annuelle. C'étaient là raisons d'économie, sans doute, car il ne viendra à l'esprit de personne que l'on a moins besoin de ressources aujourd'hui ou que l'on gagne moins son argent, alors qu'on passe la moitié de sa vie militaire dans les postes du sud, malsains pour la plupart et dépourvus de tout.

Comme tous les corps qui n'avaient pas alors de dépôt en France, les zouaves voyaient approvisionner leurs magasins par les soins de l'intendant de l'armée d'Afrique. Ce fonctionnaire, au moyen des approvisionnements envoyés des magasins centraux de France, leur faisait délivrer soit des effets confectionnés, soit des draps et des toiles destinés à être convertis en effets d'habillement, par les ouvriers du corps, sous la direction et la surveillance du conseil d'administration. Le service de l'habillement et du campement délivrait également au corps des effets de petit équipement, mais toutes ces distributions étaient à charge de remboursement dans les caisses du Trésor au moyen de prélèvements sur les fonds de la masse individuelle. Les zouaves recevaient ainsi les guêtres, les chemises, les souliers etc. La

commission des capitaines — (commission de petit équipement) — n'existait pas au corps.

La tenue des officiers garda la forme française avec quelques modifications. La tunique était en drap noir et boutonnait droit sur le milieu de la poitrine ; la jupe formait une foule de plis coquets. Les manches fendues à l'orientale, étaient munies d'une soubise en or et de petits boutons en métal doré qui tenaient la manche fermée au moyen de boutonnières en cordonnet d'or. Le grade était indiqué sur la manche par des galons en soutache d'or affectant la forme du nœud hongrois comme celui qui était en usage dans l'arme des houzards.

Le pantalon, en drap garance à bande noire ou en toile blanche selon la saison, bouffait du haut et retombait en plis sur la botte ; il était éminemment propre aux marches dans les pays chauds et dans les contrées accidentées. Les officiers montés portaient le pantalon basané à la façon du pantalon de cheval des chasseurs d'Afrique.

Beaucoup d'officiers avaient remplacé le képi par la *chéchia* et LA MORICIÈRE lui-même en donna l'exemple au point d'y gagner le surnom de *Bou-Chéchia* — (l'homme à la calotte) (1). — Cette mode cependant ne dura guère et, dès que la forme du képi en usage eut été modifiée, les officiers ne portèrent plus la *chéchia* qu'en dehors des garnisons et par les grands froids. Quand l'on pense, en effet, que les officiers de zouaves, toujours en route, devaient porter comme leurs camarades des autres corps, la majestueuse mais incommode coiffure en usage à cette époque, on comprend très bien qu'ils aient préféré la *chéchia*, au risque de se faire accuser de *pose*.

Dans le principe même, quelques officiers, et parmi eux LA MORICIÈRE, avaient adopté les vêtements de forme orien-

(1) LA MORICIÈRE était aussi surnommé *Bou-Araoux* ou *Bou-Matrak*, l'homme au bâton. — Ce surnom lui fut donné dans la province d'Oran en 1845, où il faisait construire la route stratégique des *Trara*. Il était souvent lui-même sur les travaux et hâtait de sa canne la paresse des corvées arabes.

tale : turban tricolore avec aigrette, veste bleue à la turque brodée d'or, culotte rouge à la mamelouk soutachée d'or autour des poches, ceinture en soie garnie de pistolets, sabre courbe. Mais ils se trouvèrent si grotesque sous ce déguisement qu'ils ne tardèrent pas à l'abandonner. Ils furent d'ailleurs laissés libre d'en agir à leur guise, mais le premier essai avait suffi et l'on ne vit plus parmi les officiers français que le costume européen. Ils reprirent aussi l'épée d'officier en usage dans le reste de l'armée, sur la garde de laquelle l'écusson aux fleurs de lys avait été remplacé par le coq gaulois (10 février 1831) (1).

Le commandant DE LA MORICIÈRE, qui était, comme nous l'avons dit, doué des plus brillantes qualités, parvint en peu de temps à faire de son bataillon une troupe véritablement d'élite. Les zouaves purent rivaliser avec les meilleurs régiments pour la tenue et la discipline ; mais ils avaient leurs qualités propres : l'élan dans les combats, la constance et la gaité dans les fatigues, leur esprit industrieux et *débrouillard*, cette ardeur en tout qui les a rendus fameux. Sous ces différents rapports, ils n'avaient plus de rivaux depuis longtemps.

Tous les écrivains du temps leur ont d'ailleurs rendu justice et nous citerons quelques lignes de l'un de ceux qui ont montré le moins d'enthousiasme à leur égard, le capitaine Peyronny, du 3e chasseurs d'Afrique. Cet officier s'exprime comme il suit dans son ouvrage « *Considérations politiques sur la question d'Alger* : » — « Les zouaves sont composés de volontaires français et d'un tiers environ d'indigènes. Avec leur tenue dégagée, le calot égyptien sur la tête, la veste et le gilet à la turque, le pantalon large, et la guêtre en cuir montant ju qu'au genou, voilà les troupes que j'adopte. Toute l'infanterie devrait être organisée sur ce pied dans la colonie; et, bien entendu, que ne se fiant aux Arabes jamais plus qu'il ne faudrait pour le nombre à admettre, la

(1) Voir la note 7, à l'appendice n° 1

proportion ci-dessus ne serait pas dépassée. Ainsi placés au milieu de soldats français, ceux que nous recruterions en Afrique n'empêcheraient pas, je pense, de faire observer les ordres dans le service et la régularité dans les manœuvres. Ce serait encore, dans le point de vue moral, une cause de civilisation et de force. Rien n'égalise les individus, ne les rapproche comme la gamelle du soldat. J'ai voyagé pendant quelques jours sur une corvette portant des zouaves, de Bougie à Alger, et j'ai vraiment admiré avec satisfaction la gaîté et l'accord parfait de tous ces hommes des différentes contrées. Le Parisien parlant un mauvais arabe, le bédouin et le nègre écorchaient le français et tout cela s'entendait à merveille. Ces troupes se sont fait remarquer par leur adresse et leur intrépidité dans toutes les affaires où elles se sont trouvées. »

Les indigènes connaissaient bien les zouaves et la sonnerie seule de leur marche ébranlait les rangs arabes. Elle est bien connue cette marche célèbre qui a frappé de ses notes éclatantes les contre-forts de la Kabilie, les *Ksour* du sud, les remparts de Sébastopol, les champs de la Lombardie, les murs de Puebla, les crêtes du Liban et les citadelles du Tonkin ; qui a conduit à la mort les héroïques combattants de Frœschwiller, et qui récemment encore menait l'assaut contre les rebelles du Cambodge et de l'Annam, en attendant qu'elle sonne sur le Rhin les joyeuses fanfares de la *Revanche* (1).

Tambours et clairons la battaient et la sonnaient ensemble. Elle était rythmée sur des couplets composés par quelque poète de bivouac. Si la prosodie de cette chanson laissait à désirer, celle-ci du moins rappelait les combats, les razzias et les faits journaliers de la vie du zouave. Depuis, quelque intrus a essayé d'en travestir les paroles en y introduisant les *vitriers* (2), qui en étaient encore à naître lors-

(1) Voir la note 8, à l'appendice n° 1

(2) Surnom donné aux chasseurs à pied.

que déjà le chacal (1) était couvert de dix ans de gloire et jouissait à bon droit d'une réputation militaire universelle.

La seconde moitié de l'année 1834 se passa pour les zouaves dans leur camp de Dely-Ibrahim d'où ils ne cessaient de faire course sur course dans la Mitidja.

Deux mutations s'étaient produites en 1834, dans le personnel des officiers: par décision ministérielle du 5 avril, le sous-lieutenant Cournet, de la légion étrangère, était passé au bataillon; par une autre décision du 5 octobre, le ministre avait prononcé le passage au 34e de ligne du sous-lieutenant Guilleman, par permutation avec M. Gibert.

Le 5 janvier 1835, (2) les zouaves firent partie d'une nouvelle expédition dirigée contre l'incorrigible tribu des *Hadjoute* et contre les *Mouzaïa*. Les troupes étaient placées sous les ordres du général Rapatel et la colonne se forma sur le territoire des *Ouled-Mendil*, près de Douéra. Pendant les journées des 6 et 7 janvier, l'on battit le pays en tous sens, mais sans grands résultats. Dans la nuit du 7 au 8, une marche rapide porta la colonne sur les *Mouzaïa* qui furent attaqués au point du jour : l'engagement fut assez vif.

Le 8, la colonne coucha sur les bords de la Chiffa et, le 9, elle rentra à Boufarik. Selon leur habitude, les tirailleurs ennemis n'avaient pas manqué de venir la harceler pendant sa marche rétrograde. Mais les zouaves étaient là : ils surent tenir l'ennemi en respect et la colonne put exécuter son mouvement sans encombre. Elle avait parcouru le pays jusqu'à cent kilomètres d'Alger. C'est la première fois qu'on était allé aussi loin du côté de l'ouest ; c'est pour la première fois aussi qu'on fit la reconnaissance à peu près complète du lac Aloula.

On avait brûlé des douars, massacré tous les hommes qu'on avait rencontrés : l'on espérait par ces moyens, terri-

(1) Surnom donné aux zouaves en raison des ruses qu'ils excellaient à inventer pour déjouer les entreprises des maraudeurs arabes et aussi en raison de leur grande activité.

(2) En 1835, l'effectif de l'armée d'Afrique était de 30,000 hommes.

fler les *Hadjouto*. Le bataillon de zouaves, dont le commandant connaissait parfaitement le pays, avait été mis à l'avant-garde. Dans son rapport, le général Rapatel signale le commandant DE LA MORICIÈRE comme « plein de feu et de courage, aussi entrainant que plein d'ardeur, *avec lui et avec ses zouaves on peut aller partout.* »

A la fin du mois de janvier, le bataillon fut rallié par trois des compagnies qui avaient contribué à renforcer la garnison de Bougie. Ces compagnies avaient pris part à tous les combats sanglants livrés sous les murs de la place et au Gouraya, dans les derniers jours de 1834. Le lieutenant-colonel Duvivier, l'ancien chef de bataillon des zouaves, connaissant les qualités de ses anciens subordonnés, ne les avait guère ménagés et avait longtemps refusé de se priver de leurs services. Trois d'entre elles ne furent rendues à leur commandant que sur les instances de celui-ci et à la suite de la visite que le gouverneur général, comte d'Erlon, avait faite à Bougie à la fin d'octobre 1834 (1).

Cependant des expéditions avaient lieu sans trêve ni repos contre ces audacieux partisans des *Hadjoute* qui coupaient les routes jusqu'à Dely-Ibrahim, assassinaient les voyageurs et les soldats isolés, et venaient jusque sous le canon de Bou-Farik enlever les bestiaux destinés à l'alimentation de la garnison. Les travaux des routes étaient sans cesse interrompus par les attaques de ces bandes. Marches et combats tinrent les zouaves en haleine et ne firent que consolider leur réputation de troupe d'élite, toujours bonne et prête à tout. Dans un engagement qui eu lieu le 28 janvier, sur les bords de la Chiffa, le capitaine REGNAULT fut atteint d'un coup de feu qui lui traversa la partie moyenne et postérieure de la jambe droite.

Au mois de février, le bataillon fit partie d'une reconnais-

(1) Une ordonnance royale du 22 juillet 1834, s'inspirant des conclusions de la commission d'enquête qui avait été envoyée en Afrique, était venue instituer *un gouverneur général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique*. Une seconde ordonnance du 22 Juillet suivant avait nommé à ce poste le lieutenant général Drouet, comte d'Erlon, commandant de la 12° division militaire.

sance que le général Rapatel conduisit sur l'Oued-Massafran sur lequel on voulait établir un poste. Les *Hadjoute*, toujours turbulents, étaient également partis en guerre précisément à ce moment là. Une circonstance fortuite fit manquer la rencontre des deux troupes au gué de Mocta-Kheira qu'elles avaient franchi en un court intervalle en sens inverse. Sans ce hasard fâcheux, le général Rapatel aurait pu détruire en masse cette remuante tribu et en finir une bonne fois avec elle. La reconnaissance fut achevée sans incident.

Cependant LA MORICIÈRE, qui avait étudié le pays de son côté, était parvenu à faire décider l'établissement d'un camp permanent à Maelma, sur un plateau de 200 mètres d'altitude, situé à 32 kilomètres d'Alger, au lieu de celui qu'on avait projeté de construire sur le bas Massafran, contrée excessivement malsaine. Le plateau de Maelma domine la vallée du Massafran coulant à l'ouest et deux ravins qui mènent à la Mitidja et à Staouéli. La position était excellente au point de vue militaire comme à celui non moins important de la salubrité. En quinze jours, les zouaves construisirent à Maelma des baraques pour huit cents hommes et ouvrirent sur Douéra huit kilomètres de route. Deux mois plus tard, le camp était complètement installé et à l'abri des insultes de l'ennemi. On voit encore dans le village actuel de Maelma une fontaine surmontée d'une pyramide, élevée par les zouaves et décorée d'un écusson qui rappelle leur séjour et leurs travaux.

Vers la fin de mars le bataillon exécuta une forte marche de nuit pour reprendre aux *Hadjoute* du bétail qu'ils venaient de voler à des tribus alliées. La marche fut bien et rapidement menée, la constance des troupes fut admirable, mais l'ennemi, profitant de sa connaissance parfaite du pays, parvint à se dérober. L'expédition demeura sans résultats : on échangea à peine quelques coups de fusil à l'arrière-garde pendant le retour.

Pendant l'été de 1835, le commandant DE LA MORICIÈRE fut

envoyé dans la province d'Oran. Il devait, en raison de sa grande expérience des choses arabes, prendre part à des négociations que le général Drouet d'Erlon désirait entamer avec Abd-el-Kader au sujet de la soumission à la France des *Douair* et des *Sméla*, tribus voisines d'Oran. L'échec subi à la Macta par la division d'Oran ne permit pas au commandant d'arriver à temps. Il ne put que se joindre, le 3 juillet, avec les cavaliers des tribus précitées et le capitaine Cavaignac, le futur colonel des zouaves, aux chasseurs d'Afrique qui rentraient par voie de terre d'Arzeu à Oran — (37 kilomètres) — et escortaient le général Trézel.

Le 22 juillet, un détachement de cinquante zouaves commandé par le sergent BERTHIER, occupe à titre définitif le village maritime de la Calle où avaient existé pendant plusieurs siècles des établissement français.

Au commencement d'octobre, une petite expédition fut organisée contre les *Mouzaïa* ; elle devait également dissiper un rassemblement considérable qui avait fait son apparition dans la plaine. Ce dernier parti était commandé par Sidi-Embarek, un de nos anciens agas qu'Abd-el-Kader avait nommé bey de Miliana (1). La colonne expéditionnaire ne dépassa pas Mouzaïa. Le lieutenant de l'émir, battu dans plusieurs rencontres, s'était empressé de fuir dans les montagnes. En revenant, on parcourut le territoire des *Hadjouto* où tout fut ravagé et saccagé. Les habitants avaient pris la fuite ; mais, comme à l'ordinaire, ils reparurent dès que la colonne fit mine de rétrograder. Des combats d'arrière-garde s'engagèrent alors avec les partisans arabes. Les zouaves perdirent quelques hommes ; le sergent PELLÉ fut atteint d'un coup de feu à la main gauche, dans l'engagement du 4 octobre.

Le commandant LA MORICIÈRE, dont la bravoure devenait légendaire, fut assez heureux pour sauver la vie, dans la même journée du 4 octobre, au sous-lieutenant Bro, du 1er

(1) Miliana, l'ancienne *Maniliana*.

chasseurs d'Afrique, fils d'un des généraux employés en Afrique. L'histoire des zouaves fourmille de traits de ce genre et l'on aurait pu leur décerner bien souvent la haute récompense que les anciens attribuaient à ces actes de courage.

Il avait d'ailleurs fallu à LA MORICIÈRE livrer un combat particulier pour accomplir ce sauvetage. Voici comment il raconte lui-même cet épisode, dans une lettre à sa mère : « Tu as sans doute su comme quoi le fils du général Bro, ayant été abandonné par son peloton dans une charge faite en avant de mes tirailleurs, son cheval a été tué, et lui a eu les deux cuisses traversées de la même balle. Etant tombé sur le coup, il se défendit à pied, quoique blessé, contre les Arabes qui naturellement cherchaient à le sabrer. Le jeune homme était tombé derrière un bouquet de cactus qui m'empêchait de le voir. J'aperçois son peloton........ Pendant le colloque entre eux et moi, j'avais tourné sur le flanc des cactus et je vois notre jeune homme aux prises avec trois Arabes....... J'arrive sur le groupe le premier; je pare un coup de sabre destiné au jeune blessé ; j'en pare un second qui m'était adressé, puis, tournant rapidement mon cheval, je prends un des Arabes par derrière, et lui enfonce un coup de pointe sous l'aisselle gauche ; celui-là, qui était le plus hardi, lâche prise, les deux autres ont un moment d'hésitation ; j'en profite pour saisir mon jeune homme par le collet de son habit avec ma main droite et, comme il n'est pas gros, en trois bonds de mon cheval, je l'emporte à vingt pas de là. Les deux autres Arabes me poursuivant, je suis forcé de lâcher mon blessé pour me remettre en garde ; il roule par terre entre les jambes de mon cheval. A ce moment, mes deux camarades me rejoignirent, et la lutte fut toute à notre avantage ; nous sauvâmes le jeune homme...... » LA MORICIÈRE fut cité à l'ordre du jour.

Au retour de cette expédition, les zouaves furent gardés à Boufarik. Dans la nuit du 7 au 8 octobre, ils surprirent un campement des *Beni-Khelil* dans le Merdjia et enlevèrent

une quantité considérable de bétail, de femmes et d'enfants.

Dans la nuit du 9 au 10 octobre, nouvelle razzia, dirigée par le lieutenant-colonel Marey, aga des Arabes, contre les marabouts de Sidi-el-Habchi. L'un des marabouts, Sidi-Yahia, fut capturé, ainsi que sa femme, ses chevaux et ses troupeaux. Au retour, les Arabes livrèrent un combat à l'arrière-garde dans lequel les zouaves perdirent deux hommes tués.

Le 16 octobre, le camp de Boufarik fut attaqué avec beaucoup d'acharnement mais sans succès par des nuées d'Arabes. Le maréchal Clauzel, qui était revenu en Algérie depuis le mois d'août, se rendit d'Alger au camp de ces zouaves qu'il pouvait s'enorgueillir d'avoir créés (1). Il organisa une colonne qui partit le 18 octobre pour le pays des *Hadjoute*. L'ennemi céda partout le terrain et n'opposa quelque résistance que sur les mamelons de la rive gauche de l'Oued-Bou-Roumi d'où les zouaves ne furent pas longs à le débusquer (2). Le lendemain, 19, il y eut quelques coups de fusil à l'arrière-garde : les zouaves ne daignèrent même pas y répondre. Le lieutenant Martin fut atteint d'un coup de feu à la partie supérieure de l'abdomen.

Ce jour là, on bivouaqua sur les rives du lac Aloula, après avoir encore une fois tout ravagé chez les *Hadjoute*, brûlé les fermes, les gourbis, les meules de paille et de fourrages. Le 20, on campa sur les bords de la Chiffa après avoir passé au Tombeau de la Chrétienne ; le 21, à Boufarik, après avoir levé une contribution en vivres sur les habitants de Blida. Le maréchal rentra à Alger le 22 octobre.

Cependant la compagnie Davière, qui avait été laissée à Bougie, ne restait pas inactive. Le 7 novembre, notamment, elle prit part à la prise du moulin de Demous, dont l'occupation avait été décidée par le maréchal Clauzel le 28 octobre, lors du voyage qu'il fit à Bougie. Le 10 novembre, la

(1) Le maréchal Clauzel avait été nommé gouverneur général par ordonnance royale en date du 8 juillet 1835.

(2) L'Oued-Bou-Roumi, 18 kilomètres à l'ouest de Blida.

compagnie contribua à la prise du village de Dar-Nassar, qui était fortement occupé par les Kabyles. Elle reçut ensuite l'ordre de descendre dans la plaine à l'effet de poursuivre l'ennemi. Elle fut si maladroitement engagée par le chef de bataillon d'infanterie, commandant supérieur, qu'elle faillit succomber sous le nombre et ne se tira d'affaire qu'à force d'énergie. Le capitaine DAVIÈRE fut grièvement blessé d'un coup de feu dans l'aine ; il fut nommé chevalier de la Légion d'Honneur le 18 janvier 1836. Le lieutenant THUILLIER — qui ne connaissait pas encore sa promotion de capitaine — fut atteint d'un coup de feu à la poitrine. Douze zouaves restèrent sur le terrain. La compagnie rentra à Alger quelques jours plus tard.

Au commencement de ce même mois de novembre, le maréchal Clauzel décida de marcher contre Mascara, une des principales places d'appui d'Abd-el-Kader. Celui-ci y avait créé des ateliers de toutes sortes et attiré un grand nombre d'ouvriers dont beaucoup d'Européens. Le gouverneur voulut que les zouaves fissent partie de l'expédition et emmena dans la province d'Oran quatre compagnies sous les ordres du commandant DE LA MORICIÈRE.

Ce détachement, servant d'escorte au maréchal, partit d'Alger par mer le 11 novembre et débarqua à Oran le 21 ; il fut incorporé dans la 1re brigade du corps expéditionnaire (général Oudinot).(1).

Les troupes nouvellement arrivées de France virent là pour la première fois les zouaves qui, depuis cinq ans déjà, étonnaient l'armée d'Afrique par leur vaillance, leur gaieté dans les mauvais jours et par leur esprit de corps. On admirait surtout le jeune commandant DE LA MORICIÈRE, aux allures à la fois si originales et si militaires, avec ses longs cheveux à la palikare et sa chéchia négligemment portée. Comme ses sous-officiers et ses zouaves l'adoraient, ils en parlaient naturellement avec enthousiasme et ces propos, passant de

(1) Voir la note 9, à l'appendice n° 1.

bouche en bouche, ne faisaient qu'augmenter son prestige. Aussi tous, parmi les nouveaux venus, s'arrêtaient-ils pour le saluer et surtout pour le mieux regarder.

L'armée s'établit le 26 novembre au camp du Figuier (Valmy), mais, dès 3 heures du soir, la brigade Oudinot reçut l'ordre d'aller s'établir sur l'Oued-Tlélat (Ste-Barbe) où l'on n'arriva qu'à la nuit close (15 kilomètres), ce qui s'explique par l'état avancé de la saison. Les zouaves furent peut-être les seuls qui mangèrent la soupe ce soir là. Les troupes de ligne, harassées par cette première journée de marche, qui comptait une trentaine de kilomètres — les hommes portant pour treize jours de vivres, — s'affalèrent derrière leurs faisceaux où elles n'oublièrent cependant pas de grignoter leur biscuit. Les zouaves étaient placés en avant-garde sur la rive droite.

Le 28, le reste de l'armée rejoignit et, le 29, tout le monde se trouva réuni sur le Sig, un peu en aval de la petite ville actuelle de Saint-Denis, après avoir eu à livrer à l'arrière-garde quelques combats de tirailleurs sans importance. On avait fait une halte à l'endroit précis où le colonel Oudinot avait été tué au mois de juin précédent : la première brigade avait juré là de venger dans l'expédition qui s'ouvrait la mort du frère de son général. Les zouaves campèrent encore une fois en avant-garde sur la rive droite du Sig.

La journée du 30 fut employée à la construction d'un camp retranché destiné à servir de dépôt aux voitures et à l'artillerie de campagne. Les difficultés du terrain et le mauvais état des chemins ne permettaient pas, en effet, d'emmener le gros matériel par la route de Dublineau, qu'on avait d'abord choisie (1).

L'ennemi, sous les ordres directs d'Abd-el-Kader, avait longé les montagnes qui bordent au sud la plaine du Sig et

(1) Le village français anciennement appelé *L'Oued-el-Hammam* a reçu en 1885 le nom de *Dublineau*, en mémoire d'un colon, ancien cavalier du 2e chasseurs d'Afrique, qui, du 17 au 20 octobre 1845, défendit victorieusement le blokhaus, avec l'aide de trois autres colons et d'un enfant, contre les attaques des Arabes. Dublineau fut décoré par l'empereur en 1865. — Saint-Denis du Sig est l'ancienne *Tasaccora* et Dublineau l'ancienne *Sira*.

s'était fortement établi, en vue de l'armée, dans la gorge d'où la rivière tombe dans la plaine.

Le 1er décembre, le maréchal, voulant se rendre compte des forces de l'émir, se mit de sa personne à la tête d'une reconnaissance dont firent partie deux des compagnies de zouaves. Les troupes se mirent en marche à midi ; la fusillade commença après une demi-heure à peine de marche et le canon ne tarda pas à s'en mêler. L'ennemi fut surpris et son camp enlevé par les zouaves et les voltigeurs des régiments de ligne. Il dut se retirer, mais bientôt il reprit de l'assurance en voyant le petit nombre des assaillants ; il attaqua à son tour. Comme le but de la reconnaissance était atteint, le maréchal fit sonner la retraite. Les zouaves, entraînés par leur ardeur, ne prirent pas d'abord garde à ce signal, ce qui fait qu'à leur retour ils se trouvèrent un peu en l'air ; ils furent entourés par l'ennemi et attaqués avec fureur. Néanmoins leur retraite s'opéra presque sans perte, tant ils manœuvrèrent avec sang-froid et précision. Le maréchal, qui connaissait cependant leurs qualités, avait pris peur pour eux et leur avait amené lui-même un renfort de trois bataillons qui fut inutile et n'alla que jusqu'à moitié chemin. La Moricière avait admirablement dirigé ses zouaves. M. de Martimprey, alors capitaine d'état-major, en fut émerveillé : « Monté, écrit cet officier dans ses *Souvenirs*, sur un cheval très-brillant, coiffé d'un *tarbouch* rouge d'où s'échappaient ses longs cheveux noirs, (1) un sabre droit à la main, il était plein d'action, d'entraînement et de sagesse dans la conduite de ses intrépides soldats. Une auréole de génie et de gloire rayonnait autour de cette belle figure que j'ai toujours devant les yeux telle qu'elle m'apparut dans ce premier combat, aucune ne m'a donné depuis la même émotion (2) ». L'impression produite sur les Arabes ne fut pas

(1) *Tarbouch*, calotte rigide.

(2) *Souvenirs d'un officier d'Etat-major* par le général Comte de Martimprey. Cet officier reçut le baptême du feu au combat du 1er décembre 1835.

moindre et ils auront bientôt une telle frayeur des turbans verts qu'ils ne pourront plus leur résister nulle part.

Les zouaves avaient été, à quelques-uns, reconquérir le corps d'un des officiers d'ordonnance du maréchal, qui était allé imprudemment et malgré les avertissements DE LA MORICIÈRE, se faire tuer inutilement en avant de la ligne des tirailleurs. Les zouaves étaient sortis comme des tigres des fourrés et de derrière les plis de terrain d'où ils rendaient infructueux les efforts des meilleurs *goums* d'Abd-el-Kader. Le corps de l'officier fut rapporté, mais cinq zouaves étaient restés sur le carreau.

En rentrant au camp, les compagnies trouvèrent toute chaude la soupe que le reste du bataillon avait eu soin de leur préparer.

La reconnaissance du 1er décembre fit modifier l'itinéraire précédemment adopté pour la traversée des montagnes ; on résolut de suivre la vallée de l'Habra. Le camp du Sig fut abandonné ; l'armée reprit sa marche le 3 décembre, après un jour de repos, et se mit à suivre le pied des montagnes des *Ferragas* pour gagner l'Habra. L'arrière-garde eut à tirailler presque toute la journée contre les Arabes qui ne cessaient de la harceler.

Abd-el-Kader avait également quitté la vallée du Sig et était allé, avec le gros de ses contingents, s'établir à hauteur des koubas de Sidi-Embarech, dans une position fort judicieusement choisie, ayant la montagne à sa gauche et, à sa droite, un taillis très fourré de lentisques, de tamarins et d'oliviers sauvages. Il comptait sur sa supériorité numérique pour arrêter le corps français et avait mis quatre pièces en batterie en avant d'un gros cimetière et sur les collines en retour (près de l'emplacement de *Castra-Nova* où a été construite plus tard la petite ville de Perrégaux).

Les zouaves, sous les ordres du capitaine MOLLIÈRE, tenaient la droite de la ligne d'attaque. Etonnés tout d'abord de se voir reçus à coups de boulets, ils en prennent rapidement leur parti. Leur assurance habituelle revient avec quel-

ques quolibets à l'adresse du manque d'habileté des artilleurs de l'émir. Ils s'élancent la bayonnette en avant, enfoncent la gauche des Arabes et s'emparent du cimetière qui était vigoureusement défendu par les réguliers d'Abd-el-Kader. L'exemple des zouaves est promptement et partout suivi.

L'ennemi, décontenancé par ce choc impétueux, auquel il était loin de s'attendre à cause de sa confiance dans ses canons et dans son grand nombre, se retira dans les montagnes, abandonnant des morts et des blessés — ce qui prouve bien sa frayeur — et poursuivi par les projectiles de l'artillerie française. Le soir, le détachement de zouaves prit son bivouac sur la rive gauche de l'Habra ; il n'y arriva que vers neuf heures du soir.

Les capitaines Mollière et Cuny, les lieutenants Tixador et Bisson furent cités à l'ordre du jour pour leur belle conduite dans le combat du 3 décembre (ordre général du 23 décembre 1835). M. Cuny fut promu chef de bataillon au corps, le lieutenant Bisson fut promu capitaine au 17me léger.

Le 4 décembre, à six heures du matin, l'armée s'engagea dans les gorges de l'Habra. La 1re brigade — général baron de Marbot, après la blessure du général Oudinot — suivit les crêtes de droite. Les Arabes, qui avaient attaqué l'arrière-garde le matin, et, plus tard, avaient essayé de défendre les sommets, furent définitivement repoussés et disparurent. Ce soir-là, l'armée coucha auprès de la Kouba de Sidi-Ibrahim, dans les montagnes.

Le 5, les zouaves, accolés au 2e léger, eurent à livrer un combat, contre la tribu des *Béni-Chougrane*, la gardienne des défilés, qui fut rapidement mise en déroute. Ils en profitèrent pour baptiser cette tribu les *maudits Chougrane*, par opposition à *Béni*. Le soir, ils campèrent près d'Aïn-Kebira. On avait traversé, sans grands combats, près de neuf lieues d'un pays excessivement tourmenté ; les fatigues avaient été rudes dans ces montagnes, sans routes, avec quelques sentiers seulement coupés de ravins profonds, de rochers, et

plus faits assurément pour des chèvres que pour des hommes. Celui qui, de nos jours, suit la voie ferrée de Perrégaux à Dublineau peut se faire une idée des efforts qu'il fallut à nos vaillants soldats pour sortir de ce chaos non-seulement leurs propres personnes, mais encore les blessés, l'artillerie, et l'immense convoi qu'ils traînaient avec eux.

Le 6, sur des renseignements parvenus dans la nuit, le maréchal se décida à hâter sa marche et partit en avant avec les deux premières brigades (généraux de Marbot et baron de Perrégaux). En arrivant à Aïn-el-Fers, on apprit d'une façon certaine que la ville de Mascara avait été évacuée. Le maréchal piqua alors en avant avec un escadron seulement, quelques turcs auxiliaires et vingt-cinq zouaves qui purent soutenir le trot des chevaux ; il arriva à Mascara deux heures avant les brigades que le mauvais temps avait un peu retardées. Les zouaves furent établis dans la ville avec l'artillerie et le quartier général ; le reste de la 1re brigade bivouaqua dans le faubourgs de Bab-Ali. On trouva dans la grande mosquée les pièces de canon que l'émir avait emmenées à l'Habra et qu'il avait dû abandonner à Mascara en raison de la précipitation de sa retraite.

Il n'entrait pas sans doute alors dans les plans du maréchal de conserver Mascara. La ville fut donc évacuée le 9 décembre, après avoir été livrée aux flammes. La colonne expéditionnaire rétrograda sur Mostaganem, où elle arriva le 12 décembre après avoir été continuellement poursuivie et harcelée par l'ennemi et maltraitée par le mauvais temps. On n'était pas encore à 12 kilomètres de Mascara que l'arrière-garde était vivement inquiétée par les Arabes. Mais LA MORICIÈRE veillait avec ses zouaves : il tendit une embuscade qui, en tuant plusieurs ennemis, débarrassa pour un moment l'arrière-garde de cette escorte incommode.

La pluie ne cessa pas de tomber à torrents, mêlée de grêle et de neige fondante, et augmentait encore les difficultés des chemins affreux de ce temps. Le vent soufflait debout et était d'autant plus désagréable. Les dromadaires

qui portaient les blessés et les vivres tombaient à chaque pas et hennissaient dans la boue. Dans les terrains plats, on enfonçait jusqu'à la cheville et plus d'un soulier resta dans l'argile délayée ; dans les parties en pente, on glissait sans cesse et, pour deux pas en avant, on en faisait trois en arrière. Le froid était excessif, la colonne était encombrée d'une centaine de familles juives qui avaient échappé au massacre ordonné par Abd-el-Kader avant son départ. On peut se figurer quel *impedimentum* ces individus constituaient pour l'armée quand on connait l'amollissement de cette race. Il fallut charger les femmes sur les maigres transports de la colonne, porter les enfants, trainer les hommes et les vieillards, et ce n'était pas là un mince sujet de fatigues pour les zouaves qui étaient d'arrière-garde à demeure.

Pour comble de mal-chance, la dysenterie vint à faire son apparition parmi les troupes. En outre, les distributions ne se faisaient plus régulièrement et il fallait fouiller les gourbis et les silos des pays traversés pour trouver un peu de blé et d'orge. Les zouaves, que leur rude service faisait toujours arriver au bivouac après les autres eurent le plus à souffrir. Malgré cela, ils se firent remarquer par leur tenue et leur fermeté. Glissant dans la boue, pliant sous le poids, baissant la tête sous les torrents de pluie qui tombaient, ils se montrèrent continuellement gais, braves et compatissants pour ceux qui avaient l'âme moins bien trempée ou qui étaient moins rompus aux fatigues. Ils furent l'exemple de l'armée par leur gaité, leur entrain et leur constance dans les fatigues, comme ils l'avaient été par leur ardeur dans les combats. Ils avaient combattu, dans cette expédition, « sous les yeux du duc d'Orléans qui ne manqua pas de les apprécier à leur juste valeur »(1). Le prince avait lui même reçu une contusion à la cuisse gauche dans le combat du 3 décembre et, le 12, il faillit être enlevé avec

(1) Les zouaves et les chasseurs à pied

les officiers qui l'accompagnaient. Il était à cheval, malade, l'armée avait fondu dans le désordre de la retraite encore augmenté par le mauvais temps et par le brouillard épais qui couvrait la plaine. Heureusement LA MORICIÈRE, occupé à couvrir la marche et tenant toujours quand personne ne tenait plus, accourut avec un détachement de ses zouaves et, par un mouvement vigoureux, dégagea le prince et son escorte.

L'expédition avait coûté aux zouaves une vingtaine d'hommes tués ou blessés. Il campèrent le 9 décembre à El-Bordj, le 10 à Sidi-Brahim, où l'on retrouva le convoi, le 11 à Mesra dans les *Medjar* ; le 12 à Mostaganem (1). Ils arrivèrent à Oran le 16 après avoir longé le bord de la mer.

Pendant que le commandant DE LA MORICIÈRE concourait avec son détachement à l'expédition de Mascara, la dernière compagnie laissée à Bougie rejoignait la portion du bataillon stationnée à Dely-Ibrahim (fin novembre). Cette fraction prit part à toutes les sorties exécutées dans la Mitidja par les généraux Rapatel et Desmichels. Le 31 décembre notamment, une colonne, placée sous les ordres de ce dernier officier général et dont faisaient partie toutes les compagnies de zouaves restées à Dely-Ibrahim, partit de Boufarik à 8 heures du soir, tomba au point du jour sur les campements des *Hadjoute* et s'empara d'un butin considérable, après un combat où elle perdit quelques hommes.

Le 1er janvier 1836, cette colonne campa près de la Chiffa et, le lendemain, elle rentra à Boufarik ne ramenant qu'une partie de ses prises, le reste ayant été égaré dans les broussailles ou abandonné dans les mauvais chemins. Comme toujours, les Arabes vinrent tirailler avec l'arrière-garde, mais sans résultat.

Le 18 décembre 1835, c'est-à-dire quelques jours seulement après la rentrée de la colonne expéditionnaire de Mascara, le duc d'Orléans s'était embarqué pour la France,

(1) Mostaganem, l'ancienne *Murustaga*, à 86 kilomètres d'Oran.

après avoir adressé ses adieux à l'armée dans une lettre au maréchal : « je ne puis m'éloigner du corps expéditionnaire disait-il, sans demander au digne chef qui l'a conduit à la victoire d'être mon interprète auprès de mes camarades. Veuillez, en transmettant mes adieux, leur dire que je m'estime heureux d'avoir été témoin de leur courage dans les combats, de leur patience dans les fatigues. » Le prince emportait les propositions du gouverneur général ayant pour objet de former un second bataillon de zouaves et de placer le corps sous les ordres d'un lieutenant-colonel.

A peine le prince fut-il arrivé que l'ordonnance royale du 25 décembre vint sanctionner les propositions du maréchal Clauzel. Les zouaves étaient réorganisés à deux bataillons de six compagnies dont deux françaises et quatre composées d'indigènes. Le nombre des compagnies de chaque bataillon pouvait être porté à dix, dans le cas ou le recrutement des indigènes viendrait à le permettre. Mais ce recrutement s'opéra toujours avec difficulté, l'Arabe ayant une préférence marquée pour le service dans la cavalerie.

Ordonnance du Roi portant organisation du corps de zouaves à deux bataillons.

Paris, le 25 décembre 1831.

Louis-Philippe, Roi des Français,

A tous présents et à venir, salut ;

Sur le rapport de notre Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre ;

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1er. — Il sera créé un second bataillon de zouaves en Afrique.

Art. 2. — Le nouveau bataillon et le bataillon de zouaves actuellement existant ne formeront qu'un même corps, sous le commandement d'un lieutenant-colonel.

Art. 3. — L'état-major du corps de zouaves, sera composé ainsi qu'il suit :

Lieutenant-colonel commandant	1
Chefs de bataillon	2
Major	1
Adjudants-majors	2
Trésorier	1
Officier d'habillement	1
Chirurgien Major.	1
Chirurgien Aide-Major	1
Interprêtes	2
Total.	12
Adjudants sous-officiers.	2
Caporaux tambours et clairons.	2
Total.	4

La section hors-rang aura la composition déterminée pour le bataillon de zouaves existant par l'ordonnance du 7 mars 1833.

Art. 4. — Chaque bataillon aura six compagnies dont deux françaises et quatre arabes ; mais le nombre des compagnies pourra être porté successivement à dix par bataillon, si les ressources du recrutement en indigènes le permettent.

Art. 5. — La force de chaque compagnie sera telle qu'elle est fixée par l'ordonnance du 7 mars 1833, dont les dispositions sont maintenues en ce qui n'est pas contraire à la présente ordonnance.

« LOUIS-PHILIPPE. »

Par le roi :
Le Maréchal, Ministre de la Guerre,
M. Maison.

Le Commandant de la Moricière fut nommé lieutenant-colonel le 31 décembre et conserva le commandement du corps ainsi constitué. Les autres promotions et mutations survenues, en 1835, parmi les officiers, sont les suivantes :

25 avril : le lieutenant Bosc est promu capitaine d'habillement en remplacement de M. Duhamel, mis en non activité.

14 août : le sous-lieutenant Samary est promu lieutenant en remplacement de M. Onimus, décédé.

14 août : le sergent Laissard est nommé sous-lieutenant au corps en remplacement de M. Samary.

20 août : le lieutenant Dufau passe au 26ᵉ de ligne, par permutation avec M. Regnault (François).

30 septembre : le lieutenant Chauroux est promu capitaine au corps, en remplacement de M. Bosc.

id. le sous-lieutenant Thuillier est promu lieutenant au corps, en remplacement de M. Fossier, promu capitaine.

id. l'adjudant Kubly est nommé sous-lieutenant au corps, en remplacement de M. Thuillier.

5 octobre : le sous-lieutenant Guilleman, passe au 34ᵉ de ligne, par permutation avec M. Gibert.

31 décembre : le capitaine Guny est promu chef de bataillon en remplacement de M. de la Moricière.

id. le lieutenant Bisson passe capitaine au 17ᵉ léger.

Les sous-lieutenants Samary et Thuillier avaient été nommés Chevaliers de la légion d'honneur, le premier le 30 avril, le second le 27 juillet.

Jusqu'en 1835, les distributions de sucre et de café n'avaient été faites que rarement et en remplacement de celles de vin. Elles prirent, postérieurement à cette date, un grand accroissement et on les verra, en 1838, se faire, pendant les grandes chaleurs, cumulativement avec celles de vin. Plus tard encore, elles remplaceront complètement celles-ci.

Au 1ᵉʳ janvier 1836 (1), le cadre des officiers supérieurs était encore incomplet ; il se composait de :

(1) Une ordonnance royale du 26 juin 1835 était venue accorder la franchise postale aux lettres militaires à destination d'Algérie ou en provenant — L'effectif de l'armée d'Afrique, en 1836, était de 31,400 hommes.

MM. DE LA MORICIÈRE, lieutenant-colonel, chef de corps ;
le commandant CUNY, chef du 1er bataillon.

Le 5 février, le capitaine VASNIER fut promu chef de bataillon et prit le commandement du 2e bataillon ; il passa au 1er dans le courant d'août, le commandant CUNY ayant pris les fonctions de major (23 avril). Le 31 août, M. VASNIER fut remplacé à la tête du 2e bataillon par le commandant DROLENVAUX, venu des capitaines du 66e de ligne (1). Le 25 mars, le corps reçut le chirurgien-major BEUGNY, venu de l'hôpital de Bastia, par décision du 28 janvier. Nous verrons cet intrépide médecin se distinguer plusieurs fois jusqu'au jour où il se fera blesser mortellement au Tenia des Mouzaïa (15 juin 1840).

Cependant Abd-el-Kader n'avait été atteint que fort légèrement dans ses moyens matériels par la destruction de Mascara. La prise de la ville avait produit, il est vrai, un effet considérable sur les tribus voisines, mais on l'avait évacuée au lieu d'y laisser une garnison qui eût pu maintenir et développer les résultats acquis. Aussi l'émir ne tarda pas à reprendre la campagne et bientôt il parut devant Tlemcen où les Koulouglis (2) étaient bloqués dans le Méchouar (3) par les partisans qu'il avait dans la ville. Le maréchal Clauzel dut alors songer à tenir la promesse qu'il avait faite antérieurement aux assiégés d'aller les délivrer.

Le maréchal quitta donc Oran, le 8 janvier 1836, avec 7500 hommes divisés en trois brigades, commandées par les généraux Perrégaux et d'Arlanges, et le colonel Vilmorin, du 11e léger. Les quatre compagnies de zouaves qui avaient pris part à l'expédition de Mascara et se trouvaient en station à Oran, furent incorporées dans la première brigade, général Perrégaux (4).

(1) M. Vasnier est décédé étant en retraite à Ceret (Pyrénées Orientales).

(2) Issus de Turcs et de femmes arabes.

(3) Le Méchouar est la citadelle de Tlemcen ; il est lié à l'enceinte de la ville — Tlemcen, l'ancienne *Pomaria*.

(4) Voir la note 10, à l'appendice n° 1.

Le 8 janvier, l'armée coucha à Brédéa ; le 9, au Rio-Salado, en amont du pont actuel du chemin de fer ; le 10 sur les bords de l'Oued-Senane, près de l'emplacement de la petite ville d'Aïn-Témouchent (1). Le 11, la première brigade bivouaqua sur les bords de l'Isser, pendant que le reste de l'armée s'était arrêté à Aïn-el-Bridje. Le spectateur qui se trouve sur le sommet de Tekbalet jouit d'une vue splendide, vers le sud. Il a devant lui la vallée de l'Isser et, plus loin, il aperçoit Tlemcen pendue aux flancs de la seconde chaîne de l'Atlas. A droite de Tlemcen, les ruines de Mansoura, à gauche le village de Bou-Médine et les gorges de Saf-Saf. La vue est véritablement merveilleuse. Quelles ne furent pas la surprise et la joie de la première brigade quand, en débouchant le 11 janvier par le col de Tekbalet, elle aperçut ce splendide panorama. « Tlemcen, Tlemcen ! » criaient les soldats comme leurs pères avaient fait jadis à Moscou. Ils la voyaient donc, là devant eux, à quelques kilomètres, l'oasis mystérieuse, la capitale des sultans, la ville sainte de l'émir ! Une marche à peine les en séparait. Il leur serait donné bientôt de visiter ces monuments dont les hautes tours se voyaient au loin, de pénétrer les mystères de cette vie orientale dont la légende avait rempli tous les esprits ! Le 12, toute l'armée fut réunie sur l'Oued-Amiguera, au point, appelé aujourd'hui Lamiguier, où la nouvelle route de Tlemcen coupe l'ancienne. Dans la nuit du 12 janvier, le maréchal fut informé par les défenseurs du Méchouar que l'émir avait évacué la ville. On le disait retiré sur la rive droite de la Saf-Saf, dans la direction des Ouled-Mimoun.

L'armée se remit donc en marche le 13 janvier, de bon matin. La première brigade, à laquelle appartenaient les zouaves et qui avait tenu la droite depuis l'Oued-Senane, passa sur la gauche et prit la direction d'un camp qu'Abd-el Kader avait établi en un endroit appelé Ouchba. On échan

(1) Riosalado, *ad salsum flumen* des anciens ; Aïn-Témouchent, l'ancienne *Albulae*, à [illegible] kilomètres d'Oran, tête de ligne du chemin de fer.

gea quelques coups de fusil avec les cavaliers rouges ennemis qui disparurent promptement. La brigade entra en ville par l'ancienne route de Mascara (Pont de Mascara). Pendant ce temps l'armée avait poussé droit devant elle et était entrée à Tlemcen à midi, après avoir fait une grande halte dans les bosquets d'Ouzidan, à 8 kilomètres au nord de la ville.

Le 15 janvier, une pointe fut poussée contre Abd-el-Kader par le général Perrégaux avec l'infanterie de la première brigade et deux pièces de canon. Les Turcs et les *Koulouglis* de Tlemcen se joignirent à cette reconnaissance, ainsi que les cavaliers des *Douair* et des *Sméla*. Il fallut aller chercher l'ennemi au milieu des rochers presque inaccessibles des gorges d'Iebdar (Oued-Chouli) où il avait établi son campement. Mais nos fantassins d'Afrique étaient de longue date rompus à ces courses pénibles ; les *Koulouglis* étaient exaspérés contre Abd-el-Kader ; les *Douair* et les *Sméla* étaient d'excellents cavaliers dévoués à notre cause de sorte que, malgré toutes les difficultés, le succès couronna cette expédition. La petite colonne put rentrer le 17 à Tlemcen, après avoir fait subir un fort échec à l'infanterie arabe régulière, après avoir pris des bagages, du bétail, des chevaux le drapeau de l'émir (1), et ramenant avec elle deux mille citadins fugitifs. L'émir n'avait dû son salut qu'aux qualités de sa monture.

Peut-être en ce moment, le maréchal Clauzel pensait-il déjà à l'expédition qu'il devait bientôt diriger sur Constantine. Toujours est-il que l'évacuation de Tlemcen fut décidée. Les *Koulouglis* s'étaient engagés solennellement à défendre de nouveau non seulement le Méchouar, mais toute la ville, contre les entreprises d'Abd-el-Kader. Ils demandaient seulement un bataillon français comme garnison, se déclarant hors d'état de résister seuls aux nombreuses attaques qu'ils prévoyaient devoir être dirigées contre eux après le départ de l'armée française.

(1) Ce drapeau fut pris par un cavalier Sméla, nommé Mohamed ould Kaddour.

La ville fut mise en sérieux état de défense ; des approvisionnements considérables furent accumulés dans le Méchouar où devait s'installer la garnison française. Ce bataillon fut composé de 500 hommes, tous volontaires et tirés de tous les corps de la petite armée ; il fut divisé en quatre compagnies. Un grand nombre de zouaves en fit partie, et le commandement en fut confié au capitaine du génie Cavaignac. Celui-ci reçut dans ses instructions, l'ordre de soutenir un certain Mustapha ben Moukallach que le maréchal Clauzel avait nommé bey de Tlemcen pour la France. Cet indigène, disons-le, quoique ses faits et gestes ne nous intéressent guère, fut loin de justifier la confiance du maréchal. Il ne pensa qu'à exploiter à son profit une position dans l'avenir de laquelle il n'avait pas foi ; il créa plus d'une difficulté au commandant Cavaignac.

Avant de quitter les parages de Tlemcen, le maréchal voulut faire construire un camp retranché vers le confluent de l'Isser et de la Sikak, appelée plus en amont la Saf-Saf. Ce camp était destiné, dans la pensée du maréchal, à maintenir les communications avec l'embouchure de la Tafna et avec l'ile de Rachgoun par où le ravitaillement de Tlemcen paraissait plus facile (1). Il eut à livrer des combats très chauds dans les journées des 26 et 27 janvier, à l'entrée des gorges de la Tafna, un peu en aval du confluent de l'Isser. La première brigade, restée à la garde de Tlemcen, marcha au canon le 27, déboucha sur le flanc gauche du maréchal et décida, par son arrivée inopinée, la retraite de l'armée ennemie qui était en majeure partie composée de Marocains (Beni-Snassen) et de Kabyles des *Trara*.

L'armée rentra à Tlemcen le 28 janvier, sans avoir atteint le but que le maréchal s'était proposé. Elle séjourna aux portes de la ville et fut employée aux fortifications du Méchouar jusqu'au 6 février. Elle reprit ensuite la route d'Oran après avoir approvisionné le Méchouar pour six mois et y

(1) Rachgoun en terre ferme, l'ancien *Portus Sigensis*.

avoir déposé tous les blessés et malades hors d'état d'être transportés.

Pour le retour, on serra les montagnes d'un peu plus près que pendant l'aller, On campa, le 7 février, sur le cours supérieur du ruisseau qui passe à Lamiguier ; le 8, sur le territoire des *Ouled-Sidi-Abdelli* ; le 9, on franchit le massif de Tekbalet et on coucha près des sources du Rio-Salado (Oued-Melah). Ce jour, ainsi que la nuit suivante, on échangea quelques balles avec l'ennemi.

Le 10 février, quelques voitures du convoi s'étant embourbées près de Chabat-el-Leham, la première brigade, qui était d'arrière-garde, dut prendre position pour contenir le flot des Arabes dont le nombre augmentait sans cesse. Les zouaves étaient si habitués à ces affaires d'arrière-garde, leur insouciance du danger était si grande que quelques uns d'entre eux ne craignirent pas, à un moment où la fusillade était des plus vives, de faire sous les balles la chasse à un sanglier que le bruit du combat avait fait débucher entre les deux lignes adverses.

Le 11, l'armée campa sur les bords du lac de Misserghin, dans la plaine de la M'léta ; elle rentra à Oran le 12, après une absence de trente-cinq jours.

Les zouaves furent embarqués pour Alger le 19 février et rentrèrent à Deli-Ibrahim, qui était comme leur port d'attache. Le corps entier s'y trouva réuni à la date du 22 février.

Il n'entre pas dans notre cadre d'apprécier les opérations à un autre point de vue que celui qui a trait à la coopération des zouaves. Eux du moins ne marchandaient pas leurs services et s'inquiétaient peu de savoir si les opérations étaient bien ou mal dirigées et si l'on en retirait tout le profit possible. On les conduisait à l'ennemi, ils le battaient et se contentaient de leur rôle ; jamais de récriminations. Il faut bien s'avouer cependant que l'expédition de Tlemcen ne donna pas plus de résultats que celle de Mascara. Et on s'était imposé en plus les difficultés du ravitaillement de la ville et du

Méchouar, pour arriver à être obligé d'abandonner les deux, et par traité encore. Aucune tentative ne fut faite pour nous rallier les tribus des environs dont quelques-unes avaient d'excellentes dispositions pour nous. On aurait pu, sans doute, avec leur concours, assurer du premier coup notre domination dans ce beau pays. On aurait évité bien des combats, on aurait économisé beaucoup d'argent, et, chose plus importante, le trop fameux traité de la Tafna n'aurait jamais vu le jour.

Le mois de mars 1836 fut employé par les zouaves à parcourir en tous sens la Mitidja où il fallait constamment surveiller les tribus. La fraction du corps restée dans la province d'Alger n'avait cessé de faire ce dur métier. Plusieurs combats, des coups de main, quelques razzias avaient signalé cette période. Le sous-lieutenant Kubly avait été blessé, dans un de ces engagements, tout près d'Alger, d'un coup de feu à la cuisse gauche.

Le 29 mars, les deux bataillons se trouvaient ensemble à Boufarik quand une nouvelle expédition sur Médéa vint à s'organiser. Elle était destinée à consolider l'autorité de notre bey, Mohamed ben Hussein, et aussi à châtier les montagnards de *Soumata*, les *Mouzaïa* et les *Beni-Salah* dont les incursions armées se multipliaient d'une façon inquiétante. Ces tribus avaient complètement pris parti pour Abd-el-Kader, et l'expédition fut assez pénible, ainsi qu'on va le voir. Les Arabes avaient été fortement chauffés dans leurs idées religieuses ; leur acharnement fut grand.

Les zouaves furent incorporés dans la brigade Bro, qui se mit en marche le 30 mars. Le lendemain, étant d'avant-garde, ils furent chargés d'enlever et d'occuper les pentes de gauche du col de Mouzaïa pour couvrir le passage du gros de la colonne. L'ordre donné fut exécuté avec valeur et vigueur, mais non sans pertes : treize hommes furent blessés et, parmi eux, le sous-lieutenant Gibert (coup de feu à la cuisse droite).

Le 1er avril, le mouvement d'occupation des sommets se

continua, mais n'avança que lentement à cause des difficultés énormes du terrain qui ne permettaient pas de faire suivre l'artillerie, et de la fatigue qui en résulta pour les troupes. Vers le soir, au moment où le soleil allait disparaître derrière les montagnes de Soumata, la brigade, qui avait continué à suivre les crêtes de gauche, déboucha par un mamelon qui dominait le col. Le général Bro, pensant qu'il était urgent d'en finir avant la chute du jour, fit battre et sonner la charge par tous les tambours et clairons réunis. L'effet fut magique : les zouaves, qui étaient toujours d'avant-garde, poussant leur cri de guerre (1) s'élancèrent, firent une décharge générale en arrivant sur l'ennemi, puis l'abordèrent à la bayonnette, oubliant fatigues et dangers. Les Arabes ne soutinrent pas le choc ; leur musique cessa tout d'un coup de se faire entendre et ce fut pour eux le signal d'une fuite désordonnée. De sommet en sommet, de crête en crête, les positions de gauche furent définitivement occupées. L'élan avait été si furieux que les pertes furent relativement minimes : le sous lieutenant CROCHET tué et huit zouaves blessés.

Les Arabes cependant ne pouvaient se résigner à considérer comme définitive l'occupation par les Français de tous les points les plus importants, occupation qui rendait leur résistance absolument stérile. Aussi, le 2 avril au matin, revinrent-ils à la charge pour essayer de débusquer les zouaves, mais LA MORICIÈRE était là et l'ennemi en fut pour ses efforts. Cette journée coûta neuf hommes au détachement.

Leurs insuccès successifs n'avaient pas découragé les Arabes qui sentaient bien que pour nous faire sérieusement du mal et nous empêcher d'avancer, la position des sommets leur était indispensable. Ils revinrent donc le 3 avril, plus nombreux et aussi plus résolus. Après une lutte très vive, ils parvinrent même à s'emparer de quelques points domi-

(1) Ha Ha Heu ! Ha Ha Heu ! . . . sur le rythme du galop à trois temps.

nants occupés par une section du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique. Mais les capitaines Raphel et Picouleau, des zouaves, s'aperçurent de la perte de ces positions et en comprirent le danger. Ils se ruèrent sur l'ennemi avec leurs hommes et le débusquèrent après une lutte acharnée. Les positions reconquises furent ensuite si énergiquement défendues que tous les efforts de l'ennemi furent impuissants contre la ténacité des zouaves. Ce jour-là encore ceux-ci perdirent huit tués et vingt-six blessés. Parmi ces derniers, se trouvait le sergent Pellé, atteint d'un coup de feu à la cuisse gauche.

Pendant ces quelques jours, une partie de l'armée avait été employée à pratiquer une route carrossable depuis la ferme de Mouzaïa jusqu'au col. Une moitié travaillait pendant que l'autre moitié combattait. Nous avons vu quel fut le rôle des zouaves, mais les travailleurs, avec moins de dangers mais aussi avec moins d'émotions, eurent leur part de fatigues. La neige couvrait le sol et le froid était intense ; la terre était durcie par la gelée et la pioche n'y mordait qu'avec effort.

Le 4 avril, le général Desmichels poussa jusqu'à Médéa, où il arriva sans nouveau combat, et apporta au bey des armes et des munitions. L'effectif de l'armée était trop faible pour qu'on put lui laisser une garnison. Disons tout de suite que le bey, livré à ses propres forces, tomba un peu plus tard au pouvoir de ses ennemis, après un combat de trois jours et par la trahison de l'un des siens.

Le 7, le corps expéditionnaire prit le chemin du retour et coucha le même soir à la ferme de Mouzaïa. La route arrangée par le génie et les travailleurs militaires permit à la colonne d'accomplir facilement le trajet jusqu'à la plaine. Les zouaves cependant n'avaient point assez fait par trois jours de combats ininterrompus et le service des flanc-gardes leur échut encore pendant le retour. Le 8 avril, l'armée passa la nuit à Boufarik, après avoir livré un combat d'arrière-garde où fut tué le caïd des *Hadjoute* pour Abd-el-

Kader, le lendemain; les zouaves rentraient à Dely-Ibrahim sans nouvel incident. Ils avaient eu à enregistrer presque la moitié des pertes totales du corps expéditionnaire, qui se montèrent à quatre-vingt-huit hommes hors de combat, dont cinquante tués. Le sergent-major Dousnet obtint une citation à l'ordre du jour, pour sa belle conduite devant l'ennemi, pendant cette expédition (ordre du 20 avril).

Après leur rentrée, les zouaves ne restèrent pas inactifs ; ils furent employés à Dely-Ibrahim, à l'Oued-el-Alleng (45 kilomètres d'Alger, dans la Mitidja), à la Chiffa (57 kilomètres d'Alger), à des travaux de fortification et prirent part à de nombreuses courses dans la Mitidja. Partout, au travail comme au combat, leur ardeur et leur entrain plein de gaité étaient les mêmes et les éloges bien mérités du reste, ne leur firent jamais défaut.

Au commencement de juin, un détachement de zouaves alla établir un camp provisoire à la Kouba de Sidi-abd-el-Moumen, dans la plaine en avant de Maelma : il avait pour mission de protéger la coupe des foins qui se pratiquait en cet endroit pour le compte de l'administration militaire.

Ces différents travaux et les courses de surveillance avaient occupé les deux bataillons jusqu'à la fin du mois d'août. La Moricière s'était offert, au mois de juin, pour former, avec 400 zouaves, l'avant-garde des troupes qui devaient dégager le général d'Arlanges bloqué par Abd-el-Kader, à l'embouchure de la Tafna. Cette offre fut rejetée : l'on sait que des troupes furent envoyées directement de France sous les ordres du général Bugeaud.

Le 12 septembre enfin, quatre compagnies furent appelées à contribuer à la formation de la colonne de Brossard. Elles furent incorporées dans un détachement séparé, placé sous les ordres du lieutenant-colonel Marey-Monge, et destiné à opérer contre les *Hadjoute*, dans le but de faciliter l'évacuation du camp de la Chiffa. Ce camp, destiné d'abord à servir de base aux opérations projetées contre Médéa pour venger l'enlèvement de Mohamed ben Hussein, notre bey du

Tittery, n'avait été construit qu'au mois d'août. Des nouvelles venues de Paris et le changement du ministre de la guerre avaient décidé le gouverneur à l'abandonner de même que ses projets sur Médéa. Les travaux de ce camp furent cependant repris et achevés au mois d'octobre.

L'entreprise du détachement Marey réussit, malgré la résistance des *Hadjoute* ; les zouaves perdirent trois tués et cinq blessés.

Sur ces entrefaites, le lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE avait fait, avec une autre fraction du corps, une démonstration dans la direction de Coléa ; mais l'itinéraire de la colonne principale ayant été changé, il rentra à Maelma sans coup férir.

Les 15, 16 et 17 septembre, la colonne de Brossard fit des reconnaissances contre les *Beni-Salah* et contre Blida. Le 16, les zouaves étaient en tête et leur ardeur les entraîna jusque dans les jardins de la ville ; ils eurent un tué et sept blessés. Dans l'engagement du 17, le sous-lieutenant KUBLY fut atteint d'un coup de feu à la jambe droite ; il obtint une citation à l'ordre du jour de l'armée, en date du 28 septembre, pour s'être particulièrement distingué dans les engagements livrés sous Blida les 15, 16 et 17 septembre ; il fut décoré le 13 janvier 1837.

Après cette expédition, les zouaves furent employés à la construction des postes de Sidi-Khalifa et des *Ouled-Aicha*, qui devaient faciliter les communications avec le camp de la Chiffa dont les travaux allaient être repris. On pensait, en effet, que les Arabes ne toucheraient pas à ces retranchements lors même qu'on viendrait à les abandonner. L'expérience a donné raison à cette supposition ; car, effectivement, les indigènes n'ont jamais essayé de détruire aucun des camps retranchés que l'armée avait établis passagérement sur les différentes routes qu'elle a parcourues. Les détachements qui vinrent à passer plus tard purent s'y garantir contre les vols et les surprises.

Les zouaves reprirent leurs quartiers à Dély-Ibrahim dans

le courant d'octobre. Ils n'y trouvèrent pas encore le repos : les travaux reprirent en même temps que la surveillance et la protection de toute la banlieue d'Alger (Sahel). Il y eut aussi une expédition que le général Rapatel entreprit pour venger l'échec infligé aux spahis réguliers dans le ravin des *Beni-Mered* (7 kilomètres à l'est de Blida). Tout se borna à une pointe contre Blida ; les *Hadjoute* ne purent être atteints efficacement, les troupes rentrèrent dans leurs cantonnements le 12 novembre, après quatre jours de course.

La première expédition de Constantine allait avoir lieu. Le maréchal Clauzel partit pour Bône, mais, contre son habitude, il laissa les zouaves à Dely-Ibrahim, soit qu'il trouvât suffisantes les forces réunies pour l'expédition, soit qu'il craignit de trop dégarnir de troupes le point principal et central de notre occupation. Ils ne firent donc pas partie de l'expédition et les tristesses d'un échec leur furent ainsi épargnées. Ils devaient d'ailleurs se rattraper l'année suivante en prenant la part la plus glorieuse à l'assaut et à la prise de la ville. Le corps ne fut représenté à la première expédition que par le capitaine Mollière, qui était attaché à l'état-major du gouverneur et qui parut plus tard comme témoin dans le procès du général de Rigny. Le capitaine Mollière est cité dans le rapport du maréchal pour sa belle conduite pendant la retraite ; il avait été comme lieutenant du 1er bataillon d'Afrique, officier d'ordonnance du général Trézel lors de la prise de Bougie ; il avait reçu là un coup de feu à la tête.

En dehors des promotions d'officiers supérieurs déjà indiquées, les nominations et mutations suivantes eurent lieu, en 1836, parmi les officiers :

25 mars : le chirurgien-major Beugny vient de l'hôpital militaire de Bastia, en remplacement de M. Gisbard passé à l'hôpital de Belle-Ile-en-mer.

25 avril : le lieutenant Tixador est promu capitaine en remplacement de M. Baleyonier, mis en non activité pour infirmités.

25 avril : le lieutenant VERGÉ est promu capitaine.

id. le sous-lieutenant DELEUIL est promu lieutenant en remplacement de M. CHAUROUX.

id. le sous-lieutenant BISSON est promu lieutenant.

id. l'adjudant FRÊCHE, le sergent-major BAZINE et le sergent-fourrier GAUTIER sont nommés sous-lieutenants au corps.

29 juin : le sous-lieutenant PAUTE est promu lieutenant ; le sergent-major AUGUET le remplace comme sous-lieutenant.

15 janvier : le lieutenant DE GARDARENS DE BOISSE et le sous-lieutenant BISSON sont nommés Chevaliers de la Légion d'honneur.

18 janvier : le capitaine DAVIÈRE est nommé Chevalier de la Légion d'honneur. La blessure grave qu'il reçut sous Bougie, en 1835, le forcera bientôt à aller terminer sa carrière dans l'état-major des Places.

1837

Organisation d'un troisième bataillon de zouaves. Deuxième expédition de Constantine.

Le 1er Janvier 1837 (1) trouva les deux bataillons installés dans les camps de Dély-Ibrahim et de Maelma. Ce dernier avait été construit par les zouaves en 1835 pour couvrir la route de Dély-Ibrahim à Douéra contre les incursions si fréquentes alors des *Hadjoute* et des autres pillards de la Mitidja. L'audace de ces coupeurs de route s'était encore considérablement accrue par notre échec devant Constantine et la vigilance dut être d'autant plus grande.

Le 1er février une petite colonne de six cents zouaves, pris dans les deux bataillons, s'empara dans une courte expédition, du marabout qui était resté à Sidi-El-Habchi et qui était l'âme de toutes les intrigues ourdies contre nous dans la plaine.

Le 4 avril le capitaine Cavaignac, le défenseur du Méchoua

(1) En 1837, l'effectif de l'armée d'Afrique, était de 42,000 hommes.

de Tlemcen, fut nommé chef de bataillon au corps pour prendre le commandement du 3e bataillon créé par l'ordonnance du 20 mars 1837.

Ordonnance du Roi qui prescrit l'organisation, en Afrique, d'un troisième bataillon de zouaves.

A Paris, le 20 mars 1837.

Louis-Philippe, roi des Français,

A tous présents et avenir, salut ;

Sur le rapport de notre Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre ;

Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Art. 1er. — Il sera organisé en Afrique, un troisième bataillon de zouaves dont la composition sera la même que celle déterminée pour chacun des deux premiers par notre ordonnance du 25 décembre 1835.

Art. 2. — Les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats de la garnison de Tlemcen formeront le noyau de ce nouveau bataillon qui sera composé, quant à présent, de quatre compagnies.

Les autres compagnies ne seront organisées que successivement et à mesure que les ressources du recrutement l'exigeront.

Art. 3. — Toutes les dispositions de nos ordonnances des 7 mars 1833 et 25 décembre 1835 seront appliquées au 3e bataillon de zouaves.

« LOUIS-PHILIPPE. »

Par le roi :

Le Pair de France, Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre,

Bernard.

Les officiers dont les noms suivent, et dont quelques uns ont marqué dans l'histoire du corps, faisaient partie du bataillon de Tlemcen qui devint le 3e bataillon de zouaves : le commandant Cavaignac ; le capitaine adjudant-major Peyra-

GUEY, les capitaines FRÉMY, de BARRAL; les lieutenants COQUET PELLETIER, DUFOUR, de MONTLOUIS, MEYER, DANTIN; les sous-lieutenants JAURY, BERTIN, MAYARD; M. ADREY, interprète de 4e classe. L'adjudant BONDET et le sergent-major CLÉMENT, tous deux futurs officiers, en faisaient également partie. L'incorporation effective n'eut lieu qu'à la date du 22 juin.

Le 28 avril, le général Damrémont, qui avait remplacé le maréchal Clauzel, comme gouverneur général (1), se mit à la tête d'une forte colonne destinée à châtier quelques tribus des environs de Blida, à s'emparer de cette ville et à l'occuper. Les zouaves fournirent à l'expédition un détachement tiré des deux bataillons et placé sous les ordres du major CUNY.

Ce détachement s'était mis en route dès le 27 pour se rendre à Boufarik, point de concentration. Le 29 avril, le général Bro fut détaché sur la droite, avec une fraction de la colonne, pour surveiller les montagnes des *Beni-Salah*. Deux cents zouaves, aux ordres du capitaine MOLLIÈRE furent distraits de la colonne principale pour servir d'avant-garde au général Bro.

Les zouaves étaient donc partout en tête, et, dès l'arrivée devant Blida (29 avril), le détachement MOLLIÈRE, occupa les hauteurs des environs. Après un combat opiniâtre, il s'établit sur la rive droite de *l'Oued-el-Kebir* que le général en chef voulait particulièrement étudier au point de vue de l'établissement permanent qu'il comptait créer à Blida.

Le combat dura aussi longtemps que la reconnaissance de la rivière et gagna aussi la rive gauche où les commandants CUNY et DROLENVAUX avaient conduit l'autre fraction du détachement. Les zouaves perdirent un sergent tué et onze hommes blessés. Parmi ces derniers se trouvaient le capitaine

(1) Le général comte Denys de Damrémont avait été nommé gouverneur général des possessions françaises, dans le nord de l'Afrique, par ordonnance royale du 12 février 1837.

adjudant-major RAPHEL, qui commandait encore son ancienne compagnie et les lieutenants REGNAULT (François) — coup de feu ayant traversé l'épaule droite — et de GARDARENS DE BOISSE — coup de feu à l'épaule droite. Les zouaves avaient été dignement soutenus par un détachement de la légion étrangère, cette autre vaillante troupe, leur digne émule.

Quelques épisodes donneront une idée de l'énergie, de la vigueur et de l'entrain déployés par les zouaves dans cette rude journée.

« Le zouave de 1re classe HAMED-DJADI, se trouvant d'extrême avant-garde, essuya à bout portant la décharge d'un Arabe ; le coup de feu lui brûla la joue et la balle lui traversa la veste au-dessus de l'épaule. L'Arabe s'était jeté sur DJADI pour le désarmer, mais après une lutte corps à corps, le zouave tua son adversaire d'un coup de bayonnette. » *(Historique du 1er Régiment de zouaves.)*

« . . . . . Le lieutenant des zouaves REGNAULT renversé sur moi, la poitrine traversée d'une balle, un sergent de zouaves tué à mon côté et moi tout couvert de leur sang. Tout cela a été plus prompt que l'éclair : j'ai regardé autour de moi, j'ai vociféré *en avant*. . . . . Les zouaves sont partis comme la foudre, en tirailleurs. » *(Lettre du lieutenant de Saint-Arnaud, de la légion étrangère en date du 10 mai 1837.)*

Le 1er mai, le détachement de zouaves au complet accompagna le gouverneur en reconnaissance sur Coléa, en passant le Massafran à gué. Il continua à être employé à des missions de ce genre jusqu'au 25 mai, époque à laquelle commencèrent les opérations contre les tribus établies à l'est d'Alger, le général de Damrémont avait d'ailleurs renoncé momentanément à ses projets sur Blida, dissuadé par une inspection approfondie des lieux et par un examen minutieux des ressources de toute nature dont il disposait.

Toujours comme contre-coup de la retraite de Constantine, les *Amraoua* et les *Isser*, encore excités dans leur fanatisme par la récente présence d'Abd-el-Kader dans la province

d'Alger, s'étaient levés en armes et semaient partout le pillage et l'effroi. Plusieurs expéditions avaient été dirigées contre eux et des combats violents leur avaient déjà été livrés par le colonel de Schauenbourg, du 1er Chasseurs d'Afrique, et le commandant de la Torré, du 2e léger. Enfin, le 25 mai, le 2e bataillon de zouaves fut désigné pour former l'avant-garde d'un corps placé sous les ordres du général Perrégaux et destiné à opérer sur les bords de l'Oued-Isser oriental et à soutenir les troupes déjà en expédition.

Le 27 mai, la colonne Perrégaux pénétra dans la vallée de l'Isser par le col des *Beni-Aïcha* et le défilé de *Cherob-ou-Heurob* (1). Le général, combinant ses mouvements avec ceux des troupes voisines, dispersa les nombreux rassemblements hostiles qui s'étaient partout formés. Le 28 mai, l'ennemi se montra pour la dernière fois. Il était établi sur la rive droite de l'Isser, dans une assez forte position sur le Djebel-Dreuh (2). Les zouaves furent lancés et passèrent la rivière sous le feu pour attaquer de front, soutenus par le 2e léger. Leur choc fut si impétueux que les Arabes rompirent aussitôt dans toutes les directions. Dès le soir même leurs marabouts et leurs notables se présentèrent au camp de Haouch-Makruel, au bord de la mer, et apportèrent leur soumission en offrant toutes les satisfactions qu'il plairait au général d'exiger. Les zouaves avaient eu dans ces combats, douze blessés ; ils rentrèrent dans leur cantonnement. Au commencement du mois de juin, le détachement de Maelma fut désigné pour opérer contre Coléa et contre les *Hadjoute* auxquels on enleva de nombreux troupeaux. Ils allaient être cernés, dans la nuit du 7 au 8 juin et vraisemblablement exterminés dans le bois des Karrézas par les zouaves et deux détachements venus de Boufarik et du camp de la Chiffa, lorsqu'on eut connaissance du déplorable traité conclu le 31

(1) Cherob-ou-Heurob, bois et fuis : dénomination donnée à ce défilé en raison des dangers que sa configuration présente pour les passagers. Une source se trouve dans l'intérieur du passage, on ne s'y arrête pas de peur des surprises.

(2) Djebel, montagne. Oued, rivière ou ruisseau. Aïn, source ou fontaine.

mai, dans la vallée de la Tafna, entre le général français Bugeaud de la Piconnerie et l'émir Abd-el-Kader. Une période de tranquillité relative s'ensuivit.

Pendant le reste du mois de juin, pendant les mois de juillet et d'août, les zouaves jouirent de quelque repos, pour la première fois depuis la création du corps.

Dans le courant du mois de mai, la garnison laissée à Tlemcen en 1836 avait été remplacée dans le Méchouar par par un bataillon du 47e de ligne. Le bataillon Cavaignac, que l'ordonnance du 20 mars avait versé aux zouaves, fut incorporé dans le corps à la date du 22 juin; les « anciens de Tlemcen » y soutinrent dignement leur réputation. Le bataillon suivit le général Bugeaud à la Tafna et fut ensuite dirigé sur Oran, d'où il gagna Alger. Le bataillon avait ramené un lion appartenant au commandant. Ce fauve marchait avec la troupe, fournissait son étape et couchait au bivouac, aussi doux et aussi docile qu'un chien qu'on aurait conduit en laisse. Son grand ami était un zouave d'origine alsacienne nommé *Zimmermann*. Arrivé à Oran le commandant Cavaignac songea à se débarrasser de son félidé et l'expédia sur le Jardin des plantes de Paris, sous la conduite de Zimmermann. Tout alla bien au début du voyage, mais arrivé à Marseille Zimmermann se grisa et il oublia son lion dans son logement. L'animal poussé par l'ennui et peut-être par la faim, finit par déguerpir et alla faire un tour par la ville. Il avait l'air beaucoup plus étonné qu'agressif. Néanmoins les Tartarins de Marseille le fusillèrent par les fenêtres bruyamment et non sans courage, dirent-ils. Zimmermann, dégrisé, fut rudement rappelé à la réalité. Son désespoir fut grand et il dut reprendre le chemin de l'Afrique n'ayant plus de son favori que la peau.

Cependant, les négociations avec le Bey de Constantine ayant échoué, le gouverneur se décida, dans le courant de juillet, malgré les hésitations du gouvernement de la métropole, à tenter une seconde expédition contre l'antique *Cirta*, ce rêve depuis si longtemps et si ardemment caressé par

toute l'armée d'Afrique. Il s'agissait de venger l'échec de l'année précédente, lequel avait du moins servi à reconnaître la route de Bône à Constantine. Des postes de communication permanents avaient pu être établis sur une partie de la ligne, notamment sur le plateau de Dréan (camp Clauzel), à à Guelma et Medjez-el-Amar (1). Ce dernier se trouve à peine à 80 kilomètres de Constantine, c'est-à-dire à moitié de chemin de Bône, environ.

Ces postes servirent à protéger les soldats du génie chargés de préparer la route pour le passage de la grosse artillerie et des voitures, et c'est à Medjez-el-Amar que se fit la concentration des troupes destinées à la nouvelle expédition. De grands préparatifs furent faits en raison de l'expérience si chèrement achetée en 1836. Treize mille hommes et quatre mille chevaux furent réunis et, le 21 août, un bataillon de zouaves fut organisé pour faire partie du corps expéditionnaire. Il était commandé par le lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE et comprenait vingt officiers et cinq cent quarante quatre sous-officiers, caporaux et zouaves. Le détachement fut embarqué à Alger le 31 août sur des navires à vapeur, avec le 2e bataillon du 2e léger (commandant Leblanc de Sérigny). Ces deux bataillons devaient former un régiment de marche aux ordres du lieutenant-colonel des zouaves. Ils débarquèrent à Bône le 3 septembre et en repartirent le 5 ; le 8, ils ralliaient la redoute de Medjez-el-Amar où l'artillerie, les gros transports et une grande partie de l'armée étaient déjà arrivés.

Le régiment de marche escortait un grand convoi et le matériel destiné aux ambulances. Il devait faire partie de la 1re brigade (duc de Nemours) et fut campé en avant-garde dans le delta formé par le confluent de la Seybouse et de l'Oued-Cherf : son camp se distingua bientôt par de nombreux abris en feuillage (2).

(1) Camp Clauzel, 22 kilomètres de Bône. Guelma, l'ancienne *Calama*, 61 kilomètres au sud ouest de Bône et à 110 kilomètres au nord est de Constantine. Le colonel Duvivier en avait fait une véritable place forte. Medjez-el Amar, à 102 kilomètres de Bône.

(2) Voir la note 11 à l'appendice n° 1.

Le gouverneur général, comte Denys de Damrémont, s'était rendu à Bône dès le 23 juillet pour prendre personnellement la direction des préparatifs de cette grande entreprise ; il arriva le 9 août à Medjez-el-Amar.

C'est dans ce poste que le détachement de zouaves fut rejoint par le capitaine de LADMIRAULT passé au corps par permutation avec le capitaine TIXADOR. Mais celui-ci ne voulut plus céder la place au moment d'entrer en expédition. Son permutant, de son côté, voulait également à toute force en être. Le lieutenant-colonel les mit d'accord en les emmenant tous les deux, « se donnant ainsi deux braves officiers au lieu d'un (1) ».

A partir du 12 septembre, les zouaves prirent part au service de sureté et aux reconnaissances exécutées dans la direction de Constantine. Ils eurent à combattre plusieurs fois, notamment à Hammam-Meskoustine, bains devenus célèbres dans la suite (20 kilomètres de Guelma). Pendant trois jours consécutifs, l'ennemi attaqua avec fureur les positions françaises, mais ses efforts les plus énergiques ne purent entamer les défenseurs et la nuit seule mettait fin chaque fois à ces combats sans résultats.

Le bey de Constantine, El-Hadj-Ahmed (2), avait rejoint ses troupes dans la soirée du 22 et le mouvement des Arabes avaient laissé prévoir que le combat livré dans la journée ne serait pas encore le dernier, mais que l'attaque du lendemain se dirigerait encore et surtout contre un mamelon qui commandait la droite du camp français, sur la rive droite de la Seybouse. Le lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE établi en cet endroit avec trois de ses compagnies, fit exécuter quelques travaux pendant la nuit et attendit l'attaque qui se produisit en effet le lendemain 23, de bon matin. Ainsi qu'on l'avait

1) M. Tixador est mort étant lieutenant-colonel.

2) Un arrêté du général en chef du 15 décembre 1830, avait prononcé la déchéance du bey de Constantine. Un autre arrêté du 31 décembre de la même année ordonnait au service des domaines de prendre possession au nom du Gouvernement des propriétés du bey déchu. Ces arrêtés avaient été plus facile a édicter qu'à faire exécuter : ils constituaient plutôt une déclaration de nos projets qu'un fait réel. Ahmed ne se soumit qu'en 1848, il mourut en 1850.

prévu, tout l'effort des Arabes qui étaient au nombre de 3 ou 4000, se porta sur la position de droite et ils ne dirigèrent vers la gauche qu'une fausse attaque. Le combat devint bientôt acharné. Ahmed bey était venu encourager ses troupes par sa présence. Les adversaires étaient si près les uns des autres qu'ils s'envoyaient des injures à la façon des guerriers d'Homère. Les attaques les plus furieuses ne purent ébranler les zouaves, qui les repoussèrent les unes après les autres par des feux exécutés à bonne portée, bien dirigés et immédiatement suivis de charges à la bayonnette. Dans son rapport sur cette affaire le général Rulhières cite, en première ligne, le lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE comme « ayant parfaitement discerné l'importance de la position qui lui était confiée. » LA MORICIÈRE, dans le courant du combat, avait été atteint d'une balle morte qui lui fit lâcher un juron énergique et ce fut tout.

Cette résistance opiniâtre des zouaves qui avaient été renforcés par les compagnies d'élite du 47e de ligne et 2e léger, finit par lasser les troupes du bey. Celui-ci se décida à la retraite, à deux heures de l'après-midi, après avoir perdu plus de 200 des siens. Les portes du côté des Français furent de huit tués et cinquante-sept blessés. La route de Constantine était ouverte et le combat du 23 fut le dernier avant le commencement du siège.

Le départ du Medjez-el-Amar eut lieu le 1er octobre, malgré le mauvais temps. Le jour du départ, le bataillon des zouaves bivouaqua au sommet du Raz-el-Akba (1). Une pluie torrentielle était tombée pendant toute la journée; hommes et bêtes pataugeaient dans la boue, la marche fut des plus pénibles, mais le soleil parut vers la fin du jour et avec lui revinrent la gaieté et la confiance.

On avait laissé pour garder l'établissement du Medjez-el-Amar un fort détachement composé de troupes de toutes armes et placé sous les ordres du commandant VASNIER des zouaves.

(1) Voir la note 12 à l'appendice n° 1

Le 2 octobre, on bivouaqua par un temps superbe à la Kouba de Sidi-Tamtam, sur l'Oued-Zénati (44 kilomètres de Guelma). Quelques groupes d'ennemis seulement s'étaient montrés et avaient été facilement dispersés.

Le 3, l'ennemi tout en restant hors de vue, signale son voisinage par de nombreux incendies de meules de paille; tous les *douars* qu'on rencontre sont abandonnés. Camp sur sur l'Oued-Méris. La journée du 4 se passa sans incident ; camp sur l'Oued-bou-Merzoug.

Enfin, le 5 octobre, on arrive après avoir écarté quelques tirailleurs ennemis, sur les hauteurs de Soumma d'où les troupes purent voir le camp d'Amed-bey et Constantine, *la ville du diable*. L'armée poussa des acclamations enthousiastes ; on la sentait prête à venger l'échec du maréchal Clauzel et à conquérir à la France ce beau joyau qui avait déjà coûté tant de fatigue et tant de sang. Le bataillon de zouaves fut installé sur l'emplacement du « camp de la boue », ainsi baptisé en 1836. Il n'y séjourna pas longtemps, car, vers trois heures du matin; toute l'armée se mit sur pied spontanément sous le déluge d'une pluie algérienne.

Pendant toute la journée du 6, le mauvais temps continua, mais n'empêcha en rien l'occupation du plateau de Mansourah. La brigade du duc de Nemours déboucha la première à neuf heures du matin, les zouaves en tête. Quelques centaines d'Arabes, cachés dans les agaves et les cactus qui couvrent les pentes du ravin en avant du plateau, attendaient les Français et les assaillirent par une fusillade aussi vive qu'imprévue. Mais les zouaves s'élancèrent avec violence, s'excitant à l'odeur de la poudre; l'ennemi se retira en désordre dans la ville et l'on put commencer l'installation des troupes.

Du Mansourah, la brigade put entendre les clameurs des femmes arabes qui montées sur les terrasses des maisons, encourageaient les défenseurs et envoyaient, à la mode arabe, mille injures à ces *chiens de chrétiens*. D'immenses drapeaux rouges flotaient sur la Casba et sur les principaux édifices. Les habitants encore enivrés de leurs succès de

l'année précédente, comptaient bien le renouveler : en tout cas ils étaient décidés à une résistance opiniâtre, ce qui fut bien prouvé par les évènements. Sans se montrer découragés de leur échec du matin, ils affirmèrent de nouveau leurs intentions en tentant dans la journée une sortie de deux ou trois cents Kabyles, qui essayèrent de se glisser dans le ravin de Sidi-Mecid pour prendre ensuite les Français à revers. Les zouaves et le 2e léger les firent rentrer vivement dans la place.

Après ce combat, le régiment de marche La Moricière fut établi derrière un pli de terrain, sur le bord du plateau. Les faisceaux formés, les hommes s'assirent ou se couchèrent au pied de leurs armes. Un incident se produisit alors : les officiers s'étaient réunis un peu à l'écart, dans un endroit d'où l'on pouvait voir Constantine. La place tirait à pleine volée et la consigne était de se coucher chaque fois qu'une bombe viendrait à tomber à proximité des groupes. Il en vint une effectivement, qui roula entre le dernier faisceau de gauche et un groupe d'officiers du 2e léger avec lesquels causait le capitaine de Gardarens, des zouaves. Le cri « couchez-vous ! » se fit entendre et tout le monde se coucha, y compris les officiers, sauf cependant Gardarens, qui conserva son cigare aux lèvres en regardant avec calme la mèche fumante du projectile qu'il aurait pu repousser du pied. La bombe éclata, brisa un faisceau ; les éclats sifflèrent de tous côtés, mais aucun d'eux n'atteignit l'impassible capitaine des zouaves.

Les officiers du 2e léger, cependant, s'étaient offusqués de la chevaleresque attitude de Gardarens et l'un d'eux, le capitaine Le Flô, crut devoir lui demander s'il les prenait tous pour des .... lâches et s'il se croyait plus brave qu'eux. Gardarens resta calme, contre son habitude. « Je ne me couche pas, dit-il, d'abord parce que cela n'est pas dans mes principes ; ensuite, parce que j'estime qu'un jour de bataille on doit avoir une tenue soignée et qu'il me déplaît de salir mon uniforme ; et puis, parce que cela me paraît manquer de

dignité. J'ajouterai que je ne trouve pas du tout mauvais que vous vous aplatissiez sur le sol pour vous dérober aux coups de ces barbares, au reste c'est une affaire d'appréciation.»

Ce qui avait vexé surtout les officiers du 2e léger, c'est qu'au bruit de la discussion, presque tous les zouaves de la compagnie GARDARENS s'étaient approchés et leur attitude montrait assez combien ils étaient enchantés de la crânerie de leur capitaine.

Le Flò continuant à demander raison de la grave injure qu'il prétendait lui avoir été faite : « Je suis à vos ordres, messieurs », répondit GARDARENS avec le calme le plus parfait.

Cependant l'affaire en resta là. Le capitaine DE GARDARENS fut blâmé, seulement pour la forme sans doute, par LA MORICIÈRE et par le duc de Nemours. Ce brave officier avait d'ailleurs tous les courages et on raconte de lui un acte d'héroïsme comme l'on n'en a peut-être jamais vu.

« C'était en 1853, je crois. M. de Gardarens était alors colonel du 6e d'infanterie, en garnison à cette époque dans le midi. Le choléra y faisait de nombreuses victimes et le 6e de ligne était particulièrement éprouvé, surtout dans le quartier où il était caserné. Malgré toutes les mesures qu'on y prenait pour combattre le fléau, chaque jour il foudroyait un nombre plus ou moins considérable de nos fantassins. Il y avait dans cette caserne, une chambre, surtout, qui semblait maudite; car elle avait le triste monopole de faire à elle seule plus de victimes que toutes les autres chambres réunies, de sorte que la compagnie qui l'habitait commençait à perdre beaucoup de son moral, et c'était précisément, disait-on, cette fâcheuse situation qui disposait nos infortunés troupiers à se laisser empoigner par le mal.

« Chaque jour, le brave de Gardarens, qui avait entrepris de démontrer à ses soldats que le choléra n'était pas contagieux, faisait sa tournée dans toutes les chambres de la caserne occupée par son régiment, et il s'attardait de préfé-

rence dans la chambre maudite — ce qui n'était pas toujours du goût des officiers qui le suivaient, — causant avec les soldats et affectant de tater le pouls — *à côté — car il ne trouvait jamais* — à ceux qui se disaient pris par le terrible fléau.

« Malgré tout cela, le nombre de cas allait toujours croissant. Le colonel, qui ne voulait pas avoir le démenti du fait qu'il avait avancé que le choléra n'était pas contagieux et qu'il n'atteignait que les femmes (il se servait d'une expression plus avancée), le colonel, dis-je, prit une résolution sublimement héroïque.

« Un jour, pendant qu'il faisait sa visite journalière dans la caserne, on vint lui dire qu'un homme trépassait dans la chambre maudite. Il s'y rendit aussitôt, et s'approcha du mort, dont le corps était déjà décomposé et le visage tout noir ; il le palpa, le toucha sans pose et sans forfanterie et comme pour se rendre compte de la manière dont frappait le fléau ; puis après avoir donné des ordres pour qu'on enlevât ce hideux cadavre, il se tourna vers l'adjudant-major de semaine, qui se tamponnait le nez de son mouchoir chargé d'antiseptiques, et lui dit assez haut pour que toute la chambrée l'entendit : « Ecrivez, monsieur l'adjudant-major..... Le colonel viendra passer la nuit dans le lit de ce mort..... Il recommande expressément de ne pas changer les draps. »

« A dix heures du soir, le colonel se rendit, comme il l'avait dit, à la chambre maudite : il se déshabilla tranquillement et se coucha dans le lit du cholérique décédé. Un quart d'heure après, il ronflait comme s'il était dans son propre lit. Il se leva le lendemain au réveil, quitta la chambre sans dire un mot, absolument comme s'il venait de faire la chose la plus ordinaire, la plus simple du monde, et laissant les hommes de la chambrée dans une sorte d'admiration ahurie et un enthousiasme silencieux.

« A partir de ce jour, le fléau — qu'avait dompté le colonel — cessa ses ravages dans la caserne, et la chambre ne compta plus un seul mort.....

deux pièces de 16 que l'on conduisit à la *batterie du roi*, sur une pente défoncée par les torrents d'eau qui venaient du plateau, furent entraînées dans le ravin. Les zouaves, sans attendre d'ordres, s'offrirent pour aller chercher les pièces et, en effet, ils parvinrent à les remonter l'une après l'autre, malgré une pluie diluvienne et avec la seule force de leurs bras. Ils réussirent à les mettre en batterie sur la pointe méridionale du plateau ; cette nouvelle batterie reçut le nom de *Damrémont* (1).

La nuit du 8 au 9 fut encore plus épouvantable que les précédentes ; la pluie ne cessait de tomber, pénétrante et glacée. Enfin, le 9, le bombardement commença sur toute la ligne, aux cris de joie des soldats que l'impatience, non le découragement, avait gagnés sous les fatigues et les intempéries. La place répondit vigoureusement. Cependant le feu de l'artillerie de la Casba fut éteint dans l'après-midi même: ses embrasures étaient démolies et les pièces démontées. Mais personne, dans la ville, ne parla de se rendre.

Dans la soirée du 10, le régiment de marche quitta son camp du Mansourah pour aller s'établir sur le Koudiat-Aty où se faisaient avec une fiévreuse activité les préparatifs du grand drame qui allait s'accomplir. Il traversa le Rummel sans accident. Arrivés en contre-bas du plateau, les zouaves continuèrent à monter tout droit tandis que le bataillon du 2e léger prit à droite pour renforcer les compagnies d'élite du 47e de ligne, déjà installées.

Dans cette journée du 10, la batterie de brèche avait été armée et presque toutes les pièces du Mansourah avaient été transportées et installées sur le Koudiat-Aty. Le détachement de zouaves fut employé alors à la construction d'une place d'armes à gauche de la batterie de brèche. Ce fut un rude travail : le mauvais temps persistait et les sacs à terre, passés de mains en mains par la chaîne des travailleurs, arrivaient presque vides à destination, tant la pluie était

(1) Voir la note 13, à l'appendice n° 1.

« Le colonel DE GARDARENS avoua plus tard qu'il n'était pas si rassuré qu'il voulait bien le paraître, dans le lit du cholérique, et qu'en tout cas, il avait passé une fichue nuit. » (*Colonel Trumelet*).

Le bey Ahmed avait confié la défense de Constantine à son lieutenant Ben-Aïssa, sur l'énergie duquel il savait pouvoir compter et qui avait déjà dirigé cette défense en 1836. Lui-même, comme en 1836, tint la campagne avec ses cavaliers, pour essayer de dégager la place en dirigeant des attaques réitérées sur les derrières de l'armée française,

Les travaux de siège avaient été commencés par les Français le 6 octobre, dans la soirée. Ils furent activement poussés dans la journée du 7, le 8 on put commencer l'armement des batteries. Les zouaves avaient encore eu à repousser dans la journée du 7, un fort parti d'assiégés qui, sorti à la pointe du jour par la porte d'El-Kantara — porte du pont — avait cherché à assaillir les travaux du Mansourah pendant qu'une autre sortie était dirigée contre le Koudiat-Aty. La lutte avait à peine duré un quart d'heure ; l'ennemi qui n'avait en vue que d'inquiéter les travaux d'attaque, s'était rétiré dès qu'il s'était vu bien reçu.

Les reconnaissances opérées par les commandants de l'artillerie et du génie (généraux Valée et Rohault de Fleury) avaient fait constater que le point d'attaque le plus favorable était certainement le plateau de Koudiat-Aty, qui n'est séparé de la ville que par le rempart. On y plaça donc la batterie de brèche. Trois autres batteries furent construites sur le Mansourah pour battre celles de la place à revers et d'écharpe. La première établie à gauche, un peu au-dessous du plateau, reçut le nom de *batterie du Roi ;* les deux autres établies sur le plateau même, furent appelées *batterie d'Orléans* et *batterie Mortier*. Le bataillon de zouaves fut installé, avec le 2e léger, sur le plateau même, un peu en arrière des batteries, dans un creux. Le 8 octobre, après une journée et une nuit que le mauvais temps avait rendues excessivement pénibles et fatigantes, une pièce de 24 et

l'on pût fixer l'assaut au lendemain. Les colonnes d'assaut furent formées immédiatement. Il était en effet temps d'en finir, car les munitions d'artillerie et les provisions de bouche diminuaient d'une façon inquiétante. Les zouaves vinrent se masser dans la place d'armes qu'ils avaient aidé à construire et d'où ils devaient s'élancer à l'assaut.

Donc, dans la soirée même du 12 octobre, l'on forma trois colonnes d'attaque. La première placée sous le commandement du lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE, comprenait trois cents zouaves, deux compagnies d'élite du 2e léger et quarante sapeurs du génie. La deuxième colonne commandée par le colonel Combes, du 47e de ligne, était composée de trois cents hommes du 47e, de cent homme du 3e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, de cent hommes de la légion étrangère, de la compagnie franche du 2e bataillon d'Afrique et de quatre-vingts sapeurs du génie. La troisième colonne était placée sous les ordres du colonel Corbin, du 17e léger, et se composait de détachements, de la valeur de deux bataillons, pris dans les autres corps de l'armée (23e et 26e de ligne, 17e léger ; tirailleurs d'Afrique (1); en tout 1600 hommes.

Avant d'arrêter définitivement les places de bataille, « le général Valée fit appeler LA MORICIÈRE : « colonel, lui dit-il, êtes-vous bien sûr que la colonne que vous commanderez sera énergique jusqu'à la fin ? — Oui mon général, j'en réponds, — Etes-vous bien sûr que toute votre colonne fera le trajet de la batterie à la brèche sans tirailler et sans s'arrêter ? — Oui, mon général, pas un homme ne s'arrêtera, pas un coup de fusil ne sera tiré. — Combien pensez-vous que vous perdrez d'hommes dans le trajet? — La colonne sera forte de quatre cent cinquante hommes. J'ai calculé cette nuit qu'il ne se tirait pas en avant de la brèche plus de quatre cents coups de fusil par minute ; le quinzième au plus des

(1) Le bataillon de Tirailleurs d'Afrique avait été créé par ordonnance royale du 28 octobre 1836, promulguée le 10 novembre suivant; il fut supprimé par une décision royale du 2 mars 1838. C'était un corps français.

coups pourront porter ; je ne perdrai pas plus de vingt-cinq à trente hommes. — Une fois sur la brèche, avez-vous calculé quelles seront vos pertes ? — Cela dépendra des obstacles que nous rencontrerons. L'assiégé aura dans ce moment un grand avantage sur nous ; la moitié de la colonne sera vraisemblablement détruite. — Pensez-vous que cette moitié étant détruite, l'autre moitié ne fléchira pas ?—Mon général, les trois quarts seraient-ils tués, fussé-je tué moi-même, tant qu'il restera un officier debout, la poignée d'hommes qui ne sera pas tombée pénétrera dans la place et saura s'y maintenir.—En êtes-vous sûr colonel ?— Oui mon général.— Réfléchissez, colonel. — J'ai réfléchi, mon général, et je réponds de l'affaire sur ma tête. — C'est bien, colonel, rappelez-vous et faites comprendre à vos officiers que demain, si nous ne sommes pas maître de la ville à dix heures, à midi nous sommes en retraite. — Mon général, demain à dix heures nous serons maîtres de la ville ou morts. La retraite est impossible ; la première colonne d'assaut du moins n'en sera pas. » *(Les commencements d'une conquête, par Camille Rousset*.

La Moricière, certes ne se vantait pas. Ses zouaves se seraient fait hacher pour lui tant il avait su leur mettre le diable au corps. Il était doué au plus haut point des allures et du tempérament qui convenaient avec ces hommes à l'esprit aventureux et indépendant menant une vie ininterrompue de bivouacs, de marches pénibles, de combats héroïques, de dévouements éclatants, et de ruses sans cesse à renouveler.

« Revenu au bivouac, La Moricière, réunit ses officiers et leur rapporta ce dialogue, que le capitaine Le Flô, du 2e léger, écrivit au crayon, séance tenante, sur la manchette de sa chemise. » (Ibidem).

Le 12 au soir, le bey Ahmed, mieux renseigné sans doute sur les progrès des assiégeants, voulut entrer en pourparlers. C'était peut-être une feinte pour faire user le peu de munitions de guerre et de bouche qui restaient à l'armée.

Quoi qu'il en soit, l'on jugea au quartier général qu'il était trop tard et les propositions du bey furent laissées sans réponse. Le 13 octobre, vers deux heures du matin, le général fit appeler le capitaine de Gardarens : « Capitaine, lui dit-il, vous allez désigner le plus brave zouave de votre compagnie, pour aller reconnaître si la brèche est praticable. — Mon général, répondit Gardarens, je ne puis admettre qu'il existe dans ma compagnie un soldat qui soit plus brave que son capitaine ; en conséquence, je vous demande la permission de me désigner moi-même. » Ce qui fut accordé.

Vers trois heures donc, les capitaines Boutault, du génie, et de Gardarens de Boisse, des zouaves, allèrent reconnaître la brèche pour s'assurer que les assiégés ne l'avaient ni comblée ni barrée pendant la nuit. Ces deux officiers remplirent leur périlleuse mission avec le plus grand dévouement et un admirable sang-froid, malgré les décharges dont ils étaient le point de mire. Ils revinrent annoncer que le passage était libre. Le capitaine Gardarens fut blessé à l'index droit et à la jambe droite, ce qui ne l'empêcha pas de prendre une part vigoureuse à l'assaut, ainsi que nous le verrons.

Cette nuit du 12 au 13 octobre se passa au camp français dans un silence solennel, interrompu seulement par quelques coups de canon que l'on continuait à tirer sur la brèche, à intervalles irréguliers pour empêcher les travaux de réparation. Les troupes étaient pleines d'ardeur et frémissaient d'impatience de voir poindre le grand jour de l'assaut qui devait enfin clore cette ère de misères.

Deux heures avant le jour, la première colonne vint se masser dans la place d'armes qui avait été construite près de la batterie de brèche. Les dernières dispositions furent prises. L'impatience fit compter pour des siècles les quelques quarts d'heure qu'on passa là.

A sept heures enfin, au moment où se levait un soleil radieux, le signal convenu est donné par le duc de Nemours, commandant des troupes du siège.

« Enfin, s'écrient les troupiers, dans leur langage pittoresque, c'est Jésus-Christ qui prend la semaine ; enfoncé Mahomet! » Aussitôt, leur colonel en tête, stimulés par les voix des officiers, s'excitant par leurs propres cris, les zouaves s'élancent à travers une grêle de balles. Renversant tous les obstacles, ils couronnent le rempart ; un drapeau tricolore, porté par le capitaine GARDARENS est planté sur la brèche, et le brave officier est atteint d'une blessure grave. Dans le trajet, plusieurs zouaves étaient tombés mortellement frappés, mais le reste était encore assez nombreux pour contenir les assiégés et permettre de s'orienter.

Et alors seulement commença ce drame épouvantable où l'ardeur et l'acharnement des deux partis furent extrêmes et où l'on vit une fois de plus ce que peut la valeur disciplinée, même manquant de moyens, contre l'intelligence et le courage individuels dépourvus de tout.

C'était un vendredi et un 13. Le vendredi est d'un présage heureux chez les Arabes : cette coïncidence peut expliquer le grand acharnement de la défense. Et cependant, d'après des prédictions arabes, c'était un vendredi qui devait marquer le triomphe définitif des chrétiens dans l'Afrique du Nord. Quant au 13, personne n'y songea dans l'armée française. Les nécessités de la situation étaient si terribles et tous les connaissaient si bien qu'aucun esprit, même des plus timides, ne se laissa frapper par cette date funeste : il fallait vaincre ou mourir.

A neuf heures du matin, Constantine était prise et le drapeau tricolore flottait au plus haut de la Casba. Le récit fait par le capitaine d'état-major de la Tour du Pin, témoin oculaire des faits qu'il rapporte,— récit qu'on lira plus loin — permettra de suivre toutes les péripéties du fait d'armes mémorable qui donna Constantine à la France. Sans vouloir diminuer en rien la part de gloire de chacun, nous pouvons dire que le succès a été certainement dû à la bravoure et à l'intelligence des zouaves. Ils le payèrent, du reste, par la perte de plus d'un tiers de l'effectif de la troupe et de plus

de la moitié des officiers. Leurs pertes se chiffrèrent, en effet, par onze officiers (trois tués ou morts des suites de leurs blessures et huit blessés) et cent trente-six hommes de troupe (68 blessés et tués ou morts des suites de leurs blessures).

Parmi les blessés nous pouvons citer : le lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE (brûlures à la face et aux mains ; le capitaine RÉPOND (brûlures à la figure, à la tête et aux mains) ; le sergent-major ADAM (coup de feu à la région lombaire) ; le capitaine de GARDARENS DE BOISSE (coup de feu à l'épaule gauche) ; le lieutenant SAMARY (coup de feu à l'avant-bras droit avec fracture) ; le lieutenant THUILLIER (brûlures par tout le corps). Parmi les tués, les capitaines SANGAÏ et DEMOYEN ; le fourrier BOLLUIX.

Des citations à l'ordre du jour de l'armée vinrent récompenser les plus vaillants d'entre les vaillants : le lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE ; les capitaines DE GARDARENS DE BOISSE et LEVAILLANT ; le sergent COURTOIS et le caporal QUATREHOMME.

Parmi les nombreux trophées qui furent recueillis après la victoire, se trouva la propre tente du bey Ahmed ; elle fut envoyée en France, mais déposée à l'Hôtel des Invalides le 28 décembre 1849 seulement.

Voici la relation du capitaine de la Tour du Pin ; elle montre la part qui revient aux zouaves dans la prise de Constantine.

« A sept heures du matin, tout était prêt. Le lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE et la première compagnie de zouaves se tenaient collés contre l'épaulement de la batterie de brèche, la tête de colonne appuyée à l'ouverture qu'on avait ménagée dans le parapet. Le duc de Nemours donna le signal de l'assaut. Aussitôt, M. DE LA MORICIÈRE et les officiers du génie et des zouaves, suivis de leurs troupes, sortent rapidement du retranchement avec une sorte d'impétuosité contenue et disciplinée, et se portent au pas de course, jusqu'au pied de la brèche. En un instant, malgré la raideur de

la pente et les éboulements des terres et décombres qui manquaient et croulaient à chaque moment sous les mains et les pieds des assaillants, elle est escaladée, on pourrait dire plutôt à la faveur qu'en dépit des coups de fusil des assiégés, car, dans certaines circonstances, le danger est un aide et non un obstacle. Bientôt le drapeau tricolore que portait le capitaine GARDARENS, des zouaves, est planté sur la crête de la brèche. Dès que les premières têtes des Français, s'élançant de la batterie, s'étaient montrées en dehors de l'épaulement, le couronnement des remparts avait comme pris feu, une fusillade continue s'était allumée le long de cette ligne et tout l'espace que nos soldats avaient à parcourir de la batterie à la brèche était incessamment sillonné de balles. Bien peu d'hommes, cependant, furent atteints dans ce trajet. Le pied, la pente et une petite plateforme au dessus de la brèche étaient garantis, à droite, des feux de flanc par un massif de maçonnerie antique, resté debout comme contrefort du rempart moderne, au-dessus duquel il se prolongeait à une assez grande hauteur. C'était, entre deux périls, comme un petit fort où les colonnes d'attaque pouvaient se reformer. L'effort, pour garnir le rude talus, s'accomplissait au moins sans d'autres difficultés que celles qu'opposaient le terrain.

« On arrive au sommet de la brèche ; là on trouve quelque chose de plus terrible, de plus sinistre que la présence d'un ennemi, une énigme dévorante prête à engloutir qui ne la devinerait pas. Ce sont des constructions incompréhensibles ; des enfoncement qui promettent des passages et qui n'aboutissent pas ; des apparences d'entrées et qui n'amènent à aucune issue ; des rentrants et des saillants embrouillés comme à plaisir ; des semblants de maisons dont on ne sait où prendre le sens, où prendre la face et, pour ainsi dire un mirage périlleux qui offre l'image décevante d'un angle de ville, où l'on ne peut rien saisir de ce qui constitue une ville réelle. Mais les balles de l'ennemi connaissaient la route, elles arrivent sans qu'on sache d'où elles partent, elles frap-

pent sans qu'on puisse leur répondre. Enfin, après avoir fouillé le terrain, la compagnie à laquelle avait été assigné le rôle d'opérer sur la droite, ayant trouvé un petit plateau formé de décombres amoncelées, aperçoit, au-dessous d'elle et au pied du grand édifice orné d'une arcade qu'on remarquait du Koudiat-Aty, une des batteries non casematées du rempart, dont les canonniers restent fermes et prêts à défendre leurs pièces. D'après l'ordre de leur commandant, le capitaine Sangaï, tué quelque temps après, les *zouaves*, sans tirer un coup de fusil, se précipitent à la bayonnette sur l'ennemi, malgré la décharge terrible que celui-ci fait presque à bout portant, de derrière un ressaut de terrain qui le protège, et malgré le feu bien nourri qui part des crénaux de la grande maison. Plusieurs *zouaves* sont tués ou blessés, et le lieutenant de la compagnie a le bras fracassé de trois balles. Mais les défenseurs expient chèrement leur audace. Soit qu'étonnés par l'impétuosité de l'attaque, ils n'aient pas le temps de se reconnaître, soit qu'ils eussent résolu de mourir à leur poste, ils ne cherchent pas à fuir et se font tuer dans leur batterie. Devant elle la compagnie victorieuse voit encore des ennemis. Plus loin, le long du rempart, dans un terrain inférieur, au-delà de l'angle de l'édifice et près d'une batterie, d'autres canonniers turcs se tiennent postés derrière une barricade qu'ils avaient formée avec une charrette et des affûts brisés et semblent décidés à soutenir le choc des assaillants. Mais ceux-ci ne se laissent pas emporter par l'entraînement de leurs succès et de leurs périls récents dans le piège qui leur est offert. S'ils s'engagent plus avant dans cette voie, ils vont être pris en flanc et à dos par les feux du grand bâtiment. Ils le sentent et retournent sur leurs pas. Ils vont chercher à pénétrer dans la maison pour en débusquer les défenseurs et assurer ainsi leurs derrières avant de continuer à poursuivre l'ennemi de poste en poste dans la direction qui leur est indiquée. En effet, revenus à leur point de départ, ils finissent par découvrir, sous les débris qui l'encombrent, l'entrée de ce vaste poste dont la prise était

devenue nécessaire. La porte est enfoncée : quelques Arabes sont tués en se défendant, d'autres et c'était le plus grand nombre, sans résister, en fuyant on ne sait par quelles issues. Maîtres de ces grandes constructions qui se trouvaient être des magasins à grains, les *zouaves* et les soldats du génie ne s'amusent pas à combattre de loin les hommes de la barricade, que, des créneaux nouvellement conquis, ils pouvaient prendre de flanc et en écharpe.

« Ils descendent par plusieurs fenêtres à l'aide d'échelles qu'on avait fait apporter et marchent sur l'ennemi la bayonnette en avant. Celui-ci, voyant sa position tournée, se montre moins résolu à mourir fièrement que n'avaient été les canonniers de la première batterie. Quelques-uns se font tuer en combattant. Mais la plupart se dérobent par les faux fuyants. Ce fut la dernière résistance de front qu'eut à essuyer la colonne de droite.

Après ce second succès, les sapeurs du génie et les soldats des différentes armes qui suivaient cette veine cheminent avec de grandes difficultés, perçant des pans de murailles, se créant avec la hache des communications plutôt qu'ils n'en trouvent, et recevant des coups de fusil sans pouvoir en rendre; mais ils ne rencontrent plus l'ennemi pour leur barrer le chemin et les forcer à lui passer sur le corps. Ils venaient de parvenir à la première porte à droite de la brêche et s'apprêtaient à l'ouvrir quand les hostilités cessèrent.

« C'est en face de la colonne du centre qu'était le nœud des difficultés et le principal foyer de la résistance et du péril. Le colonel DE LA MORICIÈRE dirigeait plus spécialement cette attaque. On fut longtemps à s'agiter dans l'étroit espace que nos boulets avaient déblayé au haut de la brêche sans comprendre quelle communication pouvait exister sur ce point, entre le terre-plein du rempart et l'intérieur de la ville. Le canon avait créé un terrain factice de terre remuée et de décombres qui, se superposant au sol primitif, avait envahi les issues, obstrué les portes et défiguré entièrement l'état des localités. La direction des balles semblait indi-

quer que les toits étaient leur point de départ. Le colonel DE LA MORICIÈRE fait aussitôt apporter des échelles et, montant sur la toiture d'une maison dont nous occupions le pied, il dispose au dessus des combats de terre ferme comme une couche supérieure de combats aériens. Le capitaine SANGAÏ, arrivant pour remplacer le colonel dans cette organisation, reçoit une balle mortelle. Après avoir sondé plusieurs couloirs qui paraissent des amorces de rue, mais qui n'aboutissent point, on finit par en trouver une qui, s'élargissant au bout de quelques pas, présente des caractères d'importance et de destination ultérieure. Des deux côtés sont pratiqués de ces enfoncements carrés qui, dans les villes d'Afrique et d'Orient, servent de boutiques ; la plupart sont à moitié fermées par des planches et des espèces de volets. On pénétra dans ce passage et à peine quelques soldats y sont-ils engagés qu'une double décharge, partant de droite et de gauche, avertit qu'elles servent d'embuscade à l'ennemi. Mais celui-ci qui avait crû arrêter là par la fusillade la marche des assaillants, les voyant arriver droit sur lui, la bayonnette en avant et n'ayant plus d'autre défense que son yatagan, se précipite hors de ces trous sans issues qui, au lieu d'être des abris pour lui, deviennent des pièges. Plusieurs de ces fuyards sont tués ; d'autres échappent ou disparaissent comme s'ils eussent pu s'enfoncer en terre ou percer les murs. On avance et, après avoir fait quelques pas, on se trouve en face d'une porte ; une arche de maçonnerie traversait la ruelle, et des solides battants en bois ferré en fermaient le passage. Rien n'avait fait soupçonner l'existence de cet obstacle, dont on s'explique difficilement le but. Il paraît qu'une ligne de maisons, régnant le long et en dedans de la muraille, était considérée comme une seconde enceinte qui, par cette porte, se mettait en rapport avec le rempart ou s'en isolait. En frappant à coups de hache et de crosse de fusil les battants, on reconnait qu'ils ne sont pas fixés par des fermetures permanentes et que, maintenus seulement par des étais mobiles, ils étaient destinés à donner facilement passage aux défen-

seurs, soit pour la retraite, soit pour un mouvement offensif. Cependant, comme on craint l'impuissance des moyens qu'on a employés d'abord pour forcer ce passage, on fait approcher des sacs de poudre dont plusieurs soldats du génie avaient été chargés pour de semblables circonstances ; mais, avant d'être forcés d'avoir recours à cette ressource extrême, on parvint à entrouvrir un des battants. Les Arabes réunis à flot, pressés dans la rue, en arrière de la porte, guettaient ce moment et tenaient leurs armes prêtes. Dès qu'ils voient jour à tirer, ils font une décharge générale et font pleuvoir les balles sur notre colonne. Le capitaine du génie Leblanc eut la cuisse fracassée d'un coup de feu qui fut mortel, et plusieurs sont atteints. Alors le capitaine DEMOYEN, des zouaves, se précipite sur le battant pour le refermer ; il est frappé dans la gorge d'une balle qui le jette blessé mortellement, mais respirant encore, sous le coup d'autres périls, plus terribles, au milieu desquels il succombe bientôt. » La porte fut rouverte un peu plus tard par le capitaine TIXADOR des *zouaves*.

« A quelques pas en arrière de cette scène, s'en passait une autre d'un caractère plus lugubre. Un petit bâtiment en saillie, dont le pied avait été miné par les boulets, resserrait un étroit passage tout engorgé d'une foule de soldats. Soit par l'effet de l'ébranlement qu'occasionnaient les mouvements tumultueux et irréguliers de la troupe, soit par suite d'une machination de l'ennemi et d'une pression qu'il aurait involontairement exercée sur le pan de maçonnerie, tout une face du mur miné s'écroula. Cette calamité frappa surtout les troupes du 2ᵉ léger ; plusieurs hommes furent blessés ou entièrement ensevelis. Le chef de bataillon de Sérigny, pris sous les décombres jusqu'à la poitrine, vécut encore, quelques instants après, dans une agonie désespérée, implorant à cris étouffés des secours qu'on n'eut pas le temps de lui donner, s'épuisant douloureusement en efforts impuissants pour remuer la masse sous laquelle il périssait,

et sentant tout ce qui restait d'entier dans son corps se briser peu à peu.

« A peine cet accident venait de s'accomplir, qu'un autre plus terrible éclata. Le feu des tirailleurs placés sur les toits et peut-être la crainte d'une attaque à l'arme blanche avait dissipé la multitude d'ennemis ramassés d'abord dans la rue en arrière de la porte. On put bientôt songer à dépasser cet obstacle et s'avancer dans la direction centrale ; déjà, pour assurer et éclairer les voies, le colonel DE LA MORICIÈRE venait de lancer un peloton du 2e bataillon d'Afrique. Tout à coup, ceux qui étaient sur le théâtre de cet événement sentent comme tout leur être s'écrouler. Il sont étreints et frappés si rudement dans tous leurs sens à la fois qu'ils n'ont pas conscience de ce qu'ils éprouvent ; la vie un instant, est comme anéantie en eux. Quand ils ressaisissent quelque connaissance, ils leur semble qu'ils enfoncent dans un abîme. La nuit s'est faite autour d'eux, l'air leur manque, leurs membres ne sont pas libres, et quelque chose d'épais, de solide et de brûlant les enveloppe et les serre. Beaucoup ne sortent de ce premier étourdissement qu'avec des douleurs aigües ; le feu dévore leurs chairs ; le feu attaché à leurs habits les suit et les ronge ; s'ils veulent faire un effort avec leurs mains ; ils trouvent leurs mains brûlées ; si, reconnaissant que le jour renait autour d'eux, ils cherchent à distinguer où ils sont et ce qui les environne, ils s'aperçoivent que leurs yeux ne voient plus ou ne voient qu'à travers un nuage. Plusieurs ne font que passer des angoisses de la première secousse à celles de l'agonie. Quelques-uns, dépouillés de leurs vêtements, dépouillés presque entièrement de leur peau, sont pareils à des écorchés, d'autres sont dans le délire. Tous s'agitent au hasard avec des clameurs inarticulées. Cependant les premiers mots qui se font entendre distinctement sont ceux : « *En avant ! à la bayonnette* » prononcés d'abord par les plus valides, répétés ensuite comme d'instinct par ceux même qui n'en comprennent plus le sens. Une explosion venait d'avoir lieu. Le premier et principal centre

de cet explosion, paraît avoir été auprès de la porte, mais à en juger par l'étendue du terrain bouleversé et par le nombre d'accidents semblables qui se reproduisirent autour de différents points assez distants les uns des autres, on peut croire qu'il s'alluma dans une succession rapide de plusieurs foyers. Probablement, les assiégés avaient, près du lieu où se trouvait la tête de notre colonne, un magasin à poudre, auquel le feu prit par hasard, plutôt qu'en exécution d'un dessein de l'ennemi. Lorsque l'air fut en conflagration, les sacs à poudre que portaient sur leurs dos les soldats du génie durent s'enflammer et multiplier les explosions. Les cartouchières des soldats devinrent aussi des centres ignés, dont les irradiations, se croisant et se heurtant dans tous les sens, remplirent de feu et de scènes horribles tout ce grand cercle de calamités. Sous tant de chocs, sous l'action de tant de forces divergentes, le sol avait été remué et s'était creusé; la terre en avait été arrachée et s'était enlevée en tourbillons dans l'air ; des pans de mur s'étaient renversés, l'atmos-s'était comme solidifiée, on ne respirait que du sable, une poussière de débris. Le feu semblait pénétrer par la bouche, par les yeux, par les narines, par tous les pores. Il y eut quelques moments de confusion, on ne savait où était le péril ; en voulant fuir, ceux qui étaient en dehors de sa sphère d'action, venaient s'y jeter, et, d'autres qui auraient pu y échapper, s'en laissaient atteindre, croyant que tout le terrain était miné, que toute muraille allait s'abîmer sur eux, et que se mouvoir c'était se jeter au devant de la mort. Les assiégés, qu'on venait d'écarter du cratère de cette éruption eurent moins à en souffrir, et profitant du trouble dans lequel les assaillants étaient restés sous le coup de cette catastrophe, ils revinrent dans la rue qu'ils avaient naguère abandonnée, lachèrent plusieurs bordées de tromblons et d'autres armes à feu sur les groupes à demi-brûlés et à demi-terrassés par l'explosion, qui étaient entassés autour de la porte, et après avoir ainsi brisé ce qui était assez consistant pour se défendre, ils s'approchèrent et hachèrent à coups de

yatagan tout ce qui respirait encore et jusqu'aux cadavres.

« Cependant, une fois le premier instant d'étonnement passé, et dès que le voile épais de fumée et de poussière qui dérobait le jour se fut un peu abaissé, ceux qui étaient en état de se soutenir et de se servir de leurs armes, quoique bien peu d'entre eux fussent intacts, se portèrent d'eux-mêmes aux postes qu'il était le plus important d'occuper. La seconde colonne d'assaut fut envoyée pour appuyer la première, dès que celle-ci, s'étant creusé un sillon dans la ville, se fut écoulée, laissant la brèche libre et dégagée. Le colonel Combes arrivait avec les compagnies du 47e et de la légion étrangère presque au moment où ce sinistre venait d'avoir lieu. Il prit le commandement que le colonel de La Moricière, horriblement brûlé et privé de la vue dans l'explosion, avait depuis quelque temps cessé d'exercer. Après avoir reconnu l'état des choses et disposé une partie de ses hommes de manière à assurer la conservation de ce qui était acquis, il songea à agrandir le rayon d'occupation. Les ennemis, revenus de leurs premiers élans d'audace à mesure que nous avions secoué la poussière des décombres, s'étaient retirés un peu en arrière, mais sans sortir de la rue par laquelle nous voulions nous ouvrir un passage. Ils étaient embusqués presque en face de la porte, derrière un amas de débris et de cadavres qui formaient une espèce de barricade. De là ils faisaient un feu meurtrier et il devenait nécessaire de les expulser au plus-tôt de cette position, par un coup de vigueur. Le colonel Combes ordonne à une compagnie de son régiment d'enlever cette barricade en promettant la croix au premier qui la franchira. La compagnie se précipite contre le retranchement, et déjà le lieutenant s'élançait par dessus lorsqu'il tomba sous une décharge générale de l'ennemi. Cependant cet officier n'était pas atteint ; ayant trébuché contre un obstacle, il avait plongé au-dessous de la direction des balles, et ceux qui étaient un peu en arrière essuyèrent

le feu (1). Le capitaine fut frappé mortellement et plusieurs soldats furent tués ou blessés. Ce fut à peu près en ce moment que le colonel Combes, qui veillait sur l'opération, fut atteint coup sur coup de deux balles, dont l'une avait frappé en pleine poitrine. Après s'être assuré de la réussite complète du mouvement qu'il avait ordonné, il se retira lentement du champ de bataille, seul, calme et froid ; il regagna la batterie de la brèche, rendit compte au général en chef de la situation des affaires dans la ville et ajouta quelques simples paroles indiquant qu'il se sentait blessé à mort. A le voir si ferme dans sa démarche, si naturel dans ses attitudes et ses po oles, on n'aurait jamais supposé que ce fut là un homme quittant un lieu de carnage pour aller mourir. Il y avait dans cette scène quelque chose de la gravité, de la fierté sereine, de la beauté austère des trépas antiques, moins la solennité théâtrale (2).

« A mesure que de la batterie de la brèche on observait que la colonne de troupe déjà entrée dans la ville diminuait de longueur et disparaissait des lieux qui étaient en vue, on envoyait des troupes nouvelles, par fractions peu considérables, afin qu'elles pussent remplir les vides qui se formaient et fournir aux exigences successives de la position, mais sans gêner les mouvements ni encombrer le théâtre de l'action. La troisième colonne, sous les ordres du colonel Corbin, était déjà toute entière dans la place, et cependant le cercle des opérations n'avait encore acquis qu'une extension médiocre.

La disparition des deux chefs, les colonels DE LA MORICIÈRE et Combes, qui, les premiers avaient conduit le mouvement, avait laissé le commandement flottant et incertain. Les soldats, ne voyant aucun but qui leur fut désigné, qui leur fut positivement indiqué, toujours audacieux à travers le péril, mais irrésolus sur la manière de l'attaquer et de le faire re-

(1) Voir la note 14, à l'appendice n° 1.
(2) Voir la note 15, ibidem.

culer, s'exposaient beaucoup et avançaient peu et perdaient du temps à se faire tuer. A gauche de la rue dont on faisait la grande ligne d'attaque, débouchait une rue transversale par laquelle arrivait sur le flanc gauche des assaillants un feu terrible. On s'opiniâtra longtemps à opposer sur ce point les coups de fusils aux coups de fusils ; mais dans cette lutte on ne pouvait parvenir à prendre le dessus sur un ennemi qui ne tirait qu'abrité par les murs des maisons ou par les saillies des bâtiments. Cependant la position sur laquelle il paraissait posté solidement était minée sourdement et allait manquer sous lui. Une compagnie de *zouaves*, appuyée de sapeurs du génie, avait abandonné la guerre des rues, qui est périlleuse et infructueuse pour l'assaillant et avait commencé à faire la guerre des maisons, où les avantages sont à peu près égaux pour les deux partis. Une autre compagnie *du même corps*, se jetant absolument à gauche, tout en débouchant de la brèche, avait poussé une attaque entièrement symétrique à celle qui avait été, dès le commencement, dirigée contre les batteries de droite. Elle avait trouvé des canonniers turcs qui s'étaient défendus jusqu'à la mort dans une batterie casematée. De là, elle avait cheminé lentement, péniblement et souvent comme à l'aveugle, par des ruelles, des cours de maisons, des communications secrètes. Fréquemment le fil de la direction se perdait et pour le retrouver il fallait percer des murs et briser des portes à coups de hache et de crosse de fusil, conquérir le passage sur des obstacles de nature inerte. Mais une fois qu'on eut effrayé la défense de ce côté, en lui faisant chèrement expier ses efforts à la batterie, elle ne se montra plus sur cette route que timide et incertaine, soit que les ennemis craignissent, en s'attardant sur la circonférence, de se trouver entre les différentes lignes de français qui se ramifiaient dans la ville, soit que les plus résolus et les plus vaillants s'étant concentrés vers le cœur, il ne fut plus resté aux extrémités que les parties des populations les moins chaleureuses, les moins vives et les moins consistantes.

« En s'avançant ainsi, sans trop s'écarter du rempart, les ouaves gagnaient, sans la connaissance des lieux et sous la ule influence de leur heureuse inspiration, la rue qui conuit à la Casba, une des grandes voies de communication de ı ville, celle qui passe par tous les points culminants de la osition, la route stratégique au travers de ce pays ennemi. 'il leur avait été donné quelques instants de plus avant que s habitants cessassent les hostilités, ils allaient prendre à vers les assiégés dans tous les postes où ceux-ci tenaient te à notre attaque centrale et, les menaçant de leur couper retraite, ils jetaient parmi eux l'épouvante et leur ôtaient ute force pour résister plus longtemps.

« Enfin une troisième compagnie de *zouaves*, prenant une rection intermédiaire entre le rempart et la rue centrale, nétrait de maison en maison et continuait à éteindre ou loigner le feu de l'ennemi, sur la gauche de la grande aque. Elle arriva ainsi à un vaste magasin à grains, où e rencontra une résistance assez vive. L'opiniâtreté avec uelle ce bâtiment était défendu fit supposer qu'il y avait ès de là un centre d'action. En effet, après être entré de e force dans ce poste, en passant sur le corps de plusieurs res et Kabyles, qui se firent tuer, on parvint, par des pases intérieurs et des escaliers de communication, à la te d'une maison d'où s'échappait un bruit de voix et de annonçant qu'elle était fortement occupée et une saisiste odeur de parfums indiquait que c'était là sans doute, bitation d'un personnage opulent et distingué. On ouvrit orte et, avant qu'on eut le temps de reconnaître que os les galeries de l'étage supérieur étaient garnies de ns de fusil braqués sur l'entrée, il se fit une grande dége de toutes ces armes. Le capitaine de la compagnie ı en tête de la colonne, entre un sous-officier et un sol: ceux-ci furent l'un tué, et l'autre blessé. Le capitaine ne fut pas atteint. Il referma la porte et la fit percer de s, dont on se servit comme de créneaux pour tirer sur léfenseurs de la cour intérieure. Lorsqu'on remarqua

que leurs rangs étaient éclaircis et leur résolution ébranlée par les balles, on fit irruption dans la maison. La plupart des ennemis s'échappaient, quelques uns seulement se battirent jusqu'au dernier moment et périrent les armes à la main. Ceux-ci paraissaient être des serviteurs de la maison. Ils étaient chargés d'or qu'ils venaient de puiser sans doute au trésor du propriétaire. Une femme même, une négresse dévouée a ses maîtres, gisait parmis les cadavres, tuée d'un coup de fusil et encore armée d'un yatagan et d'un pistolet. On trouva dans un coin des appartements un petit coffre plein d'or que, probablement, on venait de tirer de sa cachette et qu'on se disposait à emporter sous bonne escorte, lorsqu'on avait été surpris par l'attaque. Cette habitation était celle de *Ben-Aïssa*, le lieutenant du bey Ahmet. Lorsque les vainqueurs l'eurent fouillée et reconnue, ils s'aperçurent qu'elle longeait, par une de ses faces, une rue pleine de combattants indigènes. C'était cette rue même d'où partait le feu si bien nourri qui arrivant sur la grande ligne d'opération, y arrêtait la colonne des assaillants. Comme le foyer de cette fusillade était en arrière de la maison dont les *zouaves* venaient de s'emparer ; ceux-ci pratiquèrent une ouverture dans le mur de l'étage supérieur, du côté de la rue, et jetant par là les meubles, les coussins, les tapis, les cadavres qui se trouvaient dans les appartements, ils formèrent par cet amoncellement, entre les tirailleurs ennemis et la tête de notre colonne, une espèce de barrière par laquelle fut intercepté ce feu incommode. Notre mouvement central put donc reprendre son cours. Comme à peu de distance, au-delà du point où le temps d'arrêt avait été marqué, se trouvait une intersection de plusieurs rues divergentes, il allait devenir possible de faire rayonner nos forces dans différentes directions, de manière à couper et recouper les lignes de l'ennemi, et d'étendre et dénouer le réseau d'opérations sous lequel la défense tout entière devait être serrée et étouffée. Ce fut, sans doute, l'imminence de ce résultat qui amena bientôt les habitants à cesser les hostilités.

« Cependant le général en chef, voulant donner à l'attaque plus d'unité, ordonna au général Rulhières d'aller prendre le commandement des troupes qui se trouvaient dans la place. Lorsque ce général fut entré dans la ville, il reconnut que la distance à laquelle les ennemis s'étaient maintenus était d'un rayon bien court, puisque leurs balles arrivaient à quelques pas de l'endroit où l'explosion avait eu lieu. Après s'être assuré qu'on pouvait déjà décrire un long circuit par la droite, mais que ce moyen de tourner l'ennemi serait long et peu efficace, parce que toute cette partie de la ville avait été presque abandonnée par les habitants armés, il se porta en avant pour dépasser la première rue de gauche, dont le feu avait jusque là marqué la limite du mouvement central. Son intention était de se rabattre ensuite vers la gauche, pour gagner la zône la plus élevée de la ville et prendre ainsi ses défenseurs dans un demi-cercle d'attaque, mais il n'eut pas le temps d'exécuter son projet. Il arrivait à la hauteur des tirailleurs les plus avancés, lorsqu'il vit venir vers lui un Maure ayant à la main une feuille de papier écrite : c'était un homme que députait le pouvoir municipal de la ville pour demander qu'on arrêtât les hostilités. Le général fit cesser le feu et conduire l'envoyé au général en chef. Celui-ci après avoir pris connaissance de cette lettre par laquelle les grands de la cité, rejetant la responsabilité de la défense sur les Kabyles et les étrangers soldés, suppliaient qu'on acceptât leur soumission, donna une réponse favorable et fit prévenir le général Rulhières de prendre possession de la ville.

. . . .

. . . .

« Ce fut un étrange et effrayant spectacle que celui de la brèche pour ceux qui, arrivant du dehors, tombaient sans préparation devant ce tableau : c'était comme une scène d'enfer, avec des traits tellement saisissants que, sous cette impression, l'esprit, dans son ébranlement, se persuadait quelquefois qu'il créait lorsqu'il ne faisait que percevoir ;

car il y a des horreurs si en dehors de toutes les données de l'expérience, qu'il est plus facile de les regarder comme des monstruosités enfantées par l'imagination que comme des objets offerts par la réalité. A mesure que, montant par la brèche, on approchait du sommet, il semblait qu'une atmosphère chaude, épaisse, plombée, s'abaissait et peu à peu remplissait entièrement l'espace. Arrivé sur le rempart, on ne respirait plus l'air des vivants ; c'était une vapeur suffocante, pareille à celle qui s'échapperait de tombeaux ouverts, comme une poussière d'ossements brûlés. En avançant encore, on apercevait des têtes et des bras sortant de dessous un monceau de terre et de décombres, là où quelques-uns avaient péri sous les ruines d'une maison écroulée ; plus loin, on trouvait un chaos de corps entassés les uns sur les autres, brûlés, noircis, mutilés, d'Arabes et de Français, de morts et d'agonisants. Il y avait des blessés qui étaient encore engagés sous des cadavres ou à demi enfoncés dans les excavations que l'explosion avait ouvertes sous leurs pas. On en voyait dont la couleur naturelle avait entièrement disparu sous la teinte que leur avaient imprimée le feu et la poudre, d'autres que leurs vêtements entièrement consumés avaient laissés à nu. De plusieurs il ne restait que quelque chose qui n'a pas de nom, un je ne sais quoi noir, affaissé, racorni, presque réduit en charbon, avec une surface en lambeaux, et à laquelle le sang arrivait par tous les pores, mais sans pouvoir couler ; et de ces petites masses informes sortaient des cris, des gémissements, des sons lamentables, des souffles qui glaçaient d'effroi. Ce que les oreilles entendaient, ce que les yeux voyaient, ce que les narines respiraient ne peut se rendre dans aucune langue. »

Un des sous-officiers du bataillon de zouaves raconte lui aussi la prise de Constantine, mais dans un autre style, plus pittoresque. Ce récit rapporté par le colonel Trumelet, fera du moins voir quelle était la gaité des zouaves dans les moments les plus périlleux et avec quel entrain ils allaient au feu :

« A sept heures, le général en chef donnait le signal de l'assaut. C'est nous qui étions contents ! Aussitôt, le colonel, qui piaffait d'impatience devant le front de sa colonne, se retourna de notre côté et nous dit : « A nous, enfants, la première bouchée du gâteau et ce sera la bonne !...... En avant !..... » Moi qui étais sous-officier de remplacement de la compagnie de tête, je lui réponds : « Nous y sommes, mon colonel !...... Allons-y gaiement. »

« Et nous voilà partis comme une trombe avec notre point de direction sur la brèche. Nous sommes au pied ; nous l'escaladons malgré une fusillade du tonnerre de Dieu et nous nous en emparons. Le capitaine DE GARDARENS y plante lui-même notre vieux drapeau que les camarades saluent de leurs acclamations. Mais je vois mon capitaine qui chancelle et qui porte la main à la poitrine ; je m'élance vers lui juste à temps pour le recevoir dans mes bras : une balle l'avait troué de part en part. Des camarades l'emportent au camp.

« Nous pensions qu'il n'y avait plus qu'à entrer dans la place et sans même avoir besoin de sonner ou de demander le cordon au concierge. Mais va te faire lanlaire ! notre tête de colonne vient de donner du nez contre des quantités d'obtacles que ces gredins de Bédouins ont agglomérés en arrière de la brèche. Pendant que nous cherchions un passage, pas plus large que ça, pour nous glisser dans la ville, les Constantinois nous canardaient tout à leur aise, sans que nous pussions leur répondre du moindre pruneau. Il nous fallut engager, tout en tournoyant sur nous-mêmes comme des écureuils, un combat de maisons et de barricades, que c'était un vrai labyrinthe où on ne voyait pas à deux pas devant soi:

Enfin nous finissons par trouver un joint ; nous pénétrons dans la ville tout en nous crêpant solidement le chignon : les cadavres des nôtres s'entassaient derrière nous que c'était une bénédiction. C'est le diable qui s'en mêle : les maisons s'écroulent, un mur qui s'effondre avec fracas, vient écraser comme une pomme cuite le commandant du 2e léger. Mais nous n'avions pas fini de rire : Après avoir fait notre

trou dans cet embrouillamini de tranchées, de barricades, de toutes sortes de cochonneries, que je ne sais pas où ils avaient été chercher tout ça, et que nous nous disions en nous mêmes : « Enfin, voilà que ça se débrouille ; on commence à voir clair devant soi, » nous sentons tout à coup la terre devenir houleuse sous nos pieds comme les vagues de la mer ; puis nous sommes lancés en l'air comme un volcan, sans trop savoir ni par qui, ni par quoi, et nous retombons pêle-mêle dans une fournaise qui s'était ouverte sous nos pas avec une détonation sourde et affreuse. Ça ressemblait à l'enfer comme deux gouttes d'eau. Pendant que j'étais en l'air, et que je ne savais pas encore si je retomberais pile ou face, je me disais : « nous sommes foutus .... ces brigands-là ont miné la ville. »

« Notre colonel, La Moricière, avait sauté avec nous ; mais il n'avait pas été aussi heureux que moi qui en ai été quitte pour une culotte en capilotade, que, sauf votre respect, on voyait...... Enfin ça suffit. Le pauvre colonel avait été brûlé de fond en comble, et il n'avait plus figure humaine. « Je suis aveugle mes enfants, nous dit-il sans se faire de bile ; continuez la besogne sans moi ; mais je crois que pas moins ça s'avance et que le plus fort est fait !...... Allons, deux zouaves de bonne volonté, ajouta-t-il, pour me conduire à l'ambulance. »

« Tous ceux qui avaient le temps pleuraient comme des veaux ; car nous l'adorions à nous faire hacher pour lui. J'avoue que, pour mon compte, j'en étais comme une bête. Alors, je dis à ma section : « Il ne faut pas que ces cochons d'Arabes la portent en paradis celle-là...... Allons, pas de quartier à ces sauvages-là ! Et nous voilà à les clouer contre leurs portes avec nos bayonnettes. Vous croyez peut-être qu'ils s'en plaignaient ?...... Pas le moins du monde, et ils étaient plus enragés qu'avant ; on ne pouvait pas arriver à leur faire taire leur charabia, et ce n'était probablement pas des bénédictions qu'ils nous envoyaient.

« Et ce pauvre colonel du 47ᵉ, il se promenait avec deux

balles dans l'estomac, et qui s'en va dire tranquillement au duc de Nemours, notre général, — après s'être assuré que la ville était à nous : — Sacrebleu, c'est fichant d'être blessé mortellement après un si beau succès ! » On le regarde puis on s'aperçoit qu'on voyait au travers. Le surlendemain, le brave et héroïque colonel Combes avait passé l'arme à gauche...... En voilà des soldats comme on n'en voit plus guère ; on n'en fait plus comme ça, le moule est cassé.

« Quant à notre brave colonel LA MORICIÈRE, il avait fini par retrouver ses yeux, et la balle qui avait troué mon capitaine avait justement passé par le même trou qu'une autre qu'il avait reçue l'année d'avant.

Du reste, il était tellement criblé de blessures, — une vraie pomme d'arrosoir, — qu'il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'une balle passe par un chemin déjà tracé. Tout ce que je puis vous dire, mes enfants, c'est que mon ancien capitaine DE GARDARENS est un bougre à poil, et, que depuis je roule ma bosse dans ce pays, je n'en ai pas rencontré bezef de ce numéro là, et avec ça, bon comme du pain. »

A neuf heures du matin, après deux heures de la lutte terrible dont on vient de lire la description, Constantine était prise : les soldats français couronnaient tous les édifices et annonçaient leur victoire par de joyeuses acclamations.

Après qu'on eut pu mettre un peu d'ordre dans l'enlèvement des blessés et le déblaiement des décombres, le lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE fut trouvé sous un amas de débris, blessé, brûlé, privé de la vue, mais respirant encore. Les zouaves le portèrent à sa tente où tout le monde vint bientôt le féliciter d'avoir si miraculeusement échappé à une mort affreuse et aussi de l'élan qu'il avait su imprimer à la colonne d'attaque placée sous ses ordres. Pour preuve de l'admiration et de la reconnaissance de l'armée, le général en chef lui fit remettre un grand drapeau rouge qui avait été enlevé sur la brèche et qui est encore conservé dans la famille de LA MORICIÈRE. Si son corps était abattu, son esprit était resté vif. Sa première pensée, quand on l'eut retiré des

décombres, avait été pour ses zouaves. Le brave capitaine DEMOYEN surtout l'inquiète : « Où est DEMOYEN? interroge-t-il, voilà un soldat! voilà un brave! A-t-on pu le sauver? » Hélas! nous avons vu quelle fut la fin malheureuse quoique glorieuse de cet intrépide officier.

Dans la première lettre que LA MORICIÈRE écrivait à sa mère, on lit les lignes suivantes qui montrent et l'enthousiasme de l'auteur et les sentiments de l'armée : « Je ne sais ce qu'on dira de notre affaire en France, mais à parler absolument, c'est une affaire superbe. Elle eut été telle au temps de l'Empire. Les zouaves sont plus haut que jamais ; l'armée n'a qu'une voix pour nous applaudir, et, quoiqu'on vous dise, vous ne comprendrez jamais tous les témoignages de reconnaissance dont on nous a entourés ici. »

Ces quelques lignes montrent bien que le corps tout entier des zouaves fut compris dans l'admiration et la gratitude de l'armée, à laquelle ces braves soldats avaient ouvert les rues de Constantine, on sait au prix de quels sacrifices. La remise à leur chef d'un drapeau conquis sur l'ennemi doit donc être considérée comme une récompense accordée au corps entier, et certes on ne pouvait la remettre entre de meilleures mains.

Le lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE, qui venait de donner de nouvelles preuves de ses talents militaires et de sa rare intrépidité, fut nommé colonel le 11 novembre 1837 et conserva son commandement, en exécution d'une décision royale ainsi conçue :

Paris, le 11 novembre 1837.

« D'après une décision royale du 11 novembre 1837, le « troisième bataillon de zouaves, créé par ordonnance du « 20 mars précédent, est réuni au deux premiers, et les trois « bataillons ne formeront ensemble qu'un seul corps dont le « commandement sera confié à un colonel. »

Désormais et à tout jamais le nom de Constantine est lié à celui des zouaves. « Tous ceux qui ont parcouru les galo-

ries de Versailles se rappellent le saisissant tableau d'Horace Vernet : « La Moricière au sommet de la brèche, où il allait disparaître bientôt dans un nuage de fumée et de poussière, au milieu d'une effroyable explosion ;...... à ses pieds, le capitaine Gardarens, tombé blessé au pied du drapeau qu'il avait planté sur la brèche et qu'il tient encore embrassé ; » au premier rang des zouaves, les caporaux Jourdan, Omar Sebaoui et Ali-ben-Tourny, les zouaves Imbert, Pourachet, Blin-ben-Caroli-Abdalla, Omar-Sliman, Caid-Dar et Mohamed-Abd-er-Rakou. « La gloire se paie cher : le petit bataillon de zouaves fut presque décimé dans ce meurtrier assaut ; plusieurs officiers étaient restés morts sur la brèche; les autres, presque jusqu'au dernier, étaient grièvement blessés, ou horriblement brûlés par l'explosion. » (*Les zouaves et les chasseurs à pied.*)

Le détachement de zouaves fit partie de la garnison laissée à Constantine après le départ de l'armée. Ce départ avait été hâté par l'apparition du choléra. Le fléau avait été apporté par le 12e de ligne, récemment venu de France, qui, pour ce motif, avait été d'abord retenu à Bône, mais qui avait rejoint Constantine comme escorte du prince de Joinville. Il y eut encore là de trop nombreuses victimes. Les zouaves cependant ne firent pas un séjour prolongé dans leur nouvelle conquête. Le 4 novembre, ils étaient de retour à Bône, ayant à leur tête leur lieutenant-colonel, encore souffrant mais plus qu'à moitié guéri par la joie et le contentement. Ils furent ramenés à Alger par mer.

Il convient peut-être de dire ici que l'on évita à Constantine la faute qu'on avait commise après l'occupation d'Alger, en expulsant les Turcs. A Constantine, au contraire, leurs services furent immédiatement utilisés. On les réunit en troupe sous le nom de *bataillon de Constantine* et ils aidèrent à faire rentrer, sans qu'il fut besoin d'employer la violence, les taxes qui avaient été imposées aux Arabes, dans les cercles de Bône, de Guelma et de Medjez-el-Amar. Dans les environs de La Calle, ils eurent à combattre contre la

tribu tunisienne des *Khroumirs*, laquelle devait se livrer encore à bien des déprédations sur notre frontière jusqu'au jour du châtiment qui arriva enfin au printemps de 1881. Les pouvoirs et l'administration se transmirent ainsi sans à-coup ni interruption, et l'on peut supposer que cette sage manière d'agir, que l'expérience avait indiquée, sauva toute cette province de l'anarchie qui avait désolé les deux autres, et en assura du même coup la conquête définitive.

Le général Valée reçut le bâton de maréchal de France le 11 novembre, et, le 1er décembre, il remplaça le général de Damrémont comme Gouverneur général des possessions françaises dans le nord de l'Afrique. (1)

Les nominations et mutations suivantes eurent lieu, en 1837, parmi les officiers du corps.

1 avril : Le capitaine du génie CAVAIGNAC est promu chef de bataillon aux zouaves.

id. le lieutenant PEYRAGUEY du 66e de ligne, est nommé capitaine adjudant-major aux zouaves.

id. sont promus capitaines aux zouaves, les lieutenants COLIN, du 3e génie ; FRÉMY, du 66e de ligne ; DUGUET, de la 5e compagnie d'ouvriers d'artillerie ; DE BARRAL, du 11e de ligne.

id. sont promus lieutenants aux zouaves, les sous-lieutenants PELLETIER, du 11e de ligne ; DUFOUR DE MONTLOUIS, DANTIN et MEYER du 66e de ligne.

id. sont promus sous-lieutenants aux zouaves, MM. CLEVER, sergent au 3e génie ; JAURY, sergent-major au 11e de ligne ; BERTIN, MAYARD, sergents au 2e génie ; MARTIN (Claude), sergent-major au 17e de ligne.

26 avril : le capitaine RAPHEL passe adjudant-major.

id. le lieutenant MARTIN (Joseph) est promu capi-

(1) Voir la note 16, à l'appendice n° 1.

taine ; les sous-lieutenants GIBERT et LEPOITEVIN sont promus lieutenants ; le sergent-major OUZANNEAU et le sergent PELLÉ sont nommés sous-lieutenants.

30 avril : le lieutenant DE GARDARENS DE BOISSE est promu capitaine au corps.

30 mai : le sous-lieutenant COURNET est promu lieutenant au corps.

22 juin : incorporation effective du bataillon de Tlemcen.

26 juillet : le sergent-major LYON est nommé sous-lieutenant au corps en remplacement de M. COURNET.

10 août : le capitaine DE LADMIRAULT, du 67ᵉ de ligne, passe aux zouaves, par permutation avec M. TIXADOR.

26 août : le lieutenant REGNAULT (François), est promu capitaine en remplacement de M. CHAUROUX, décédé.

11 novembre : le lieutenant-colonel DE LA MORICIÈRE est promu colonel au corps ; le capitaine LEVAILLANT passe chef de bataillon au 2ᵉ léger ; les lieutenants BISSON (Jérome), THUILLIER, RAINDRE et SAMARY sont promus capitaines, le dernier, au corps, en remplacement de M. RAPHEL ; les sous-lieutenants KUBLY et FRÈCHE sont promus lieutenants en remplacement de MM. REGNAULT et SAMARY ; l'adjudant TOURNIER, les sergents-majors ADAM et CROS sont nommés sous-lieutenants au corps, en remplacement de MM. GIBERT, LEPOITEVIN et FRÈCHE.

Les nominations et promotions suivantes eurent lieu dans la Légion d'Honneur :

13 janvier : le sous-lieutenant KUBLY est nommé chevalier.

30 mai : le sous-lieutenant REGNAULT (François) est nommé chevalier.

11 novembre : le commandant VARNIER et le capitaine DE GARDARENS DE BOISSE sont promus officiers ; les capitaines MARTIN (Joseph), RÉPOND, le chirurgien-major BEUGNY, le sergent COUTOIS, les caporaux QUATRE-HOMME, LARBI-BEN-KADOUR et PELIER, le tambour HUMBERT sont nommés chevaliers.

1838 – 1839

Occupation de Blida et de Coléa.
Paix de La Tafna.

Au 1er janvier 1838 (1), la composition du cadre des officiers supérieurs était la suivante :

MM. de La Moricière, colonel ;
Vasnier, chef de bataillon ;
Drolenvaux, id.
Cavaignac, id.
Cuny, major.

Pour garantir contre toute incursion armée le territoire si restreint que le traité de la Tafna avait attribué à l'occupation française, le gouverneur général avait résolu d'établir un certain nombre de postes importants, reliés par des postes plus petits. Il se plaisait à croire à l'efficacité de ce moyen.

On croyait ainsi tenir en bride les Hadjoute, qui n'avaient nullement cessé leurs dépradations et qui, vers le milieu de novembre 1837, avaient poussé l'audace jusqu'à venir, contre

(1) En 1838, l'effectif de l'armée d'Afrique, était de 48,000 hommes.

Maelma et Douéra, assassiner un officier indigène des zouaves.

Dès les premiers jours du printemps de 1838, le plan du maréchal fut mis à exécution par la création de l'établissement du Fondouk et par l'occupation définitive de Blida et de Coléa. Les zouaves firent partie de cette dernière expédition. Coléa fut occupé le 29 mars. Mais les habitants étaient de longue main préparés à passer sous notre domination et l'on n'eut à lutter que contre une formidable tempête qui enleva tentes et effets. Le pont du Massafran fut emporté par une énorme crue, ce qui isola un moment le détachement de ses relations avec Alger. L'entrée de Coléa avait été interdite aux Européens par une disposition bienveillante de l'autorité, désireuse de ménager les susceptibilités religieuses des habitants.

Selon nous, l'autorité eut tort, car, si l'on veut occuper sérieusement et complètement, il vaut mieux habituer du premier coup les gens à un état de choses qui viendra s'imposer quand même. Il faut savoir se servir de l'effet produit par un coup de force. On profite ainsi du fait accompli et l'on évite les réclamations et les conflits qui ne manqueraient pas de se produire ultérieurement.

Les trois bataillons de zouaves, pour leur part, furent établis sur un plateau qui domine Coléa à l'ouest, en un endroit dépourvu de vergers. A peine arrivés dans ce camp, ils furent employés, ainsi qu'ils l'avaient été souvent, aux travaux d'installation et de fortification. Ils construisirent deux camps retranchés extérieurs afin de conserver les superbes jardins qui aujourd'hui encore entourent la ville et en font la beauté. Le pont du Massafran fut rétabli, plus solide. Les zouaves furent ensuite occupés à la construction des routes qui relient Coléa à Alger et à Blida, cette dernière passant le Massafran au gué Ferghen, depuis, de la Briqueterie. On commença la construction des routes praticables aux voitures pour communiquer avec Douéra par la plaine et avec Maelma par les collines. On commença également la construction d'une

ligne fortifiée allant de Coléa jusqu'à la mer, dans le but d'interdire l'entrée du Sahel aux *Hadjoute* et de mettre fin à leurs brigandages. Trois blockhaus, servant de réduits à autant de redoutes, furent élevés rapidement. Les fortifications furent poussées activement et complétées par une série de blockhaus installés sur la route de Blida pour le maintien des communications. On commença la construction des casernes. Des travaux furent entrepris pour le dessèchement des marais qui étaient la cause principale de l'insalubrité, à cette époque, de la Mitidja.

Pendant les loisirs que leur laissait la paix de la Tafna, les zouaves, on le voit, ne furent pas inoccupés. Si la carabine était au ratelier, l'outil était en main, et les services rendus n'en furent pas moins importants.

Le 24 août, le major Cuny, promu lieutenant-colonel du 63e de ligne (10 juillet), fut remplacé par M. Abadie, capitaine trésorier du corps. (1)

L'année 1838 et une partie de celle de 1839 furent donc employées par les zouaves aux travaux de Coléa et à des détachements sans cesse en route entre Alger, Coléa et divers autres points du territoire occupé, « campagne pacifique, mais rude, et sous un climat souvent insalubre, presque aussi meurtrier que le combat. » (*Les zouaves et les chasseurs à pied.*)

En 1837, en vertu de l'ordonnance du 20 mars 1837 dont nous avons donné la teneur, le corps des zouaves avait été augmenté d'un bataillon. L'incorporation du bataillon de Tlemcen permit de réaliser cette augmentation et de parer en partie aux vides que l'assaut de Constantine allait faire. La création du 3e bataillon, à son tour, fit décider que les zouaves participeraient d'une façon permanente à la garnison d'Alger, ce qui ne leur était pas encore arrivé depuis leurs huit ans d'existence. « Leur première entrée y fut magnifique. Chacun voulait voir de ses yeux ces hommes que pré-

(1) Entré plus tard dans l'intendance.

cédait un si glorieux renom (1).» Leurs succès ne paraissent pas y avoir été moindres que dans les combats : ils purent à loisir troquer les lauriers contres les myrtes, faire retentir les cabarets de leurs chants joyeux, se livrer aux facéties et aux fumisteries dont ils avaient le secret, tout en concourant grandement au service de la garnison et aux travaux de la place.

Un d'entre eux, désirant fêter l'entrée à Alger et voulant régaler ses camarades, mais se trouvant fort dépourvu d'argent, s'avisa d'un stratagème ingénieux pour se procurer du vin à bon marché. Dans le fond d'une cruche, il disposa une grosse éponge et s'en alla chez un marchand de vin. On remplit sa cruche, mais il fait semblant alors de trouver le prix trop élevé et le vin mauvais ; il s'emporte, se fâche et finit par vider son broc dans la barrique du marchand, en disant : « Je n'en veux pas, de votre vin, » et il s'en retourne vers ses camarades emportant dans son éponge la valeur d'une bouteille de vin. Deux ou trois tournées semblables faites chez différents marchands lui fournirent largement de quoi passer joyeusement la soirée avec ses amis.

Ils étaient forts aussi pour se gaudir des voyageurs et des touristes. « Aôh ! môssieu zouève, de quelle tribu été vô ? demande un jour un anglais. — Je suis des Beni-Mouf-Mouf, répondit le zouave, qui était un loustic et qui s'amusa à travestir ainsi le nom de la rue Mouffetard dont il était originaire. La tribu des Beni-Mouf-Mouf est bien connue, depuis, des Parisiens.

Les promotions et mutations suivantes eurent lieu en 1838 parmi les officiers :

11 janvier : le sous-lieutenant Bourbaki, du 39e de ligne, passe aux zouaves dont il devait plus tard devenir le colonel.

18 janvier : le corps reçoit le chirurgien aide-major Hansen

(1) Le général de La Moricière, par E. Keller, député du Haut-Rhin.

venant de la légion étrangère au service d'Espagne.

6 février : le lieutenant BLANCHOT vient du 34e de ligne.

1 mars : le capitaine BLANGINI vient du 9e léger, et le sous-lieutenant COQUET, du 63e de ligne.

10 mars : le corps reçoit le capitaine MOLETTE DE MORANGIÈS (organisation) et le lieutenant adjudant-major CHAPUIS, ce dernier en remplacement de M. LEVAILLANT, promu chef de bataillon. Ces deux officiers étaient en non-activité depuis le licenciement du bataillon de tirailleurs d'Afrique.

16 mars : le lieutenant-adjudant-major CHAPUIS est promu capitaine adjudant-major.

9 avril : Le corps reçoit M. DAUDIÈS, sous-lieutenant, en non activité.

23 avril : Le capitaine MARTIN (Joseph) passe au 11e de ligne, par permutation avec M. DANDO.

27 avril : le commandant VASNIER passe au 47e de ligne; il est remplacé au corps par M. FIÉRON, capitaine au 23e de ligne.

18 mai : Le corps reçoit le chirurgien aide-major EICHAKER, venant de la légion étrangère (service d'Espagne).

27 mai : le corps reçoit le capitaine MAISSIAT, du 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

2 juin : les sous-lieutenants BAZIRE et GAUTHIER sont promus lieutenants au corps.

27 juin : le capitaine DANDO prend les fonctions d'officier d'habillement, en remplacement de M. BOSC.

10 juillet : le major CUNY, est promu lieutenant-colonel du 63e de ligne.

18 juillet : le capitaine DE GARDARENS DE BOISSE passe au 54e de ligne par permutation avec M. GAUTHERIN.

20 juillet : le capitaine Thuillier passe au 17e léger par permutation avec M. Viel-Castel.

24 juillet : le capitaine Regnault (François) est admis à la retraite.

24 août : le capitaine Regnault (Lucien) est promu chef de bataillon au 11e de ligne.

id. le capitaine-trésorier Abadie est promu major au corps, en remplacement de M. Cuny.

id. le lieutenant Blanchot est promu capitaine au corps.

id. les sous-lieutenants Argilet et Daudiès remplacent les lieutenants Laasard, décédé, et Bisson, promu capitaine en 1837.

id. l'adjudant Doumet est promu sous-lieutenant et le sergent Blaise sous-lieutenant adjoint au trésorier du corps.

14 septembre : le lieutenant Coquet est promu capitaine au corps.

24 octobre : le sergent major Tarséac est promu sous-lieutenant au 6e léger.

14 décembre : l'adjudant Sauzède est promu sous-lieutenant au 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique.

15 décembre : le capitaine Davière passe dans l'état-major des places, à la suite de blessures ; il est nommé au commandement du camp d'Erlon, à Boufarik.

21 décembre : le lieutenant Delbuil est promu capitaine au corps en remplacement de M. Samary, passé dans l'état-major des places.

id. le sous-lieutenant Bourbaki passe lieutenant, en remplacement de M. de la Taille, décédé.

id. le sous-lieutenant Thiéry passe lieutenant au corps.

21 décembre : suppression du 3e bataillon et radiation des officiers licenciés parmi lesquels le capitaine adjudant-major Chapuis, passé au 9e de ligne

(il ne tardera pas à revenir aux zouaves) ; les capitaines Raindre, passé au 23e de ligne, Thuillier (Louis) passé au 5e de ligne, Blanchot, passé au 26e de ligne, Coquet, passé au 54e de ligne, Deleuil, passé au 62e de ligne ; Argilet, passé au 57e de ligne, Bourbaki, passé au 24e de ligne, Thiéry, passé au 66e de ligne, Daudiès, passé au 46e de ligne.

Les nominations dans la Légion d'Honneur sont les suivantes :

27 avril : le lieutenant Paute est nommé chevalier.

24 août : le capitaine adjudant-major Chapuis est nommé chevalier.

Une décision ministérielle du 15 août 1838 avait autorisé les corps de troupe à se procurer du pain de soupe remboursable auprès de l'administration militaire.

En 1839 (1) et en vertu de l'ordonnance du 21 décembre 1838, le corps des zouaves fut ramené à deux bataillons, sous le prétexte des difficultés du recrutement des indigènes, mais surtout à cause de l'hostilité du maréchal Valée, qui n'aimait pas les corps indigènes. Les zouaves, qui l'aurait cru ? lui étaient particulièrement antipathiques : il ne se souvenait pas qu'il leur devait le bâton et son éminente situation. Il avait tout fait et tout écrit pour obtenir leur suppression ; il n'avait pas craint de pousser l'ingratitude jusqu'à leur dénier la gloire acquise et les services rendus à la prise de Constantine. Mais il se buta contre le duc d'Orléans qu'aucune passion ne pouvait rendre injuste. Le prince sauva l'existence des zouaves, mais ils durent sacrifier leur 3e bataillon, mesure qui pouvait se justifier par la faiblesse de l'effectif.

N'ayant pu obtenir la suppression des zouaves, le maréchal demanda leur transformation. Là encore il essuya un refus. Cependant cette tranformation s'opéra par la force

(1) Au 1er janvier 1839, l'effectif de l'armée d'Afrique était de 50,931 hommes.

des choses. En effet, les bataillons de Turcos absorbaient la majeure partie des recrues indigènes et nous verrons bientôt le corps des zouaves uniquement composé de Français.

Dans ces circonstances, le maréchal Valée, que rien décidément ne pouvait désarmer, était revenu à la charge et avait profité de l'absence du colonel DE LA MORICIÈRE, en congé en France, pour battre de nouveau en brèche l'existence des zouaves. Oubliant encore une fois tout ce qu'il leur devait, « il ne voyait plus que les inconvénients d'un corps qui avait le tort de coûter un peu plus cher que les autres, et il ne parlait de rien moins que de verser les indigènes dans la légion étrangère et de former avec les Français un régiment d'infanterie légère. Déjà il avait commencé par dissoudre le 3e bataillon, et il empêchait par tous les moyens possibles les deux autres de recruter, espérant qu'ainsi ils mourraient bientôt de leur belle mort. Bien qu'une ordonnance permit aux Français d'entrer dans les zouaves par voie d'enrôlement volontaire, en France cette mesure n'avait pas été publiée et restait inconnue, et, en Algérie, on avait opposé un refus général aux nombreuses demandes de changement de corps qui s'étaient produites. Enfin, l'avancement était complètement paralysé par la mise à la suite d'une partie des officiers du 3e bataillon et par la nomination, à chaque vacance, d'officiers étrangers au corps.

« LA MORICIÈRE n'était pas homme à laisser ainsi en souffrance les intérêts de la grande famille militaire, dont il était réellement le père. Avant de quitter la France, il avait eu soin de plaider la cause de ses enfants, de leur trouver des appuis et, une fois revenu à son poste, lui qui ne demandait jamais rien pour lui-même, il ne cessait d'écrire par chaque courrier pour les défendre et pour leur obtenir justice. Comment, en effet, ne pas reconnaître les services rendus par ces hommes infatigables, prodiguant leur santé et leur vie, ne connaissant pas le repos et donnant aux travaux des rou-

tes le temps que la guerre leur laissait. Au fond ne coûtaient ils pas moins cher que la ligne, puisque, malgré leurs épreuves, ils comptaient toujours, après quelques semaines de campagne, deux ou trois fois moins d'éclopés et de malades que les autres corps ? N'avaient-ils pas une rude concurrence à soutenir avec les bataillons irréguliers de Bône et de Mostaganem ayant, sans discipline ni service à faire, une solde triple, et avec les spahis, offrant l'attrait du cheval et celui d'une solde de sous-officier ? En réalité, les zouaves présentaient la plus grande force active, la plus grande somme d'énergie sous le plus petit nombre de combattants possible, chose précieuse dans un pays où il fallait tout porter avec soi en expédition. En même temps, ils étaient pour la colonne une pépinière d'interprètes, pour les Arabes une école les initiant à notre langue et à notre civilisation. Nés avec la conquête de l'Algérie, en quelques sorte identifiés avec elle, ils en restaient les instruments actifs et dévoués, et en assuraient la durée, tandis que les autres troupes ne venaient là qu'en passant.

« Développées avec éloquence et vigueur dans des notes, des lettres, des conversations incessantes, ces raisons se firent jour, et l'existence des zouaves fut sauvée. Mais ce ne fut pas sans laisser une blessure au cœur du général en chef, auquel on avait imposé de revenir sur sa première décision . . . . De là une lutte sourde et incessante entre le colonel des zouaves, cherchant par tous les moyens à se procurer des soldats, et le gouverneur faisant tout au monde pour les lui enlever. » (LE GÉNÉRAL DE LA MORICIÈRE par E. Keller). Une ordonnance du 4 août 1839, promulguée le 12 septembre seulement et dont la teneur suit, autorisa le rétablissement du 3e bataillon, dès que le recrutement en indigènes le permettrait, et créa l'emploi de lieutenant-colonel au corps pour le moment où ce rétablissement serait opéré :

LOUIS-PHILIPPE Ier, etc.

Vu nos ordonnances du 7 mars 1833, 25 décembre 1835 et 20 mars 1837, sur l'organisation du corps des zouaves.

jour et qui est bon juge en cette matière, me disait que vous étiez aujourd'hui à la tête du premier corps non seulement de l'armée française, mais encore de toutes les armées actuellement existantes. »

Cependant, le traité de la Tafna n'avait établi qu'une paix boiteuse et Abd-el-Kader, tout le premier, était impatient de le rompre. Il le violait depuis longtemps par ses menées occultes. Les prédications des marabouts reprirent ; la guerre sainte était annoncée partout et l'effervescence gagna même un instant les zouaves musulmans. « . . . . . des symptômes alarmants se manifestèrent tout à coup dans nos corps indigènes ; ils n'avaient pas échappé au vigilant colonel des zouaves ; il savait que plusieurs de ses soldats assistaient secrètement à des prédications passionnées. Enfin l'orage éclata à la fin de l'année.

« La place de Coléa et l'honneur du régiment étaient en trop bonnes mains pour que l'une ou l'autre pussent courir le moindre risque ; mais à l'appel de celui que les Arabes considéraient comme un prophète encore plus que comme un sultan, bon nombre de soldats indigènes, même des plus anciens et qui avaient brûlé plus d'une cartouche à notre service, désertèrent et furent porter dans les rangs de l'ennemi l'instruction militaire que nous leur avions donnée.

« On les retrouva à la tête des soldats d'Abd-el-Kader jusqu'au fond de la province de Constantine. Dans un combat livré en 1844 sur les pentes de l'Aurès, c'était encore un ancien zouave qui commandait et défendait avec intelligence leur position principale. »

En 1843, on retrouve un ancien sergent du corps des zouaves *Hamed-ould-el-Ghiry*, officier dans le bataillon régulier de Miliana, sous le Khalifa Mohamed-ben-Allal.

« Ce fut une crise sérieuse pour les zouaves, mais le régiment en sortit comme retrempé ; la proportion des Français y fut plus forte et ce ne fut certes pas un mal. A l'annonce du renouvellement des hostilités, les volontaires y avaient afflué, les uns ayant déjà servi, d'autres jeunes sol-

dats, mais pleins d'ardeur. Encadrés dans un corps d'officiers et de sous-officiers accomplis, ils étaient bien vite en état de faire un excellent service, en sorte que les deux bataillons reprirent la campagne aussi nombreux et meilleurs que jamais : » (*Les zouaves et les chasseurs à pied*).

Quelques désertions très rares s'étaient produites aussi chez les Français. La cause n'en était pas la même. L'abbé Suchet, revenant en 1841 de l'entrevue qu'il avait eue avec Abd-el-Kader dans la plaine d'Eghris, rencontra un de ces déserteurs chez les *Sbiah*. C'était un tout jeune homme, originaire de Lyon, d'une bonne famille, qui avait abandonné le corps parce que ses parents ne lui envoyaient pas assez d'argent, à son gré. Il était domestique chez un chef. A plusieurs reprises il avait été sommé d'abjurer ; il s'y était longtemps refusé. Obsédé, il finit par céder, mais prononça la profession arabe d'une façon qui lui permit, disait-il, de ne pas la coire valable. A la formule consacrée : *La illa, illa, la, Mohamed rassoul Allah,* il substitua celle-ci : *La illa, illa, la, Mohamed est un vieux soldat.* Les musulmans s'en contentèrent tout en protestant que l'arabe employé ne leur paraissait pas très correct.

On doit à la vérité de dire que les Français déserteurs qui se battaient contre leurs compatriotes furent excessivement rares. Ils se faisaient plutôt employer chez les grands comme domestiques, jardiniers, artisans, et surtout comme cuisiniers.

Donc, l'ère des expéditions allait se rouvrir par la rupture du traité de la Tafna.

Les zouaves ne manquèrent pas une course, pas un combat, et, toutes les fois qu'il y avait une position à enlever, un effort à faire, les notes retentissantes de leur marche bien connue se mêlaient aux sons entraînants de la charge. Que d'épisodes glorieux et touchants marquèrent pour eux cette période. » (*Les zouaves et les chasseurs à pied*).

Leur service dans la Mitidja était devenu encore plus pénible par le départ d'un bataillon de la légion étrangère, qui

avait été envoyé à à Djidjelli, dans le courant de mai, pour prendre cette ville et en former la garnison (1).

Vers la fin de septembre, le duc d'Orléans, étant revenu en Algérie, inspecta en détail Alger, les camps suburbains et les principaux postes occupés par les troupes.

« A Coléa, il passa la revue des zouaves avec une satisfaction que ne feignit pas de partager le Gouverneur. » (*Les commencements d'une conquête*). Il visita les travaux de casernement qu'ils avaient exécutés et leur adressa là encore des félicitations. Il déjeuna ensuite avec le corps d'officiers à l'ombre de magnifiques orangers, dont quelques-uns portaient leurs rameaux jusqu'à plus de dix mètres d'élévation. Le jardin des zouaves fut trouvé superbe.

Dès la première quinzaine de novembre, les hostilités furent reprises ; on recommença à batailler plus sérieusement dans la Mitidja. Mais, malgré tous les symptômes de guerre, il y eut un peu de surprise de notre côté et les victimes furent assez nombreuses. Le Gouverneur, qui cependant pressentait la guerre puisqu'il l'avait provoquée par son expédition des Portes de Fer, ne put parer de suite aux éventualités. Ses conceptions furent des plus faibles et ne firent guère honneur à sa longue carrière et à sa vieille expérience : peut-être ruminait-il quelque plan pour en arriver à la suppression des corps indigènes.

Les troupes, en se concentrant, avaient abandonné et brûlé, par ordre, quelques postes, le petit camp de Blida, les camps de l'Aratche, de l'Arba, celui de l'Oued-el-Alleug et deux ou trois blockhaus. Il est certain que ces destructions nous firent un tort immense, à ce moment là, dans l'esprit des indigènes habitués à regarder comme un aveu de faiblesse ou de défaite tout mouvement rétrograde.

Les partis ennemis en prirent une audace véritablement extraordinaire et ne craignirent pas de venir parader en *fantasia* jusqu'à trois lieues d'Alger, sous le nez des grands

(1) Djidjelli ; *Igilgili*, de Ptolémée, ville maritime à 95 kilomètres à l'ouest de Philippeville.

camps de Birkadem, de Tixeraïm, de Kouba, de Maison Carrée (1).

Ils ne se montrèrent pas devant Coléa, où étaient les zouaves et leur colonel.

Sur ces entrefaites, Abd-el-Kader était revenu du siège d'Aïn-Madhi, plus fort et plus considéré qu'il ne l'avait jamais été (2).

Il se montra très irrité de l'expédition des Bibane (Portes de Fer) exécutée, à son insu, par le Maréchal Valée et le duc d'Orléans. On se figure aisément à quel degré de fanatisme furent poussées les prédications que l'émir encourageait chez les marabouts, quand il ne les prescrivait pas lui-même. Il fit châtier ou châtia lui-même toutes les tribus qui avaient laissé passer, sans l'inquiéter, l'expédition française, de plus il ordonna à tous les Arabes de terminer dans un laps de quinze jours toutes les affaires qu'ils pouvaient avoir à suivre avec les chrétiens. Passé ce délai, tout musulman entrant en relation avec les Français ou venant à leurs marchés aurait la tête tranchée. On voit à quel point étaient arrivés les ressentiments arabes : l'orage ne pouvait plus tarder à éclater.

Plusieurs combats furent bientôt livrés dans la Mitidja, qui était de nouveau parcourue par les bandes ennemies et sur laquelle Abd-el-Kader avait lâché les *Hadjoute*, ces infatigables pillards. Une grosse affaire, notamment, eu lieu le 31 décembre, entre l'Oued-el-Alleug et Blida. Cet engagement fut mené par les Français, et principalement par le colonel Changarnier, avec beaucoup d'habileté et de vigueur. Le succès fut grand et l'ennemi en perdit bien de son audace ; le convoi amené d'Alger à la suite de l'armée put entrer à Blida le lendemain. Douze drapeaux furent conquis dans cette affaire et envoyés à l'Hôtel des Invalides, à Paris ;

(1) *Kouba*, 7 kilomètres à l'est d'Alger ; *Maison-Carrée*, à 2 kilomètres d'Alger, sur l'Aratch ; la maison fortifiée, sorte de caserne, d'où vient le nom, a été construite en 1724, elle sert aujourd'hui de prison départementale.

(2) Voir la note 17, à l'appendice n° 1.

cinq d'entre eux existent encore ; les sept autres ont été détruits par l'incendie du 11 août 1851. Les zouaves, au bruit du combat, étaient montés sur les parapets de Coléa, d'où ils purent suivre une partie de la lutte ; ils trépignaient de ne pouvoir y prendre leur part.

En dehors des faits que nous avons relatés, l'année 1839 ne se signala donc par rien de bien saillant pour l'histoire des zouaves. Les escortes de convois, les détachements, les petites courses contre les pillards, les travaux de routes et de fortifications avaient constitué le gros de leur vie journalière. Ils avaient contribué à l'achèvement des fortifications des camps de Coléa et des postes extérieurs. Ils avaient commencé la construction d'un magasin à poudre et d'un pavillon pour les officiers : ils avaient travaillé à l'ameublement de leur caserne en maçonnerie, qui avait été achevée dans le cours de cette année. Ils avaient continué à participer aux travaux d'assainissement et aux dessèchements entrepris depuis l'année précédente entre Douéra et Coléa, sur les bords du Massafran et dans les bois marécageux de l'Arba.

Au commencement de novembre, ils avaient fait une marche sur l'Oued-Kadara,(1) pour se porter, sous les ordres du général Rulhières, au devant de la division d'Orléans rentrant des Portes de Fer. La division d'Orléans et la brigade Rulhières s'étaient rencontrées le 1er novembre au Fondouk et avaient campé ensemble sous le canon de ce poste (32 kilomètres à l'est d'Alger) ; elles s'étaient rendues le 2 à Maison-Carrée d'où elles firent leur entrée à Alger. Le prince fit ses adieux à l'armée le 5 novembre, dans un discours qui laissa prévoir un changement considérable dans les errements suivis jusque là en Algérie, ainsi que la reprise très prochaine des hostilités.

Ainsi que nous l'avons déjà dit, le duc d'Orléans avait, avant de se diriger sur la province de Constantine, passé l'inspection des différents postes en compagnie du Maréchal-

(1) Plus bas, l'Oued-Boudouaou, limite orientale de la Mitidja.

Gouverneur. Celui-ci n'avait pas su cacher sa mauvaise humeur en arrivant aux quartiers occupés par les zouaves, malgré l'amabilité que leur montrait le prince. En partant il désigna le général Rostolan, pour leur passer une inspection de détail. La Moricière, dans une de ses lettres, parle comme il suit de cette inspection : « En partant, on laissa avec les zouaves pour les inspecter, le général Rostolan, ancien major, homme capable et entendu. Il a passé huit jours avec nous et a tout vu de la tête aux pieds.

Comme c'est un homme loyal et droit, toutes les préventions qu'on lui avait suggérées se sont évanouies une à une, et il est reparti enchanté de l'organisation, de la tenue, de l'administration et surtout de l'esprit de corps. Ainsi ce qu'on avait fait contre nous à tourné à notre avantage » (1).

Les promotions et mutations survenues en 1839 parmi les officiers sont les suivantes :

7 janvier : le commandant Cavaignac est mis en non-activité pour infirmités temporaires.

19 janvier : le sous-lieutenant Tournier passe à l'emploi de porte-drapeau.

13 février : le capitaine Mollière est promu chef de batail- au 28e de ligne.

19 février : le commandant Fiéron passe au 11e de ligne par permutation avec M. Regnault (Lucien), ancien capitaine du corps.

19 avril : le lieutenant Kubly passe dans la gendarmerie (16e légion, compagnie du Var).

22 mai : le lieutenant Gibert est promu capitaine au corps en remplacement de M. Mollière.

id. le sous-lieutenant Martin (Claude) est promu lieutenant en remplacement de M. Kubly.

(1) Les zouaves avaient donné au maréchal Valée le surnom de « Le vieux Louis XI. »

10 juin : le capitaine adjudant-Major RAPHEL est promu chef de bataillon au 24e ligne.

18 juin : le capitaine GIBERT prend les fonctions de trésorier.

30 juin : le sous-lieutenant CLEVER est promu lieutenant au corps en remplacement de M. GIBERT.

19 juillet : l'adjudant CLÉMENT est nommé sous-lieutenant au corps en remplacement de M. TOURNIER.

30 juillet : le lieutenant PAUTE est promu capitaine au corps en remplacement de M. GIBERT.

17 août : le sous-lieutenant CLÉMENT, en congé, meurt à l'hôpital de Toulon.

21 août : le sous-lieutenant BERTIN est promu lieutenant en remplacement de M. PAUTE.

27 août : le commandant DROLENVAUX est promu lieutenant-colonel du 2e léger.

id. M. RENAULT, capitaine adjudant-major à la légion étrangère est promu chef de bataillon au corps. — Le commandant RENAULT compte parmi les plus braves de ceux qui ont servi aux zouaves. Il avait un talent particulier pour commander les arrières-gardes, qui étaient toujours à cette époque, en Algérie, le poste du danger. Il était renommé pour les soins et la fermeté qu'il ne cessait de déployer lorsqu'il était chargé de la protection d'un convoi. Les zouaves le surnommèrent « RENAULT l'arrière-garde » et ce surnom lui resta. Dans la matinée du 30 juin 1830, devant le fort de l'Empereur, RENAULT, qui était alors sous-lieutenant au 6e de ligne, voyant hésiter les troupes chargées d'aller protéger les travaux d'approche, ne trouva rien de mieux qui d'imiter Condé à Fribourg et d'envoyer son sabre

au milieu des Turcs. Par son exemple, il arrêta les timides, leur fit reprendre l'offensive : l'ennemi fut repoussé jusqu'au fort et le sabre de RENAULT reconquis. RENAULT avait été décoré pour sa belle conduite à la prise de Djidjelli.

1er octobre : M. TROYON, élève de l'école spéciale militaire, est nommé sous-lieutenant au corps, en remplacement de M. MARTIN (Claude).

28 octobre : l'adjudant BOUDET est nommé sous-lieutenant au corps, en remplacement de M. CLÉMENT, décédé.

Nominations dans la Légion d'Honneur

20 avril : le capitaine BOSC et le lieutenant LEPOITEVIN sont nommés chevaliers.

14 août : le lieutenant PELLETIER est nommé Chevalier.

1840

Mouzaïa. — Blocus de Médéa.

Au 1er janvier 1840 (1), le cadre des officiers supérieurs se composait de :

MM. de La Moricière, colonel ;
Regnault, chef de bataillon ;
Renault, id.
Abadie, major.

Après le combat du 31 décembre 1839, les Arabes, qui avaient envahi la Mitidja, s'étaient éloignés de nos postes, mais leurs masses garnissaient encore les versants septentrionaux des montagnes les plus voisines. La plaine était dépeuplée d'Européens, dont les propriétés étaient ruinées. Mais, dès la fin de janvier, les Arabes parurent avoir déjà oublié la rude leçon qu'ils avaient reçue un mois auparavant. Les prédications des marabouts et les injonctions d'Abd-el-Kader aidant, ils étaient redevenus fiers et audacieux. Des partis ennemis recommencèrent à se glisser jusque dans le

(1) Au 1er janvier 1840, l'effectif de l'armée d'Afrique était de 61,682 hommes et 10,131 chevaux.

voisinage d'Alger. Nulle part la campagne n'était sûre et les communications d'un poste à l'autre ne s'effectuaient qu'au moyen de forts détachements. L'ennemi fit des tentatives vers Merod, contre Blida et contre le camp du Fondouk. Ces tentatives furent repoussées. Mais c'est à cela que se bornait le rôle des troupes, qui jusqu'à la reprise définitive des hostilités, devaient simplement garder leurs positions. La guerre cependant était un peu partout ou du moins la situation confinait à des hostilités réelles.

Dans ces conditions, et vers la fin de janvier, le maréchal communiqua au Gouvernement ses projets pour la campagne qui allait s'ouvrir. Il déclarait que la destruction d'Abd-el-Kader n'était pas une œuvre qui pût être accomplie rapidement et qu'une campagne ne suffirait pas pour la couronner. Il proposait donc, pour 1840, 1° de refouler et d'anéantir au besoin les *Hadjoute*, ce qui entrainerait la prise de possession, de Cherchell (1) ; 2° d'occuper Médéa et Miliana et de construire une route qui conduirait de la Mitidja dans la vallée du Chélif ; 3° d'opérer ensuite dans la vallée du Chélif, de manière à détruire les établissements nouveaux de l'émir et à donner la main à la division d'Oran. — Les deux premières parties de ce programme devaient s'exécuter au printemps, la 3° en automne, de façon à ne pas faire marcher les troupes pendant les grosses chaleurs. Les opérations contre Mascara et Tlemcen devaient être ajournées au printemps de 1841. Les divisions d'Oran et de Constantine devaient opérer dans les limites de ces provinces, mais en tirant vers celle d'Alger.

Dès le commencement de février, ce plan avait obtenu une approbation entière et des renforts furent envoyés en Algérie. Le Ministre de la Guerre pensait qu'il fallait faire à l'émir une guerre aussi opiniâtre que patiente et qu'il était désormais impossible de traiter avec lui. Il fallait l'atteindre dans les lieux où il avait fixé ses principaux établissements et dé-

(1) *Cherchell* ville maritime à 114 kilomètres à l'ouest d'Alger, l'ancienne *Julia Césarea*.

truire ces établissements sans se croire obligé de les occuper d'une façon permanente. Les troupes devaient être placées seulement dans les principaux centres stratégiques, qui seraient en nombre restreint. La garnison de ces villes devait être assez nombreuse pur pouvoir constituer toujours une colonne mobile de 3 à 4,000 hommes, à l'effet de contenir ou de châtier les tribus rebelles ou insoumises. Au commencement de mars, le Gouverneur avait enfin terminé ses préparatifs ; les renforts envoyés de France étaient arrivés. A la date du 9 mars, il fit paraître un arrêté portant que les districts de Boufarik, du Hamise et Philippeville étaient déclarés en état de guerre (1). Il prit en même temps le commandement du corps de troupes destiné à opérer à l'ouest d'Alger.

Les zouaves quittèrent donc Coléa le 12 mars et furent incorporés dans la brigade d'Houdetot, qui formait l'aile droite de l'armée. Le premier objectif était l'occupation de Cherchell. Dans la journée du 26 au 27 décembre 1839, des pirates sortis de Cherchell avaient capturé un bâtiment de commerce français et l'on pouvait dès lors craindre que les habitants ne voulussent revenir à leurs anciennes habitudes de forbans. L'occupation de ce port fut donc résolue et le Gouverneur avait réuni à Blida et à Coléa les troupes destinées à entrer en expédition.

Le 12 mars, la colonne du Maréchal, partie de Blida, et celle de La Moricière, partie de Coléa, campèrent côte à côte à Bordj-el-Arba. Le 13, elles franchirent les contreforts du Chénouan pour passer dans la vallée du Nador — (près du village actuel de Marengo qui est à 38 kilomètres au nord de Blida). — Il y eut sur les collines qui flanquent la vallée quelques combats dont les zouaves et le 17e léger eurent tout l'honneur. Les douars des *Hadjoute* furent à peu près entièrement détruits. Une fois de plus, les zouaves qui étaient

(1) *Philippeville* ville maritime de création française, à 80 lieues marines à l'est d'Alger et à 84 kilomètres au nord-est de Constantine ; l'ancienne *Rusicada* — au sud-est de Philippeville, se trouvent deux villages français portant les noms de *Damrémon* et de *Valée*.

à l'arrière-garde, avaient montré leur aplomb habituel et le capitaine Bosc fut cité à l'ordre du jour pour sa belle conduite dans ces combats. Il fut nommé un peu plus tard chef de bataillon au 13e léger. Le 15, après avoir franchi l'Oued-Hachem, on arriva en vue de Cherchell. Les habitants avaient évacué la ville à l'approche des Français, après en avoir fermé les portes. Deux coups de canon suffirent pour les abattre, le 17e léger occupa la ville le 16 mars sans autre engagement. Le drapeau tricolore fut immédiatement hissé sur une mosquée et sur un fortin dominant la porte de mer. Ces opérations n'avaient coûté que 70 blessés dont un seul succomba.

Les troupes furent établies au bivouac dans les beaux jardins qui entourent la ville, sous de magnifiques ombrages. Les zouaves, avec le reste de l'infanterie, furent immédiatement employés aux travaux de fortification. Le 2e bataillon d'infanterie légère d'Afrique fut désigné pour former la garnison définitive. Quand à la population indigène, elle se tenait chez les Beni-Menasser, dans le mont Zaccar, (1351 mètres d'altitude ; l'ancien mont Zalaccus.)

Le maréchal Valée ne voulut pas tenter l'expédition projetée contre Médéa sans avoir assuré ses derrières par l'occupation de plusieurs points importants. En quittant Cherchell, le 19 mars, l'armée se dirigea donc sur Blida et y entra après une marche qui ne fut, pour les zouaves, qu'un long engagement à travers les bois des Karésas, les vallons de l'Oued-Hachem, de l'Oued-Bellal, de l'Oued-Djer et du Bou-Roumi. Les partis arabes, fort considérables, furent toujours dispersés, malgré leur acharnement, mais il y eut aux zouaves plusieurs hommes hors de combat, parmis lesquels le lieutenant Bertin, atteint d'un coup de feu à la cuisse gauche, au passage de l'Oued-Bellal.

Pendant la marche sur Blida et pour attendre la mise à exécution des projets du Maréchal contre Médéa, le détachement de zouaves quitta le corps d'armée à Bordj-el-Arba

pour retourner à Coléa. Il campa le 20 mars au tombeau de la Chrétienne, après avoir été assailli à plusieurs reprises par des contingents ennemis très nombreux. Le sergent BERNARD (Louis-Napoléon), — coup de feu à la cuisse droite — et quelques zouaves furent blessés. Le lendemain, le détachement rentra à Coléa par le bord de la mer, après avoir traqué les *Hadjoute* jusque dans leurs derniers repaires ; il amena des prisonniers et du bétail.

Le duc d'Orléans était revenu de France dans les premiers jours d'avril ; les projets sur Médéa furent repris. Une colonne de 10,000 hommes fut organisée en deux divisions, la première commandée par le prince, la seconde par le général Rumigny. Les deux bataillons de zouaves, repartis de Coléa le 27 avril, furent incorporés dans la brigade d'Houdetot, de la première division. Le duc d'Orléans se trouva donc de nouveau à la tête des vaillants soldats qu'il avait eu l'occasion de si bien apprécier pendant la campagne de Mascara en 1835. Son estime pour leurs brillantes qualités devait encore grandir pendant cette nouvelle expédition dans le cours de laquelle leur sang généreux arrosa derechef le champ de bataille qu'ils avaient déjà illustré en 1831.

Depuis le mois de janvier, Abd-el-Kader, qui s'attendait à cette expédition contre Médéa, avait fait faire de grands travaux de défense au col de Mouzaïa. Il avait fait construire plusieurs redoutes qui, jointes aux difficultés énormes du terrain, constituaient, dans sa pensée du moins, un obstacle insurmontable. Nous ne tarderons pas à voir à quel point il était dans l'erreur.

Le maréchal Valée cependant ne voulait toujours pas s'engager dans la montagne avant de s'être débarrassé des bandes qui inquiétaient et harcelaient ses derrières. Sa prudence n'était pas exagérée, car, malgré les précautions prises et pendant l'expédition même, des coureurs arabes furent signalés jusque dans les environs d'Hussein-Dey, à une lieue d'Alger.

Le Gouverneur s'imposa, en conséquence, la mission de

purger tout d'abord la plaine des contingents ennemis qui la tenaient sous la terreur.

Le 25 avril, l'armée s'était établie au camp de Blida. Le 27, elle franchit la Chiffa, après avoir été ralliée par les troupes venues de Coléa. La première division était en tête: elle devait se prolonger dans la direction de Bordj-el-Arba, passer l'Oued-Djer et prendre position en tête du lac Aloula, de manière à déborder le bois des Kéraras. La division parvint à son poste sans avoir rencontré l'ennemi.

A l'extrême droite, se trouvait le colonel DE LA MORICIÈRE, qui était venu de Coléa avec ses zouaves, les gendarmes maures, un bataillon du 3e léger et un escadron de cavalerie. Le colonel avait pour mission de s'avancer entre le Sahel et les Karéras, de pénétrer ensuite dans le bois et d'y détruire tous les repaires des *Hadjoute*. Le centre et la gauche était formés par la 2e division — général de Rumigny; cette division devait appuyer le mouvement de La Moricière et prendre ensuite position au confluent de l'Oued-Djer et du Bou-Roumi. Le Maréchal, de son côté, se porta avec une réserve entre les deux divisions pour achever autant que possible l'investissement du bois des Karéras.

Vers 4 heures seulement, l'ennemi fut signalé et la cavalerie du Kalifa de l'émir vint, par un mouvement très rapide, se déployer sur le flanc gauche de l'armée. Le signal de l'attaque fut donné aussitôt, et celle-ci exécutée avec vigueur. Les zouaves qui rentraient de fouiller le bois des Karéras où ils n'avaient trouvé que quelques habitations abandonnées qu'ils avaient incendiées, furent alors placés en réserve derrière la 2e division. L'engagement durait déjà depuis deux heures; il était 6 heures du soir, la nuit arrivait et rien ne se décidait. Le Maréchal pressa alors le mouvement de l'infanterie. La 1re division fonça contre le flanc gauche de l'ennemi, le 17e léger attaqua résolument son centre et les zouaves, à leur tour, prirent l'offensive. Ils posèrent les sacs à terre et la sonnerie de leur marche donna le signal de la charge qui bientôt se fit entendre sur toute la ligne. Le 1er bataillon se trouva sous le grand effort de l'ennemi: il se

forma en carré et des feux bien dirigés et exécutés à bonne portée finirent par avoir raison de l'acharnement des Arabes; ceux-ci furent ensuite abordés à l'arme blanche avec un tel élan que, en dépit des difficultés du terrain, infanterie et cavalerie arrivèrent ensemble sur les crêtes de l'Affroun. Les Arabes furent précipités dans la vallée de l'Oued-Bou-Roumi et la nuit seule vint mettre fin à la poursuite.

L'armée avait perdu 6 tués et une trentaine de blessés. Les troupes avaient marché ou combattu pendant seize heures. Elles bivouaquèrent sur l'emplacement même du camp ennemi et y goûtèrent un repos bien mérité, en prenant une nourriture également bien gagnée.

L'émir avait voulu à toute force retarder la marche du corps expéditionnaire pour se donner le temps d'achever les travaux de défense du Mouzaïa, de rassembler les guerriers des tribus et aussi, sans doute, dans l'espérance de nous lasser. De là l'affaire du 27, où il avait mis en ligne près de 10,000 cavaliers.

Le 28, avril, la journée se passa calme. L'ennemi avait disparu par la vallée de l'Oued-Djer, mais le 29, il reparut en forces. L'armée avait quitté l'Affroun — 19 kilomètres à l'ouest de Blida — à 6 heures du matin, la première division en tête. Vers 9 heures, on aperçut un corps de cavalerie arabe qui se retira ; mais vers midi, on se trouva en présence de toutes les troupes d'Abd-el-Kader. Des dispositions furent prises pour couper toute ligne de retraite à l'ennemi, dans l'espoir de l'anéantir. Mais les indécisions du Gouverneur lui permirent de se retirer avant que les mouvements tardivement ordonnés fussent achevés. Abd-el-Kader se retira vers la Chiffa en hâtant sa marche devant une manœuvre enveloppante que le duc d'Orléans avait pris l'initiative de prescrire. L'armée s'arrêta à Foum-oued-Djer, où elle bivouaqua,

Il fut alors décidé, dans les conseils du Gouverneur, qu'on attaquerait le col de Mouzaïa après que l'on aurait reçu les renforts lui étaient annoncés de la division d'Oran. En attendant, l'on devait construire un camp retranché à la ferme

de Mouzaïa. En conséquence, l'on franchit l'Oued-Djer le 30 avril et on rétrograda sur la Chiffa. L'ennemi crut à une retraite et provoqua un engagement très vif qui dura deux heures. Les zouaves étaient sur le flanc droit. Les Arabes urent repoussés avec de grosses pertes et l'armée passa une nuit tranquille sur l'Oued-Bou-Roumi, à quelques kilomètres du champ de bataille.

Comme on l'a vu, le succès était toujours pour nos armes; malgré cela une partie de l'armée dut séjourner dans la plaine jusqu'au 12 mai, jour où s'effectua enfin le passage du col après un rude combat.

Donc, l'armée avait passé la nuit du 30 avril au 1er mai sur les bord de l'Oued-Bou-Roumi. Le 1er, au moment où la division d'Orléans se portait sur le camp de la Chiffa, y arrivait en même temps un parti considérable de cavaliers ennemis paraissant prêts à entamer la lutte et ayant au milieu d'eux le drapeau de l'émir autour duquel se pressaient les cavaliers réguliers. Les dispositions du combat furent prises vivement : les zouaves se formèrent en échelons sur la droite, mais l'ennemi se retira après avoir essuyé quelques décharges de mousqueterie. Une partie de la journée du 2 mai fut employée à évacuer sur Blida les blessés et les malades : dans la soirée on arriva à la ferme de Mouzaïa où fut de suite commencée la construction du camp retranché. Le 4 mai, la division d'Orléans rétrograda sur la Chiffa pour se porter au devant d'un convoi de matériel ultérieurement destiné à Médéa. La cavalerie arabe vint attaquer l'arrière-garde, mais les zouaves la culbutèrent en lui tuant ou blessant beaucoup d'hommes et de chevaux, Quelques obus achevèrent de disperser les assaillants. On campa sur la Chiffa.

Le 5 mai, les zouaves rentrèrent à Mouzaïa avec le convoi; ils y firent séjour le 6, pendant que l'on activait les travaux du camp.

Le 7, ils furent de nouveau détachés pour aller débloquer Cherchell et se rendre au devant des renforts venant de la

province d'Oran. Le 7, ils campèrent à Bordj-el-Arba, sans incident à noter. Le 8, avant d'arriver à l'Oued-Hachem, et au passage de ce cours d'eau, ils eurent à combattre à l'arrière-garde, poste périlleux que les chefs se plaisaient à confier à leur valeur. Ils campèrent ce jour là à l'Oued-Bellal, à deux kilomètres de Cherchell ; le passage de l'Oued-Nador avait été surtout disputé. Les renforts provenant de la division d'Oran étaient arrivés.

Cherchell avait été opiniâtrement défendu pendant 6 jours par Cavaignac et le 2e bataillon d'Afrique. L'ennemi s'était retiré et l'on jugea la garnison assez nombreuse et son chef assez énergique pour parer aux évènements. La première division, y compris les zouaves, put donc rallier la colonne principale le 11 mai, à la ferme de Mouzaïa, avec 2,000 hommes venus d'Oran. La division fut ainsi à même de prendre une large part à la lutte sanglante qui devait marquer la journée du lendemain. Dans sa marche sur Cherchell, elle avait eu une cinquantaine d'hommes hors de combat; les fatigues seules avaient été considérables. Pendant le retour, l'on avait campé le 10, à 5 heures du soir, à Bordj-el-Arba, après divers engagements sans importance. Le 11, on était arrivé à la ferme sans aucun incident et l'on reçut, dès l'arrivée, les ordres pour la journée du lendemain.

Nous avons déjà dit que l'émir avait fortifié la montagne. Il avait fait construire une redoute sur le grand pic, à l'est du col ; une deuxième redoute entre celle-ci et le col ; et enfin une troisième redoute un peu en arrière de l'entonnoir formé par les principaux pics. Ces redoutes étaient fort intelligemment reliés entre elles par des travaux de campagne. Au col même, l'émir avait fait établir une batterie dont le tir balayait la route dans une grande partie de son parcours. Les bataillons réguliers qu'Abd-el-Kader avait tous réunis, défendaient les redoutes ; les contingents Kabyles et les goums se tenaient dans les retranchements, sur les plateaux, sur les pics, en arrière des redoutes. Il y en avait derrière

chaque rocher, derrière tous les plis de terrain, à tous les tournants de la route.

De la ferme de Mouzaïa, on voyait très bien toutes ces dispositions et, le soir venu, le nombre des feux permit d'évaluer approximativement le chiffre des ennemis. La nuit fut employée aux préparatifs de l'attaque, — officiers et soldats — chacun prenait ses dispositions avec la gravité qui convient dans ces circonstances solennelles. Les sacs devaient être laissés au camp et les soldats devaient s'ingénier pour porter aussi commodément que possible leurs munitions de guerre, leurs biscuits, une ration de viande cuite d'avance et un petit bidon d'eau.

Enfin le 12 mai, l'on se mit en marche à 6 heures du matin, les zouaves en tête, laissant au camp de la ferme le convoi que la cavalerie devait garder; le terrain interdisait absolument de faire appel au courage bien connu de cette dernière.

« Allons, enfants, avait dit le duc d'Orléans, la main étendue vers les crêtes; allons, les Arabes nous attendent et la France nous regarde. » On s'éleva, sans autre emcombre que les combats à l'arrière-garde, jusqu'aux derniers plateaux et on en profita pour y prendre le repas du matin (*plateau du déjeuner*). Les zouaves qui étaient tout à fait à l'avant-garde, n'avaient même pas tiré un coup de fusil.

Le duc d'Orléans réclama pour sa division l'honneur d'enlever les positions si formidablement fortifiées dont nous avons essayé de donner une idée. On n'eut garde de le lui refuser. Pour la reprise de la marche, après le déjeuner, la 1re division fut donc renforcée de trois bataillons tirés de la 2e, et se subdivisa en trois colonnes d'attaque. La première de ces colonnes — deux bataillons du 2e léger, un bataillon du 21e de ligne, un bataillon du 41e de ligne — commandée par le général Duvivier, l'ancien chef de bataillon des zouaves, reçut pour objectif le grand piton de Mouzaïa, avec ordre de se rabattre ensuite vers sa droite sur le col. Le colonel DE LA MORICIÈRE, avec deux bataillons de zouaves, un ba-

taillon du 15ᵉ léger et les tirailleurs de Vincennes, — 2ᵉ colonne, — devait monter à travers bois, occuper successivement toutes les crêtes situées à gauche de la route et rejoindre le général Duvivier au col. La dernière colonne, — 23ᵉ de ligne et un bataillon du 48ᵉ de ligne — sous les ordres du général d'Houdetot, avec lequel marchait le duc d'Orléans, devait suivre la route du col. — La deuxième division renforcée du 17ᵉ léger, restait en réserve. Sa mission était de veiller sur le flanc droit et sur les derrières et de protéger l'artillerie et les bagages qui cheminaient sur la route.

La 1ʳᵉ colonne d'attaque — colonne de gauche — partit à midi pour commencer son excursion ; elle éprouva une résistance opiniâtre qui ralentit, mais ne put arrêter sa marche. Le reste de la division se mit en route à deux heures seulement, ayant ainsi laissé à la colonne de gauche le temps de dessiner son mouvement.

A 3 heures, la division arrive à une crête boisée qui prend naissance à la droite du grand piton. Le Maréchal prescrit alors de faire passer par là la 2ᵉ colonne.

Aussitôt le colonel DE LA MORICIÈRE prend de prime-saut ses dispositions et l'escalade commence. Le colonel s'y élance vigoureusement lui-même, à la tête de ses zouaves. Ces braves soldats, à la vue de toute l'armée, montent péniblement, par une pente presque inaccessible. Les difficultés du terrain sont énormes, mais rien ne peut arrêter l'ardeur et l'enthousiasme des zouaves. Une petite redoute est débordée et rapidement occupée ; une autre est enlevée par le 1ᵉʳ bataillon et les zouaves, se trouvant alors séparés par une gorge à pentes abruptes d'un troisième retranchement d'où l'ennemi dirige sur eux, à très courte portée, un feu des plus meurtriers. A ce moment même les Arabes reçoivent du col, d'où l'émir avait aperçu les péripéties de cette attaque, un renfort considérable qui augmente encore l'intensité de leur feu. L'ascension en fut un instant suspendue ; la situation des zouaves parut si grave qu'à l'état-major on n'osait pas croire qu'ils ne seraient pas tous culbutés dans le ravin. On n'avait

pas de nouvelles de la colonne de gauche dans l'entourage du Maréchal. L'élan des zouaves n'était pas rompu : il leur avait bien fallu chercher et trouver des passages à peu près praticables. Il y avait eu un petit tournoiement, une sorte de remous dans le fond de la gorge. Mais par une faveur marquée, au moment où l'ascension reprenait, l'on entendit soudain, dans le lointain, les clairons du 2e léger qui débouchait sur les derrières de l'ennemi. La 1re colonne avait trouvé le grand pic à la faveur d'un épais brouillard qui, en la dérobant à la vue des défenseurs, avait empêché ceux-ci de la fusiller. Les zouaves répondaient aux sonneries par des acclamations. Dans un élan d'enthousiasme, qui fut remarqué, ils se mirent à grimper sous le feu s'aidant les uns les autres, se poussant, se tirant, se moquant des moins adroits, s'enlevant des pieds et des mains et rivalisant à qui arriverait le premier.

Courant ensuite, sacrant, jurant, hurlant, ils abordèrent la 3e redoute, en culbutèrent les défenseurs sans leur laisser le temps de se reconnaître, et prirent, selon leurs instructions, la direction du col ; quelques minutes plus tard, les deux premières colonnes Duvivier et La Moricière faisaient leur jonction au point indiqué par l'ordre.

Cependant il restait un dernier ouvrage à prendre. L'ennemi était démoralisé et ce ne fut qu'une course au clocher : zouaves, chasseurs, soldats du 2e léger, partirent au pas gymnastique. Les Arabes, postés dans le retranchement, effrayés des coups qui venaient d'être portés à la défense, ne prirent que le temps de décharger leurs armes ; ils franchirent les parapets, emportés par la panique, et se précipitèrent en désordre de l'autre côté de la montagne. On poursuivait les fuyards, tout en se dirigeant vers le col, à travers des accidents de terrain presque infranchissables. La division entière s'arrêta au col même.

La 3e colonne fila alors sur la route avec l'artillerie, le convoi et les bagages.

Vers sept heures du soir, l'armée entièrement réunie illu-

minait de ses feux de bivouac les crêtes supérieures de Mouzaïa.

L'on avait fait peu de mal aux Arabes, en raison de la force de leurs positions et des difficultés de l'ascension. En revanche, le succès avait coûté cher à l'armée en général et aux zouaves en particulier. Malgré le peu de sympathie du Maréchal Valée, qui n'oubliait pas ses rancunes, ils furent cités en bloc à l'ordre de l'armée pour leur belle conduite (1).

Leurs pertes se chiffraient par cinquante tués ou blessés. Parmi ceux-là se trouvait le sous-lieutenant GIOVANELLI, tué en sautant le premier dans l'une des redoutes. Il venait à peine d'apprendre sa nomination d'officier : débarrassé de son sac et mis à la tête d'une section, il avait voulu faire donner à ses jeunes épaulettes le baptême du feu. Il fut atteint de plusieurs balles.

Des citations nominatives à l'ordre du jour vinrent récompenser ceux qui avaient été plus particulièrement remarqués à la prise des redoutes : colonel DE LA MORICIÈRE ; chefs de bataillons REGNAULT et RENAULT ; capitaine adjudant-major DE LADMIRAULT ; capitaines BOSC, BLANGINI, de BARRAL, DUFOUR DE MONTLOUIS ; chirurgien-major BEUGNY ; lieutenant GAUTHIER ; sous-lieutenants BLAISE et GIOVANELLI (tué) ; sergents-majors ESCALON et MARIN ; sergent-fourrier D'HARCOURT ; sergents THOMASSOLI et BÉRARD ; caporal MOUSSACRÉ (ordre général de l'armée en date du 28 mai 1840),

Après la prise du col, le gouverneur avait bien eu quelques velléités de pousser immédiatement jusqu'à Médéa, mais la prudence l'emporta encore une fois dans son esprit. Il se résolut d'abord à entreprendre des travaux sur la route qui devait l'y conduire.

La journée du 13 mai fut employée à aller chercher les sacs qu'on avait laissés au camp de la ferme ; les journées des

(1) Deux régiments ont été engagés plus particulièrement, les zouaves et le 2e léger. (Lettre du capitaine de Montagnac, du 15 Mai 1840) — Le 2e léger et les zouaves ont le plus souffert. (Lettre du capitaine de Saint-Arnaud, du 15 mai 1840.)

14 et 15 furent employées aux travaux de la route. Un des bataillons de zouaves fut chargé de la protection de ces travaux, qui furent menés assez rondement pour que la marche en avant pût être reprise le 16 mai. Plusieurs engagements eurent lieu contre les *Mouzaïa*, renforcés par les tribus voisines : dans celui du 14 mai, le sous-lieutenant Blaise reçut une contusion avec plaie, par coup de feu, à la partie postérieure du cou.

En repartant, le 16, les zouaves étaient à l'avant-garde. Ils eurent une affaire, courte mais vive, avec les réguliers de l'émir, qui occupaient en force le fameux bois d'oliviers de Zeboudj-Azara, situé en avant de Médéa. Il y eut, aux zouaves, plusieurs tués ou blessés, et parmi ces derniers, le capitaine Blangini atteint gravement à la hanche gauche et à l'abdomen) et le sous-lieutenant Adam (coup de feu au genou gauche).

Le lendemain, 17 mai, les zouaves reçurent la mission de dégager les abords de Médéa, fortement occupés par les Arabes. Leur élan fut si vif que l'ennemi résista à peine, pour la forme sans doute et se dispersa.

Cependant toutes les crêtes de gauche étaient couronnées de réguliers et d'hommes de tribus, tandis que les cavaliers rouges et ceux des goums se tenaient sur la droite. La ville fut occupée le même jour et une garnison de 2400 hommes fut désignée pour la garder.

Le 20 mai, à l'aube, l'armée commença ses mouvements pour le retour. Les zouaves étaient à l'avant-garde : ils avaient reçu l'ordre d'aller occuper le grand pic de Mouzaïa pour protéger le passage de l'armée. Ils étaient partis rapidement pour précéder l'ennemi sur la position.

Abdel-Kader, qui avait son infanterie sur les pentes du Nador et sa cavalerie dans la plaine, n'attendait que la marche rétrograde pour reprendre l'offensive. Dès que le convoi fut à moitié engagé sur la montée, il tomba avec toutes ses

forces sur l'arrière-garde formée, par le 17ᵉ léger (1) (colonel Bedeau). Ce régiment combattit avec énergie et bravoure, mais l'ennemi augmentait sans cesse en nombre et, à un certain moment, la position des nôtres fut des plus critiques. Le 2ᵉ bataillon de zouaves, qui était déjà parvenu au col, reçut l'ordre de rebrousser chemin et d'aller au secours de l'arrière-garde. Le colonel DE LA MORICIÈRE et le commandant RENAULT enmenèrent le bataillon au pas de course pour donner dans le flanc gauche des réguliers. Arrivés à portée, on commença par faire une fusillade serrée, ensuite on s'élança à la bayonnette. Le chemin allait en descendant et le choc fut si violent que l'ennemi, bousculé à coups de bayonnette, de crosse, et même de pierres, fut précipité dans le ravin et subit une déroute complète. Il y avait eu lutte corps à corps et l'on avait vu un zouave aux prises avec deux Kabyles rouler dans un précipice. Il en remonta bientôt tout seul cette fois : il avait tué ses deux adversaires.

Après ce coup brillant, qui avait fait un mal affreux à l'émir et l'avait forcé à s'en retourner sur le Nador, les zouaves allèrent tranquillement, chantant et plaisantant, reprendre leur place primitive, à l'avant-garde. Le rapport du Maréchal dit que « le 2ᵉ bataillon de zouaves se couvrit de gloire dans la journée du 20 mai 1840 ».

Le combat avait été très meurtrier pour les zouaves : le bataillon avait, en effet, perdu cent tués ou blessés. Parmi ces derniers, se trouvaient le capitaine adjudant-major PEYRAGUEY (coup de feu au genou) ; le lieutenant COURNET, qui reçut un coup de feu à la région lombaire, des suites duquel il mourut le 10 juin suivant, à l'hôpital de Blida ; les sous-lieutenants GALAT (coup de feu à la cuisse droite) BOUDET (coup de feu au sein gauche) ; le sergent DE CHARD (coup de feu à la cuisse gauche et coup de feu à l'épaule gauche).

Le bataillon en entier fut cité à l'ordre de l'armée pour sa

(1) Le 17ᵉ léger (colonel Bedeau) aux prises dans un bois très épais, avec un bataillon régulier d'Abd-el-Kader, est sur le point de se voir coupé, heureusement les zouaves de M. de La Moricière viennent le dégager. (Lettre du capitaine de Montagnac, du 1ᵉʳ juin 1840.)

brillante conduite.

Des citations individuelles furent en outre accordées : commandant RENAULT ; capitaine adjudant-major DE LADMIRAULT ; capitaines DE BARRAL et DUFOUR DE MONTLOUIS (décoré le 21 juin) ; lieutenants COURNET, GAUTHIER, LEPOITEVIN (Prosper) ; caporal THÉVENOT ; zouave BAYLET (*ordre général du 28 mai 1840*).

Le reste du trajet s'accomplit sans incident notable. Le 20 mai, l'armée bivouaqua au col ; le 21, elle regagna la ferme de Mouzaïa, après un combat pendant lequel le sergent Martin (Jean), des zouaves, fut atteint d'un coup de feu au bras droit. Les deux bataillons rentrèrent à Coléa le 25 mai.

Après avoir occupé Cherchell et Médéa, et pour suivre le plan de campagne adopté, le maréchal Valée se décida à s'emparer de Miliana, qui est le point intermédiaire entre les deux premières de ces villes (1). Il prépara cette expédition dès son retour de Médéa, voulant laisser le moins possible de répit à l'émir et à ses contingents. Le corps expéditionnaire devait se réunir à Blida et les zouaves quittèrent Coléa le 30 mai pour se rendre au point de concentration : leur repos n'avait pas été de longue durée.

Le 4 juin l'armée quitta Blida pour les Mouzaïa, où elle bivouaqua.

Le 5, l'ennemi chercha à entraver le passage de l'Oued-Bou-Roumi : la compagnie Gautherin, des zouaves, y fut violemment attaquée. Le capitaine, entre autres, fut blessé ; mais l'avantage lui resta et le passage put s'opérer. On campa ce jour là à Karoulet-el-Ouzri, dans les *Béni-Menad*. Le 6, passage du Chab-el-Keta et bivouac au confluent de l'Oued-Djer et de l'Oued-Hammam. Le lieutenant FRÈCHE fut atteint d'un coup de feu dans l'aine gauche, en avant de l'Oued-Bourkika — 14 kilomètres au nord de l'Affroun — ; il fut promu capitaine au corps le 16 septembre. Le lieute-

(1) Miliana, l'ancienne *Maniana*, à 132 kilomètres à l'ouest d'Alger, sur un plateau du Zaccar ayant environ 900 mètres d'altitude.

gnifiques bosquets de Sidi-ali-Tamjiret : un seul arbre avait suffi pour donner de l'ombre à tout le détachement de zouaves (350 hommes). L'ennemi était en grand nombre autour de Miliana qu'il tenait bloquée ; l'entrée du ravin de l'Oued-Boutan, principalement, était fortement occupée. Le 23, les zouaves reçurent l'ordre de dégager les accès de la place. Ils le firent avec tant d'entrain et de résolution que le convoi put pénétrer dans la ville sans aucun accident.

Des citations furent encore accordées, pour cette journée, au commandant Renault ; au capitaine adjudant-major de Ladmirault ; aux capitaines Gautherin, Maissiat ; au lieutenant Dantin ; aux sous-lieutenants Adam, Doumet ; au sergent-major Valentin et au zouave Détrie (ordre général du 4 juillet 1840).

Pendant qu'on déchargeait le convoi, les zouaves étaient allés établir leur bivouac autour de la Kouba de Sidi-Abd-el-Kader. La nuit fut tranquille et ils purent goûter un repos auquel ils n'étaient plus habitués depuis longtemps. La colonne se remit en marche le 24 et campa ce jour à son ancien bivouac de Souk-el-Arba. Le 25, bivouac à Sidi-Ali-Tamjiret ; le 26 au pied du Nador.

Le reste de l'armée qui, pendant ce temps, était resté à Médéa avec le Maréchal, descendit dans la plaine le 26 juin et rejoignit le détachement Changarnier au pied du Djebel-Nador. Du 27 juin au 2 juillet, les zouaves furent continuellement employés à escorter de Blida à Miliana des vivres, des munitions, du matériel, des approvisionnements de toutes sortes. Enfin, le 2 juillet, tout le monde étant rentré à Blida ils furent chargés d'aller détruire, avec les 2e et 17e léger, toutes les richesses des *Mouzaïa* et des *Soumata*, tribus montagnardes dont l'on avait fort à se plaindre : maisons, gourbis, jardins, vergers, tout fut sacrifié.

Ils furent ensuite employés à la construction d'un poste à Aïn-Talazid, au sud de Blida, sur le culmen des montagnes des *Beni-Salah*. Ce poste, établi à 1200 mètres d'altitude, auprès d'une source abondante et d'une fraîcheur délicieuse,

était destiné à établir une communication télégraphique avec Médéa. Les Arabes se rendirent compte de la mesure dirigée contre eux. Aussi essayèrent-ils par tous les moyens d'entraver les travaux qui étaient déjà d'une difficulté extrême à cause de la topographie des lieux.

Les zouaves ne restèrent que peu de jours à Aïn-Talazid ; ils étaient arrivés à Alger où ils devaient tenir garnison pour laisser passer les fortes chaleurs.

Les Beni-Salah avaient été châtiés également et le camp de Mouzaïa, qui n'était qu'un poste de campagne, fut évacué pour l'été. En dehors des travaux du télégraphe d'Aïn-Talazid, le Gouverneur avait fait commencer l'étude du tracé d'une route qui permettrait de tourner à l'est le col de Mouzaïa.

Cherchell, Miliana, Médéa enlevés à l'émir et occupés ; les *Hadjoute* anéantis ; les plus turbulentes tribus des montagnes atteintes et châtiées sur leur territoire même, l'ennemi vaincu partout où il s'était présenté ; tels étaient les résultats de la première campagne de 1840 et nous avons vu la large part que les zouaves y avaient prise. On espérait de plus que l'impuissance de l'émir à défendre ses villes affaiblirait considérablement son autorité et son prestige ; d'ailleurs, l'occupation même des territoires conquis lui enlevait une partie de ses contingents et non des plus mauvais.

Le 3 juillet, le colonel DE LA MORICIÈRE avait appris sa nomination au grade de maréchal de camp, laquelle datait du 21 juin. Il avait donc mis six ans, sept mois et dix-neuf jours pour parvenir du grade de capitaine à celui de général. « Il avait trente-quatre ans. Personne n'était plus brillant que lui sur le champ de bataille, personne ne savait mieux les secrets de la guerre d'Afrique, personne ne parlait arabe avec plus de facilité, personne enfin n'avait autant étudié la topographie et la statistique du pays. Il était doué d'une constitution très forte. Le duc d'Orléans, qui l'avait vu à l'œuvre, jugea combien il y avait intérêt à confier à de pareilles mains une partie principale de la tâche immense

que la France avait devant elle. Mandé à Paris auprès du roi, le général DE LA MORICIÈRE fut bientôt après nommé au commandement de la province d'Oran, où il arriva presque aussitôt. *(Le général de La Moricière par E. Keller)*.

« Le général DE LA MORICIÈRE a successivement étonné de sa valeur, les trois provinces de l'Afrique française et dans chacune les Arabes lui ont donné un surnom de guerre différent, croyant que le même homme n'avait pu suffire à tant d'exploits. C'est la témérité intelligente et l'activité curieuse en personne. Il se fera débarquer tout seul sur le rivage de Bougie pour reconnaitre la place ; puis, le plan levé, il saluera les balles qui l'accueillent et se rendra tout d'un trait à Toulon pour presser l'embarquement d'un corps expéditionnaire. A l'assaut de Constantine, où il monta le premier, il sautera par dessus une mine qui éclate ; au col de Mouzaïa, il franchira un précipice qui le sépare d'une redoute qu'il faut prendre. Il passera d'une arme à l'autre, comme il passe de Constantine à Oran, du littoral au désert, propre à tout, présent partout. Il ne s'arrête nulle part, pas même à Mascara où l'hiver et l'ennemi le bloquent, et où d'une garnison bloquée, il fait une colonne d'opérations actives. Il quittera la direction d'un bureau arabe pour prendre celle d'un régiment, mais dans l'intervalle, il se sera familiarisé avec la langue des Arabes afin de mieux connaitre leur caractère, afin surtout de surprendre le secret de leurs ruses et de leurs stratagèmes. » *(La guerre des Montagnes par F. Ducuing)*.

LA MORICIÈRE fut remplacé aux zouaves par le lieutenant-colonel CAVAIGNAC, l'ancien commandant du Méchouar de Tlemcen, ancien chef de bataillon du corps, le défenseur de Cherchell. Ce nouveau chef des zouaves était un homme droit et consciencieux, quoique susceptible et impressionnable. Il avait alors 38 ans ; il était peu expensif, il aimait peu à causer, mais malgré cela il ne laissait jamais son esprit oisif.

Son désintéressement et sa modestie étaient extrêmes, et

ces deux vertus donnaient à son caractère un côté antique. Il regardait l'obéissance comme un dogme sacré, mais son orgueil dépassait tout ce qu'on peut imaginer et c'est certainement par orgueil qu'il refusa en 1848, la dignité de Maréchal de France, lui fut alors offerte, et qu'il en priva également le général Changarnier. Son auteur favori était Plutarque ; il vivait, par la pensée, avec ses grands hommes et il y gagna une raideur et une froideur peu communes. Il était très résolu, d'un tempérament de fer, et l'odeur de la poudre le transformait en lion. Il s'occupait énormément du soldat, négligeant pour cela ses propres aises ; aussi les zouaves l'aimèrent-ils beaucoup malgré sa sévérité sur la discipline.

Il a été sévèrement jugé, surtout à cause de la haute position à laquelle il est parvenu. « Si l'armée avait eu à élire le colonel des zouaves, écrit le duc d'Aumale, son choix fut certainement tombé sur celui que le roi venait de nommer. L'héroïque défenseur du Méchouar de Tlemcen montrait depuis deux ans, dans le commandement difficile du 2e bataillon d'Afrique, toutes les qualités d'un excellent chef de corps et tous ceux qui l'avaient vu à l'œuvre admiraient son caractère énergique, son esprit plein de ressources et de courage qui, pour être calme toujours, ne laissait pas d'être entraînant. » Bugeaud disait de lui : « Cavaignac est un homme énergique, mais il connaît mal les Arabes ; il a le caractère un peu susceptible, mais il est soldat de devoir, de discipline et de probité ». « Rien n'est impossible au général Cavaignac dans la défense, lit-on dans *la guerre de montagne, (par F. Ducuing)*. Les longues épreuves militaires, c'est lui qui les accomplira en Afrique. Lorsqu'on ira débloquer quelque lointaine garnison, soit Tlemcen, soit Cherchell, c'est l'énergique figure du général Cavaignac qui vous apparaîtra toujours en tête de la garnison délivrée. »

M. P. de Castellane de son côté avait beaucoup pratiqué le général Cavaignac ; il en écrit ce qui suit dans *la vie militaire en Afrique* : « Absolu dans le commandement,

énergique dans l'action, lent à se décider, parce qu'il est lent à comprendre, mais cachant ce travail laborieux sous un silence solennel, et ne parlant que lorsqu'il est décidé, le général Cavaignac était estimé de tous, aimé de quelques uns' redouté par beaucoup. Ceux qui avaient eu des rapports avec lui étaient unanimes à reconnaître que, si l'on s'adressait à son cœur, cette dignité orgueilleuse dont il se plaisait à s'entourer disparaissait pour faire place à une bienveillance toute paternelle, mais ces moments d'oubli étaient rares. Le silence dans lequel vivait le général, et l'isolement qu'il se plaisait à créer autour de lui, exaltaient froidement son imagination, et le feu sombre de son regard indiquait un homme qui s'est cru toute sa vie voué au sacrifice, même lorsque les grades et les dignités de l'Etat venaient le chercher, car cette justice doit lui être rendue, ces grades il les a reçus, mais son orgueil était trop grand pour aller au devant d'eux. C'est ainsi que le général Cavaignac, à force de se créer un modèle et de le placer constamment devant ses yeux par le culte des souvenirs, préférant sa propre estime à l'opinion du monde, finissait par éprouver les sentiments les plus opposés à son caractère et à son instinct. Dans sa carrière militaire, le général Cavaignac avait donné de nombreuses preuves de sa froide obstination..... Au reste, le général Cavaignac ne manqua jamais à la guerre, lorsque la guerre lui offrit l'occasion de s'abandonner au danger et à la lutte. » (*La vie militaire en Afrique*).

Cavaignac était l'ami intime de La Moricière et rien n'empêche de supposer que celui-ci pendant son voyage à Paris, ne l'ait fait agréer pour son successeur dans le commandement des zouaves.

Cavaignac (Louis-Eugène), né à Paris le 15 octobre 1802 ; entré à l'école polytechnique en 1820 et à l'école d'application de Metz en 1822 ; sous-lieutenant au 2° du génie le 1er janvier 1825 ; lieutenant le 1er octobre 1826 ; capitaine le 1er octobre 1830 ; passe dans l'infanterie sur sa demande, com-

mande le bataillon provisoire de Tlemcen (1836-1837) ; chef de bataillon aux zouaves le 4 avril 1837 ; en non-activité le 7 juillet 1839 ; commandant du 2e bataillon d'Afrique le 22 janvier 1840 ; lieutenant-colonel des zouaves le 21 juin 1840 ; colonel le 11 août 1841 ; général de brigade en 1844 ; général de division en 1848 ; gouverneur général de l'Algérie le 24 février 1848 ; nommé ministre de la guerre le 20 mars 1848 (n'accepte pas), ministre de la guerre du 17 mai au 28 juin 1848 ; chef du pouvoir exécutif du 28 juin au 10 décembre 1848 ; admis à la retraite le 16 janvier 1852 ; était au siège du château de Morée ; avait été cité avant son entrée aux zouaves, à l'ordre du jour de la division d'Oran pour sa belle conduite au combat livré, le 27 mai 1833, sous les murs d'Oran, vers le blockhaus d'Orléans (Sidi-Mohattani) a été l'objet dans la suite de plusieurs autres citations ; premier commandant du Méchouar de Tlemcen ; blocus de Cherchell, où il fut blessé (1840) ; commandant supérieur de Médéa pendant le blocus de 1840-41 ; décédé en 1857. Le nom de Cavaignac a été donné à un village français situé à une vingtaine de kilomètres de Tenès.

Egalement à la date du 21 juin, CAVAIGNAC fut remplacé à la tête du 2e bataillon d'Afrique par le capitaine BLANGINI, des zouaves, qui lui même y fut remplacé plus tard par un capitaine des zouaves, M. GAUTHERIN.

A la même date du 21 juin, le commandant Regnault, nommé lieutenant-colonel du 48e de ligne, fut remplacé par le commandant Le Fjò, précédemment capitaine au 2e léger.

Dans le courant du mois d'août le Gouverneur avait fait approuver ses dispositions pour la reprise de la campagne. Plusieurs d'entre elles s'éloignaient du plan primitivement adopté. Ainsi l'on devait, dans le Tittery, approvisionner Médéa et Miliana pour six mois ; soumettre les tribus des environs de Médéa ; détruire Tazza, l'une des places de dépôt d'Ab el-Kader ; transporter ensuite le théâtre de la guerre dans la province d'Oran et occuper Mascara, tout en

couvrant le Sahel d'Alger, en tenant les Arabes en respect et en maintenant les communications. On pensait ainsi pouvoir opérer, au printemps de 1841, dans la vallée du Chélif où il s'agirait alors de harceler l'ennemi sans trêve, de le ruiner par tous les moyens possibles et de l'obliger ainsi à une complète soumission. Nous verrons plus loin que les circonstances ne permirent pas de pousser à bout la plus grande partie de ce nouveau programme.

Vers la fin d'août, tous les préparatifs étaient terminés pour les ravitaillements projetés et pour la campagne d'automne. Une première colonne, dont les zouaves ne faisaient pas partie, quitta Blida le 26 août et ravitailla Médéa sans incident.

Pourtant les zouaves qui étaient toujours à Alger, ne restèrent pas longtemps au repos, car, sur ces entrefaites, le camp de Kara-Mustapha avait été évacué et n'était plus gardé que par cinquante hommes du 58e de ligne, commandés par un officier. Cette petite garnison s'était retirée] dans le blockhaus du poste où elle ne tarda pas à être attaquée par des forces très supérieures, aux ordres de l'agitateur Ben-Salem. Il fallut envoyer un secours. Une colonne fut formée, le 18 septembre, et un bataillon de zouaves, aux ordres du commandant Le Flô, en fit partie (550 hommes, officiers compris).

Le 19 septembre, à 4 heures du matin, après avoir marché toute la nuit, les zouaves, qui tenaient la tête se trouvèrent en présence de l'ennemi et reçurent l'ordre d'attaquer sans perdre du temps. Trois compagnies, aux ordres du capitaine Gauthrrin, attaquèrent de front, passèrent l'Oued-Reghaïa sous le feu, se lancèrent ensuite à la bayonnette sur l'ennemi et le poussèrent jusque sur l'Oued-Boudouaou, où le chef de bataillon, avec trois autres compagnies cherchait à lui couper la retraite. Les six compagnies réunies continuèrent la poursuite qui ne s'arrêta que sur les premières crêtes des montagnes Kabyles. L'ennemi laissa sur le terrain cent-vingt-neuf morts, deux cents fusils, des

pistolets, des yatagans ; on lui prit onze guerriers, trente-cinq mulets, quarante-deux chevaux, des tapis, le cachet de Ben-Salem (etc.). Du côté français, il y eut une vingtaine d'hommes hors de combat ; aux zouaves le capitaine Gautherin et le zouave Le Couëdec furent seuls blessés, tant l'affaire avait été menée vigoureusement.

Furent cités à l'ordre du jour : le commandant Le Flô ; le capitaine Gautherin ; le sergent Crouillet ; le caporal Guillarmi ; les zouaves Pelletier, Jalabert et Le Couëdec. Voici un extrait du rapport au chef de bataillon, en ce qui concerne le zouave blessé : « Je signale également le zouave Le Couëdec (Marc) de la 5e du 1er, qui atteint d'un coup de feu dans la poitrine et renversé par cette balle, a eu pourtant la force de se relever, de poursuivre l'Arabe qui l'avait blessé, l'a atteint, tué, et est alors retombé sur le cadavre de son ennemi dont il a pris le fusil ». (Rapport du commandant Le Flô au général Changarnier).

Quant au capitaine Gautherin, il se fit amputer deux doigts sur le champ de bataille, sans avoir voulu quitter le commandement de son détachement. Ce brave officier fut nommé chef de bataillon à la légion étrangère à la date du 15 octobre ; il fut tué quelque temps plus tard à la tête du 2e bataillon d'Afrique (10 janvier 1841), dans une sortie sous Cherchell.

Dans les derniers jours de septembre, les zouaves quittèrent la garnison d'Alger pour celle de Blida, où ils arrivèrent le 28. C'était un acheminement vers Médéa où ils devaient être envoyés en novembre.

A partir de ce moment, la division d'Alger continue la série de ravitaillements commencé par celui de Médéa. Ces opérations ne purent être menées à bonne fin, qu'à l'aide de puissantes colonnes, dont les zouaves firent toujours partie. L'ennemi, en effet, se montrait partout en forces sur le passage des troupes. Les *Hadjoute*, réorganisés, d'un côté, Ben-Salem et ses cavaliers, de l'autre, ne cessaient de parcourir la Mitidja et d'inquiéter nos communications. Les

prédications des marabouts devenaient de plus en plus passionnées et c'est une véritable guerre de religion, la guerre sainte (*Djihad*) qu'Abd-el-Kader va soutenir contre nous. C'est du moins le manteau sous lequel il cachera son ambition effrénée et qui lui servira à abuser de la crédulité arabe pour recruter des soldats.

D'après le plan adopté, la seconde place à ravitailler était Miliana. La dyssenterie et la fièvre, jointes à l'ennemi, y avaient fait d'énormes ravages dans la garnison. Le bataillon de la légion étrangère, qui la formait, sur huit cents hommes, en comptait à peine cent cinquante de valides ; sept officiers étaient morts, dix durent être évacués sur les hôpitaux d'Alger. Ce bataillon fut remplacé le 4 octobre par un bataillon du 3e léger et envoyé à Cherchell pour se refaire au bord de la mer. Cette effrayante réduction d'effectif n'était pas particulière à la légion, tous les corps étaient affaiblis par les entrées aux hôpitaux. Les fièvres sévissaient lourdement, surtout dans les petits postes que le Maréchal avait conservés malgré leur inutilité et malgré les dispositions du plan de campagne.

Ces circonstances le firent revenir à de meilleurs sentiments pour le corps indigène, qui jusque là avait résisté à tout, malgré l'augmentation de service que leur imposaient les nombreux malades des corps français. Le maréchal en faillit venir à aimer les zouaves et à leur pardonner d'avoir sauvé malgré lui l'existence de ce corps. Il devait d'ailleurs être bientôt remplacé par un autre commandant en chef qui sut demander énormément aux zouaves, mais qui sut aussi les aimer et leur prouver son estime en maintes circonstances.

Donc, les deux bataillons sous les ordres du lieutenant-colonel Cavaignac, firent partie d'une colonne de 2000 hommes destinée à conduire un convoi considérable à Miliana, et qui était elle-même commandée par le général Changarnier. Elle se mit en route le 1er octobre et ne cessa d'être en butte aux attaques de l'ennemi. Il y eut des engagements, dont

quelques uns sérieux, à tous les passages de rivière, à l'Oued-Bourkika, à Karoubet-el-Ouzri, à Chab-el-Keta. Dans cette dernière affaire, le brave capitaine GAUTHERIN reçut encore une blessure. Le 1er octobre, la colonne prit son bivouac à Mouzaïa, et, le 2, sur l'Oued-el-Hammam.

Le 3, nouveaux combats dans la vallée d'Adelia et sur les hauteurs du Goutas ; bivouac sur l'Oued-Zeboudja. Enfin, le 4, le convoi pénétra dans Miliana, protégé par l'escorte, dont les éléments, après avoir chassé les Arabes de toutes les hauteurs environnantes, occupèrent celles-ci, jusqu'au départ. Le soir même, la colonne redescendit dans la plaine pour bivouaquer à la Kouba de Sidi-Abd-el-Kader, elle reprit le chemin de Blida dès le lendemain, 5 octobre.

L'ennemi selon son habitude, se mit aussitôt à attaquer l'arrière-garde, dont faisait partie le 1er bataillon de zouaves.

Une des compagnies, la 5e du 1er, capitaine MEYER, fut pendant un moment, complètement entourée, et ne dut son salut qu'à l'énergie et au sang-froid de son capitaine. Celui-ci prit hardiment l'offensive et, par trois fois, il chargea l'ennemi qui pourtant ne céda pas, malgré ses pertes. Mais la fermeté du capitaine MEYER avait donné au commandant RENAULT le temps de la faire dégager par la compagnie FRÉMY, 3e du 1er. Les pertes furent assez sensibles puisque l'on compta 2 tués et 37 blessés. Parmi ces derniers se trouvaient : le commandant RENAULT (coup de feu à la tête) ; le capitaine adjudant-major DANTIN (coup de feu au flanc droit) ; les sous-lieutenants DOUMET (coup de feu à la fesse droite) et ESCALON (coup de feu au dos) ; l'adjudant GITAREUX (coup de feu à la poitrine) ; les sergents-majors MARTIN (Jean) (coup de feu au flanc droit) et ROZIER DE LINAGE (coup de feu à l'aine droite) ; le sergent MASSON (deux coups de feu, à la poitrine et au bras droit.

Furent cités comme s'étant particulièrement dististingués : les commandants RENAULT et LE FLÔ ; le capitaine MEYER ; le lieutenant MAYARD ; le sous-lieutenant ADAM ; le sergent MASSON (ordre général du 9 octobre 1840).

Le 5 octobre, le bivouac fut établi sur l'Oued-Souffaï, au delà du ravin de l'Oued-Boulan. Le lendemain 6, le 2e bataillon, à son tour, était d'arrière-garde ; il fut dès le matin, attaqué très vivement. Les compagnies tinrent bon et exécutèrent même un très vigoureux retour offensif dirigé par le commandant LE FLÔ. Une des compagnies, la 4e, commandée par le lieutenant OUZANEAU, étant flanc-garde de droite, fut entraînée dans un mouvement un peu trop excentrique, par suite de la disposition du terrain. L'ennemi crut avoir là une proie facile et, en effet, la position de cette compagnie était critique, les cartouches étant venues à manquer. Mais ceci n'était pas pour embarrasser les zouaves qui, *chacals* pour l'activité et, à l'occasion pour la ruse, étaient toujours des *lions* au combat : la bayonnette leur restait. Il se jetèrent sur les Arabes avec tant d'impétuosité que leur retour ne fut même plus inquiété. Dans cette journée, le sous-lieutenant BOUDET fut atteint d'un coup de feu au bras droit au moment ou sa compagnie débouchait dans la vallée de l'Oued-Djer ; le sous-lieutenant Vallembras reçut un coup de feu à la jambe gauche. Le soir, le camp fut établi sur le même emplacement que le 2, sur l'Oued-el-Hammam.

Le 7 octobre, la colonne rentra à Blida et les zouaves furent immédiatement et jusqu'au 27, employés aux travaux du poste d'Aïn-Talazid, dont la construction avait été commencée au mois de juillet, après les premiers ravitaillements de Miliana et de Médéa. Le dernier ravitaillement de Miliana avait coûté aux zouaves une perte totale de 15 tués et 80 blessés. Parmi ces derniers étaient : le commandant RENAULT ; le capitaine adjudant-major DANTIN ; le capitaine GAUTHERIN ; les sous-lieutenants DOUMET, ESCALON, BOUDET, VALLEMBRAS ; les sergents-majors MARTIN, ROZIER DE LINAGE ; les sergents SICARD, MUSTAPHA, MASSON, STANISLAS, ABDALLAH, ZUMON et LOCHET ; le fourrier de REUSSE. La colonne avait perdu en tout 42 tués et 260 blessés ; les zouaves comptaient donc un tiers des pertes totales.

Les citations suivantes avaient été accordées pendant cette expédition : les commandants Renault et Le Flô ; les capitaines Meyer, Bosc, Frémy, de Barral, Pelletier ; les lieutenants Ouzaneau, Mayard ; les sous-lieutenants Boudet, Adam, Vallembras ; et 49 sous-officiers, caporaux et zouaves, parmi lesquels les sergents-majors Rozier de Linage, Herblanc, Royer, Berthand, Huby, Lambert ; les sergents Sicard, Peureux, Masson, de la Carre, de Card, La Chambre, Valette, Mourrier ; les fourriers Robin du Villars, Delpech, Abadie. Les sergents Stanislas et Masson furent décorés le 26 novembre.

Masson devint plus tard officier. Il était petit de taille, mince alors, pas beau mais d'une bravoure éprouvée ; on le vit plus tard portant crânement le képi sur l'oreille. « Quel rata ! » s'était-il écrié en fonçant, le 5 octobre, au secours de la 5e du 1er. Le nom lui resta : on ne l'appela plus que le sergent « rata » ; plus tard, il devint le père « rata ». C'était d'ailleurs son mot favori et il traitait tout de rata. Une fois qu'il fut capitaine, le fourrier venait-il lui faire signer les pièces : « qu'est-ce que c'est encore que tout ce rata-là ? disait le père Masson. Y avait-il un faux mouvement à la manœuvre ou au combat : « Mais qui est-ce qui m'a donc encore f..... ce rata-là ? etc. » Il parla de suicide lorsqu'au moment du départ pour la Crimée il fut laissé à Oran, à cause de son âge.

Du 27 octobre au 1er novembre, nouveau ravitaillement, cette fois-ci à destination de Médéa et sous les ordres directs du Maréchal-Gouverneur. Comme toujours, l'ennemi ne cessa d'entraver la marche par ses attaques continuelles contre l'arrière-garde ; mais comme toujours aussi, la valeur des zouaves fut à la hauteur de l'acharnement et de la férocité des Arabes. Le corps perdit, dans le combat livré dans le bois des oliviers, 2 tués et 31 blessés. Parmi ces derniers se trouvaient le commandant Renault (coup de feu au genou droit) ; le capitaine Meyer (2 coups de feu, au bras gauche qui a été traversé, et au pied droit) ; le sous-lieute-

nant TROYON (coup de feu ayant traversé la cuisse droite). Des citations pour leur belle conduite furent accordées aux capitaines BOSC, MEYER, (ce dernier décoré le 10 janvier 1841) ; aux sergents-majors HERBLANC, BERNARD. (*Ordre général du 1er novembre 1840*). Le convoi entra à Médéa le 29 octobre ; le 2 novembre, l'armée était rentrée à Blida sans autre incident.

Du 5 au 11 novembre, autre ravitaillement de Miliana. Les zouaves en furent et eurent là encore l'occasion de s'y signaler, notamment pendant le retour de la colonne. Le Gouverneur, qui commandait en personne, espérait du même coup rencontrer l'émir qu'on signalait comme s'étant dirigé avec ses bataillons réguliers, vers la vallée supérieure du Chélif. La route fut prise par le col du Gontas. L'armée n'aperçut qu'une seule fois des cavaliers ennemis, qui s'éloignèrent sans combattre. Des Kabyles, dont le territoire était traversé, tirèrent de loin quelques coups de fusil. Le convoi entra le 8 dans Miliana : la ville fut trouvée en excellent état de défense quoique la garnison eut encore énormément souffert. Dès le 9, l'armée reprit le chemin de Blida sur trois colonnes pour mieux parcourir le pays et châtier le tribus qui bordaient la Mitidja de ce côté et qui exerçaient contre la plaine des actes de brigandage depuis trop longtemps impunis.

Les *Righa*, notamment, virent leur territoire complètement ravagé par les zouaves. Le 10 novembre fut marqué par un combat acharné contre les *Beni-Menad*. Deux compagnies du 2e bataillon furent un moment très-sérieusement compromises au passage du Chab-el-Keta. Le commandant LE FLÔ ne craignit pas de traverser tout seul, au galop, le terrain occupé par les Arabes, pour diriger lui-même les mouvements de ces deux compagnies.

Par un facheux mal entendu, la compagnie BOSC avait quitté, avant le moment indiqué, une position importante que le colonel CAVAIGNAC se vit obligé de faire réoccuper. « Lancée au pas de course, la compagnie escalade la colline

et, comme d'HARCOURT débouchait le premier, une balle lui cassa la tête. L'engagement fut très vif; d'un côté l'on arrivait par un sentier que les pluies d'orages avaient profondément creusé. Trois zouaves, un fourrier, un sergent nommé RAZIN et un caporal indigène, un Kabyle, prenaient ce chemin. Près d'atteindre au sommet de la crête, le vieux sergent décoré se voyait devancé par le fourrier plus jeune et plus ingambe. « Ah çà ! conscrit, lui cria-t-il, est-ce que tu as la prétention de passer avant moi ? Fais place à ton ancien et vivement.» l'autre lui répond : «C'est juste,» et se place derrière. Il n'avait pas fait trois pas que RAZIN tombe mort. Le fourrier s'élance, une balle le couche à côté du sergent. Le caporal *Kabyle* court vers lui : «Enlève RAZIN, crie le fourrier, je me sauverai bien seul »; et comme le caporal chargeait le cadavre sur ses épaules, une balle le tue raide. Le fourrier alors se précipite sur le vieux sergent, lui enlève sa croix ; et bien que grièvement blessé, il parvint en se glissant à travers les broussailles, à rejoindre le bataillon, puis remettant la coix au commandant : « Vous le voyez mon commandant, si je ne l'ai pas rapportée, c'est que je suis moi-même blessé ; mais du moins j'ai sauvé sa croix. » Et il montrait son bras, qui pendait sans mouvement à son côté. (*Souvenirs de la vie militaire en Afrique.*)

Le sous-lieutenant d'Harcourt était un ancien sous-officier du corps, dont le sergent Razin était un des plus anciens serviteurs. Le lieutenant-colonel Cavaignac annonça leur mort par la voie du rapport, dans les termes suivants : « Dans la journée du 10 novembre, le jeune d'Harcourt, sous-lieutenant au corps, et le vieux sergent Razin, de la 4e compagnie du 1er bataillon, sont morts en abordant l'ennemi, en devançant les plus braves. Le lieutenant-colonel recommande leurs noms à la mémoire des officiers, sous-officiers et soldats du corps. Il les donne aux jeunes-gens pour exemple et pour glorieux modèles.»

Cette façon d'agir et de telles paroles ne pouvaient qu'augmenter encore l'émulation dans un corps où elle était déjà

poussée si loin. Il est digne du chef de rendre ainsi hommage à la valeur et certes l'exemple indiqué dans l'ordre du 21 novembre 1840 ne fut pas perdu pour les jeunes zouaves ; ils en ont fourni la preuve dans maintes circonstances. Le sous-lieutenant d'Harcourt avait été admis à l'école spéciale militaire de Saint-Cyr, qu'il quitta pour s'engager aux zouaves ; il avait été cité à l'ordre du jour pour sa belle conduite à la prise des redoutes du col de Mouzaïa, le 12 mai 1840 ; il était alors sergent-fourrier au corps. Il était fils du duc d'Harcourt qui, presque à la même époque, apprenait la mort d'un autre de ses fils, officier de marine, victime lui aussi de son dévouement à ses devoirs.

Le 11 novembre tout le monde rentra à Blida, on avait reconnu la veille l'ancien poste romain d'*Aquae Calidae*. Au passage de l'Oued-Djer, on avait aperçu environ 2,000 cavaliers arabes précédés par une ligne de tirailleurs, mais on n'avait pu réussir à les amener à combattre.

Cette expédition de quelques jours coûta aux zouaves 5 tués, dont le sous-lieutenant d'Harcourt et le sergent Razin (10 novembre à Chab-el-Keta), et 59 blessés, dont le capitaine de Barral ; le lieutenant Martin (Claude) ; le sergent-major Lambert (10 novembre; coup de feu à la hanche droite); les sergents La Chambre, Valette et Vier (7 novembre ; coup de feu). Des citations furent accordées aux capitaines Bosc et de Barral ; au lieutenant Gautier ; au sous-lieutenant Morse, et à vingt sous-officiers, caporaux et zouaves.

Les zouaves étaient rentrés à Blida le 11 novembre, après avoir traversé et ravagé le pays des *Beni-Menad* ; le 15 décembre ils furent désignés pour tenir garnison à Médéa. Le Maréchal Valée, en effet, pour éviter à Médéa, pendant l'hiver, les désastres qui avaient signalé l'été à Miliana, ne voulut envoyer dans cette garnison éloignée et isolée « que des hommes endurcis qui trouvassent dans l'esprit de corps et dans l'honneur attaché à leur nom la force nécessaire pour résister à toutes les privations, à toutes les souffrances de l'isolement. »

Les zouaves arrivèrent à Médéa sans encombre le 18 décembre, avec un convoi de vivres, et y remplacèrent le 23e de ligne. Les deux bataillons sous les ordres des commandants RENAULT et LE FLO, comptaient chacun 500 hommes. Le lieutenant-colonel CAVAIGNAC fut nommé commandant supérieur de la place.

A Médéa les souffrances ne furent guère moindres pour les zouaves qu'elles n'avaient été à Miliana pour la légion. Il fallut trouver mille expédients pour rendre l'existence supportable. L'esprit industrieux et inventif des zouaves leur aguerrissement, leur constance et leur abnégation dans les privations, leur furent encore une fois d'un grand secours et leur évitèrent les maladies qui avaient décimé la garnison de Miliana. Ils se mirent à filer de vieilles étoupes pour en faire des chaussettes et se garantir du froid qui se faisait cruellement sentir ; ils fabriquèrent des espadrilles pour remplacer la chaussure usée ; ils préparèrent des peaux pour les ressemelages et les autres réparations ; ils coulèrent de l'huile de pieds de bœuf qui leur servit à la fois pour les armes et pour le luminaire ; ils créèrent un jardin potager sous la direction du capitaine adjudant-major PEYRAGUEY. Ils transforment en paillasses des vieux sacs d'administration qu'ils remplissent d'herbes sèches ; de vieilles laines trouvées dans la ville sont étendues et piquées entre deux toiles et forment ainsi de petits matelas. Ils font aussi des guêtres avec de vieux sacs et des côtes de bœuf qu'un zouave, ouvrier boutonnier, transforme en boutons. « Rien de plus original que l'aspect de ces ateliers, où de vieux grognards, de vieux zouaves aux longues moustaches, à la barbe épaisse, au teint bronzé, balafrés de cicatrices, filent gaiement comme de vieilles femmes. C'est vraiment une vaillante troupe, bonne au danger, bonne à la fatigue, qu'une situation difficile n'embarrasse jamais ; bien commandée elle fera toujours des prodiges. »

Cinquante hamacs furent distribués par compagnie et chacun reçut un sac et une couverture de campement. Le

casernement était dans un état déplorable, l'hôpital n'était qu'une masure ; heureusement les vivres étaient de bonne qualité et il existait un troupeau. Dès le second jour après l'arrivée dans la place, les travaux furent commencés : des ouvriers d'art, pris dans chaque compagnie, se mettent à l'œuvre et Médéa changera bientôt d'aspect.

Plus d'une fois, des zouaves indigènes se dévouèrent pour aller porter la correspondance à Blida. Presque tous réussirent dans ces périlleuses tentatives. Le zouave Ben-Cherqui, entre autres, fit plusieurs fois le voyage, tantôt seul, tantôt avec un de ses camarades. A chaque instant, l'alarme était donnée et il fallait courir aux armes. Mais le lieutenant-colonel Cavaignac, disposant de forces respectables, n'était pas d'humeur à se résigner encore une fois à une occupation passive comme celle du Méchouar de Tlemcen et celle de Cherchell. Il résolut, au contraire, de donner de l'air à la place. Il voulut prouver aux tribus hostiles qu'il n'y avait pas de retraites inaccessibles à une troupe française, encore moins aux zouaves, et leur montrer, en outre, que la protection de l'émir ne les garantirait pas contre les coups que le nouveau commandant de Médéa allait leur porter.

Dès le premier jour, il avait lui-même pointé un canon, et prenant pour limite le point de chute de projectile, il avait fait défense aux Arabes de franchir cette sorte de frontière. Elle ne fut violée qu'une seule fois, le 5 février 1841, et nous verrons bientôt de quelle façon les assaillants furent reconduits. Quand les vivres diminuaient, on faisait une sortie, suivie de razzia.

Une première razzia fut opérée le 29 décembre sur la tribu des *Ouzéra-Gharaba*. Le lieutenant Ouzaneau y fut mortellement blessé : son nom fut donné à une des redoutes de la place et du plateau sur lequel elle était construite s'appelle encore aujourd'hui le *plateau Ouzaneau*. Une colonne commandée par le lieutenant-colonel, était sortie de la place le 29. Grâce à un temps brumeux, les douars purent être surpris et furent incendiés : 30 Arabes furent tués les armes à

la main, 18 furent faits prisonniers. La colonne rentra le même jour ramenant avec elle 15 bœufs, un troupeau considérable de moutons, 20 chevaux ou mulets (*Ordre général du 23 janvier 1841.*) L'ordre cite comme s'étant distingués, les commandants RENAULT et LE FLÔ et le capitaine FRÉMY. Parmis les blessés se trouvaient le lieutenant MARTIN (coup feu au nez) et le sergent HAMET-BEN-MOHAMED-DJENADI, qui fut plus tard officier au corps.

Le 1er janvier au matin, l'on reçut des nouvelles d'Alger par le sergent STANISLAS, chevalier de la Légion d'Honneur. Ce sous-officier avait été retenu à l'hôpital par une blessure reçue en octobre, pendant le ravitaillement de Miliana. Il était un peu mauvaise tête et, s'étant fait punir à Alger, il estima qu'un chevalier de la Légion d'Honneur ne devait pas aller à la salle de police et qu'il valait mieux filer sur Médéa. Le voilà donc en route, seul, sans armes, la canne à la main, en tenue de zouave, traversant le Sahel, la Mitidja et l'Atlas et frappant un beau matin aux portes de Médéa. *Audaces fortuna juvat.* Il avait laissé sa croix à Alger, ne voulant pas qu'elle devienne, en cas d'accident, un trophée pour les Arabes. « Passe encore pour ma tête, disait-il, mais, quant à ma croix, c'est autre chose. » Le lieutenant-colonel, naturellement, lui pardonna et la faute commise à Alger et la périlleuse expédition qu'il venait d'accomplir.

1841

Médéa. — Miliana. — Les ravitaillements. La remise du Drapeau.

Une opération heureusement conçue et habillement dirigée par le lieutenant-colonel Cavaignac, eut lieu dans la nuit du 16 au 17 janvier 1841 (1). Le détachement fut divisé en deux fractions : la colonne d'opérations, aux ordres du commandant Le Flô, et la réserve, commandée par le lieutenant-colonel. On prit les armes à deux heures du matin et le départ eut lieu après que les recommandations suivantes eurent été faites : Silence absolu, toujours, et de toute manière, étouffer la toux dans les plis du turban, pas de pipes; si l'on reçoit des coups de fusil pendant la marche, conserver le silence, ne pas riposter, doubler le pas, faire des prisonniers et ne tuer qu'à la dernière extrémité, s'occuper du troupeau.

Cette sortie surprit les tribus d'*Aouara* établies sur le camp même d'El-Berkani, khalifa de l'émir. L'ennemi ne

(1) Au premier janvier 1841, l'effectif de l'armée d'Afrique était de 78,989 hommes, y compris les troupes indigènes et auxiliaires.

tout pas ; il fut poursuivi et finalement atteint dans les montagne des *Righa*. A 8 heures du matin, le détachement Le Flô présentait au lieutenant-colonel, 32 prisonniers, 150 bœufs, 10 bêtes de sommes, 1,500 moutons ou chèvres, après avoir tué, en outre, une vingtaine d'Arabes. (*Ordre général du 27 janvier 1841*.)

Chaque compagnie reçut vingt moutons de gratification, chaque officier deux chèvres laitières ; les sous-officiers de chaque compagnie eurent un cadeau pareil. Le reste fut remis à l'administration des vivres : c'était l'abondance pour longtemps.

Les zouaves, qui étaient au nombre d'environ cinq cents, n'avaient eu que six blessés, dont le lieutenant Martin (coup de feu à la jambe droite) et le sergent Cambon (coup de feu à l'épaule gauche). Furent cités à l'ordre de l'armée du 27 janvier 1841 : le commandant Le Flô, le capitaine adjudant-major Peyraguey, les capitaines Paer et d'Autemarre-d'Ervillé, le lieutenant Mayard, le sous-lieutenant Saunier, l'adjudant Colomer, les sergents-majors Martin (Jean) et Bertrand, les sergents Bader, Charre et Hamet-ben-Mohamed-Djenadi.

Pendant le retour de l'expédition, l'ennemi avait fait plusieurs efforts pour rentrer dans ses pertes ; tous avaient été sans succès. Le sergent-major Martin (Jean), cité plus haut fut nommé sous-lieutenant au corps à la date du 8 juin.

Le 15 février, les Arabes, fanatisés par les prédications des marabouts, s'approchèrent tellement de la place qu'ils réussirent à envoyer des projectiles sur le mur d'enceinte. Cette fois, les deux bataillons sortirent ensemble, au nombre de 550 hommes environ ; ils emmenaient deux pièces de canon de montagne. C'était plus qu'il n'en fallait pour chasser au loin l'ennemi, qui se composait de huit à neuf cents réguliers, et qui avait cependant montré une velléité stratégique en tentant une diversion sur le côté opposé à l'attaque principale, au moyen d'un corps considérable de Kabyles. L'ennemi fut reçu là avec une égale vigueur et là-

cha pied définitivement, toujours poursuivi par le feu de l'artillerie. Cette action ne coûta aux zouaves qu'un tué et dix-sept blessés, dont le capitaine Frémy (coup de feu au bas ventre) et le sergent Ali-ben-Mohamed ; mais les faits de guerre les plus brillants ne sont pas toujours ceux qui coûtent le plus de monde. L'ordre général de l'armée du 17 février cite : le commandant Renault, les capitaines Frémy et Paer, les sergents Charre, Royer et Ali-ben-Mohamed. La journée avait coûté aux Arabes des pertes considérables.

C'est à Médéa que le corps apprit l'arrivée à Alger du drapeau depuis si longtemps promis aux zouaves. Le lieutenant-colonel Cavaignac, par un ordre du jour, « s'empresse de porter cette heureuse nouvelle à la connaissance des officiers, sous-officiers et zouaves. Les uns y verront la récompense justement désirée de longs et glorieux services. Les autres se feront dire ce qu'il en a coûté pour le conquérir et penseront bien à ce qu'il doit en coûter encore pour le conserver et s'en montrer toujours dignes. Tous se réuniront dans un sentiment unanime d'un dévouement énergique à la gloire de nos armes en Afrique, à l'honneur du corps dont la constitution vient de recevoir une dernière sanction. » La remise effective n'eut lieu qu'au mois d'avril 1841.

Pendant les jours de répit que l'ennemi leur laissait, les zouaves s'occupèrent aux travaux de la place et à la création de jardins potagers qui existent encore aujourd'hui. Leur industrie leur permettait ainsi d'améliorer et de varier leur ordinaire et de n'en être pas réduits uniquement aux denrées fournies par l'administration.

Le séjour à Médéa donna lieu à quelques scènes plaisantes. Les factionnaires se prirent plus d'une fois à lier conversation avec les éclaireurs ennemis, engageant ceux-ci à se soumettre et à quitter le service de l'émir où ils ne recevaient que des coups et ne vivaient que de misères. La réponse de ces gens fut toujours la même : ils n'auraient pas demandé mieux que de venir à nous, mais ils craignaient le départ des troupes françaises et la vengeance consécutive d'Abd-

21 juin : le colonel DE LA MORICIÈRE est promu maréchal de camp ; le commandant CAVAIGNAC, du 2e bataillon d'Afrique, est promu lieutenant-colonel du corps des zouaves, emploi vacant ; le commandant REGNAULT (Lucien) est promu lieutenant-colonel du 48e de ligne ; le capitaine adjudant-major DE LADMIRAULT est promu chef de bataillon aux tirailleurs d'Orléans et le capitaine BLANGINI au 2e bataillon d'Afrique ; le capitaine LE FLÔ, du 2e léger, est promu chef de bataillon au corps, en remplacement de M. REGNAULT ; le lieutenant DANTIN est nommé capitaine adjudant-major en remplacement de M. DE LADMIRAULT ; le lieutenant LEPOITEVIN est promu capitaine, en remplacement de M. BLANGINI ; le sous-lieutenant adjoint au trésorier ,BLAISE, et les sous-lieutenants PELLÉ, MAYARD sont promus lieutenants en remplacement de MM. PELLETIER, LEPOITEVIN et DANTIN ; les sergents-majors ESCALON, VALLAMBRAS, JEANNINGROS (Pierre) et le sergent-fourrier D'HARCOURT sont nommés sous-lieutenants au corps en remplacement de MM. BLAISE, MAYARD, JAURY et PELLÉ. Le capitaine DE VIEL-CASTEL passe dans l'intendance. Le sergent-major MARIN passe sous-lieutenant au 58e de ligne.

25 juillet : le lieutenant MEYER est promu capitaine en remplacement de M. DE VIEL-CASTEL.

9 août : les sous-lieutenants OUZANEAU et LYON sont promus lieutenants en remplacement de MM. COURNET, décédé, et MEYER ; le sergent-major VALENTIN est nommé sous-lieutenant en remplacement de M. CROS, décédé.

27 août : le capitaine MAISSIAT, passe chef de bataillon au 41e de ligne·

31 août : le sergent Berthier (Alexandre) est nommé sous-lieutenant en remplacement de M. Ouzaneau.

13 septembre : le sergent-major Morse, du 38e de ligne, est nommé sous-lieutenant au corps en remplacement de M. Lyon.

16 septembre : le lieutenant Frèche est promu capitaine au corps en remplacement de M. Maissiat.

24 septembre : M. Ali-ben-Hadj-Mohamed est nommé interprète auxiliaire au corps.

30 septembre : le sous-lieutenant porte-drapeau Tournier est promu lieutenant en remplacement de M. Frèche.

30 octobre : les capitaines Lepoitevin et Vergé passent, le premier au 59e de ligne par permutation avec M. d'Autemarre-d'Ervillé, le second au 48e de ligne par permutation avec M. Paer.

15 octobre : le capitaine Gautherin est promu chef de bataillon à la Légion étrangère.

24 octobre : le capitaine Dufour-de-Montlouis passe au 5e bataillon de chasseurs à pied.

28 octobre : le lieutenant Bazire est promu capitaine en remplacement de M. Gautherin.

11 novembre : l'interprète auxiliaire Ali-ben-el-Hadj-Mohamed est promu interprète de 3e classe au corps.

16 novembre : le lieutenant Gautier est promu capitaine en remplacement de M. Dufour-de-Montlouis ; le lieutenant Gromel remplace M. Bazire.

23 décembre : l'adjudant Colomer passe sous-lieutenant au 75e de ligne.

27 décembre : le sous-lieutenant Adam est promu lieutenant en remplacement de M. Gautier.

30 décembre : le capitaine Gautier passe au 10e bataillon de chasseurs à pied par permutation avec M. Franceschetti

En 1840, les nominations suivantes avaient eu lieu dans la Légion d'Honneur :

21 juin : le commandant Renault et le capitaine Bosc, sont promus officiers ; les capitaines de Barral et Vergé et le sergent Bérard sont nom- chevaliers.

29 juillet : le sous-lieutenant Doumet est nommé chevalier.

21 août : le lieutenant Mayard est nommé chevalier.

4 novembre : le lieutenant Jaury est nommé chevalier.

Au 1er janvier 1841, le cadre des officiers était donc le suivant :

MM. Cavaignac, lieutenant-colonel ;
Renault, chef de bataillon ;
Le Flô, id. ;
Abadie, major ;
Peyraoubt, capitaine adjudant-major ;
Dantin, id. ;
Guibert, capitaine trésorier ;
Dando, capitaine d'habillement ;
Eichaker, chirurgien aide-major ;
Lyon, interprète.

Capitaines :

Bosc,
d'Autemarre-d'Ervillé,
Molette de Morangiès,
Frémy,
de Barral,
Paer,
Franceschetti,
Paute,
Pelletier,
Meyer,
Frèche,
Bazire.

Lieutenants :

Martin,
Clever,
Bertin,
Gromel,
Jaury,
Mayard,
Pellé,
Blaise.
Lyon,
Tournier,
Adam,

Sous-Lieutenants :

Doumet,	Galat,	Valentin,
Troyon,	Escalon,	Berthier,
Boudet,	Vallambras,	Morse,
Saunier,	Jeanninghos,	Royer, (du 2

janvier 1841.)

Au commencement de 1841, la tranquillité régnait dans la province d'Alger. Dans la province de Tittery, l'occupation de Médéa et de Miliana avait donné aux Arabes la mesure de nos moyens et porté une forte atteinte à la puissance d'Abd-el-Kader. Cependant l'émir occupait encore des positions d'où il lui était facile de troubler notre occupation ; il conservait des forces d'autant plus imposantes et plus redoutables que leur mobilité était plus grande.

Le 22 février, était débarqué à Alger le lieutenant-général Bugeaud, nommé gouverneur général de l'Algérie par ordonnance royale du 29 décembre 1840 (1). C'est ce même général qui avait conclu, en mai 1837, le funeste traité de la Tafna, lequel avait plus fait pour Abd-el-Kader que vingt victoires. Il lui fallait abattre à présent la puissance qu'il avait imprudemment élevée et il avait sans doute à cœur de prendre une revanche. Le général avait étudié, pendant les quatre années qui venaient de s'écouler, la question d'Afrique et il paraissait fermement résolu à reprendre à l'émir ce qu'il avait cru un jour devoir lui abandonner.

Le nouveau gouverneur arrivait du reste avec la mission de poursuivre la destruction de la puissance d'Abd-el-Kader. Dans ce but, l'occupation de Muscara, avec une force agissante, était considérée comme essentielle et Mostaganem va être appelé à devenir base d'opération dans la province d'Oran. C'est de là que partira le 2e bataillon de zouaves, lorsqu'il aura été envoyé dans cette province, pour prendre part aux opérations qui y seront entreprises, d'abord sous la

(1) Voir la note 18, à l'appendice n° 1.

direction personnelle du Gouverneur et ensuite sous celle de l'ancien colonel des zouaves, le général de la Moricière. Le gouverneur devait faire évacuer tous les postes qui ne paraissaient pas d'une importance assez réelle pour que leur abandon put produire un effet fâcheux, comme l'avait fait celui d'un certain nombre de postes en 1839.

Sans autre forme de procès, et par la nomination même du nouveau gouverneur, le chiffre de l'armée d'occupation fut porté, à l'ouverture de la campagne du printemps, à 73.500 hommes et à 13.500 chevaux. Ce chiffre n'était, au 1er janvier, que de 65.840 hommes et 11.590 chevaux. Il y eut, pour la campagne d'automne, une nouvelle augmentation de cinq bataillons, environ 4.500 hommes.

En mettant des forces aussi considérables à la disposition du gouverneur général, le ministre de la guerre précisa, dans ses instructions, que l'intention du gouvernement était, malgré les hésitations des chambres, de conserver les places de Cherchell, Médéa et Miliana, et donner aux ouvrages défensifs les développements que les localités pouvaient permettre, afin que les troupes pussent s'y livrer à divers genres de culture dont le produit viendrait augmenter les ordinaires. C'était la consécration du système de jardins potagers que les zouaves avaient inauguré à Coléa et qu'ils mettaient, en ce moment même, en pratique à Médéa. A Guelma, plus tard le 3e bataillon mit en valeur un jardin d'un hectare.

En conséquence des intentions du ministre, un arrêté du Gouverneur décida, sous la date du 3 février, que des terrains situés à proximité des camps permanents seraient remis aux corps de troupe qui y étaient établis, pour être cultivés par eux au profit de la masse et de l'ordinaire. Un arrêté subséquent du 21 avril affecta trente hectares, par régiment ayant son dépôt dans le camp, sous la condition de ne pas gêner les cultures civiles.

Donc, avec Bugeaud et dès ses débuts, tout le système pratiqué en Afrique depuis le débarquement va être profondément modifié. Plus de camps malsains ni de blockhaus où

les hommes périssaient de fièvres et d'ennui sans rendre les services qu'on pouvait attendre d'eux ; mais de bonnes garnisons dans les principaux centres. Ceux-ci devaient être toujours bien approvisionnés de manière à pouvoir sans cesse faire rayonner autour d'eux de petites colonnes mobiles, très légères. Plus de lenteurs ni de tergiversations. L'offensive succède résolûment au système de défensive si longtemps prôné. On fermera aux Arabes tous les marchés et on les poussera à la soumission par la ruine, la misère et le mécontentement du peu de protection offert par l'émir. L'ennemi, tenu à distance, sera sans cesse menacé dans ses seuls biens, les moissons et les troupeaux. Il sera contraint de rester, à son tour, sans cesse sur la défensive et de s'appauvrir à chaque jour. Il se soumettra donc forcément partout où il se sentira susceptible d'être atteint par nos armes. L'idée des colonnes mobiles à fournir par les grosses garnisons ou par de grands camps retranchés établis en des points convenables, avait d'ailleurs déjà été émise par le maréchal Clauzel, auquel il manqua seulement le temps pour la mettre à exécution. (*Lettre au général Rapatel du 2 août 1836*). Cette idée fut reprise dans les plans du maréchal Valée et ne passa dans la pratique qu'avec Bugeaud.

Les colonnes se composeront habituellement de trois ou quatre bataillons d'infanterie, de deux escadrons de cavalerie, de quelques pièces d'artillerie de montagne — généralement deux — du convoi et des cavaliers du goum pour le service d'exploration et de correspondance. Les fantassins, si chargés jusqu'alors, n'auront plus à porter que leurs vivres et leurs munitions et les ustensiles de campement : plus d'effets de rechange dans le sac, le peu de durée des expéditions permettant de s'en passer. La viande suivra sur pied. La cavalerie également fut complètement équipé à la légère.

Jusqu'à cette époque, nous le répétons, hommes et chevaux avaient été très chargés en certaines circonstances ; quelquefois les choses étaient poussées à l'excès. Pendant la

marche sur Constantine, en 1837, un général venu de France tout exprès, voulant adresser une parole d'encouragement à un soldat indigène du corps des zouaves, où déjà cependant l'on évitait sagement de trop charger les hommes, et le consoler de l'immense poids que les nécessités de l'expédition avaient obligé d'imposer à chacun, lui disait : « courage zouave ! — Moi, répondit le troupier, moi pas zouave, moi chameau ». Pendant longtemps on a appelé le soldat d'Afrique le *soldat-chameau*.

Les éléments constitutifs de ces colonnes étaient triés avec un soin extrême. On choisissait non seulement les corps qui devaient concourir à leur formation, mais encore on calculait minutieusement le nombre d'hommes qu'il fallait pour rendre possibles la marche et le combat. Les chasseurs d'Afrique marchaient en tête : lorsque la tribu poursuivie était en vue, ils prenaient le galop et la forçaient à s'arrêter pour combattre ; cela donnait aux zouaves, qui suivaient, le temps d'arriver pour achever le combat. Les spahis, disposés sur les flancs, exécutaient ensuite la poursuite pendant que le train des équipages chargeait les dépouilles des fuyards.

Le campement en carré fut définitivement adopté, l'infanterie formant les quatre faces, en avant desquelles étaient établies les grand'gardes ; l'artillerie, la cavalerie, l'ambulance et le convoi dans l'intérieur du camp.

L'ordre de marche était généralement le suivant : cavalerie, infanterie, artillerie, ambulance, convoi, troupeau, arrière-garde ; les flancs étaient gardés par l'infanterie ou par la cavalerie, selon le cas. Des haltes de 15 à 20 minutes étaient faites toutes les heures, et une grand'halte, d'une heure, se faisait généralement vers le milieu ou les deux tiers de l'étape. A cette grand'halte les troupes déjeunaient avec du café dans lequel on trempait le pain, plus souvent le biscuit, ou avec une soupe à l'oignon, suivie d'un café. En arrivant au bivouac on faisait la soupe à la viande, mais la portion de viande était souvent conservée pour être mangée

le lendemain avant le départ. Avant de partir, le matin, on prenait généralement un café et, souvent, l'on mangeait la viande ou le riz cuits la veille, ou encore la *turlutine* (biscuit pilé mêlé au café).

Fallait-il, pendant la marche, pousser un mouvement rapide dans une direction quelconque, immédiatement les bagages, le convoi, tous les *impedimenta* étaient réunis en une position convenable et mis sous la garde d'une partie de l'infanterie, ou de la cavalerie, lorsque le terrain ne permettait pas d'utiliser autrement les services de celle-ci. Le reste de l'infanterie déposait les sacs et filait avec la cavalerie, quelquefois avec l'artillerie, d'autres fois toute seule, selon le terrain et l'objectif. Le fantassin, équipé à la légère, ne portant plus que ses armes, ses munitions, ses vivres, la tente-abri en sautoir, partait allègrement et arrivait à faire des marches extraordinaires, malgré les circonstances les plus défavorables.

C'est de cette époque que date la véritable consécration de la réputation des zouaves. Le nombre des indigènes avait considérablement diminué par la formation des bataillons de *Turcos*, et il en était résulté plus de confraternité, d'entente et de cohésion. Le zouave devient le vrai soldat d'Afrique. Si, en plein jour, à la face du soleil, il est la personnification de la brillante furie française, il sait aussi, la nuit, se montrer plus rusé, plus patient, plus silencieux que le plus fin voleur du désert. Ainsi que le chacal, il semble se mouvoir la nuit plus facilement que le jour, de là le surnom qu'il accepte, dont il se glorifie, au point que le surnom de *chacal* devient bientôt synonyme de zouave.

Et en donnant aux zouaves le surnom de chacal, on a eu en vue, non pas tant la sauvagerie de leurs mœurs, ainsi qu'on pourrait le croire, mais bien plutôt leur infatigable activité. Dans les expéditions difficiles et pénibles, au milieu des plus dures privations, dans les temps pluvieux et par les chemins défoncés, comme sous les coups d'un soleil ardent, par la poussière brûlante que soulève le vent du sud, partout et

toujours le zouave marchait avec ardeur à l'ennemi ; il franchissait les ravins, escaladait les rochers, pour surprendre, à l'aube, la tribu à razzier ; ou bien, il prenait sa course rapide à la poursuite de l'ennemi fuyant dans la plaine. Et, après sa journée si bien remplie, on le trouvait frais et dispos, alors que les troupes nouvellement arrivées de France, succombaient à la fatigue. Les plus cruels ennemis, en Afrique, et les plus constants, sont les éléments, les fatigues, les intempéries, les maladies : le zouave luttait contre eux par la patience, la résignation et la froideur de sa force morale. La gloire, l'ambition, le désir d'avancer, sont un stimulant pour les gens d'éducation dont les passions remuent le cœur; mais que reste-t-il au soldat pour le tirer de l'engourdissement et de sa résignation monotone ? Quel appât, quel désir pourront soulever en lui des émotions ? Le sac, le pillage, la razzia. Et qui aurait la cruauté ou l'injustice de lui en faire un crime ? Les circonstances et l'enchainement des choses le veulent ainsi. A toute existence il faut une passion : le zouave subissait celle que lui imposait sa condition, et ne la choisissait pas. Certes, il n'était pas toujours très-ferré sur la distinction du mien et du tien : plus d'une fois, la marmite a absorbé quelques mets de contrebande, poule, agneau ou chevreau, dont la provenance n'avait rien d'extraordinairement légitime. Il avait un flair particulier, et, après la prise d'une position, d'un campement, d'un village, il avait bientôt fait de tout remuer, de tout fouiller et de s'emparer de ce qui pouvait avoir pour lui quelque utilité. Il est vrai que l'ennemi faisait, en ce cas, les frais de l'opération.

Aussi le zouave fera-t-il bientôt un art, ou plutôt une véritable science, de la recherche des silos où les Arabes cachent leur grain, leurs jarres d'huile, leurs galettes, leurs trésors, tout leur avoir. Les procédés qu'il emploie et les règles qui le guident ont un grand cachet d'originalité (1). Devenir un bon découvreur de silos, c'est une des perfec-

(1) Voir la note 19 à l'appendice n° 1.

tions que le soldat d'Afrique sera le plus impatient d'atteindre. Pour une expédition au bout de laquelle on lui fera apercevoir des silos à vider, il doublera le pas et forcera la marche. Un silo, c'est sa petite richesse à lui, c'est son butin et ses trophées ; c'est le moyen de se procurer quelques faibles jouissances dont il a tant besoin au milieu de ses privations et de ses fatigues journalières. Quelque habile et rusé que soit l'Arabe pour dissimuler sa famille, sa personne ou ses biens, il sera toujours dépassé par le zouave en sagacité, en finesse, en bonheur. Ses aubaines, le zouave les partage ensuite fraternellement avec ses camarades, moins avisés ou moins heureux, et souvent les malades et les blessés furent réconfortés par les singulières trouvailles que faisaient les zouaves dans les immenses poches de leur immenses culottes, cachettes profondes fermées à l'œil, pourtant indulgent, de leurs chefs.

Il arrivait cependant, dans certains moments de disette, que les zouaves se montraient assez indifférents à la qualité du propriétaire de ce qu'ils convoitaient. Le duc d'Aumale raconte un épisode qui montre qu'ils ne craignaient pas, lorsque la faim ou simplement l'envie les pressait, de s'attaquer même à l'administration militaire, au beylik.

Un jour, le maréchal Bugeaud, après une des premières razzias exécutées sous ses ordres, venait d'examiner, avec une certaine satisfaction d'éleveur émérite, le beau troupeau de moutons qui avait à peine été livré à l'administration de la guerre : il était allé se reposer dans sa tente, lorsque son oreille fut frappée de certains bêlements significatifs. Il sort en toute hâte, il voit les zouaves répandus au milieu du troupeau, et, malgré les efforts de la garde, traitant les moutons à la façon d'Agnelet dans *l'avocat Patelin*. Le maréchal ne se contient pas, et le voilà courant en chemise, l'épée à la main, dominant le tumulte de sa voix de stentor ; les zouaves disparaissent, mais avec leur proie. Cependant une perquisition faite dans leur bivac ne donna aucun résul-

tat : personne ne manque à l'appel, personne n'avait vu de mouton.

Le « père Bugeaud » fut forcé d'en rire. (*Les zouaves et les chasseurs à pied*.

Toujours alerte, d'ailleurs, toujours fécond en ressources, vrai soldat philosophe, que rien n'étonne ni surprend, le zouave sera tour à tour chasseur et pêcheur ; quand la plume et le poil feront défaut, il se rabattra sur les escargots, les tortues, les fruits sauvages. Il trouvera de l'eau fraiche dans le désert, comme il y trouve des vivres. Il fera la chasse aux petits oiseaux d'une façon très adroite et originale. Comme le camp occupe généralement le terrain avoisinant une source, les petites bêtes ne peuvent plus venir boire selon leur habitude. Le chasseur place alors, en un endroit écarté, une gamelle remplie d'eau et la fixe en terre ; une baguette de carabine est installée tout près, un peu courbée au moyen d'un piquet de façon à pouvoir faire ressort. L'homme se dissimule derrière une touffe ou un buisson et dès que les bords de la gamelle sont couverts d'oiseaux altéré, il fait détendre brusquement la baguette avec laquelle il communiquait au moyen d'une ficelle suffisamment longue. Un seul coup de baguette peut ainsi tuer ou étourdir une vingtaine d'oiseaux, selon les dimensions de la gamelle. En répétant l'opération, on obtient des brochettes considérables qui sont mangées à l'escouade ou vendues aux popotes d'officiers. L'argent sert alors à acheter d'autres denrées, du vin ou du tabac.

Rentré dans les villes, le zouave deviendra quelquefois turbulent, querelleur, ivrogne et même voleur ; il aura presque des velléités d'indiscipline et des tendances à la paresse. On ne peut lui en vouloir, car parmi tous ces hommes que l'amour de la guerre a seul poussé aux zouaves, qui ne voulaient ou ne pouvaient pas avoir d'avancement, il y avait nécessairement des caractères ardents, des habitudes quelque peu irrégulières. Il fallait des chefs d'énergie et de trempe solide pour commander à de pareils soldats. Il fallait être

connu d'eux et les connaître par leurs passions ; il fallait savoir s'en servir, avoir appris à toucher en eux les cordes qui répondent, et, pardessus tout, il fallait savoir conserver toujours le sang-froid, la belle humeur, l'entrain, les ressources de l'esprit, la bonne mine et le courage. En un mot il fallait savoir les prendre et se faire aimer d'eux. Les privations en ces temps de marche et de luttes continuelles, étaient longues et considérables : les tentations étaient d'autant plus fortes, à la rentrée dans les postes bien approvisionnés, et les cabarets devenaient bruyants. Mais, vite qu'on le remît en campagne, qu'on le replaçât dans son élément, et le zouave se montrait ce qu'il était, le meilleur des soldats.

Dans le corps, la vraie famille particulière du zouave c'est l'escouade, et de nos jours encore. Là, tout se fait en commun, le service, les corvées, les repas. Toutes les actions du zouave se rapportent à l'escouade. Le chef d'escouade règle tout et tout est si bien compris que les différents travaux se font simultanément, sans aucune perte de temps. Le cuisinier est désigné chaque jour pour le lendemain et c'est lui qui portera la marmite, autrement dit la *boîte aux lettres*, ou *la négresse*. A l'arrivée au bivouac, chaque homme sait d'avance ce qu'il a à faire : il sait s'il doit aller à l'eau, au bois, aux vivres, aux cartouches, en corvée, ou s'il doit procéder à l'installation du campement pour ceux qui sont occupés ailleurs. Le bois, souvent, a été ramassé à la dernière halte et lié en petits fagots sur les sacs : c'est autant de fait et la tambouille pourra se mettre à mijoter de suite, pour peu que l'eau ne soit pas trop loin, et encore bien souvent l'on en a apporté dans les petits bidons. C'est ainsi que l'on a pu voir, plus d'une fois, les zouaves installés et se livrant déjà à leurs travaux d'intérieur, ayant un café dans le ventre et leur soupe sur le feu, quand dans les corps voisins, on en était encore à aligner les tentes ou à se demander qui irait à telle corvée ou à telle autre.

Une fois campés, les hommes se livrent à différents tra-

vaux en attendant la soupe : on fourbit les armes, on répare l'habillement, l'équipement, on consolide les sous-pieds de guêtres ; on va chercher de l'alfa ou des herbes pour se faire un lit ; on va tendre des pièges aux perdreaux et autres volatiles. Chacun s'ingénie à employer son temps de la façon la plus lucrative : on va jusqu'à donner des coups de main aux hommes inexpérimentés des autres corps : on en rapporte un peu de tabac. D'autres savent se rendre utiles auprès des officiers, auprès des bouchers et des mercantis : ils n'ont pas travaillé pour rien. L'un apporte un pourboire, l'autre des débris de boucherie qui, lorsqu'ils ne peuvent être mangés, servent à faire de la graisse pour les armes ou pour les pieds ; le mercanti lui-même se laisse quelquefois attendrir d'un cadeau quelconque. En général, le zouave ne laisse rien traîner : tout objet peut avoir son utilité lorsqu'il est convenablement employé. Le sac du zouave est un véritable magasin où se rencontrent les objets les plus disparates et dont un profane serait loin de soupçonner l'utilité et l'emploi.

A l'arrivée sur le terrain du bivouac, les grand'gardes ont été placées sans perte de temps. Le système employé jusqu'à lui, avons-nous dit, fut remanié par le général Bugeaud. De jour il n'y avait pas d'inconvénient à laisser les compagnies presque groupées, avec des sentinelles sur les hauteurs, pour éviter les surprises. En revanche, l'Arabe, sauf peut-être le Kabyle, n'aime pas à combattre en corps pendant la nuit. Son fort, c'est le vol des armes et des chevaux. On prit donc le parti d'établir autour des camps tout un système d'embuscades. Lorsque tout reposait au camp, un feu à demi-éteint à dessein semblait indiquer la présence d'un petit poste. L'ennemi, maraudeur ou régulier, se jetait dans le bois ou se couchait dans les hautes herbes avec l'espérance de surprendre les dormeurs ; mais, couché à plat ventre dans la brousse, l'œil fixe, le zouave est aux aguets ; au moment propice, il se lève d'un bond et, d'un coup de crosse ou de bayonnette, sans cris, sans bruit, il étend raide le

nocturne voyageur. Les embuscades de nuit se composaient généralement de deux hommes couchés dans les ravins, dans les broussailles, derrière des pierres, au bord d'un sentier, ne bougeant pas de leur place quelque temps qu'il fit, habitués à être ensemble, ayant la patience du chasseur à l'affût, l'œil au guet, l'oreille tendue, ne se parlant jamais, se touchant du doigt pour se montrer un objet suspect, le doigt sur la détente, mais ne tirant jamais qu'à bout portant. La consigne était sévère en général pour tous les factionnaires, mais elle était toujours rigoureuse aux zouaves. Tout coup de fusil tiré pendant la nuit devait être justifié par la présentation du cadavre ou par des traces de sang à l'endroit précis, sinon les zouaves de 1re classe étaient impitoyablement cassés et les autres avaient quinze jours de prison. Les zouaves inventèrent mille ruses pour pincer les voleurs ; ils allèrent jusqu'à installer des traquenards au moyen du turban ou de la ceinture fixés sur des piquets. Ils justifièrent encore cent fois le surnom qui leur avait été donné et tuèrent tant de maraudeurs qu'ils finirent par dégoûter un peu les Arabes de ce genre d'expédition.

Les ruses bédouines n'eurent bientôt plus de secrets pour nos hardis *chacals*, pas plus le buisson ambulant que les autres. Cette ruse consistait, pour l'Arabe, à se mettre tout nu en ne conservant qu'une ceinture de cuir où pendait un couteau ; il se munissait alors d'un buisson d'alfa ou de broussailles et rampait vers les faisceaux en poussant sa cachette devant lui. Il observait de nombreux temps d'arrêt pensant qu'un buisson de plus ne serait pas remarqué de la sentinelle ; il reprenait son chemin dès que le soldat regardait d'un autre côté. Quand celui-ci tout d'un coup s'étonnait de voir si près de lui une touffe qu'il n'avait même pas remarquée, celle-ci se dédoublait brusquement et il en sortait d'un bond un grand diable bronzé qui se précipitait sur les faisceaux, en emportant un et était déjà loin quand le malheureux factionnaire revenait de son saisissement. On prit l'habitude de serrer les faisceaux en les enchevê-

trant pour en faciliter la surveillance : cette méthode se pratique encore de nos jours.

Pour voler les chevaux, les Arabes avaient mille tours d'adresse. L'un d'eux consistait à se glisser tout nu jusqu'à la corde, ce qui est relativement facile par une nuit obscure; arrivé là, le maraudeur coupe l'entrave du cheval qu'il veut enlever, après lui avoir attaché à un pied de devant un filin en poil de chameau ; il sort du camp en rampant comme il était entré et en déroulant son filin. Revenu à un endroit convenable, il se met à solliciter le cheval en lui tirant sur le pied sans brusquerie, à intervalles mesurés avec une patience digne d'une meilleure action. Le cheval finit par prendre la direction voulue ; lorsqu'il est écarté de la corde et qu'un garde d'écurie s'aperçoit de cet éloignement, il est trop tard : l'Arabe a bondi et enfourché la bête à poil ; il file comme le vent, surtout s'il a eu soin de placer une jument sous le vent.

Le général Bugeaud prescrivit bientôt de mettre également en pratique dans la Mitidja le système d'embuscades pratiqué par les zouaves. Là aussi comme dans le Sahel et dans les environs immédiats d'Alger, il donna d'excellents résultats et bon nombre de maraudeurs s'y firent prendre.

Une des qualités qui distinguent le zouave — au point de vue militaire, il les a toutes, — c'est son excessive bonté. Cet homme, à la figure hâlée, à la barbe hérissée, qui vient de se livrer à toutes les horreurs de la guerre, ce même homme sait, le combat terminé, trouver dans son cœur des sentiments d'une douceur exquise envers les vaincus. On peut lui pardonner la faiblesse qu'il a d'être un peu *chapardeur*, en raison de l'excellence de son cœur qui ne s'est jamais démentie. On peut dire qu'il est aussi bon que brave. Que n'a-t-il pas fait, malgré ses propres fatigues, pour les familles juives qu'on ramenait de Mascara, en 1835 ? Quel dévouement n'a-t-il pas déployé, dans cette expédition, pour alléger les souffrances des malades et des blessés ? Plus d'une fois, après des razzias, des populations entières

ont été ramenées ; les étapes étaient longues souvent, fatigantes toujours; la chaleur était souvent accablante, femmes et enfants souffraient horriblement. On a vu alors les zouaves partager leur biscuit et — chose plus précieuse — leur eau avec ces malheureux, soutenir les faibles, consoler les découragés dans un langage *sabir* qui aurait été comique s'il n'avait été si touchant. On les a vus, malgré leur propre chargement, porter des enfants et des enfants à la mamelle, abandonnés ou orphelins, qu'il fallait mener au troupeau pour avoir du lait.

Nous verrons pendant l'année 1841 et les suivantes, quels furent les résultats du nouveau système inauguré par le général Bugeaud et quels progrès il nous valut dans la conquête et l'occupation définitive de toute l'Algérie.

Dès le 19 mars, le Gouverneur fit paraître un arrêté déclarant en état de guerre tous les points occupés Pour éviter toute confusion, un autre arrêté — en date du 22 mars — vint défendre la chasse *avec armes à feu* dans toute l'étendue de l'Algérie, l'arrondissement de Bône excepté.

Dans le courant de mars, le commandant Renault, nommé le 27 février lieutenant-colonel du 6e léger, fut remplacé aux zouaves par le commandant Leroy de Saint-Arnaud, le futur vainqueur des Russes, qui venait du 18e léger et avait pris part à l'assaut de Constantine comme capitaine de la Légion étrangère. C'était une acquisition hors ligne pour les zouaves ; il suffit, pour en juger, de lire les quelques mots suivants de la lettre par laquelle le nouveau zouave annonce son changement de corps à son frère : « Vivat ! frére, j'éprouve une joie indicible. Me voilà aux zouaves, au milieu de mes vieux amis, et à la tête des premiers soldats du monde. (*Lettre du 28 mars 1841.*)

Ce titre de premiers soldats du monde, Saint-Arnaud devait le décerner un jour officiellement aux zouaves, dans le rapport à l'Empereur, qui suivit la glorieuse victoire de l'Alma.

Citons encore une autre lettre du 23 avril 1841 pour l'enthousiasme qui s'en dégage : « Tous les officiers des zoua-

ves ont paru charmés de me voir au milieu d'eux et moi je suis heureux et fier de les commander, quels hommes, frère, quels soldats, quels officiers, quel esprit de corps ! Que ne ferait-on pas avec de pareils éléments ! Les zouaves, c'est la garde impériale de l'Afrique, la vieille garde.» Il a été donné à SAINT-ARNAUD de montrer lui-même, en Kabylie et, quelques jours avant sa mort, par l'escalade des hauteurs de l'Alma, ce qu'on pouvait faire avec de pareils éléments. En parlant de lui, le duc d'Aumale s'est exprimé ainsi : « C'était un des hommes les plus remarquables que j'aie connus, un soldat de rare énergie et un esprit des plus charmants.»

. . . . . Le maréchal Bugeaud le disait particulièrement. Sans ses embarras d'argent continuels et son défaut d'ordre, SAINT-ARNAUD eut été un homme complet. Sa mort a été héroïque et sa correspondance restera comme un monument.»

Dans le courant du mois de mars, tout se trouva préparé pour la nouvelle campagne. Le théâtre principal de la guerre allait changer. La dernière campagne de 1840 avait rejeté l'ennemi bien au-delà de la Mitidja et permis de mettre et d'approvisionner des garnisons dans Cherchell, Médéa et Miliana. Mais ces garnisons n'étaient par suffisantes pour exercer au dehors une influence efficace. Les tribus étaient refoulées, il est vrai, mais elles n'étaient pas soumises et n'avaient rien perdu de leur ardeur fanatique. Abd-el-Kader lui-même était à peine atteint puisque la province d'Oran ne cessait de lui fournir des ressources et tout le monde sait que cette province renferme les musulmans les plus fanatiques, en même temps que de grandes richesses territoriales. Il paraissait donc indiquer que la guerre devait être portée dans la province de l'ouest, activement, en même temps qu'elle continuerait dans celles d'Alger et du Tittery. Il fallait s'acharner à détruire les dépôts fortifiés de l'émir, occuper Mascara et poursuivre sans trêve les tribus les plus puissantes, pour les soumettre en les troublant le plus possible dans la jouissance agricole du sol.

Le 6 avril, les zouaves furent relevés de la garnison de Médéa, qu'ils tenaient depuis novembre 1840, par le 53° de ligne. Ils reprirent le chemin de Blida avec la colonne de ravitaillement qui était arrivée la veille dans la place. Les souffrances de l'isolement étaient finies, la vie active allait recommencer et avec le mouvement, revinrent la gaité et la santé. « En France, a écrit un officier du corps au sujet de la vie menée par les zouaves à Médéa, en France, ils ne savent pas les tortures de la vie que nous menons ici. Se trouver toujours en présence des mêmes visages, de gens que l'on estime, que l'on aime, mais dont on connait jusqu'à la moindre plaisanterie. Avoir une prison en liberté et des journées entières sans un aliment pour la pensée. Vivre ainsi enseveli, tout près du monde, à quelques lieues des nouvelles, cela est dur, croyez-moi, et les plus fortes âmes fléchissent parfois. Les fatigues physiques sont affreuses sans doute : contre la pluie, le froid, la neige, à peine un abri, et alerte de chaque heure ; mais enfin nos corps, depuis longtemps sont façonnés à la rudesse : rien n'égale la douleur de l'isolement. . . . . .

Il semble que de temps en temps le cœur éprouve le besoin de gémir ; mais dès qu'il se recueille, le courage revient vite et l'on ne songe qu'à la grandeur de l'œuvre dont nous sommes les ouvriers. Sauront-ils jamais en France ce que l'Afrique a coûté de sang, de sueurs et de larmes ? »

Depuis le 3 avril, jour où le télégraphe avait annoncé le prochain relèvement, la ville était en fête. Chacun ramassait ses bagages, et les zouaves, en vrai philosophes, s'apprêtaient à tout emporter sur leur dos.

Le lendemain de son arrivée, le général Bugeaud passa devant les rangs des zouaves et se montra enchanté de leur belle attitude, martiale et fière. Il chargea le lieutenant-colonel de les complimenter et pour leur tenue et pour le nouvel exemple de vigueur qu'ils venaient de donner pendant les cinq mois du blocus de Médéa. Ils prirent ensuite leur place dans la colonne, clairons sonnant.

Celle-ci quitta Médéa le 7 avril et vint camper le même jour au bois des Oliviers. Elle avait été suivie de fort près par environ deux mille cavaliers arabes que les grand'gardes surent tenir à distance.

Des dispositions furent prises dans la soirée en vue du combat qu'on prévoyait pour le lendemain et, dès onze heures du soir, le convoi fut mis en route pour la ferme de Mouzaïa. Le 8, à la pointe du jour, un des bataillons des zouaves, commandé par le lieutenant-colonel lui-même, et deux bataillons d'infanterie avaient déjà débordé la gauche des réguliers d'Abd-el-Kader, l'attaque était imminente, quand éclata soudain un ouragan accompagné de torrents de pluie, qui, en quelques minutes, rendit le terrain absolument impraticable. Les troupes déçues de leur espoir d'infliger un échec à l'émir, reprirent tristement le chemin du col. La colonne rentra à Blida le lendemain ayant eu dans différents engagements, 21 tués et 210 blessés.

Les rues de Blida devinrent bientôt bruyantes ; on n'entend partout « que les chansons, les rires de ces corsaires débarqués, des zouaves. Tout l'arriéré de la solde leur a été payé ; et si, pendant cinq mois, ils sont restés sans vin, sans eau-de-vie, presque sans tabac, n'ayant pas seulement de pain blanc pour tremper la soupe, trois jours leur sont donnés pour oublier leurs privations et noyer leurs fatigues dans de copieuses libations ». Pas d'appels, ni de service, ni de consigne : ils voient tout en rose, tous les hommes sont frères, jusqu'à ce que l'inexorable discipline et la prosaïque réalité viennent reprendre leurs droits. En attendant, l'on ne voit dans les rues que des guerriers qui s'embrassent et vont rouler ensemble sous les tables après avoir mangé en un seul festin les économies forcées de tout un hiver.

Le mauvais temps d'ailleurs empêcha toute opération pendant plus de deux semaines.

Les zouaves restèrent donc à Blida jusqu'au 28 avril, attendant l'organisation d'une colonne dont ils devaient faire partie et que le Gouverneur devait commander lui-même

pour ravitailler Médéa d'abord et ensuite Miliana. Ils purent, après quelques jours de repos et de bombance, reprendre les travaux d'intérieur, réparer l'habillement et l'équipement, se préparer en un mot, aux courses prochaines. La nouvelle colonne se forma à Blida du 22 au 25 avril. Les zouaves furent incorporés dans la 2e division, général Baraguey d'Hilliers.

Ici se place pour le corps des zouaves un épisode important, la remise du drapeau dont l'envoi avait été annoncé pendant le séjour à Médéa. Les zouaves étaient donc enfin considérés comme tous les autres régiments. Le symbole de l'honneur militaire, qui est en même temps l'emblême de la Patrie, était confié aussi dorénavant à leurs mains vaillantes et à leurs cœurs dévoués. S'il faut pour obtenir une pareille distinction, le courage plus indomptable au feu, la constance la plus héroïque dans les fatigues, la fidélité militaire la plus absolue, on peut dire que le corps des zouaves avait grandement et depuis longtemps mérité l'honneur qui lui fut fait le 26 avril 1841.

La colonne organisée à Blida quitta cette ville le 26 avril, à une heure de l'après-midi. Dès qu'elle fut parvenue au-dehors des jardins, le Gouverneur la forma en carré pour lui faire plusieurs communications et recommandations. Les zouaves avaient formé un carré distinct et le général Bugeaud, s'étant placé dans le milieu, fit au lieutenant-colonel la remise du drapeau en prononçant de sa forte voix l'allocution suivante : « *Zouaves, je vous offre ce drapeau au nom du roi. Vous devez être dévoué au roi parcequ'il est la personnification de la Patrie. Ce drapeau sera pour vous le clocher du village, le talisman de la victoire. Il ne doit pas rester à la réserve, vous l'emporterez avec vous au milieu des combats et vous mourrez plutôt que de l'abandonner.* » Le carré fut ensuite rompu après que le lieutenant-colonel eut remis le drapeau au sous-lieutenant Rozier de Linage, ancien sous-officier du corps, qui fut ainsi le premier porte-drapeau des zouaves. L'emploi de porte-drapeau était créé

depuis plusieurs années, mais comme il n'y avait pas de drapeau officiel le titulaire était employé à différentes fonctions ou faisait le service dans une compagnie.

Les paroles du gouverneur trouvèrent de l'écho dans le cœur des zouaves : point n'était besoin de leur faire de longs discours à ce sujet. Ils ont montré dans la suite, que la Patrie était pour eux où flottait le drapeau et les mains de l'ennemi n'ont jamais souillé leurs étendards, pas plus au temps du corps des zouaves que depuis la formation de 1852.

La cérémonie de la remise du drapeau fut marquée par un incident qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses, précisément pour un officier supérieur qui a ajouté plus d'une page glorieuse aux pages glorieuses déjà si nombreuses de l'histoire du corps. Pendant que les bataillons manœuvraient pour former le carré, le cheval du commandant DE SAINT-ARNAUD, du 2e bataillon, prit peur, se mit à faire des écarts et disparut tout d'un coup dans l'ouverture d'un *silo*. Le commandant était tombé dessous et eut été infailliblement écrasé si l'animal n'avait été retenu dans sa chute par les bords même du trou. Les zouaves accoururent pour dégager leur commandant, qui en fut quitte heureusement pour une forte secousse et quelques contusions et qui remonta à cheval sur le champ comme si de rien n'était.

Après l'allocution du Gouverneur, les carrés furent rompus et la colonne continua sa route dans la direction de Médéa ; elle campa le 26 avril sur la rive gauche de la Chiffa. Cette fois la marche de l'armée fut à peine inquiétée par quelques bandes qui vinrent tirailler avec l'arrière-garde. Le sergent POMMOT, de la 5e compagnie du 2e bataillon de zouaves, placé à l'arrière-garde, fut assez heureux pour sauver quelques soldats du 26e de ligne, qui étaient restés en arrière et allaient subir le sort que les Arabes réservaient aux trainards et aux isolés. Ce sergent tua deux ennemis de sa main.

Les régiments nouvellement venus de France n'étaient

pas encore rompus à ces marches pénibles et à cette vie de combats continuels. Ils avaient beaucoup de malades et laissaient nombre de traînards que les zouaves malgré tout leur dévouement, ne parvenaient pas toujours à arracher à la férocité des Arabes. Il fallut plusieurs fois à ces corps l'exemple et l'aide des zouaves pour se sortir de positions dangereuses. La chose était universellement reconnue en ce temps-là. L'extrait suivant d'une lettre du capitaine de Montagnac, *qui, lui, n'a jamais servi aux zouaves*, donnera une idée de l'opinion qui régnait à cette époque. «....., si l'on nous envoie de nouveaux régiments, ce sera une nouvelle recrue pour le cimetière. Ils ne seront pas capables de grand chose cette année, malgré toute l'activité qu'on puisse leur imprimer avant de prendre la campagne. « Il y a une chose bien positive et reconnue de tous les militaires qui servent en Afrique depuis quelque temps : c'est ce qu'on ne fera jamais rien dans ce pays-ci avec des troupes de nouvelles levées. Il faut d'anciens soldats, des hommes faits, d'un tempérament formé, et, pour avoir ces ressources-là il faut ne conserver dans le pays que des corps spéciaux alimentés par des volontaires des régiments de France, auxquels on fera certains avantages. Après qu'ils se seront épuisés, pendant huit ou dix ans de ce pays, ils auront bien gagné la petite rétribution dont on les gratifiera, car les misères que le soldat éprouve ici sont inouïes ». (*Lettre du 22 mars 1841*).

Et le général Bugeaud, n'avait-il pas écrit en 1836, dans un rapport au ministre ? «.....surtout il ne faut envoyer que des soldats robustes, car tous les faibles périssent, et que ces soldats soient commandés par des officiers jeunes et énergiques. » Et plus tard, après sa marche d'Oran sur Tlemcen : « J'arrive à Tlemcen après cinq jours de marche ; j'ai fait des haltes fréquentes ; partout où il y avait de l'eau, je restais deux heures ou je couchais et, malgré cela, à deux jours d'Oran, j'ai dû renvoyer près de 300 hommes qui ne pouvaient plus marcher. Depuis, mes cacolets et mes

chevaux se sont encore couverts d'officiers et de soldats. Les nouveaux régiments sont détestables pour faire cette guerre; ..... J'ai réuni les officiers, je les ai harangués en présence des soldats, jai discuté leurs plaintes à haute voix ;..... Je leur ai dit que leurs plaintes sur le sort du soldat dissimulaient mal l'affaissement de leur moral..... Je suis entré dans ces détails, monsieur le Maréchal, pour vous corroborer dans l'opinion, que vous avez sans doute déjà, qu'il faut pour l'Afrique des troupes constituées tout exprès et se sentant commandées par de jeunes chefs, ardents et vigoureux. »

Dans sa brochure intitulée « *Quelques considérations sur trois questions fondamentales de notre établissement en Algérie* », Bugeaud écrit encore ce qui suit : « Nous avons dit que le peuple arabe est essentiellement guerrier. Nous ajouterons qu'il est très discipliné. Au premier signal de ses chefs, il prend les armes et court au combat. Il ne lui manque donc que la tactique pour être fort redoutable ; et ce qui le prouve, c'est nos régiments arrivant de France ont besoin d'une année d'expérience pour apprendre à le vaincre ».

De nos jours, où la réorganisation de l'armée d'Afrique revient périodiquement à l'ordre du jour, les choses n'ont pas changé. Le recrutement des régiments de zouaves par des conscrits semble condamnable et les lignes que nous avons citées plus haut sont peut-être à méditer par les législateurs. Sans doute, les combats ne sont plus si fréquents ; mais les conditions climatériques sont les mêmes, sinon plus mauvaises, car enfin on occupe aujourd'hui des postes dans l'extrême sud absolument comme les *anciens* occupaient les postes du Tell. Si eux faisaient l'éclatant, pour employer précisément les expressions d'un *ancien*, aujourd'hui on fait du pénible, du fatigant et du méritant. Pour être tout à fait convaincu, on pourrait consulter la liste des victimes que le climat et les fatigues se sont offertes pendant l'insurrection

de 1881, de 1881-82, dans le sud Oranais : elle est longue autant que probante.

Il semble donc nécessaire d'augmenter la durée du service en Afrique et de n'y employer que des rengagés. Il faudrait, en effet, que les soldats eussent au moins le temps de mettre à profit les leçons qui leur ont été données et l'expérience du pays qu'ils ont acquise. Nous ne parlerons pas de la question du recrutement des zouaves au moyen des juifs Algériens : cette mesure a été l'objet en Afrique d'une réprobation générale.

Le commandant de Montagnac écrivait encore les lignes suivantes, à la date du 18 mai 1843. Elles expriment on ne peut mieux l'utilité d'un séjour prolongé en Afrique pour les troupes appelées à garder la colonie et les bienfaits qu'elles en retireront au point de vue de leurs qualités militaires. « Je ne cesserai de soutenir que tout homme doué des facultés si rares qui constituent le vrai militaire acquerra dans ce pays une expérience immense ; une habitude parfaite de lire le terrain ; une prévoyance de toutes choses, car dans ce pays où il n'y a rien, il faut tout prévoir ; une rapidité d'exécution foudroyante, sans laquelle on n'a aucun succès à la guerre ; une entente profonde de la conduite et du maniement des hommes ; l'intelligence complète, de tous les mouvements, tactiques qui, exécutés sur une petite échelle, nous apprendront à les exécuter, plus tard, sur un théâtre plus vaste ; la connaissance de mille ruses de guerre que l'on ne peut acquérir que dans ce pays ou chaque buisson, chaque gourbi, cachant un ennemi, représente une petite forteresse, pour s'emparer de laquelle il faut manœuvrer ; ou l'ennemi, en grand nombre, surgit de partout, au moment où l'on y pense le moins, et est partout introuvable lorsqu'on le cherche..... Quant aux soldats, rompus aux fatigues et aux privations les plus exorbitantes, ils deviennent à cette école, des hommes incomparables. Pour qu'ils puissent remplir la tâche à laquelle ils sont destinés, il leur faut une bravoure, un courage individuel, un sentiment de leur force qui

ne sont pas nécessaires en Europe, ou, groupés par masse, ils sont encadrés dans d'autre masses.

« Ici, quinze ou vingt soldats déployés dans un bois, parmi des rochers, sur un terrain quelconque, sont appelés souvent à tenir en échec quatre ou cinq cents Arabes; s'ils ne possédaient, à un suprême degré, le sentiment de leur devoir et la confiance en leur valeur, pourraient-ils tenir ferme contre un ennemi qui, par ses cris, ses mouvements, sa fusillade, essaie de les épouvanter.

« Croyez-vous que de pareils corps, dans une guerre d'Europe, ne seraient pas des troupes infernales ? « Ces lignes ne semblent-elles pas écrites pour les zouaves ? Ils ont bien montré eux qu'ils étaient des troupes infernales, en Crimée, en Italie, au Mexique, en Alsace. Aussi leur gloire n'a-t-elle pas été ternie par les revers immérités de 1870 : n'ayant pu vaincre, ils ont su mourir. « Il y a des défaites, a dit Montaigne, qui sont belles à l'envi des plus belles victoires. » (1).

Tous les généraux, d'ailleurs, qui ont pratiqué l'Algérie pendant quelque temps sont unanimes à déclarer dans leurs écrits qu'il faut un recrutement spécial pour les troupes permanentes d'Afrique. Tous se plaignent d'avoir des soldats trop jeunes, pas rompus aux fatigues et non susceptibles de supporter les privations inséparables des marches dans ce pays. (2) Quant aux officiers, il faut qu'ils soient à toute épreuve· « des hommes de fer et de feu », selon l'expression de Montaigne (3).

Revenons, il est temps, à la colonne de ravitaillement que nous avons laissée campée sur la rive gauche de la Chiffa, le 26 avril 1841. Ainsi que nous l'avons dit, la marche n'a-

(1) Voir les historiques des trois premiers régiments de zouaves.

(2) « Les marches forcées que l'on était obligé d'imposer à des jeunes soldats, nouvellement arrivés de France, auxquels certes, le cœur n'a jamais failli, mais qui n'étant pas habitués au climat, aux privations et à la marche, ne tardaient pas à succomber à des fatigues auxquelles ils n'étaient pas préparés. » *(De la guerre en Afrique, par le général Yusuf.)*

(3) Voir la note 20, à l'appendice n° 1.

vait été inquiétée que par quelques combats d'arrière-garde.

Le passage du col de Mouzaïa, toujours si redouté, s'opéra sur trois colonnes. L'une d'elles composée des zouaves et d'un bataillon du 26e de ligne, sous les ordres du général Baraguey d'Hilliers, avait pour mission de prendre par les crêtes pour tourner la position des Arabes et les redoutes dans le cas où on aurait voulu les défendre. Parti de la Chiffa à 2 heures du matin, ce détachement arrive au bivouac de Zeboudj-Azara (bois des oliviers) à 2 heures du soir, après des fatigues excessives, mais n'ayant eu à tirer que quelques rares coups de fusil. Le 28, les zouaves formèrent l'avant-garde. Une moitié du convoi pénétra le même jour dans Médéa, après un combat de peu d'importance ; l'autre moitié, d'abord laissée au col, fut amenée dans la place le lendemain sans incident notable.

Au retour, après un jour de repos, les zouaves eurent à soutenir de nouveaux combats à l'arrière-garde, mais l'ennemi ne put les entamer malgré son acharnement et sa grande supériorité numérique. Ce ravitaillement de Médéa coûta en tout au corps un tué et quatre blessés. Les *Beni-Zug-Zug* avaient été razziés au passage ; leurs prisonniers furent envoyés à Alger où ils arrivèrent le 12 mai seulement.

L'armée avait donc quitté Médéa le 1er mai pour ravitailler également Miliana. Elle se dirigea sur cette place par un chemin nouveau qui ne demandait que deux jours et qui passant par les *Ouled-ben-Sounu* et les crêtes du Gontas, aboutit à Aïn-Sultan d'où il débouche dans la vallée du Chélif.

La marche ne fut guère inquiétée avant l'entrée dans les gorges de l'Oued-Boutan, mais arrivé-là, on éprouva des difficultés sérieuses pour occuper les crêtes dont la possession était indispensable au libre passage du convoi. Les Arabes s'étaient contentés tout d'abord d'observer à distance la marche de l'armée, avec leur cavalerie dans la plaine, et

leur infanterie sur la montagne, se réservant de choisir le moment de l'attaque à la montée de Miliana. Le 1er mai après un engagement court mais sérieux, le bivouac fut établi au pied du Gontas. Le 2, les zouaves soutenus par le 26e de ligne, furent chargés de s'emparer des hauteurs de gauche et là se porta bientôt tout l'effort de la résistance de l'ennemi. Le 1er bataillon posa les sacs à terre, fonça sur les Arabes au pas de course et les jeta dans le ravin, pendant que la 6e compagnie fut arrêtée sur un plateau un peu dominant pour parer à un retour offensif. Cette compagnie se trouva bientôt dans une position critique. Les Kabyles, la voyant isolée, se glissèrent par les ravins et l'attaquèrent avec acharnement, croyant la curée facile. Les zouaves de la 6e compagnie du 1er bataillon, ayant presque complètement épuisé leurs munitions, se courbèrent, avec beaucoup de sang-froid, à plat ventre sur le bord du plateau et ne tirèrent plus qu'à coup sûr, dès qu'une tête arabe apparaissait au-dessus du ravin. Dans un endroit, la gorge était si resserrée et les Kabyle si rapprochés de la position qu'ils jetaient des pierres aux zouaves pour leur faire lever la tête et pouvoir les tirer. Ceux-ci enfin, n'ayant plus de cartouches, excités par le lieutenant MAYARD, leur commandant de compagnie, se mirent à se défendre à coups de pierre en attendant que le moment fût venu de faire usage de la bayonnette.

Cependant le lieutenant-colonel CAVAIGNAC ne tarda pas à s'apercevoir de la détresse de la 6e du 1er. Il lança tout aussitôt à son secours les trois premières compagnies du 2e bataillon, avec le bouillant commandant DE SAINT-ARNAUD. Cet officier supérieur, aussi plein d'entrain que brave, se mit à la tête de ses compagnies, à pied, le sabre au poing, et, malgré le feu infernal des Kabyles, il chassa ceux-ci de leur positions et les poursuivit dans les ravins, en sautant avec ses zouaves de rocher en rocher. La possession du plateau nous fut alors définitivement assurée.

Ce fait d'armes avait coûté aux deux bataillons 4 tués et 19 blessés, dont le commandant LE FLÔ (coup de feu au bras

mollement aux entreprises des Arabes, de céder du terrain progressivement pour faire croire à un mouvement de recul. On pensait que l'ennemi, qui prenait chaque pas en arrière pour un aveu de défaite, se laisserait prendre à la ruse, s'engagerait à fond et serait détruit par les feux de toute l'armée combinés avec ceux du 17e léger, qui devait déboucher vivement de Miliana à un signal convenu. Ce régiment marchant au canon, devait placer, par son arrivée sur le théâtre de l'action, l'ennemi entre deux feux. Tout arriva d'abord comme le Gouverneur l'avait prévu. Les Arabes attaquèrent à sept heures du matin. L'aile droite française, malgré le peu d'envie qu'elle en eut, céda du terrain, mais l'ennemi fut mis en défiance par cette retraite trop méthodique. Au lieu de se précipiter, comme les Arabes ont coutume de le faire contre les troupes en retraite, il hésita et Abd-el-Kader voulant savoir à quoi s'en tenir, envoya un gros détachement contre la gauche du général. Celle-ci perdit patience, chargea et fit perdre ainsi en partie le fruit des combinaisons du général en chef. Les Arabes rompirent vivement quoiqu'ils fussent encadrés par trois bataillons réguliers et la nombreuse cavalerie de l'ouest. D'après les rapports, on comptait de dix à douze mille fantassins sur les collines de l'ouest de Miliana, flanqués vers la plaine par environ dix mille cavaliers. C'est à peine si ces nombreux contingents essayèrent de résister au choc des Français qui comptaient huit mille hommes de toutes armes.

L'armée, franchissant le Chélif, joignit l'émir et ses réguliers, les mit en déroute très rapidement et leur mit 400 hommes hors de combat. La poursuite se fit pendant plus de huit kilomètres, à travers les ravins, les rochers, les ruisseaux les plus encaissés, rien ne put arrêter l'élan des troupes. Les zouaves entraînés par le signal de la charge à laquelle étaient venus se mêler les sons de leur propre marche, avaient piqué droit contre le centre de l'ennemi : ils furent signalés pour avoir devancé toute l'armée dans la poursuite. Furent cités nominativement, pour s'être distingués dans ce combat

Le lieutenant-colonel Cavaignac, le commandant de Saint-Arnaud, le capitaine Frémy, le sous-lieutenant Royer, les sergents Peureux, Raffin, Duchesnois, Pommot, et le zouave Joubert.

L'affaire aurait pu avoir des résultats beaucoup plus complets, si l'impatience n'avait pas gagné l'aile gauche qui chargea trop tôt, tandis que la cavalerie eut, contrairement à ses habitudes, un moment d'hésitation. Quoiqu'il en soit, les Arabes perdirent en tués, blessé et prisonniers, environ 500 hommes. L'effet moral fut considérable, à ce point que l'armée put, au prix de quelques coups de fusil seulement, redescendre dans la plaine, franchir le col du Gontas, châtier les tribus très hostiles des *Soumata*, razzier les *Beni-Zug-Zug* — 40 kilomètres au sud de Chélif — et rentrer à Blida le [illegible] mai. Quelques partis importants de cavalerie avaient été aperçus les 4 et 5 mai, mais ils avaient à peine osé signaler leur présence, encore qu'ils fussent commandés par deux Khalifas de l'émir, El-Berkani et Sidi-Embareck par son propre confident Miloud-ben-Arratch. La colonne ramena 120 prisonniers, un millier de bœufs, 2,000 moutons, une centaine de bêtes de somme, quelques chevaux, des armes, etc. Elle avait campé le 3 mai à la Kouba de Sidi-Abd-el-Kader ; le 4, sur la rive gauche du Chélif, au pied du mont Doui ; le 5, chez les *Hachem*, sur la rive droite du Chélif qu'elle avait passé à gué ; le 6, sur la route de Médéa au-delà d'Aïn-Sultan ; le 7, chez les Soumata, à Haouch-ben-Arma ; le 8, à l'Affroun, à 10 kilomètres à l'ouest de Blida.

Le général Bugeaud avait donné la mesure de ce qu'il comptait faire contre l'émir et de la lutte acharnée qu'il allait lui imposer. En quatorze jours à peine, il avait ravitaillé deux fois Médéa, une fois Miliana dont il avait relevé la garnison, châtié deux tribus, parcouru le pays en infligeant échec sur échec aux Arabes et en détruisant tout sur son passage. Il avait prouvé que l'émir serait incapable de nous résister et de protéger ses tribus, même avec des forces supérieures et sa profonde connaissance du pays, dès qu'on

serait résolu à lui faire la guerre sérieusement et c'est à quoi le général Bugeaud était décidé. Aussi verrons-nous jusqu'à la reddition d'Abd-el-Kader, en 1847, appliquer le plan approuvé en 1840. Nous verrons les colonnes toujours sur pied, sillonnant le pays en tout sens et traquer l'émir jusqu'à ce qu'il fut enfin forcé de prendre le grand parti qui mit fin à sa carrière en Algérie.

Donc, les zouaves étaient rentrés à Blida le 9 mai. Dès le lendemain, le 2e bataillon — commandant de Saint-Arnaud — partit pour Alger avec le lieutenant-colonel et le drapeau. Il devait s'embarquer pour la province d'Oran à l'effet de prendre part à l'expédition que le Gouverneur allait diriger contre Tekedempt, la ville naissante où Abd-el-Kader avait créé des magasins considérables. Le 14 mai, à quatre heures du soir, trois compagnies s'embarquèrent sur le *Cerbère* avec le lieutenant-colonel; le reste du bataillon prit passage sur le *Sphinx*, avec le commandant (1). Le bataillon entier débarqua à Mostaganem le 16 mai et fut aussitôt incorporé dans la 1re division — duc de Nemours — brigade Garraube. Nous allons pour un moment, laisser le 1er bataillon à Blida et suivre le 2e dans la province d'Oran.

Abd-el-Kader, ayant perdu définitivement Médéa et Miliana, avait compris que les grandes places de dépôt qui lui restaient encore — Mascara et Tlemcen — étaient trop directement exposées à nos coups. Il avait, en conséquence, formé de grands dépôts d'approvisionnements sur la limite même des Hauts-Plateaux, à Boghar, Tazza, Tekedempt, Saïda, Sebdou. Pendant la paix de la Tafna, il avait créé en ces points des établissements considérables qu'il croyait en dehors du rayon d'action des colonnes. Mais il se trouva que le général Bugeaud, qui n'était pas sans connaître ces créations, résolut de les détruire, d'en empêcher le rétablissement et de

(1) C'est le *Sphinx* qui avait porté à la France, en 1830, la nouvelle de la prise d'Alger; il se perdit le 6 juillet 1845 sur les rochers du cap Matifou où il fut jeté par un brouillard des plus épais. Les passagers au nombre de 300, l'équipage et les dépêches furent sauvés par le *Caméléon* et la *Chimère*.

prouver ainsi à l'émir que nos troupes sauraient l'atteindre partout et que la guerre allait être sans trêve ni merci.

Le corps expéditionnaire conduit par le Gouverneur quitta Mostaganem le 18 mai, les zouaves en tête, et se dirigea en remontant la vallée de la Mina. Les pluies et le mauvais état des chemins furent seuls à retarder sa marche. Soit qu'Abd-el-Kader voulut simplement éviter le combat, soit que ses contingents fussent découragés ou pas encore prêts, il n'y eut que quelques escarmouches insignifiantes, quelques combats d'arrière-garde et de flanc, à l'Oued-Relouk et chez les *Flitta*, où seul les zouaves eurent à jouer un rôle, également insignifiant. La marche avait été d'autant plus pénible que les hommes portaient huit jours de vivres sur le sac, la cavalerie avait même dû prêter ses chevaux pour augmenter les ressources en transports.

Le 25 mai, l'on arriva en vue de Tekedempt, après avoir campé le 18 mai à Mezra ; le 19 sur l'Hillil, à Sidi-Mergdad; le 20, au confluent de la Mina et de l'Oued-Relouk, le 21 sur l'Oued-Relouk ; le 22, à Akbat-el-Begra ; le 23, sur l'Oued-Menassa ; le 25 enfin, le bivouac fut établi devant Tekedempt même, à 7 kilomètres environ à l'ouest de la petite ville actuelle de Tiaret, et à environ 75 kilomètres à l'est de Mascara.

Tekedempt brûlait. C'était un amas rectangulaire de plus de 600 maisons construites en bois, quelques unes seulement en pierres, et couvertes en chaume. Il y avait une maison de commandement, servant de réduit à l'émir, des magasins, une prison, des ateliers d'armuriers et de selliers, des moulins sur le ruisseau, une scierie, un atelier pour la frappe de la monnaie. En pénétrant dans la ville, on trouva devant la porte du *cadi* — juge arabe — un chien et un chat morts, fixés chacun à une perche, et, entre les deux, une pancarte portant ces mots : « Voilà ce que nous laissons pour vous recevoir : un chat pour le fils de votre roi, un chien pour le Gouverneur de l'Algérie. » Il eut été plus noble sans doute de tenter le sort des armes, mais les Arabes s'étaient

contentés d'occuper les hauteurs voisines, sur l'autre rive de l'Oued-Kandjar. Ils en furent chassés, après un engagement très vif entre la cavalerie et le bataillon de zouaves. Celui-ci perdit un tué et quatre blessés ; sa belle conduite fut signalée dans le rapport au Ministre, dans les termes suivants : « Ce combat fait beaucoup d'honneur aux zouaves, corps vraiment d'élite. »

On se mit ensuite à accélérer la destruction de la ville ; ce qui avait échappé à l'incendie fut détruit par la mine. On apprit par un prisonnier turc évadé que, la veille encore, Abd-el-Kader se trouvait dans la ville et qu'il trainait à sa suite huit prisonniers français, dont un zouave. Celui-ci était, d'après de fortes présomptions, un nommé Roger, natif de Lyon, qui fut fusillé plus tard sur l'ordre d'Abd-el-Kader pour avoir cherché à s'évader et à rejoindre les Français. Cette exécution fut des plus dramatiques, d'après la relation qui en a été faite par un autre prisonnier, appelé comme témoin, le 24 mars 1845, devant le 1er Conseil de guerre d'Oran, dans l'affaire des déserteurs espagnols de Kouba (1840). Le feu de peloton n'avait atteint le malheureux condamné qu'aux bras et aux cuisses ; il tomba, mais il fallut s'y reprendre jusqu'à trois fois pour que le coup de grâce mit fin à ses souffrances. La première fois le fusil rata, le second coup n'avait fait qu'érafler le crâne. De l'aveu même des Arabes, jamais condamné ne montra pareille courage. Les autres prisonniers avaient été contraints d'assister à l'exécution : ils eurent l'exemple de la force que peuvent donner l'amour de la Patrie et la foi en la religion que Roger n'avait voulu renier ni l'une ni l'autre. Les prisonniers avaient d'ailleurs cherché à donner de leurs nouvelles, ils avaient gravé quelques noms sur un mur et ajouté ces simples mots : « Nous vous attendons. » Plus tard on retrouva leurs traces à la prison de Mascara, leur nombre s'était augmenté ; ils furent rendus l'année suivante, sur les négociations de l'abbé Suchet, vicaire général d'Alger. Déjà, le 19 mai 1841, un premier échange de prisonniers aurait eu lieu à

Boufarik par l'entreprise de l'évêque d'Alger, Monseigneur Dupuch.

Le 26 mai, l'armée prit ostensiblement la direction de Mascara, mais deux bataillons, dont celui des zouaves, avaient été cachés dans les ruines de Tekedempt. Quand les Arabes revinrent après le départ de l'armée, pour se rendre compte des dégâts, ils furent reçus par une décharge. On ne leur tua cependant qu'une quinzaine d'individus parce que leur bonne étoile ne les avait fait se présenter qu'en nombre restreint et seulement du côté du bataillon de ligne.

La marche sur Mascara s'accomplit sans incident bien remarquable. L'armée fut continuellement observée par deux gros corps de cavalerie que commandait Abd-el-Kader. On fit de vaines tentatives pour engager l'émir dans un combat sérieux. Il évita constamment de combattre, se contentant de faire tirailler contre l'arrière-garde. Un moment à Fortassa, on crut que l'engagement tant désiré allait se produire, mais l'ennemi fila au galop vers les montagnes dès qu'il vit le corps français prendre ses dispositions de combat. On ne le retrouva que le 30, occupant au nombre de près de huit mille chevaux les hauteurs qui entourent et dominent Mascara. Il avait été renforcé de 4,000 chevaux amenés par Bou-Hamédi, khalifa de Tlemcen. Le bataillon de zouaves fut poussé en avant, mais les Arabes lâchèrent pied aux premiers coups de fusil.

L'armée avait bivouaqué le 26 mai à Méchéra-Sfa, sur la Mina ; le 28 à Fortassa (54 kilomètres de Mascara) ; le 29, à Ternifine (20 kilomètres au sud-est de Mascara) ; le 30, elle était arrivée à Mascara. La ville fut occupée le même jour. Elle était abandonnée, mais l'émir s'était bien gardé d'y faire mettre le feu comme à Tekedempt. Il espérait sans doute que, comme en 1835, on ne se déciderait pas à l'occuper définitivement.

Malheureusement pour ses espérances, les temps étaient changés et les idées du gouvernement aussi. Une forte garnison fut installée à Mascara, qui devint ainsi un nouveau

centre d'opérations. Abd-el-Kader, pour attendre les événements, s'était retiré à Sfisef — aujourd'hui Mercier-Lacombe — à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Mascara.

La place reçut tous les approvisionnements amenés par le corps expéditionnaire, sauf ceux qui étaient indispensables à ce dernier pour regagner le littoral.

Le corps expéditionnaire quitta Mascara le 1er juin et prit la direction de Mostaganem par Akbet-Kredda : c'était le chemin le plus court, mais aussi le plus difficile. Pendant son retour l'armée fut attaquée, pendant la première étape même, par cinq ou six mille Arabes, au défilé d'Akbet-Kredda. Elle eut quelques blessés et quelques tués ; l'ennemi y perdit une centaine d'hommes, dont sept chefs et beaucoup de chevaux.

Le reste du trajet de Mascara à Mostaganem, où l'on arriva le 3 juin, ne donna lieu à aucun fait remarquable. Les zouaves eurent donc peu d'occasion de se distinguer dans cette marche, si ce n'est pas leur excellent esprit et leur gaîté toute française à supporter les fatigues, les privations et les souffrances. « Les généraux, les officiers, les soldats mêmes qui composaient la colonne, leur prouvèrent en toute occasion l'estime profonde que leur avait value dans l'armée onze années de dévouement et de vaillance, et le Gouverneur en particulier, ne cessa de témoigner la haute opinion qu'il avait d'eux. » (*Histoire du 1er Zouaves*). Ils avaient campé le 1er juin au confluent de l'Oued-el-Hammam, et de l'Oued-Kesseb ; le 2, à Ben-Quirret.

Les Arabes n'avaient cessé de harceler l'armée. Tantôt ils se glissaient de buisson en buisson pour lâcher de plus près leurs coups de fusil. Tantot ils arrivaient par trois ou quatre, l'un offrant une poule à acheter pour attirer ceux des soldats qui voulaient entrer en marché, tandis que les autres à quelques pas en arrière, épiaient le moment favorable pour ajuster et pour tirer ; puis, tous s'enfuyaient sans qu'on pût les prendre : on n'avait même pas le temps de riposter. Ce manège de marchands de poule, assez rapidement déjoué

par les zouaves, continua pendant deux jours avec divers corps et ne cessa qu'à l'arrivée dans la plaine, vers Mostaganem.

Le lieutenant-colonel CAVAIGNAC et le commandant DE SAINT-ARNAUD furent cités pour s'être particulièrement distingués pendant cette expédition. Il en fut de même du capitaine DE BARRAL, du lieutenant BERTIN et du sergent CHARD (Rapport du Gouverneur au Ministre de la guerre, en date de Mostaganem, du 5 juin 1841). Le lieutenant BERTIN fut nommé capitaine au corps le 15 juin.

Dès la rentrée du corps d'armée à Mostaganem, il fut réorganisé en une seule division destinée, sous les ordres du général de La Moricière, à compléter les approvisionnements de Mascara. Le bataillon de zouaves fut incorporé dans cette division et reprit la route de Mascara le 7 juin.

Le premier convoi arriva dans Mascara le 10, sans avoir été inquiété autrement que par quelques coups de fusil à l'arrière-garde. La division ne se remit en route sur Mostaganem que le 25 juin, après avoir rejeté les Arabes jusqu'à l'Oued-Taria — 33 kilomètres au sud de Mascara — et avoir récolté, en leur lieu et place et pour le compte de la garnison de Mascara, les magnifiques moissons qui couronnaient la plaine d'Eghris, au sud de la ville. Les zouaves furent, dans ce travail de laboureur, ce qu'ils avaient coutume d'être dans les combats. Leur commandant en témoigne pour eux dans une lettre qu'il écrivait à son frère le 23 juin 1841 : « Quel corps que ces zouaves, toujours employé, toujours en avant, le jour, la nuit, au feu comme au travail ! Nous fournissions cent sacs au Gouverneur quand d'autres bataillons en apportaient vingt-cinq ou trente. »

La division, repartit de Mascara le 25, rentra à Mostaganem le 27 juin, après avoir eu une affaire légère le 25 et, le 26, une autre qui, un moment, avait menacé de tourner au grave.

Pendant l'engagement du 25, l'on aperçut tout à coup une tribu qui fuyait avec ses troupeaux vers les ravins de Kalaa.

Le général lança aussitôt à ses trousses les zouaves, sans sacs, et la cavalerie. L'extrême aspérité du terrain empêcha seule ce coup de main de porter tout ses fruits : on prit seulement huit hommes, quarante-deux femmes et quelques centaines de bœufs et de moutons.

Dans l'affaire du 26, les Arabes des tribus qui suivaient Abd-el-Kader, profitant de leur ressemblance avec nos auxiliaires des *Douair*, étaient parvenus à pénétrer dans l'extrême arrière-garde. Celle-ci aurait pu être sérieusement compromise sans le sang-froid et la discipline des zouaves et la vigilance de leur commandant, qui n'avait pas tardé à éventer la ruse arabe.

L'affaire dura à peine un quart d'heure ; il y eut plusieurs blessés aux zouaves, dont le sergent-major Lambert, atteint d'un coup de feu au-dessous de l'œil gauche. Le capitaine Paer eut son cheval tué sous lui.

En parlant de cet engagement, le général Bugeaud, s'exprime ainsi : «..... nous n'eûmes que quelques blessés aux zouaves, qui, ce jour-là faisaient l'arrière-garde avec leur aplomb accoutumé. »

(Rapport du général Bugeaud au Ministre de la guerre, en date de Mostaganem du 28 juin 1841).

La division bivouaqua le 25 juin à Assiam-Romeri, le lendemain à Mezra d'où elle alla, le troisième jour, camper entre Mazagran et Mostaganem.

Le 1er juillet, le Gouverneur, le lieutenant-colonel des zouaves et le drapeau s'embarquèrent pour Alger, où d'autres intérêts les rappelaient. Le 2e bataillon fut maintenu à la division Lamoricière, sur la demande expresse et les instances de ce général qui déclara que les zouaves lui étaient indispensables pour servir d'exemple aux autres troupes et porter à l'occasion un coup décisif. Les incidents qui signalèrent les marches du mois de juillet prouvent qu'il avait vu juste. Les zouaves ne trompèrent pas l'attente de leur ancien colonel : ils furent non-seulement l'exemple, mais aussi le salut de la division.

Le 2e convoi, destiné à Mascara, quitta Mostaganem le 2 juillet. Dès cette journée qui se passa cependant en plaine, les traînards furent nombreux. Mais, le lendemain, au moment de franchir les montagnes, le désordre devint horrible. La chaleur était excessive, les soldats d'infanterie tombaient harassés et affaiblis par la dyssenterie et la fièvre. Les zouaves étaient à l'arrière-garde et l'ennemi cherchant à profiter du trouble qui régnait dans la division, devint à un moment si pressant que le commandant de Saint-Arnaud dut le charger à la tête de 25 cavaliers et d'une compagnie de son bataillon. A peine les coups de fusil eurent-ils cessé de se faire entendre que les traînards se mirent de nouveau à abonder, au point que des soldats du bataillon de chasseurs d'avant-garde venaient se faire ramasser par les zouaves à l'arrière-garde, quoique la colonne eut près de huit kilomètres de long. Les zouaves, sachant à quel point le moindre trophée exalte l'orgueil des Arabes, mettaient leur amour-propre à ne laisser tomber absolument rien entre les mains de l'ennemi. Ils se multipliaient pour relever tous les hommes qui se laissaient tomber et aussi pour les chercher, car il en fut qui se cachaient à dessein pour n'être pas retrouvés, préférant une mort immédiate, quoique épouvantable, à de plus longues souffrances. Il fallut débarrasser tout ce monde des sacs et des fusils. Les moyens de transport n'étaient plus suffisants, l'on fut obligé d'avoir recours aux chevaux de la cavalerie, Le commandant de Saint-Arnaud lui-même prêta son cheval. «Mais, les zouaves, si intrépides, si aguerris, si acclimatés, étaient eux-mêmes épuisés et plusieurs tombèrent sous de glorieux fardeaux. C'était un jour de dévouement et de force morale, c'est bien plus que le courage d'affronter les balles. » (*Lettre du commandant de Saint-Arnaud, en date du 4 juillet 1841*).

Le général de La Moricière félicita les zouaves de leur énergique dévouement et dit tout haut à leur commandant que deux cents hommes leur devaient d'avoir encore la tête sur les épaules. Le général aurait pu dire plus, car en per-

çant le rideau des braves zouaves qui la couvraient à l'arrière garde, l'ennemi n'eut trouvé qu'une armée démoralisée (1) », et eût pu renouveler le désastre de la Macta. Mais aussi quels hommes étaient ces zouaves! Quelle résignation, quel courage, quelle abnégation ! Et ils n'avaient pas comme leurs officiers, pour mobiles: la gloire et l'ambition!

Ils étaient souvent mal vêtus et plus souvent encore mal nourris ; le mauvais temps souvent, mais avec cela, toujours alertes et, au premier coup de soleil, des chansons et des lazzis. Quels soldats !

Dès que ce nouveau convoi fut déchargé à Mascara, la division se remit aux travaux des moissons. On resta à ce travail jusqu'au 14 juillet et la récolte fut faite jusqu'auprès de la Kouba de Sidi-Daho, à sept kilomètres au nord de la ville. Cette période fut signalée par quelques combats, les Arabes n'ayant pu se résigner à voir ainsi couper leurs céréales au profit de leurs ennemis. Les zouaves assistèrent à ces affaires, notamment à celle du 13 juillet qui menaça pendant un instant de prendre une tournure sérieuse. Dès la première alerte, vers midi, le bataillon avait été massé derrière le relèvement rocheux de la Kouba de Sidi-Daho. Aussitôt que le général de La Moricière eut reconnu les dispositions à prendre, les zouaves furent lancés au pas de course ; ils eurent fort à faire pour refouler le flot des Arabes. Ils ne rentrèrent au bivouac qu'à la nuit, et, comme ils formaient l'arrière-garde, ils ne cessèrent d'être accompagnés par la fusillade ennemie. Les capitaines Paer et d'Autemarre d'Ervillé, le sergent-major Lambert se distinguèrent particulièrement dans cette journée. (Ils sont cités pour ce fait dans l'ordre de l'armée du 25 juillet 1841).

Lambert fut nommé sous-lieutenant au corps à la date du 17 juillet.

Le lendemain, 14 juillet, les zouaves étaient aux avant-postes lorsque quelques Arabes se présentèrent en montrant

(1) Sainte Beuve : Portrait du Maréchal de Saint-Arnaud.

de loin un papier. Le commandant de Saint-Arnaud alla lui-même chercher ce papier, qui avait été placé en évidence sur un palmier nain. C'était une sorte de proclamation de l'émir, écrite en français, revêtue de son cachet et adressée aux soldats français. L'émir cherchait vraisemblablement à se procurer ainsi les ouvriers d'art et les instructeurs militaires qui manquaient à ses réguliers.

Voici ce factum :

« Camp de Sultan, juillet 1881.

« Le sultan Abd-el-Kader informe les soldats français que dans ses Etats ils seront bien reçus, qu'ils y jouiront d'une très-forte paie, d'une bonne nourriture et d'une entière liberté. Ils pourront être soldats ou civils à leur volonté. »

Il est sans doute inutile d'ajouter que ces offres magnifiques n'eurent aucun succès auprès des zouaves.

La division quitta Mascara le 15 juillet pour rentrer à Mostaganem où elle arriva le 19 seulement, après avoir franchi cette fois le passage du Menaouer. Dans la journée du 15, le bataillon de zouaves était à l'arrière-garde : il eut un petit engagement dans lequel le commandant de Saint-Arnaud reçut une contusion par coup de feu au pied droit.

Le 16, le bivouac fut pris sur l'Oued-Tilouanet. L'ennemi vint tirailler pendant la nuit, sans réussir à faire sortir les troupes du camp. On s'était contenté de se placer derrière pour attendre les évènements : au bout d'une heure tout était redevenu tranquille. Au jour, la fusillade reprit et dura jusqu'à Sidi-Mergdad, sur l'Hillil. A l'Oued-Melah, le lendemain, l'engagement était devenu tout à fait sérieux, et il fallut plusieurs retours offensifs de l'arrière-garde pour décourager les assaillants. Le lieutenant Adam fut atteint d'un coup de feu à l'omoplate droite et le sous-lieutenant Hamet-ben-Mohamed-Djenadi d'un coup de feu à la main droite ; il y eut plusieurs autres blessés. Le commandant de Saint-Arnaud, le capitaine adjudant-major Peyraguey, le capitaine Bertin, les lieutenants Adam et Blaise, et le sergent de Chard furent cités à l'ordre général de l'armée, en date du 25 juillet 1841,

pour s'être particulièrement distingués dans le combat livré le 17 juillet, dans les gorges de l'Oued-Melah.

Les journées des 18 et 19 juillet se passèrent sans donner lieu à quoi que ce soit de remarquable. Après quelques jours de repos, le bataillon se rendit à Oran, où il arriva le 1er août. La route suivie est celle qui passe par l'Habra et le Sig. Quelques coups de fusil seulement furent échangés à l'arrière-garde. On apprit à Oran la promotion du sous-lieutenant Troyon au grade de lieutenant (17 juillet).

Le 4 août le bataillon s'embarqua pour Alger sur le *Tartare* ; mais, le 5, à la relâche de Mostaganem, le commandant de cette place, — colonel Tempoure du 15e léger — le fit débarquer à minuit et l'adjoignit à une expédition qu'il allait diriger sur le Chélif inférieur. Il s'agissait de couvrir contre la vengeance d'Abd-el-Kader quelques tribus qui lui avaient refusé le service ou qui étaient venues à nos marchés malgré ses ordres. Cette petite expédition se passa sans incident notable pour les zouaves ; ils rentrèrent à Mostaganem le 7 août. Le lieutenant Lyon dut entrer à l'hôpital pour une dyssenterie contractée pendant l'expédition de Mascara ; il y mourut le 20 septembre.

Le jour même de leur arrivée à Mostaganem — 7 août — les zouaves furent embarqués sur le *Fulton* ; ils arrivèrent à Alger le 9, à huit heures du matin. Ils partirent de là pour conduire un convoi à Blida et rejoindre dans cette place l'état-major et le 1er bataillon.

Dans le courant du mois d'août,—par une ordonnance du 17 août 1841, — le commandant de Saint-Arnaud reçut la croix d'officier de la légion d'Honneur. C'était une distinction bien méritée, mais néanmoins fort belle, eu égard à la jeunesse de service du commandant.

Il nous faut maintenant retourner un peu en arrière et suivre à son tour le 1er bataillon dans tout ce qu'il a accompli depuis sa séparation d'avec le deuxième, le 10 mai 1841.

Après le départ du 2e bataillon, le 1er était resté à Blida

jusqu'au 16 mai : on y avait reçu la nomination du capitaine de Barral au grade de chef de bataillon au 15e léger — 14 mai.— Cette nomination dut être réexpédiée dans la province d'Oran, où se trouvait alors le nouveau promu, avec le 2e bataillon.

Le 16 mai, l'on forma à Blida une colonne expéditionnaire qui, en exécution des plans adoptés précédemment, devait procéder à la destruction de toutes les places d'approvisionnement établies par Abd-el-Kader sur la limite du Tell de la province d'Alger. Les objectifs de la colonne étaient donc Boghar — 60 kilomètres au sud-est de Médéa — et Tazza — à 50 kilomètres environ au sud-est de Miliana. — Les zouaves du 1er bataillon furent incorporés, avec deux bataillons des 26e et 58e de ligne, dans un petit corps détaché, destiné à opérer d'abord sur la gauche de la colonne principale.

Au moment où le corps expéditionnaire allait commencer ses opérations, des pourparlers privés étaient engagés avec l'ennemi, relativement à un échange de prisonniers. Cette négociation aboutit malgré la reprise des hostilités. D'après les mémoires et écrits du temps, plusieurs zouaves se seraient trouvés parmis les prisonnier échangés, il n'a pas été possible de retrouver leurs noms. Cet échange qui eut lieu le 18 mai, est le premier qui ait abouti avec les Arabes.

Le corps expéditionnaire quitta Blida le 17 mai, franchit le col de Mouzaïa sans incident et arriva le 19 à Médéa, où il déposa un ravitaillement. Il campait le 20 à Aïn-Sultan ; le 21, dans la plaine de Berouaguia, après avoir suivi les crêtes de Hassen-ben-Ali ; il couchait le 22 à la Kouba de Sidi-Ali, après avoir traversé le pays peu accidenté des *Abib*, et arrivait le 23 devant Boghar que lui signalait l'incendie allumé par les Arabes. Les zouaves et deux escadrons, qui avaient été envoyés en avant pour battre l'estrade, étaient déjà dans la ville où ils étaient entrés presque sans coup férir et presque le même jour que le 2e bataillon était entré à Tekedempt.

Comme à Tekedempt aussi, on trouva à Boghar des casernes, des magasins considérables, un moulin, une manutention, des forges et des ateliers de toutes sortes. Tout fut démoli à la mine et à la pioche, l'incendie n'ayant détruit que quelques gourbis.

Le lendemain, la colonne se remit en route, campa à l'Oued-Sidi-ben-Othman, dans les *Ouled-Aziz* et arriva devant Tazza, le surlendemain 25 mai. L'ennemi résista à peine et tous les établissements que l'émir avait créés furent détruits de fond en comble. A Tazza aussi, l'on trouva trace de prisonniers français qui furent échangés un peu plus tard.

Cette expédition et celle de Mascara firent beaucoup de mal aux tribus, mais elles en causèrent bien plus encore à Abd-el-Kader. Celui-ci venait de voir disparaître coup sur coup trois de ces places de dépôt de la création desquelles il était légitimement fier et qu'il avait cru par leur éloignement à l'abri de nos entreprises. Boghar, Tazza, Tekedempt n'existaient plus et Mascara renfermait une garnison française. C'étaient là de rudes coups pour la puissance et le prestige de l'émir et qui eussent sans doute suffi pour abattre un tempérament moins bien trempé que le sien. Ces divers échecs durent certainement l'éclairer sur l'issue fatale de cette guerre sans merci. Il n'en laissa rien paraître. Ses principales ressources étaient détruites, il sut encore, à force d'énergie et d'habileté, tirer des ressources du Maroc et maintenir par le fanatisme religieux les tribus de l'ouest.

Il obtiendra encore quelques succès contre des détachements trop faibles ou mal commandés. Il prolongera ainsi son existence politique ; mais son prestige est entamé, et il ne sera bientôt plus qu'un chef de partisans, en attendant qu'il soit obligé de se rendre à ses vainqueurs.

Après avoir employé deux jours à la destruction de Tazza, le corps expéditionnaire reprit, le 27 mai, la route du nord et châtia en passant les tribus hostiles des Oued-Omrah. Il descendit la vallée de l'Oued-Deurdeur, coucha à Guelta-

Zerga et s'établit le 28 auprès de Miliana. Le bataillon de zouaves fut détaché le 29 pour conduire jusqu'à Miliana un convoi de vivres et en ramener les malades et les isolés qui s'y trouvaient. Enfin, la colonne rentra à Blida le 2 juin, après avoir de nouveau couché à Médéa le 31 mai. Cette expédition avait été très pénible à cause du froid et de la persistance des pluies qui avaient transformé les chemins en autant de ruisseaux de boue. Aussi les deux jours de station à Tazza avaient-ils été les bienvenus.

L'heure du repos n'avait pourtant pas encore sonné. Les opérations reprirent du 7 juin au 10 juillet. L'ennemi ne résista nulle part ; les fatigues seules furent considérables sous les ardeurs d'un soleil de juillet. Ces marches pénibles et prolongées constituèrent une rude épreuve pour la santé et pour la discipline des troupes. Les zouaves en sortirent à leur honneur et affirmèrent une fois de plus les solides qualités qui leur étaient maintenant universellement reconnues. Ils étaient si acclimatés et si habitués à cette rude vie qu'ils n'eurent que fort peu de malades, quoiqu'ils fussent à la besogne plus souvent que les autres corps dont les effectifs ne cessaient de diminuer. Le 1er bataillon fut pour ces corps, dans la division d'Alger, ce que nous avons vu le 2e être dans la division d'Oran : un modèle et quelquefois un sauveur.

Les marches et contre-marches, qui remplirent le mois de juin et une partie du mois de juillet, commencèrent par un ravitaillement de Médéa. Miliana fut réapprovisionnée à son tour. On brûla ensuite toutes les maisons de la vallée du Chélif, jusqu'à plusieurs lieues au-dessous du pont. On n'avait pas les moyens de faire la récolte comme dans la province d'Oran, et, pour atteindre l'ennemi dans ses intérêts, il fallut bien en venir à cette extrémité, cruelle si l'on veut, mais bien souvent rendue inévitable par les nécessités de la guerre.

Le 19 juin, la colonne était au bivouac à Souk-el-Arba, dans les *Djendel* — 32 kilomètres à l'est de Miliana, sur la

route de Médéa, — d'où elle alla razzier les *Righa* de Médéa. Le 21 et le 22, elle fit séjour à Médéa, pour donner un peu de repos aux troupes. Le 23, elle vint s'établir dans les *Soumata* à la Kouba de Sidi-Abd-el-Kader Medfa ; on ravagea le territoire des *Soumata*, des *Beni-Menad* et des *Bou-Halouan*. Le 2 juillet, la colonne arriva à Coléa après avoir parcouru en tous sens, mais sans résultat marqué, le pays des *Hadjoute*. Toute l'expédition n'avait coûté que dix tués et vingt-cinq blessés.

Le bataillon rentra à Blida le 2 juillet même et, ainsi que nous l'avons dit, il y fut rejoint par le 2e dans le courant d'août. Les deux bataillons restèrent peu de jours ensemble. Ils eurent à peine le temps de se faire part de leurs aventures, car, le 2 septembre, le 1er bataillon partait à son tour pour la province d'Oran et nous dirons un peu plus loin ses faits et gestes pendant les sept mois qu'il y resta.

Le lieutenant-colonel Cavaignac fut nommé colonel le 11 août et conserva son commandement. Le 2e bataillon se reposa à Blida jusqu'à la fin de septembre et profita de cette période de répit pour réparer et en partie renouveler l'habillement et l'équipement. A partir du 27 septembre, il prit part à toutes les opérations de ravitaillement qui furent faites sur Médéa et sur Miliana, où le Gouverneur voulait accumuler des approvisionnements considérables. D'après ses idées, en effet, ces places étaient destinées à servir de base à ses opérations ultérieures et devaient le dispenser d'envoyer alors des convois à de trop grandes distances ou de les traîner à sa suite. Il évitait aussi l'affaiblissement qui pouvait résulter, pour ses troupes, de combat d'escortes trop nombreuses.

Le général Baraguey-d'Hilliers avait été chargé de constituer ces approvisionnements. Il conduisit lui-même deux convois à Miliana, trois autres furent conduits à Médéa par le général Changarnier (1).

Ces courses durèrent jusqu'au 13 novembre. On y employa

(1) Le centre de l'Oued Zeboudj a reçu le nom de Changarnier, à la date du 11 août 1838.

tous les moyens de transport que l'on put se procurer et jusqu'aux chevaux de la cavalerie qui furent chargés de sacs de riz ou de farine. D'immenses troupeaux furent emmenés et conservés sur pied pour l'approvisionnement en viande fraiche.

Les zouaves cependant eurent à subir le contre-coup des fatigues éprouvées dans la province d'Oran : les fiévreux augmentèrent dans une proportion notable. Toutes ces escortes de convois étaient d'ailleurs fatigantes autant qu'insipides : c'est à peine si, de temps en temps, une petite action militaire venait en rompre la monotomie. Le 8 octobre, pendant le deuxième ravitaillement de Miliana, les zouaves, se trouvant à l'arrière-garde, furent assez sérieusement attaqués, au passage du Chabat-el-Keta — surnommé depuis le *Ravin des Voleurs* — par environ deux mille Arabes, tant réguliers de l'émir, que gens des tribus. Le général Bedeau commandait l'arrière-garde, il laissa l'ennemi bien se masser derrière un accident de terrain d'un relief assez prononcé, pendant que lui-même réunissait aux zouaves le 10e bataillon de chasseurs à pied et quatre-vingts cavaliers des gendarmes maures. Au signal convenu, ces troupes s'élancent comme un seul homme sur les Arabes qui, surpris, épouvantés par la soudaineté de cette attaque, ne songent qu'à fuir et laissent en un clin d'œil deux cents cadavres sur le terrain. Les zouaves vinrent se reformer, la bayonnette ensanglantée, chargés d'armes et de dépouilles. Ce fait d'armes important était dû au commandant DE SAINT-ARNAUD, qui reçut un coup de feu à la main droite, mais tua son adversaire et lui prit ses armes et son burnous. Il fut cité pour ce fait, à l'ordre du jour du 25 novembre suivant.

Le lendemain 9, la colonne campa à la Kouba de Sidi-Abd-el-Kader où la nuit fut troublée par les tirailleries de quelques centaines d'Arabes. Le 10, le convoi entrait à Miliana. L'escorte rétrograda en remontant la rive droite du Chélif ; le 12, elle arrivait au bois des oliviers, devant Médéa. Le 13, elle franchit du sud au nord le col de Mouzaïa,

après un petit engagement et après avoir été assaillie par un véritable ouragan de grêle. Les chemins étaient défoncés : hommes et animaux pataugeaient péniblement et l'arrière-garde ne put arriver qu'à la nuit noire au bivouac de la Chiffa. Le 14, les troupes rentraient en leurs garnisons respectives. Le premier ravitaillement de Médéa commença le 29 octobre ; le troisième et le dernier se termina le 13 novembre. Ces marches ne donnèrent lieu à aucun incident notable : elles furent pénibles par suite des mauvais temps précoces de cette année et par les combats qu'il fallut livrer à chaque passage du Ténia. La maladie cependant continuait à sévir sur le 2e bataillon : les fatigues et la fièvre achevaient ce que le feu de l'ennemi avait commencé. Le chef de bataillon lui-même, malgré l'énergie dont il était doué, dut renoncer momentanément à la partie. Dans une lettre datée de cette époque — 28 octobre 1841 —, il décrit la vie menée par les zouaves, en quelques lignes seulement mais qui indiquent suffisamment le service étonnant qu'on exigeait d'eux : « J'aime bien mes zouaves, ce sont de braves soldats, mais il faut être plus que de fer pour supporter la vie qu'on mène avec eux. On gagne là, cent fois son grade....... Toujours les zouaves en avant. Faut-il prendre le col la nuit, les zouaves ; on craint pour l'arrière-garde, les zouaves à l'arrière-garde : on craint pour le flanc gauche, les zouaves sur le flanc gauche. Un bataillon est-il engagé, vite les zouaves, sac à terre, et au pas de course courez le soutenir. On fait une lieue, on se bat et on refait une autre lieue pour venir reprendre ses sacs. L'armée est établie au bivouac depuis trois heures ; tout le monde a dormi et mangé la soupe, les zouaves arrivent, et pour se lever le lendemain deux heures avant les autres. »

Le 28 octobre, pendant le deuxième ravitaillement de Médéa, le bataillon eut un engagement de peu d'importance, dans lequel le lieutenant Jaury fut blessé d'un coup de feu au flanc gauche.

L'effectif des présents, malgré l'énergie morale de tous,

diminuait visiblement au bataillon par les entrées aux hôpitaux. Le repos qui fut accordé après le surmenage de cette rude année arriva bien à propos et se prolongea jusqu'en mars 1842, époque à laquelle les deux bataillons furent réunis à Alger pour la réorganisation du corps en régiment. Cette réorganisation avait été décidée par une ordonnance royale du 8 septembre 1841, mais les exigences de la guerre ne permirent de la rendre effective qu'au mois de mars suivant.

Le séjour à Blida fut signalé par quelques troubles dûs aux zouaves indigènes les plus récemment enrôlés ! N'avait-on pas eu l'idée d'ériger les juifs en miliciens et de leur confier des armes ! Pour qui connait le mépris universel dont cette race est l'objet en Algérie, la colère des zouaves est facile à comprendre. Les nouveaux miliciens furent bousculés, battus, désarmés en maintes circonstances. Il fallut les mesures les plus sévères pour mettre fin à ces rixes de tous les jours. Que diraient ces mêmes zouaves s'ils voyaient leurs vieux régiments se recruter aujourd'hui au moyen de juifs indigènes ?

Le 2e bataillon quitta Blida le 25 novembre pour retourner à Coléa, après avoir fait une dernière razzia sur les tribus des environs et ramené un riche butin : 107 prisonniers, 100 bœufs, 400 chèvres et moutons.

Pendant que le 2e bataillon prenait ainsi part aux ravitaillements de Médéa et de Miliana, le 1er opérait dans la province d'Oran, sous la direction personnelle du Gouverneur. Il s'était embarqué à Alger le 5 septembre et était arrivé le lendemain à Mostaganem.

Le général Bugeaud avait tenu, nous l'avons dit, à présider en personne aux opérations qui al aient avoir lieu dans la province d'Oran. Il divisa ces troupes en deux fractions : la première prit le nom de *colonne politique* et resta sous les ordres du Gouverneur ; le bataillon de zouaves en faisait partie ; la seconde appelée *colonne d'approvisionne-*

ment ou de ravitaillement, fut placée sous les ordres du général de La Moricière, commandant la division d'Oran.

La première de ces colonnes était destinée à se porter rapidement sur tous les points où il pouvait être nécessaire de raffermir nos tribus dans l'obéissance, partout où il y avait lieu de les protéger contre les vengeances et les coups de main de l'émir, comme sur tous les points où l'on pouvait espérer des soumissions afin d'encourager et de hâter celles-ci en mettant fin aux indécisions des chefs, et de recueillir nos nouveaux adhérents. Quant à la seconde colonne, le nom qui lui fut donné indique suffisamment son rôle. Pendant que la colonne Lamoricière allait, suivant ses instructions, compléter les approvisionnements de Mascara, la *colonne politique* devait manœuvrer dans les vallées de la Mina et du Chélif où se trouvaient plusieurs tribus dont on avait annoncé, faussement d'ailleurs, les projets de soumission. Donc la *colonne politique* quitta Mostaganem le 22 septembre, quelques jours avant La Moricière, et s'installa le 26, au point central de Sidi-bel-Hacel, sur la basse Mina, pour recevoir les soumissions annoncées (1). Le 28 septembre personne ne s'était encore présenté, sans doute par crainte d'Abd-el-Kader qui se tenait sur l'Hillil. Aussi le général Bugeaud partit-il, dans la nuit du 28 au 29, à onze heures du soir, avec les zouaves et la cavalerie, pour surprendre une fraction de *Flitta* à Aïn-Kesser, au milieu des montagnes des *Sidi-Yahia*, et leur enleva-t-il, après un combat assez vif, 2.000 têtes de bétail et 320 prisonniers, hommes, femmes et enfants. Les *Flitta* étaient alors une tribu forte et orgueilleuse : le procédé du Gouverneur, loin de la décider à la soumission, ne fit que lui inspirer des désirs de vengeance qu'elle mettra plus tard à exécution. Le général Bugeaud, n'ayant pas réussi et espérant davantage du temps, replia sa colonne sur Madar, où elle arriva le 2 octobre. Cette position était encore suffisamment centrale pour

(1) Voir la note 22, à l'appendice n° 1.

ses projets et, de plus, il pouvait couvrir de ce point la marche sur Mostaganem des prises faites sur les *Flitta*,

Abd-el-Kader, pendant ce temps, était allé s'établir avec des forces considérables dans les montagnes, au nord de Mascara, près d'El-Bordj, dans l'intention de barrer le passage au général de La Moricière, qui se rendait à Mascara avec un ravitaillement. Le général, arrêté à Assiam-Roméri avec ses immenses transports, fit part de cette difficulté au Gouverneur au devant duquel il se décida à se porter avec tout son monde. Le Gouverneur prit tout aussitôt la résolution d'aller offrir le combat à l'émir, espérant toujours pouvoir l'entrainer dans une affaire générale et le détruire du coup. Les deux colonnes s'étaient réunies, dans la nuit du 6 au 7 octobre, à Sidi-Mergdad, gué de l'Hillil. L'armée entière quitta l'Hillil le 7 octobre et parvint le même jour à Aïn-Kébéra. Le lendemain, 8, le camp fut levé à deux heures du matin parce que l'on espérait enfin rencontrer un ennemi palpable. On trouva, en effet, les vedettes ennemies en arrivant vers El-Bordj. Notre cavalerie auxiliaire les poussa devant elle jusque vers Ternifine où elle se heurta contre la cavalerie régulière d'Abd-el-Kader. L'infanterie fut envoyée à la rescousse et les zouaves — commandant Le Flô — perdirent en un instant quatorze hommes tués ou blessés. Les chasseurs d'Afrique entrèrent en ligne à leur tour : l'ennemi dut céder, mais il parvint à opérer sa retraite en bon ordre. On fit alors une halte sur les bords de l'Oued-Abadie dans le lit duquel on enterra les morts. Il fallait bien aussi laisser souffler les hommes et les chevaux : l'infanterie avait fait douze kilomètres dans une heure et demie. Le même soir, on coucha à l'Oued-Moussa — 16 kilomètres de Mascara (direction de Frenda) — et l'on parvint à Mascara le lendemain 9 octobre.

Après qu'on eut donné un peu de repos aux troupes et pris des vivres, le corps expéditionnaire fut de nouveau divisé en deux fractions : 1° *La colonne d'opérations* dont le Gouverneur se réserva le commandement, eut pour mission,

libre comme elle l'était de ses mouvements, de chercher l'ennemi, de l'attaquer partout où elle le trouverait, et, en même temps de protéger la seconde colonne. Le bataillon de zouaves fit partie de cette première colonne. 2° La colonne du convoi, chargée d'escorter les approvisionnements de l'armée et les bagages.

Sur ces entrefaites on avait appris qu'après le combat de Ternifine, l'émir s'était retiré dans la plaine d'Eghris, audelà de l'Oued-Froha. Aussi, après avoir séjourné à Mascara pendant toute la journée du 10 octobre, après s'être débarrassée des malades, des gros transports et d'une partie de l'infanterie, l'armée repartit le 11 et se dirigea vers la plaine d'Eghris où l'on avait signalé la présence, sur l'Oued-Froha, des *Hachem*, tribu d'origine d'Abd-el-Kader. On trouva leur campement abandonné : la tribu s'était réfugiée dans les montagnes boisées situées entre l'Oued-el-Hammam et le Sig, avec ses troupeaux et ses autres richesses. Malgré la rapidité de la marche, on ne put l'atteindre dans ce pays difficile.

L'armée campa, le 11 octobre, sur l'Oued-Froha — 11 kilomètres au sud de Mascara — le 12 sur l'Oued Fekane — 21 kilomètres au sud ouest de Mascara — le 13 à l'Oued-Sfisef — vers Mercier-Lacombe — le 14, à Aïn-Tichtiouine dans un pays très tourmenté, autour d'une fontaine cachée au fond d'un grand ravin. L'on avait poussé, ce jour là, une pointe vers les montagnes dont les sommets avaient été rapidement occupés par l'infanterie. On fit une razzia qui rapporta une grande quantité de bétail, de tentes, de chevaux, de mulets, d'ânes et une centaine de prisonniers. Vers deux heures du matin, les Arabes vinrent tirailler contre le camp, sur la face occupée par les zouaves. Ceux-ci dédaignèrent de répondre à cette fusillade peu dangereuse.

Le 15, de guerre lasse, on se rabattit sur l'Oued-el-Hammam. Le 16 octobre, on détruisit le vi lage de la Guethna — 9 kilomètres en amont de Dublineau — où se trouvaient les propriétés des parents d'Abd-el-Kader et où ce dernier avait

été élevé. La veille encore, Sidi-Saïd, frère aîné de l'émir, était sur les lieux. Une trentaine d'habitations et quantité de meules de paille furent brûlées ; le grain fut transporté avec soin à Mascara, où l'on rentra le lendemain 17.

Il s'agissait maintenant de détruire le dépôt que l'émir avait établi en un endroit appelé aujourd'hui « le vieux Saïda », sur la rive gauche de l'Oued-Saïda, à 74 kilomètres au Sud de Mascara, à la limite du Tell, et de prouver, une fois de plus, qu'il n'y aurait plus de répit pour les Arabes et que les troupes françaises sauraient les atteindre partout. Donc, l'armée repartit de Mascara le 19 octobre, emportant pour quinze jours de vivres. Le 19, elle campa dans la plaine d'Eghris, sur l'Oued-Froha ; le 20 à l'Oued-Taria. Le 21, elle était établie sur les bords de l'Oued-Kerarib, près de la Kouba de Sidi-Aïssa, lorsque soudain, pendant la nuit, le camp fut assailli par une fusillade des plus vives. C'était un bataillon régulier de l'émir qui tentait une surprise : il avait dû être fortement prêché, car les Arabes n'aiment pas à combattre en corps pendant la nuit. Cette surprise aurait peut-être réussi, si deux compagnies de zouaves, qui s'étaient réunies dans le plus grand silence, ne s'étaient pas jetées sur l'ennemi, sans tirer, la bayonnette en avant, et ne l'avaient obligé à une retraite précipitée. Ces deux compagnies eurent une quinzaine d'hommes hors de combat.

C'est cette nuit là que naquit « *la casquette du père Bugeaud* ». L'ennemi avait réussi à tromper la vigilance d'une partie des avants postes et s'annonça, ainsi que nous l'avons dit, par une fusillade qui fit plus de bruit que de mal et causa plus de surprise que d'effroi. Néanmoins le général Bugeaud avait bondi hors de sa tente et rejoint les zouaves qui se lançaient en avant. Il tua deux ennemis de sa main.

L'engagement terminé, le général et les zouaves rentrèrent ensemble, mais ils étaient l'un et les autres trop excités pour pouvoir espérer de reprendre leur sommeil si brusquement interrompu. On se groupa donc autour des feux de bivouac pour causer en attendant le jour. On sait comme les

clartés de ces feux, dont la flamme est sans cesse agitée, donnent des apparences fantastiques à tout ce qu'elles éclairent. On pense donc quelle dut être la gaîté des zouaves quand ils s'aperçurent que le gouverneur était, dans sa précipitation, resté coiffé de son bonnet de coton, *un casque à mèche*. Quoiqu'ils eussent coutume de prendre toutes sortes de familiarités avec le *père Bugeaud*, ils cherchaient cependant à rire discrètement, personne n'osait se risquer à signaler le cas. Le général finit pourtant par être mis en éveil par tous ces chuchotements et il s'aperçut bien vite de sa distraction. Il demanda sa casquette, qui d'ailleurs avait une forme particulière, un peu originale, et était bien connue. Tous les zouaves du groupe firent de suite les empressés en demandant « la casquette, la casquette du général ! » et finirent par l'apporter avec mille précautions. Mais, le lendemain, comme il passait à cheval devant leur front, ses enfants gâtés lui chantèrent un chœur en accompagnant la sonnerie de la marche :

As-tu vu
la casquette, la casquette ?
As-tu vu
la casquette du père Bugeaud ?

La sonnerie de la marche en prit et conserva le nom de « La Casquette » et aujourd'hui encore, quand on veut la faire sonner, on dit au clairon « sonnez la casquette », absolument comme le père Bugeaud avait pris l'habitude de dire. Les poètes, plus ou moins ferrés, ne manquaient pas aux zouaves ; il y eut bientôt des couplets rythmés sur les deux reprises de la sonnerie. On en fit même un pour *ces dames* qui, lors des rentrées de colonne, devaient recevoir leurs amoureux en musique ; c'était exigé. Voici le couplet des *dames* :

Où sont-ils
Ceux qui suivent la casquette ?
Où sont-ils

Les troupiers du père Bugeaud ?
Nos cœurs battent la générale !
En attendant nos amoureux,
Et craignent qu'une indigeste balle
N'ait pénétré dans eux !.....
Où sont-ils
Ceux qui suivent la casquette ?
Où sont-ils
Les troupiers du père Bugeaud ?

La casquette du père Bugeaud affectait la forme du képi alors en usage dans l'armée d'Afrique, mais elle était d'une hauteur extraordinaire. Non content d'avoir pour protéger les yeux une visière immense, le général en avait fait adapter une autre, non moins immense, par derrière pour garantir la nuque contre le soleil et la pluie.

Le général Bugeaud, avons-nous dit, était extrêmement populaire parmis les zouaves malgré sa brusquerie, ses mauvaises humeurs qui le poussaient quelquefois à une excessive sévérité. Ils l'aimaient à cause de sa bonhomie, de sa franchise un peu brusque, de sa verve originale et de sa cordialité ; il savait parler le langage du soldat. L'on avait confiance en lui, parce qu'il était prudent mais résolu, plein d'initiative et d'énergie: c'était un rude soldat et un général habile. Il a raconté lui-même l'épisode suivant: Une nuit — il était alors Maréchal, — se promenant dans le camp, ce qui lui arrivait fort souvent, il entendit deux zouaves qui étaient en contestation, sous la tente. « Chien de métier, disait l'un, voila trois jours que je suis mouillé et que je ne peux pas me sècher; si l'on avait seulement une croûte de pain et un peu d'eau-de-vie, on pourrait encore chanter la *mère Godichon*. Mais rien de rien, *oualou* ; et par dessus le marché ces gredins — l'expression était énergique — de *bicots* qu'on ne peut atteindre pour leur repasser la mauvaise humeur sur le dos.

Tu as tort de te plaindre, pierrot, répondit l'autre, un vieux soldat, si tu avais été hier de garde à la tente *de la*

casquette tu f... donnerais un renfoncement à tes gémissements. Tout Maréchal de France et duc qu'il est, entends-tu, pierrot, je l'ai vu de mes yeux, le vieux, grignoter tout seul, sans se plaindre, un morceau de biscuit et boire par-dessus un coup de vin blanc de rivière. Or, quand le bon Dieu n'a rien, que veux-tu qu'aient ses saints. » Toute l'escouade fut de l'avis du vieux soldat. En rapportant ce fait, le Maréchal avouait avoir éprouvé une des plus délicieuses joies de sa vie.

L'armée arriva à Saïda le 22 octobre. Tout était abandonné, comme naguère à Boghar, à Tazza, à Tekedempt. Le réduit brûlait. La destruction fut achevée sans que l'ennemi osât se montrer. La colonne put même prêter son concours à quelques tribus du pays d'Yacoubia, ennemies de l'émir, qui voulaient se venger des exactions d'un ancien bey de celui-ci. Cet ex-bey de Mascara, nommé Tanisbey, fut razzié à blanc, à l'Oued-Tifrit, en hommes et en bétail — nuit du 23 au 24 octobre (1). — Le secours que le Gouverneur avait politiquement prêté à ces tribus non soumises à Abd-el-Kader, nous valut plus tard, leur concours, par réciprocité, et plus d'une fois les cavaliers des *Harrar-Gharaba*, entre autres, nous ont servi d'auxiliaires contre les *Hachem*.

Le 26, l'armée campa à Aïoun-el-Béranis ; le 27, à Tazouta, sur l'Oued-Zelemta, où l'on fit séjour le 28. Les troupes étaient harassées par ces courses continuelles, sous des températures très diverses ; elles manquaient de chaussures et le froid, très précoce cette année, commençait à se faire sentir. On rentra donc à Mascara le 29 octobre. Les zouaves furent immédiatement dirigés sur Mostaganem, par Dublineau, les Ferragas et la plaine de l'Habra. De Mostaganem, ils furent envoyés à Oran où ils arrivèrent le 9 novembre, après cinquante-sept jours de marches, de combats, de privations et de fatigues continuelles.

Le repos dura à peine quelques jours à Oran. Le 14 no-

(1) L'Oued-Tifrit coupe la route de Saïda à Tiaret, à environ 28 kilomètres, à l'est de Saïda. Il forme en ce point une magnifique cascade.

vembre, le bataillon fut adjoint à une troupe qui, sous les ordres du général Levasseur, devait recueillir les fractions encore dissidentes des *Douair* et des *Sméla*. Celles-ci cherchaient enfin à imiter l'exemple de leurs congénères et à se rallier à la cause française.

La petite colonne, ayant marché parallèlement à la mer, prit son bivouac, le 14, à la Kouba de Sidi-el-Baroudi, derrière les montagnes des *Raméra*. Dans la nuit, elle fut portée au-delà de Hammam-bou-Hadjar, où les tentes et les troupeaux des dissidents furent recueillis. Elle vint ensuite camper sur les bords de l'Oued-Mezemzema, d'où elle remonta jusqu'à la fontaine d'El-Bridje, ancien poste romain situé sur la vieille route d'Oran à Tlemcen — route de la conquête — entre Sida-Moussa et Tekbalet, presque en vue de Tlemcen. La colonne rentra à Oran le 23 novembre, sans avoir eu à combattre.

Le bataillon de zouaves quitta de nouveau Oran le 29 novembre pour prendre part à une expédition dirigée vers l'Habra par le général Bedeau.

Plusieurs razzias furent opérées et les troupes rentrèrent à Mostaganem le 10 décembre, plus fatiguées par les mauvais temps que par les combats.

Sur ces entrefaites, peut-être ébranlée dans sa fidélité à l'émir par nos dernières opérations, l'importante tribu des *Bordjia* fut signalée comme ayant des velléités de soumission à la France. Le général Bedeau, ne voulant pas laisser s'évanouir ces bonnes dispositions, quitta Mostaganem le 23 décembre avec une petite colonne où il incorpora les zouaves. Il manœuvra entre le Sig et l'Habra et trouva les *Bordjia* établis à l'entrée de cette dernière vallée et très inquiets du voisinage de la puissante tribu des *Hachem*, qui tenait encore pour l'émir. Il suffit d'une démonstration exécutée par les zouaves et la cavalerie pour mettre fin aux hésitatons des *Bordjia* qui firent leur soumission sans plus tarder (1).

(1) El-Bordj, à 18 kilomètres au nord est de Mascara.

C'était d'ailleurs de cette manière qu'agissaient les tribus qui, fatiguées et ruinées par une lutte sans issue et lasses de se trouver sans cesse entre l'enclume et le marteau, se décidaient à accepter notre domination Elles faisaient répandre le bruit de leurs désirs de soumission ; le général français le plus voisin se mettait immédiatement en campagne et venait bloquer la tribu signalée. Celle-ci, aprés avoir fait mine de résister demandait l'aman et envoyait les chevaux de gada et des otages (1).

Elle se ménageait ainsi l'excuse de n'avoir cédé qu'à la force pour le cas d'un retour imprévu d'Abd-el-Kader. Quand ce retour avait lieu, les tribus nous quittaient aussi aisément qu'elles avaient abandonné l'émir et cette façon de faire s'explique précisément par leur fâcheuse position : l'intérêt leur commandait de flatter le plus fort.

La petite colonne du général Bedeau rentra à Mostaganem le 26 décembre, ramenant les Bordjia et leurs troupeaux; ceux-ci n'étaient pas estimés à moins de 2,000 têtes. Ainsi se termina pour les zouaves cette laborieuse année 1841, qui avait vu la guerre sévir partout à la fois, dans les provinces d'Alger et d'Oran. Il suffit de jeter un coup d'œil en arrière et de considérer les résultats obtenus pour se rendre compte du terrible service que les zouaves ont fourni pendant cette longue période. Cette année, en effet, a vu tomber Boghar et Tazza, Tekedempt et Saïda. Les forteresses et la maison paternelle de l'émir sont détruites ; sa ville sainte, Mascara, est occupée par les Français; beaucoup de tribus nous sont soumises et privent ainsi l'émir de ressources précieuses ; lui-même va être attaqué et plusieurs fois il sera poursuivi l'épée aux côtes jusque dans les gorges les plus reculées de l'Atlas. C'est la véritable année de la conquête de l'Algérie. Le discours du trône du 27 décembre 1841 le constate par les phrases suivantes : « ...... Nos braves soldats poursuivent, sur cette terre *désormais et pour toujours française*,

(1) Gada, présent offert au vainqueur pour en obtenir des conditions meilleures,

le cours de ces nobles travaux...... Notre persévérance achèvera l'œuvre de courage de notre armée et la France portera dans l'Algérie sa civilisation à la suite de sa gloire.»

L'année 1842 donnera encore aux zouaves maintes occasions — qu'ils ne laisseront pas échapper — d'acquérir de nouveaux titres à l'estime et à l'affection de l'armée, à l'admiration et à la reconnaissance du pays.

Le 8 septembre 1841, une ordonnance royale était venue organiser le *corps* des zouaves en régiment avec un état-major complet et une musique. Le corps prenait le nom de *Régiment de zouaves* et devait compter trois bataillons de neuf compagnies chacun, plus une compagnie hors-rang. Les trois neuvièmes et la compagnie hors-rang constitueraient le dépôt; les huitièmes seules reçurent les indigènes. Ceux-ci, d'ailleurs, devaient bientôt être organisés en des corps spéciaux et nous trouvons dans *Les zouaves et les chasseurs à pied* les raisons qui militaient en faveur de cette nouvelle création: « l'expérience avait démontré que, si l'action des officiers français sur des populations et des soldats arabes était des plus salutaires sous tous les rapports, le mélange des soldats des deux races donnait des résultats moins satisfaisants. Ils prenaient un peu des vices des uns des autres, sans échanger leurs qualités. Et puis, le soldat, en Afrique, a deux devoirs: le combat et le travail; il était difficile d'obtenir le second des indigènes, et l'on ne pouvait dans une même troupe, forcer le chrétien à prendre la pioche en présence du musulman oisif. On jugea donc à propos de créer, sous le nom de *Tirailleurs indigènes*, des corps spéciaux d'infanterie où les Français n'occupent qu'une partie des emplois d'officiers et de sous-officiers.» L'ordonnance royale du 8 septembre 1841, dont un extrait est donné ci-dessous, ne reçut son plein effet, en ce qui concerne les zouaves, qu'au printemps de 1842 et ce n'est qu'au mois de mars de cette année que le régiment fut constitué.

Ordonnance du Roi portant organisation des cadres des divers corps de toutes armes (pied de paix et pied de guerre) et réserve de l'armée.

« Saint-Cloud, le 8 septembre 1841.

« Louis-Philippe, Roi des Français,

« A tous présents et à venir, salut ;

« Vu la loi du 21 mars 1832 sur le recrutement de l'armée;

« Vu les lois du 14 avril 1832 sur l'avancement dans l'armée, et du 19 mai 1834 sur l'état des officiers ;

« Vu les ordonnances portant organisation des divers corps de l'armée ;

« Vu la loi du 9 mars 1831 et les ordonnances concernant la création et l'organisation des corps étrangers ;

« Voulant déterminer la composition des cadres des divers corps de l'armée sur le pied de paix et sur le pied de guerre, ainsi que l'emploi des hommes faisant partie de la réserve ;

« Sur le rapport de notre Ministre secrétaire d'Etat de la Guerre, Président du Conseil ;

« Nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit :

Titre 1er — PIED DE PAIX.

Article 1er — L'armée est composée des armes et des corps ci-après :

Infanterie :

100 régiments d'infanterie de ligne et d'infanterie légère ...
10 bataillons de chasseurs à pied.......
1 régiment de zouaves, employé en Algérie, autorisé à recevoir des indigènes et formé de trois bataillon chacun de neuf compagnies, dont une de dépôt.
3 bataillons d'infanterie légère d'Afrique.....
12 compagnies de discipline.
1 Légion étrangère formant deux régiments.......

Titre II. — PIED DE GUERRE

TABLEAU général de la composition des cadres constitutifs des divers corps de toutes armes.

Cadre du Régiment de Zouaves.

ÉTAT-MAJOR.

Officiers :

Colonel	1
Lieutenant-colonel	1
Chefs de bataillon	3
Major	1
Capitaines adjudants-majors	3
Capitaine trésorier	1
Capitaine d'habillement	1
Sous-lieutenant adjoint au trésorier . . .	1
Sous-lieutenant porte-drapeau	1
Chirurgien-major	1
Chirurgiens aides-majors	2

COMPAGNIES (vingt-sept)

Capitaines	27
Lieutenants	27
Sous-lieutenants	27
Total des officiers	97

Petit-État-Major

Troupe

Adjudants sous-officiers	3
Tambour-major	1
Caporaux-tambours ou clairons	3
Caporal-sapeur	1
Sapeurs	12
Chef de musique	1
Caporal de musique	1
Musiciens	25
Sergent-major moniteur-général	1
Sergent-major vaguemestre	1
Sergent 1er secrétaire du trésorier	1
id. 1er secrét. de l'adjoint au trésorier	1
id. garde-magasin d'habillement	1
id. maître d'escrime	1
id. maître armurier, tailleur, cordonnier	3
Fourrier	1
Caporal 2e secrétaire du trésorier	1
id. secrétaire de l'officier d'habillement	1
id. id. id. d'armement	1

Compagnie Hors-Rang

Caporal chargé des détails de l'infirmerie	1
id. 1er ouvrier armurier	1
id. 1ers ouvriers cordonniers	2
id 1ers id. tailleurs	2
id. conducteur des équipages	1
Soldat secrétaire du colonel	1
id id. du major	1
id. 3e secrétaire du trésorier	1
id. 2e id. de l'officier d'habillement	1
id. 2e id. de l'adjoint au trésorier	1

COMPAGNIE HORS-RANG (suite)

Soldats ouvriers armuriers	2
id. id. cordonniers	36
id. id. tailleurs	42
id. conducteurs de mulets	6
id. enfant de troupe	1

VINGT-SEPT COMPAGNIES

Sergents-majors	27
Sergents	108
Fourriers	27
Caporaux	216
Tambours ou clairons	54
Enfants de troupe	27
Total de la troupe	618

Approuvé le présent tableau général de la composition des cadres constitutifs des divers corps de toutes armes.

Au Palais de Saint-Cloud, le 8 septembre 1841,

« LOUIS-PHILIPPE »

Par le Roi :

Le Président du Conseil, Ministre Secrétaire d'Etat de la Guerre,

« Maréchal duc de DALMATIE. »

Au 31 décembre 1841, les deux bataillons occupent les emplacements ci-après : le 1er est à Mostaganem depuis le 26 décembre ; le 2e est en garnison à Coléa, depuis le 25 novembre, et c'est là que le trouvera la réorganisation.

Nous allons reprendre l'histoire du 1er bataillon et la mener jusqu'à la formation effective du *régiment*. Là se terminera la première partie de cet ouvrage. La seconde partie nous conduira de la réorganisation de 1842 jusqu'à la création des trois premiers régiments de zouaves, le 13 février 1852, sous le ministère du général de Saint-Arnaud.

Disons encore, avant d'en finir avec l'année 1841, que le 23 janvier de cette année avait paru une ordonnance allouant aux officiers d'Afrique une indemnité de 0 fr. 44 par ration, en remplacement des vivres qu'ils avaient jusqu'à ce moment touchés en nature. Le Gouverneur conservait cependant le droit de prescrire, en certains cas, la perception des vivres en nature.

Le ministre de la guerre, par une décision prise au mois d'avril, avait tracé les règles de la participation des troupes aux prises faites sur l'ennemi.

Enfin, un arrêté ministériel d'octobre 1841 *ajoute un supplément* colonial à l'indemnité de logement accordée aux officiers par le tarif de France, afin que l'officier puisse se procurer, à prix débattu, le logement chez l'habitant, dans toutes les places où ce logement n'est pas fourni en nature.

A la date du 31 décembre, le commandant Le Flô fut nommé lieutenant-colonel du 22e de ligne, stationné dans la province de Constantine ; le capitaine Frémy fut nommé chef de bataillon au corps, le capitaine d'Autemarre d'Erville l'avait été à la date du 23 décembre en vue de la réorganisation.

Au mois de janvier 1842, le lieutenant-colonel Despinoy fut envoyé dans la province d'Oran pour commander le 1er bataillon au lieu et place du commandant de Saint-Arnaud, dont la santé était fort altéré et que le gouverneur avait

voulu garder momentanément auprès de lui. (1) M. Despinoy sortait du corps d'état-major et était passé au corps comme lieutenant-colonel le 23 décembre 1841 (organisation). Il arriva à Mostaganem le 14 janvier. C'était un officier de haute valeur qui servait depuis 1836 en Afrique et y avait été l'objet de plusieurs citations à l'ordre du jour, notamment le 13 octobre 1837, à la prise de Constantine et en octobre 1839, aux Portes-de-Fer, étant chef d'escadron d'état-major ; en mai et juin 1841, pendant les ravitaillements de Mascara ; les 1er et 3 mai, dans les combats livrés sous Miliana, étant lieutenant colonel d'état-major.

Le 25 janvier, le bataillon fut désigné pour faire partie d'une forte colonne de ravitaillement dirigée sur Mascara, sous les ordres du général Bedeau (2).

La colonne arriva le 28 janvier à Mascara où elle apportait, outre le gros ravitaillement, des médicaments, du sucre, du café et d'autres denrées alors accessoires. Le 29, elle reprit le chemin de Mostaganem emmenant avec elle des troupeaux de prise, les prisonniers faits par la colonne Lamoricière et plus de deux cents malades évacués. Le retour de la colonne fut marqué par les péripéties les plus émouvantes et les zouaves y purent encore à loisir montrer leurs qualités militaires.

Le 29, en effet, ils étaient d'arrière-garde, et à peine la colonne fut-elle en marche qu'une pluie battante, mêlée de grêle et de neige vint l'assaillir. Le froid était excessif et la marche, déjà pénible pour des hommes et des animaux chargés, devint presque impossible dans les chemins défoncés par les eaux. Le bataillon n'arriva au bivouac qu'à neuf heures du soir, harassé, mais avec la légitime fierté de n'avoir laissé derrière lui aucun des nombreux trainards que les corps

(1) Saint Arnaud avait été comme lieutenant-colonel au 65e, officier d'ordonnance du général Bugeaud, alors que celui-ci était gouverneur de la citadelle de Blaye.

(2) Le nom de Bedeau a été donné à un village européen créé en 1884, sur la ligne ferrée de Ras el Ma à Sidi Bel Abbès, à 66 kilomètres de cette dernière localité, vers les sources de la Mékerra.

avaient semés sur la route. Il ne put même se mettre à l'abri, toutes les tentes, y compris celle du général, ayant été abandonnées aux malades.

La journée du lendemain, 30 janvier, fut plus terrible encore, car aux éléments déchaînés vinrent se joindre les attaques d'un ennemi féroce. Vers le soir cependant la pluie cessa, mais le temps resta couvert et l'on fut tout à coup envahi par une telle obscurité que des parties du convoi et des fractions de plusieurs corps se perdirent dans les taillis de lentisques et de philarias dont le terrain était couvert. Malgré leur dévouement et les fatigues excessives, malgré des recherches incessantes derrière chaque buisson, derrière chaque touffe, les zouaves ne purent sauver tout le monde. On entendait, dans le lointain, les cris des malades et les appels des groupes égarés que l'obscurité empêchait d'être secourus à temps et qui étaient assaillis et massacrés par les Arabes.

Les guides eux-mêmes ne se reconnaissant plus dans cette nuit d'enfer, le lieutenant-colonel Despinoy, prit le parti d'arrêter le bataillon. Il le forma en carré sur un terrain un peu dégagé, mit dans l'intérieur les malades et les bêtes de somme, couvrit les faces par des petits postes et fit allumer de grands feux pour donner une direction aux hommes égarés ; des patrouilles furent organisées pour aller à la recherche de ceux-ci. Cependant le gros de la colonne avait continué à cheminer. On se savait couvert en arrière par les zouaves, qui n'avaient pas pour coutume de laisser du monde derrière-eux. Mais on était loin de se douter de l'affreux désordre qui s'était mis dans les troupes et du chaos épouvantable dans lequel les zouaves se débattaient, oubliant leurs propres fatigues et leurs propres souffrances pour soulager celles des malades, les plaçant sur les cacolets les y soutenant, conduisant les animaux avec mille précautions pour éviter les à coups, et donnant même la sépulture aux hommes trop faibles qui succombaient dans cet atroce coup de temps. Vers deux heures du matin, le général Be-

d'eau qui n'était pas homme à se désintéresser d'une pareille situation, aperçut les feux des zouaves. Il comprit aussitôt qu'il avait fallu que ces braves soldats se fussent heurtés contre des impossibilités absolues pour s'être ainsi arrêtés. Il leur envoya ses propres guides arabes, ce qui leur permit de rejoindre le corps principal en recueillant encore dans ce trajet de nombreux égarés. Ils purent enfin faire la soupe et se reposer. Pendant deux jours ils avaient fourni le service si pénible de l'arrière-garde ; ils avaient passé deux nuits sans dormir, marchant toujours, souvent sous un double faix, et n'ayant que du biscuit pour toute nourriture. A la rentrée à Mostaganem, le général ne manqua pas de signaler par la voie de l'ordre leur conduite énergique et dévouée et de leur exprimer à la fois sa satisfaction et la reconnaissance des troupes.

Le terme de ce troisième séjour des zouaves dans la province d'Oran approchait. Ils prirent part encore, dans la nuit du 3 au 4 février, à une razzia opérée sur les tribus riveraines de l'Hillil. Ils contribuèrent également à trois ravitaillements opérés sur Mascara à la fin de février et au commencement de mars. Pendant le dernier, ils furent engagés dans un combat livré aux *Hachem* et aux *Flitta*. Enfin, le 10 mars, le bataillon reçut l'ordre de rentrer à Alger pour les opérations de réorganisation rendues nécessaires par l'ordonnance du 8 septembre 1841 et que les évènements n'avaient pas permis encore d'exécuter. Il s'embarqua le 11 mars à Mostaganem et débarqua le 13 à Alger où le 2e l'attendait. Il avait passé *cent quatre-vingt-six* jours dans la province d'Oran et avait participé à tous les faits importants; il avait, pendant ce laps, passé *quatre-vingt-dix-neuf* jours en marche ou au bivouac. Il n'avait reçu que des félicitations de tous les chefs sous les ordres desquels il avait été placé : il avait maintenu la belle réputation du corps.

En 1841, il y avait eu au corps quelques promotions, dans la Légion d'honneur, savoir :

4 mars : le commandant LE FLÔ est promu officier.

11 mars : le lieutenant-colonel CAVAIGNAC.

28 mai : le sergent ADAM est nommé Chevalier.

Les nominations, promotions et mutations qui eurent lieu en 1841 parmi les officiers sont les suivantes :

2 janvier : le sergent-major ROYER (Pierre) est nommé sous-lieutenant au corps.

24 janvier : le sous-lieutenant MORSE, meurt à l'hôpital de Médéa.

9 février : le lieutenant CLEVER est promu capitaine au corps.

id. l'adjudant GITAREUX est nommé sous-lieutenant adjoint au trésorier du corps.

27 février : le commandant RENAULT est promu lieutenant colonel du 6e léger.

7 mars : le sous-lieutenant DOUMET est promu lieutenant au corps.

25 mars : le commandant LEROY DE SAINT-ARNAUD, vient du 18e léger.

28 mars : l'adjudant ROZIER DE LINAGE et le sergent HAMET BEN MOHAMED DJENADI sont nommés sous-lieutenants au corps.

30 mars : le chirurgien-major CALMEL vient du 12e d'artillerie.

18 avril : le lieutenant MARTIN (Claude) est promu capitaine au corps.

14 mai : le capitaine DE BARRAL est promu chef de bataillon au 15e léger.

25 mai : le sous-lieutenant BOUDET est promu lieutenant au corps.

28 mai : le capitaine PELLETIER passe au 63e de ligne par permutation avec M. LEPOITEVIN DE LA CROIX.

8 juin : le sergent-major MARTIN (Jean) est nommé sous-lieutenant.

15 juin : le lieutenant BERTIN est promu capitaine au corps.

11 juillet : le capitaine MEYER passe au 45e de ligne par permutation avec M. MALAFOSSE DU COUFFOUR.

17 juillet : le sous-lieutenant TROYON est promu lieutenant au corps.

id. le sergent-major LAMBERT est nommé sous-lieutenant au corps.

11 août : le lieutenant-colonel CAVAIGNAC est promu colonel au corps.

29 septembre : le lieutenant LYON meurt à l'hôpital de Mostaganem.

6 octobre : le capitaine du FRESNE DE KERLAN, du 22e de ligne, est promu major au corps.

28 octobre : le sous-lieutenant ROZIER DE LINAGE est nommé porte-drapeau.

23 décembre : le lieutenant-colonel DESPINOY, du corps de l'état-major, passe au corps avec son grade.

id. le capitaine D'AUTEMARRE D'ERVILLÉ est promu chef de bataillon au corps.

31 décembre : le commandant LE FLÔ est promu lieutenant-colonel du 22e ligne.

id. le capitaine FRÉMY est prómu chef de bataillon au corps.

Le commencement de l'année 1842 fut signalé par la nomination au grade de Chevalier de la Légion d'Honneur du capitaine MARTIN (Claude), du lieutenant PELLÉ et du sergent DE CHARD.

Plusieurs promotions sur place, et plusieurs passages au régiment d'officiers d'autres corps, eurent lieu également au commencement de l'année, par suite de la réorganisation, mais tous les emplois ne purent être en ce moment pourvus de leurs titulaires.

2 janvier : le sous-lieutenant JEANNINGROS (Pierre) est promu lieutenant au corps.

4 janvier : Passent au régiment, avec leur grade, les capitaines THIERRY, du 18e de ligne ; DE SAINT-POL, du 7e léger ; JANNIN, du 2e bataillon de

chasseurs à pied, qui fut plus tard le premier lieutenant-colonel du 3ᵉ zouaves ; CHAPUIS, du 9ᵉ de ligne ; ˡAULT, du 1ᵉʳ bataillon de chasseurs à pied ; CORRÉARD, du 28ᵉ de ligne ; DUPARC, du 69ᵉ de ligne ; DE MALLEVILLE, du 70ᵉ de ligne ; les lieutenants MONTAUDON, du du 75ᵉ de ligne ; DUBOS, du 19ᵉ de ligne ; MELCHION D'ARC, du 63ᵉ de ligne ; FOURNILHOL, du 67ᵉ de ligne ; RAMPONT, du 59ᵉ de ligne ; DE BERTIER, du 3ᵉ de ligne ; LARROUY-D'ORION, du 29ᵉ de ligne ; AUREL, du 4ᵉ ligne ; BRULIER, du 65ᵉ de ligne.

26 janvier : le lieutenant BOURBAKI, du 24ᵉ de ligne, passe au régiment ; il est promu capitaine à la date du 15 juin.

9 février : les lieutenants CLEVER et MAYARD sont promus capitaines au corps.

11 février : le sergent MASSON est nommé sous-lieutenant au corps.

17 mars : les sous-lieutenants SAUNIER et VALLAMBRAS sont promus lieutenants au corps.

25 mars : le commandant LEROY DE SAINT-ARNAUD est promu lieutenant-colonel du 53ᵉ de ligne.

26 mars : passent au régiment avec leur grade les sous-lieutenants BLANC, du 2ᵉ léger ; POUSSON, du 56ᵉ de ligne ; DELATTRE, du 22ᵉ de ligne.

27 mars : le capitaine de GARDARENS DE BOISSE, du 54ᵉ de ligne, est promu chef de bataillon aux zouaves.

31 mars : Passent au régiment avec leurs grades : les capitaines AMIOT, du 59ᵉ de ligne ; BUCHERON, du 47ᵉ de ligne ; les lieutenants BARON, du 4ᵉ de ligne ; DUTROCHET, du 48ᵉ de ligne ; LAURET, du 61ᵉ de ligne ; les sous-lieutenants D'AIGREMONT, du 44ᵉ de de ligne (promu lieutenant le 18 juin) ; SCHOBERT, du 39ᵉ de ligne ;

JEANDELIZE, du 63e de ligne ; MATHIEU DE DOMBASLE, du 21e léger ; FAUVELLE, du 3e léger ; MORAND, du 29e de ligne ; REYGNIAC, du 11e de ligne ; DE NARBONNE-LARA, du 12e léger ; LEGUAY, du 24e de ligne.

Les capitaines SAFRANÉ, ABRIC, NAUROY, BORDAS, LECOUTEUX, et le lieutenant MONGE passent au régiment.

L'effectif de l'armée d'Afrique avait subi une augmentation : au 1er janvier 1842, il était de 83.454 hommes et 15.974 chevaux.

DEUXIÈME PARTIE

Le Régiment des Zouaves

1842-1852

« Il n'y a qu'un régiment de zouaves comme il n'y a qu'un Dieu et comme il n'y a qu'un soleil ».

« *Dicton en usage au régiment* ».

L'ordonnance royale du 8 septembre 1841, portant, entre autres dispositions, réorganisation du *corps* des zouaves en un régiment à trois bataillons et lui attribuant un état-major complet, ne put recevoir son application que le 20 mars 1842.

A son retour de la province d'Oran, le 1er bataillon était resté à Alger, où le 2e s'était rendu de Coléa. Le 20 mars, le colonel CAVAIGNAC réunit sur la place Bab-el-Oued les deux bataillons et tous les autres gradés récemment nommés aux emplois vacants par organisation. Il forma sur le terrain les trois bataillons nouveaux qui reçurent pour chefs, le 1er, le commandant LEROY DE SAINT-ARNAUD ; le 2e, le commandant

d'Autemarre d'Erville ; le 3ᵉ, le commandant Frémy. Le cadre des officiers supérieurs se complétait par le lieutenant-colonel Despinoy et le major du Fresne de Kerlan.

Le colonel n'eut pas longtemps son nouveau régiment sous la main pour parfaire l'organisation et mettre de la cohésion entre tous les éléments hétérogènes qui étaient venus le compléter. L'esprit de corps n'en souffrit pas d'ailleurs et on se l'explique par ceci que tous les nouveaux officiers et sous-officiers étaient des volontaires qui depuis longtemps sollicitaient leur admission dans les zouaves. Tous avaient à cœur d'adopter les nobles traditions de dévouement et de vaillance qui distinguaient le corps et de marcher au plus tôt sur les traces glorieuses de leurs aînés. Cet esprit de corps se maintint intact, se développa même rapidement et n'eut rien à envier à celui de l'ex-corps. L'orgueil devint même si grand au régiment qu'on en vint bientôt à dire : « Il n'y a qu'un régiment de zouaves comme il n'y a qu'un Dieu et comme il n'y a qu'un soleil. « Cet orgueil, les zouaves le justifièrent d'ailleurs amplement dans toutes les occasions où ils furent employés pendant cette deuxième période de leur existence.

Dès le 23 mars, le 3ᵉ bataillon fut embarqué pour Bône. Le 1ᵉʳ quitta Alger le 24, pour se rendre à Blida avec l'état-major et le dépôt ; le 2ᵉ partit à son tour le 28 mars pour Tlemcen. Le régiment était donc représenté dans chacune des trois provinces de l'Algérie, par un de ses bataillons. On les y verra plus tard former le noyau de nouveaux régiments de zouaves.

A partir de ce moment, il devient néces saire d'exposer séparément l'histoire de chacun des bataillons, car, de longtemps, ils n'auront plus aucun lien entre eux, du moins en ce qui concerne leurs marches et opérations de guerre.

Après avoir détruit les places de dépôt qu'Abd-el-Kader avait établies sur les hauts plateaux, où il les croyait à l'abri de nos atteintes, le général Bugeaud se retourna vers la partie tellienne qui n'était rien moins que soumise. L'émir

y exerçait une influence considérable sur les tribus ; sa présence dans leur voisinage suffisait pour faire révolter celles-là même qu'on était fondé à croire entièrement liées à notre cause.

Pour assurer complètement notre domination, le Gouverneur résolut de commencer les opérations par la Mitidia même et de s'étendre progressivement au sud jusqu'aux extrêmes limites du Tell, et, à l'Ouest, jusqu'à l'empire du Maroc.

Le 30 novembre 1842, il se rendit donc à Blida et y prit le commandement des troupes qui s'y concentraient par ses ordres en vue des opérations projetées. Le premier bataillon du régiment de zouaves, que nous avons vu quitter Alger le 24 mars, fut incorporé dans la colonne de droite. Cette colonne était placée sous les ordres du général de Bar et avait pour mission spéciale de donner de l'air à la place de Cherchell depuis longtemps bloquée par les *Beni-Menasser*.

La colonne de Bar se mit en route le premier avril par un soleil superbe ; mais le mauvais temps ne tarda pas à se déclarer, la pluie se mit à tomber à torrents, la grêle et la neige suivirent. Les fatigues que les troupes eurent à supporter dans les affreux chemins du Mont-Zaccar furent considérables. On n'arriva à Cherchell que le 7 avril après avoir parcouru en tous sens le pâté montagneux qui sépare cette place de Miliana, après avoir brûlé douars et villages, mais ayant à peine eu à tirer quelques coups de fusil. Les tribus se retiraient devant l'attaque, et il fallait pour les amener à résipiscence, aller les chercher sur les hauteurs et sur les rochers les plus escarpés. Les bivouacs étaient mauvais, la température s'abaissait au fur et à mesure que l'on montait. Les bêtes de somme du convoi avaient mille difficultés à suivre les bataillons, surtout le bataillon de zouaves qui était toujours en grand'garde dans les endroits les moins propices. « Pauvres zouaves, écrivait le commandant DE SAINT-ARNAUD, le 5 avril 1842, si beaux, si propres, dans

quel état la pluie et les boues les ont mis ! Et nos fusils si brillants, ils sont rouges comme des barres de fer. »

Le commandant DE SAINT-ARNAUD reçut à Cherchell sa nomination de lieutenant-colonel du 53e de ligne, elle datait du 25 mars. Il quitta le régiment de zouaves avec regret et aurait volontier attendu sa nomination encore quelques mois pour y être maintenu avec son nouveau grade.

« Mes pauvres zouaves, écrivait-il le 13 avril, je les pleure, en vérité, je les pleure. » Il fut remplacé au régiment par le commandant de Gardarens de Boisse, ancien capitaine du corps, celui-là même qui avait reconnu la brèche de Constantine le matin de l'assaut et y avait ensuite planté les couleurs françaises au prix d'une blessure grave.

Le détachement commandé par le général de Bar séjourna pendant plusieurs jours dans les environs de Cherchell, rayonnant dans tous les sens pour dégager la place et razziant les tribus récalcitrantes.

Le Gouverneur rappelé à Alger, remit le commandement supérieur au général Changarnier, qui ramena les colonnes à Coléa et ensuite à Blida où elles arrivèrent le 16 avril après avoir encore une fois visité les Hadjoute et le bois de Karésas.

Les zouaves s'étaient de nouveau signalés dans cette courte mais pénible expédition. Ils y avaient déployé leur entrain habituel, leur courage et leur gaîté à toute épreuve. La pluie et la grêle avaient pu tomber, les souliers avaient pu rester dans la boue, pantalons et vestes avaient bien pu gagner maints accrocs dans un contact trop intime avec les rochers et les broussailles, des chansons tout de même et des plaisanteries qui ne manquaient pas d'esprit et qui n'excluaient pas la bravoure.

Le caporal SHATTA (Antoine) de la 3e du 1er fut remarqué pour s'être précipité, quoique son fusil fut déchargé, avec tant d'impétuosité sur deux immenses Kabyles, que ceux-ci en furent tout saisis et se sauvèrent en abandonnant leurs

armes. SIRATTA fut promu sergent ; il fut décoré en 1848, étant encore sergent au régiment.

Le 14 avril, le zouave GRUMBACH, également de la 3e compagnie, fut nommé caporal sur le champ de bataille pour sa bravoure et pour avoir tué, dans une lutte corps à corps, un des plus audacieux parmi les assaillants. — Dans la soirée du même jour, un tout jeune homme était en faction aux avant-postes lorsqu'il découvrit un maraudeur Arabe qui venait sans doute, à la faveur de l'obscurité de la nuit, pour voler des chevaux ou des armes. Le jeune zouave ne se troubla pas : il laissa le voleur s'approcher et le tua presque à bout portant. Ce trait prouve combien l'éducation militaire se prenait vite aux zouaves, et avec quelle ardeur les jeunes zouaves cherchaient à imiter leurs anciens.

Dans le bois des Karésas, l'on avait surpris bon nombre de familles indigènes émigrées de la Mitidja ; elles furent ramenées dans la plaine et les zouaves chargés de les y conduire leur donnèrent le nom de *Beni-Ramassés*.

En arrivant à Blida, le lieutenant-colonel Despinoy, nommé, le 7 avril, colonel du 1er régiment de la Légion étrangère, quitta le régiment ; il fut remplacé, à la date du 16 avril, par M. DE CHASSELOUP-LAUBAT, chef de bataillon au 2e régiment de la légion étrangère et sortant, comme son prédécesseur, du corps d'Etat-Major.

Du 16 au 26 avril, le bataillon séjourna à Blida. Une colonne fut alors placée sous les ordres du général Changarnier pour le ravitaillement de Miliana et de Médéa : le 1er bataillon en fit partie. Le premier convoi destiné à Miliana, quitta Blida le 27 avril et arriva à destination le 1er mai. Dans la journée du 29 avril, on avait pu faire une razzia importante, sur la turbulente et insaisissable tribu des *Hadjoute*, la terreur de la Mitidja. Les zouaves, grâce à leur longue pratique de ces sortes d'affaires, avaient pu arriver jusque dans le camp ennemi sans avoir été éventés. La razzia produisit 400 prisonniers et plus de 8000 têtes de bétail. Mais le plus important était que cette opération avait permis

de disperser les Hadjoute qui, précisément à ce moment, se disposaient à investir Miliana.

Le bataillon rentré à Blida le 6 mai, en repartit le 9 pour prendre part au ravitaillement de Médéa. Le 14, il était rentré à son camp de Blida après avoir traversé et retraversé le Ténia sans encombre et avoir exécuté une petite razzia sur les *Mouzaïa*.

Le général Changarnier commandait à Blida. Il reçut en ce temps des instructions pour une expédition combinée entre ses troupes et celles du gouverneur. Celui-ci, partant de la province d'Oran, où il s'était rendu par mer, avait projeté de remonter la vallée du Chélif, tandis que Changarnier devait se porter à sa rencontre en descendant la vallée (1). Le but du mouvement était de prendre ainsi entre les deux colonnes toutes les tribus qui peuplaient cette vallée et d'établir une communication par terre entre les deux places d'Alger et d'Oran, lesquelles ne correspondaient encore que par mer.

Avant d'exécuter le mouvement qui lui était prescrit, le général jugea utile de faire sentir au préalable le poids de ses armes aux tribus voisines de Blida, dont quelques unes avaient laissé voir des velléités hostiles et surtout aux *Hadjoute*.

Le général avait suffisamment de temps devant lui et toutes ces tribus furent razziées.

Le bataillon de zouaves prit part à ces quelques courses, notamment aux entreprises dirigées, les 16 et 17 mai, contre le bois des Karésas, refuge ordinaire des pillards. Il y perdit plusieurs hommes tués ou blessés et, parmi les premiers le sergent Dazier, qui s'était fait remarquer par sa bravoure.

La colonne destinée à donner la main à celle du Gouverneur, dans la vallée du Chélif, quitta Blida le 22 mai, passa

(1) Le Gouverneur avait à sa disposition le bâteau à vapeur *Le Phare*, commandé par le lieutenant de vaisseau Fourichon. Ce navire se tenait constamment sous pression et, en vingt-quatre heures, le Gouverneur pouvait ainsi se faire débarquer sur un point quelconque de la côte algérienne, selon les événements.

à Miliana, traversa le pont sur le Chélif le 27, le 30 elle fit sa jonction avec la colonne Bugeaud sur les bords de l'Oued-Rouïna — 183 kilomètres à l'ouest d'Alger ; 61 kilomètres de Miliana ; une petite marche d'El-Kantara (pont turc sur le Chélif). — Elle n'avait pas eu à combattre, mais le mauvais temps avait été constant et, pendant un de ces terribles orages si communs en Algérie, il arriva que la colonne s'arrêta d'un seul mouvement pour tourner le dos au temps, bêtes et gens avaient fait la même manœuvre avec un ensemble parfait.

La seule action de guerre qui signala la marche de la colonne Changarnier eut lieu dans la nuit du 26 au 27 mai, sur les bords mêmes du Chélif. Un parti de cinq à six cents Arabes, que l'on supposait commandé par Abd-el-Kader en personne, avait été signalé. Tout aussitôt la cavalerie s'était lancée en avant, appuyée d'un millier de fantassins, pour tenter une surprise. Mais l'ennemi avait employé cette ruse qui consiste à allumer et à faire entretenir des feux aux endroits où précisément l'on ne se trouve pas. Les Français s'y laissaient prendre et s'égarèrent dans la nuit, notamment les zouaves que leur ardeur avait entraînés au loin. Il fallut attendre le jour pour rallier tout le monde. L'affaire n'eut qu'un maigre résultat : quelques Arabes pouilleux tués et une quinzaine de chevaux pris. La colonne se remit en route et razzia, tout en marchant, les tribus qui n'avaient pu à temps se réfugier dans les montagnes avec leurs troupeaux.

Le général Bugeaud avait quitté Mostaganem le 14 mai. La jonction des deux colonnes opérée, un jour de repos fut accordé aux troupes —31 mai.— Encore cette journée fut-elle troublée par un engagement contre un parti de *Braz*, engagement dans lequel le lieutenant MONDAUDON fut atteint d'un coup de feu au-dessous de la hanche droite. Néanmoins les deux colonnes avaient pu fraterniser ; de vieux camarades s'étaient retrouvés là. Ils purent s'embrasser et se raconte leurs hauts-faits avant de courir à de nouveaux exploits. On se fêta réciproquement avec autant de bruit que de cordialité.

La séparation eut lieu le premier juin. La colonne Bugeaud se dirigea vers le sud-est, sur Blida, tandis que Changarnier prit par le nord du Mont-Zaccar, derrière Miliana, et pénétra sur le territoire des Beni-Menasser, d'où il devait de nouveau rallier le gouverneur sur la Chiffa. Nous suivrons la colonne Changarnier, puisque c'est avec elle que marche le 1er bataillon.

La colonne parcourut tout d'abord le pays des *Beni-Soliman* que l'on voulait ravager, en punition de leurs nombreux méfaits. On bivouaqua le 1er juin à l'Oued-Bedda, affluent de droite du Chélif ; le 2, à la Dachera d'Ahmed ben Tadj. Le pays traversé pendant cette journée était si difficile que l'arrière-garde ne parvint au bivouac qu'à la nuit tandis que l'avant-garde y était installée depuis huit heures du matin. Le 3, on franchit le Mont-Mahali, pour aller s'établir sur le versant septentrional. Mais trompés par les guides, dont la fidélité était et est encore bien souvent loin d'être proverbiale, le général se trouva engagé dans un pays tellement impraticable qu'il prit le parti de rétrograder. Les zouaves se trouvèrent à l'arrière-garde. Ils furent attaqués le 4 par quelques centaines de Kabyles qui furent repoussés ; le bivouac fut pris ce jour sur l'Oued-Tiffès. Le 5, nouveau et très vif combat à l'arrière-garde où étaient encore les zouaves. Pendant cinq heures, ils luttèrent contre des flots d'Arabes qui ne purent les entamer. Le général, qui était venu auprès d'eux, leur adressa des éloges sur leur tenacité. L'engagement leur coûta quelques pertes : le sergent Royer, vieux soldat plein d'honneur et de zèle, fut tué ; le sergent Fabreguette, jeune homme d'une grande bravoure, fut blessé ; le sergent Delaunay se fit remarquer par sa vaillance.

Malgré ces combats, le plus rude obstacle avait été la topographie même du pays ; les parties montagneuses étaient à peine praticables. Pendant trois jours consécutifs, la colonne avait défilé dans des sentiers de chèvres, un par un, hommes et animaux, les cavaliers tirant leurs montures par la

bride. Heureusement, il y avait eu relativement peu à combattre pendant ces journées. C'est à peine si l'arrière-garde avait eu quelque peu à tirailler. Quelques maraudeurs trop aventureux se firent prendre et furent égorgés par les Arabes. Tout sur le passage de la colonne fut ravagé, pillé, brûlé, détruit: maisons, Arabes, moissons.

Le 5 juin, l'on campa sur les bords de l'Oued-Kalaa, le 6, sur l'Oued-Hachem ; le 7, sur l'Oued-Bourkika et le 8 enfin l'on vint s'installer sur les bords de l'Oued-Djer.

De son côté le gouverneur avait franchi le col de Mouzaïa du sud au nord, à la date du 19 juin, et le 10, les troupes des deux divisions d'Alger et d'Oran se trouvèrent encore une fois réunies sous Blida. Avant de se séparer, les deux colonnes firent une incursion chez les *Soumata*, les *Bou-Halouane*, les *Beni-Menad*, les *Beni-Salah*. Toutes ces tribus surprises et terrifiées par cette avalanche d'envahisseurs, firent leur soumission ainsi que les *Hadjoute*.

Le Gouverneur, après cette opération, renvoya chez elles les troupes de la division d'Oran et rentra à Alger. La colonne Changarnier, au contraire, se dirigea vers le sud pour parcourir l'ancien beylik de Tittery et montrer nos couleurs jusque vers les confins de la région des Ksour (1).

Cette colonne, dont les zouaves faisaient toujours partie, se mit en route le 17 juin et campa ce jour là sur l'Oued-Bou-Roumi. Elle poussa une pointe vers le coude du Chélif et se dirigea ensuite vers le sud où des razzias importantes furent opérées sur les tribus insoumises ou mutinées. Le 29 juin, bivouac à Aïn-Toukria pour organiser la conduite et la surveillance des prises. Le 1er juillet, nouvelle razzia près d'Aïn-Tesemsil, sur une colonne d'émigrants qu'on était parvenu à atteindre. La colonne Changarnier devint si lourde par le butin énorme et les immenses troupeaux qu'elle avait enlevés, qu'elle arrivait à peine à faire deux ou trois lieues par jour. On comptait, en effet, dans les prises, 4.000 bœufs

(1) Ksar, au pluriel Ksour : village fortifié de la région montagneuse située au sud des Hauts-Plateaux.

ou vaches, 20.000 moutons, 1.200 chameaux, 400 chevaux ou juments, 3000 prisonniers, sans compter les autres richesses, vivres, tapis, etc. On se figure aisément le brouhaha qui devait régner dans un pareil convoi. Cet immense butin avait été conquis par la cavalerie Korte dont le bataillon de zouaves avait formé le soutien. La colonne ne put rentrer à Blida que le 14 juillet. Elle avait manqué de fort près Sidi-Embarek, un des principaux lieutenants d'Abd-el-Kader ; il parvint à atteindre le désert (1). « Ce brillant succès, dit le Gouverneur général, dans un de ses rapports, couronne la campagne énergique et intelligente du général Changarnier. Les résultats politiques en seront plus importants que les résultats matériels. »

Du 14 juillet au 9 septembre, le 1er bataillon séjourna à Blida et y apprit la promotion du sous-lieutenant de Narbonne-Lara au grade de lieutenant (18 juin ; maintenu au régiment) et la nomination du capitaine Paer au grade de chevalier de la Légion d'Honneur (30 août). Cette période de près de deux mois fut employée par le bataillon à se préparer à l'inspection générale, à revoir un peu les manœuvres, tout en travaillant à la route de Médea qui était alors en chantiers.

Cependant le général Changarnier avait préparé une nouvelle expédition contre la haute vallée du Chélif. Dans les premiers jours de septembre, le 1er bataillon reçut donc l'ordre d'aller camper sous Miliana et de s'y réunir aux autres troupes destinées à entrer dans la colonne. Le général Changarnier était arrivé à Miliana le 8 septembre, de même que le colonel Cavaignac. Les malades furent laissés dans cette place et, le 10 septembre, la colonne prit la direction de l'ouest. Le 11 déjà, elle campait sur les bords de l'Oued-Rouïna. Le même soir, le bataillon de zouaves, monté sur les mulets de l'artillerie et du train des équipages, et sur des mulets indigènes, fila avec la cavalerie pour essayer une

(1) Les zouaves l'avaient surnommé *monsieur Baraque*, de même qu'ils appelaient l'émir *monsieur d'Abd-el-Kader*.

surprise contre la tribu hostile des *Sindgès*, établie au sud-est de la ville actuelle d'Orléanville, entre le Chélif et les montagnes, sur plusieurs sources telles que Aïn-Remla, Aïn-Ouzane, etc. Cette tribu fut razziée sans pitié et se vit enlever une quantité considérable de bétail.

C'est là, nous le pensons, le premier essai qui ait été fait en Algérie de l'infanterie montée. Dans la suite on verra souvent les zouaves franchir des distances énormes avec une bête pour deux ou trois hommes, marchant alternativement à pied et à mulet. La cavalerie est ainsi toujours soutenue par de l'infanterie, celle-ci a d'ailleurs, de cette façon, le moyen d'opérer seule avec une très grande rapidité. L'infanterie montée a été organisée sur un pied très régulier depuis l'insurection de 1881, dans le sud Oranais, et a rendu de très grands services. En 1842, l'organisation était moins parfaite. Chaque mulet indigène était muni d'un licol en laine, d'une bride et de deux bissacs également en laine et d'une peau de bouc de la capacité de 12 litres. Les étriers consistaient en planchettes suspendues au bât au moyen de cordes. Le sac de l'homme, dégarni de ses planches, faisait l'office de porte-manteau. Chaque mulet portait en outre les vivres de son cavalier, l'orge pour sa propre nourriture, du bois et de l'eau, selon les circonstances. Les animaux étaient soignés comme dans la cavalerie : les clairons sonnaient pour le pansage, pour le boute selle, pour la marche, etc. Les commandements se faisaient comme dans la cavalerie ; c'était très original et les zouaves se montraient ravis : on se peut imaginer à quelles plaisanteries ils devaient se livrer, les caporaux étaient les brigadiers, la compagnie était l'escadron, le sergent-major le chef. Cette dernière appellation subsiste encore — etc.

Après sa razzia sur les Sindgès, la colonne continua son mouvement vers l'ouest, puis passa sur la rive droite du Chélif pour se rabattre sur les *Braz* et razzier les *Beni-Rached*. Elle séjourna pendant quelques temps à El-Arour. Le 16, un zouave décédé à l'ambulance fut inhumé dans un sé-

pulcre chrétien qu'on venait de découvrir, et la croix de l'ancienne tombe orna la nouvelle. Les malades furent renvoyés à Miliana, et on s'achemina ensuite — 17 septembre — vers les rives de l'Oued-Fodda, après avoir encore une fois traversé le Chélif.

A partir du 18 septembre, elle remonta la vallée de l'Oued-Fodda pour venir s'établir au milieu des pays des *Beni-Boudouane*. Cette tribu ne tarda pas à se soumettre, sans doute pour éviter une exécution militaire, car beaucoup de ses guerriers allèrent se joindre aux rassemblements hostiles qui se formaient dans la montagne.

Le 19 septembre, à la reprise de la marche, les zouaves étaient en tête. Ils ne tardèrent pas à se heurter contre des contingents arabes établis sur les premières pentes de 'Ouarensenis, et la fusillade s'engagea incontinent très vivement. Des milliers de Kabyles occupaient l'étroit défilé où coule la rivière, et avec tant d'art que la fusillade tombée tout d'un coup de tous les rochers à la fois avait seule révélé leur présence. La retraite n'était plus possible et l'on poussa hardiment en avant. Changarnier et Cavaignac se tenaient sur la ligne des tirailleurs, surveillant et dirigeant tous les mouvements, faisant chasser les Arabes des positions dominantes d'où ils tiraient impunément. « Vous êtes entrés au tombeau, avaient crié les Arabes aux zouaves ; vous n'en sortirez plus. « Mais ce n'est pas l'avis des zouaves. Le combat, très chaud, dura de neuf heures du matin jusque vers cinq heures du soir, et cela à cause de l'extrême difficulté du terrain qui permettait aux Kabyles de ne céder que pas à pas.

L'ennemi cependant fournit par cinq fois l'occasion de l'aborder sur des terrains favorables et ces occasions furent saisies par les zouaves avec autant de vigueur que de précision.

« Pour bien comprendre cette lutte terrible, écrit M. de Castellane, il faut se rendre un compte exact du terrain. Cent pieds de large pour se battre, une terre de sable, sillonnée par le lit du torrent ; à droite et à gauche, des escar-

pements à pic, grisâtres et schisteux, garnis de pins maritimes ; les pitons des montagnes se dressant comme des pyramides d'où plongeaient les balles : tel est le théâtre du combat. Que l'on se figure cette ravine, ces rochers, ces montagnes, couverts d'une multitude, s'excitant de ses cris, s'enivrant de la poudre, ne connaissant plus le danger et se ruant sur une poignée d'hommes qui opposaient un sang-froid énergique et l'action toujours régulière à cette fureur désordonnée.....

Cinq officiers des zouaves, trois officiers de chasseurs d'Orléans avaient déjà succombé et l'on n'était qu'au milieu du jour. Le colonel CAVAIGNAC, avec ses zouaves, s'acharnait à venger ses officiers ; c'était plus que du courage, chaque homme en valait vingt, se multipliant pour faire face à tous les périls..... La colonne avançait toujours au milieu du fracas de la poudre, que les échos des montagnes répétaient comme le roulement d'un orage..... Les troupes avaient atteint un endroit de la rivière où les deux berges, se rapprochant davantage, formaient un nouvel étranglement ; les Kabyles de la rive gauche occupaient alors aussi la rive droite, et les capitaines MAGAGNOSC, des zouaves et CASTAGNY, des chasseurs d'Orléans, furent chargés de les débusquer.....

MM. SÉBASTIANI, CORRÉARD, PAÈR, FRÈCHE, des zouaves, furent blessés ou tués à peu de distance. La troupe tenait bon pourtant. Comment d'ailleurs aurait-elle pu faiblir, commandée par de tels officiers, lorsqu'elle voyait le capitaine CORRÉARD, une balle dans le bras, menant encore ses hommes au feu, et M. PAÈR, le cou traversé ne pouvant plus parler, mais frappant toujours ? »..... *Souvenirs de la vie militaire en Afrique*).

Les Arabes firent de grosses pertes. Mais si les zouaves montrèrent dans ces combats difficiles leurs bonnes qualités ordinaires, ils subirent, eux aussi, des pertes sensibles. La journée, en effet, leur coûta quinze tués, dont les lieutenants LAPLANCHE et SÉBASTIANI ; et soixante blessés parmi lesquels

les capitaines PAËR (coup de feu au cou), FRÊCHE (la poitrine traversée par une balle), CORRÉARD (balle dans le bras) et GUYO ; les lieutenants ROYER, MONTAUDON (coup de feu à l'os iliaque droit) et D'AIGREMONT (coup de feu au talon droit) ; le sergent DE CHARD (coup de feu qui lui brisa le poignet droit). Le capitaine PAËR fut cité dans le rapport officiel du Gouverneur général pour s'être particulièrement distingué.

Le lieutenant LAPLANCHE, issu d'une pauvre famille, avait obtenu une bourse pour achever ses études. Il venait de sortir le premier de l'école d'État-major, après avoir passé tous ces examens avec le n° 1 ; il avait obtenu comme faveur spéciale de servir aux zouaves.

Le combat recommença le 20 septembre, mais avec beaucoup moins d'acharnement de la part de l'ennemi et, par suite, avec moins de pertes pour nous. On avait eu le soin d'occuper pendant la nuit toutes les positions dominantes sous lesquelles la colonne devait passer. Le bataillon n'eut à déplorer qu'une mort, celle du capitaine MAGAGNOSC, vieux soldat, qui, rentré une première fois en France avec la croix d'officier de la Légion d'honneur, avait voulu retourner en Afrique, non par ambition, mais par goût pour les nobles émotions de la guerre. Il avait servi antérieurement au 17e de ligne ; il avait été cité à l'ordre de l'armée pour s'être particulièrement distingué dans les combats que le général d'Arlanges livra les 15 et 16 avril 1836, à l'embouchure de la Tafna — Sidi Yacoub — contre toutes les forces d'Ab-el-Kader. Il avait été cité, en outre, pour sa belle conduite dans les combats livrés sur l'Oued-el-Hachem (8 et 10 mai 1839), et dans celui du bois des Oliviers (Médéa) livré le 20 mai 1840. Avant de mourir, le brave capitaine fit appeler le colonel CAVAIGNAC et, en lui remettant sa croix d'officier, le chargea de ses dernières tendresses pour sa mère et sa sœur.

Il y eut, de plus, au bataillon, douze blessés, parmi lesquels le commandant DE GARDARENS DE BOISSE. Tout le monde au bataillon avait rivalisé d'ardeur et de courage dans ces

deux rudes journées des 19 et 20 septembre. Quelques-uns cependant parvinrent à se faire citer nominativement pour leur conduite particulièrement belle : Le colonel Cavaignac, déjà si souvent cité ; le commandant de Gardarens de Boisse qui ne comptait plus ; les capitaine Paèr, blessé, le chirurgien-major Calmen qui soigna les blessés sous le feu de l'ennemi avec un sang-froid inaltérable ; le lieutenants Jean-ningros, un des plus beaux officiers du régiment ; le caporal Garault.

Le 20 au soir, le bivouac fut établi à Souk-el-Sebt, dans les *Beni-Chaïb* ; le 21 on fit séjour pour les soins à donner aux blessés ; mais dans la nuit la cavalerie appuyée par des détachements des différents corps d'infanterie, fit une razzia considérable qui rapporta 800 prisonniers et 1200 têtes de bétail. Le camp nagea dans l'abondance ; avec Changarnier d'ailleurs, *ça sentait souvent le mouton*, selon l'expression des troupiers.

Dans ces combats la colonne avait lutté contre plus de quatre mille Arabes acharnés et féroces ; elle en avait tué plus de quatre cents ; ses efforts avaient été couronnés par un plein succès et, le 22, elle put quitter son bivouac sans être inquiétée. Elle poussa jusqu'à Teniet-el-Haad et, le 28 septembre, elle était revenue sous les murs de Miliana, après avoir suivi la vallée de l'Oued-Deurdeur. Les zouaves rentrèrent à Blida le 2 octobre et y séjournèrent juqu'au 10.

Du 11 au 24 octobre, course dans l'ancien beylik de Tittery où quelques mouvements hostiles s'étaient produits. Le premier bataillon prit encore part à cette sortie : parti de Blida le 11 octobre, il arriva à Médéa le 12, sans encombre, et après avoir suivi la nouvelle route pratiquée dans les gorges de la Chiffa. Le 13, bivouac à Berrouaghia — 32 kilomètres de Médéa — ; le 14, à l'Oued-Chair ; le 15, à Sour-el-Djouab ; le 16, chez les *Ouled-Mériem*, le 17, chez les *Ouled Féréha* ; le 18, sur l'Oued-Gargour, au nord des montagnes de Dira ; le 19, chez les *Adaoura* ; le 20, sur l'Oued-Merdja. La colonne, dans tout ce trajet, n'avait pas eu à

combattre, mais la marche avait été rendue très pénible par le mauvais temps. A l'Oued-Merdja, on prit le chemin du retour, et les zouaves rentrèrent à Blida le 24 octobre.

Il s'était passé pendant cette courte expédition, un épisode d'une certaine gaité. Un jour, on traversa une tribu qui paraissait avoir des troupeaux bien au-dessus de sa consommation probable, tandis que le pauvre troupier vivait de galette confectionnée avec de la farine d'orge moulue par lui-même ; il ne se rappelait même plus avoir jamais mangé une côtelette. On peut penser si tous se repassaient la langue sur les babines en voyant ces bœufs et ces moutons bien en chair, cette mine vivante de côtelettes et de bifsteeks. La tentation fut trop forte et « le père le zouave », pensant qu'un Arabe, même soumis, est toujours un ennemi ou peut le devenir, commit quelques larcins. L'animal était détourné et vivement abattu dans la brousse afin d'en faire de la viande et d'en diminuer le volume. Quel frichti, mes enfants ! l'on se promettait de faire en arrivant à l'étape. Le sous-lieutenant qui dirigeait la popote des officiers du bataillon avait lui-même cédé à la tentation et avait transformé un jeune veau en viande sur pied, dans le doux espoir de causer une agréable surprise à ses pensionnaires et de leur procurer un régal dont ils étaient depuis longtemps privés. Mais les Arabes s'étaient aperçus de leurs pertes. Ils coururent après la colonne, se plaignirent amèrement au commandant de Gardarens de Boisse d'avoir été razziés en pleine paix, bien qu'ils fussent soumis, et réclamèrent, selon leur habitude, une indemnité exagérée, hors de proportion avec le dommage causé. Le commandant les calma et les renvoya chez eux en leur promettant d'examiner l'affaire de près et de leur rendre la justice qui leur serait due.

A l'arrivée au bivouac, une fois les faisceaux formés, la sonnerie à l'ordre se fait entendre pour les officiers. Tous accourent, y compris le chef de popote, qui, craignant d'être razzié à son tour, trainait son veau en laisse derrière lui et cherchait à le dissimuler de son mieux. Il se doutait bien

que la *chaparderie* de la journée n'était pas étrangère à cette réunion insolite. En effet, le commandant d'un air courroucé, commence un discours sur le tempérament tant soit peu tentaculeux des zouaves : « La chaparderie n'est ni plus ni moins que la maraude. Or, quand on a l'honneur de coiffer le turban vert des enfants du prophète ; quand on porte une grande culotte, il faut avoir la force de se retenir, y eut-il une éternité qu'on n'a mangé de côtelettes, de s'approprier le bien d'autrui, surtout quand cet autrui est de nos amis ». Mais voilà que le veau de la popote, qui ne comprenait rien à la rhétorique du commandant, se démène comme un beau diable, il s'ennuyait sans doute de l'absence de ses congénères ou de la vache qui lui avait donné le jour. En tout cas, son ravisseur avait toutes les peines du monde à le retenir, surtout à le dissimuler. « Certes, continua le commandant, qui avait fini par regarder du côté agité du cercle, certes ce ne sont pas les officiers qui se compromettraient à ce point ..... » — Brusque mouvement du veau qui tenait absolument à fourrer sa tête entre les jambes de son détenteur. — « Cachez votre veau, X..., dit le commandant à mi-voix sans avoir l'air de rien voir ; un officier ne voudrait pas s'abaisser au niveau d'un obscur *chapardeur* ». — Nouveau et brusque mouvement du veau dans le même sens ; la popote faillit en perdre l'équilibre. « Cachez donc votre veau, X..., non, certes, un officier qui a l'honneur d'appartenir au corps des zouaves ne voudrait pas qu'on le confondit avec un vulgaire zéphyr..... » Mais, décidément, le veau refusait de mordre à ce genre d'éloquence : il donna une poussée si brusque qu'il passa la tête entre les jambes du chef de popote, lequel se trouva ainsi comme à cheval. Tout le cercle partit d'un fou rire, y compris le cavalier improvisé ; mais le commandant de son air le plus grave, commanda : « Rompez, messieurs. » — L'histoire n'ajoute pas si le doux bovidé fut mangé rôti ou en sauce et si sa chair fut trouvée succulente *(colonel Trumelet)*.

Du 25 octobre au 21 novembre, le bataillon tint garnison à Blida et y goûta un repos bien gagné. On en profita pour réparer ou renouveler l'habillement et l'équipement, qui en avaient grand besoin, et se préparer à de nouvelles courses. Le Gouverneur cependant ne pouvait laisser sans l'avoir exploré l'énorme pâté montagneux situé entre le Chélif et la Mina, qui porte le nom d'*Ouarensenis* — les monts *Garapha* des anciens — et que l'on considérait avec raison comme un refuge toujours assuré aux tribus qui fuyaient devant nous plutôt que de se soumettre. Ce massif, qui présente un relief de 2000 mètres, est limité au nord, à l'est et au sud par le Chélif, à l'ouest par la Mina : on voit qu'il est placé dans le grand coude du Chélif. « C'est l'œil du monde », disent les Arabes dans leur langage imagé, faisant allusion à l'immense coup d'œil qu'on a de ses hauteurs, d'où l'on distingue à la fois tout le cours du Chélif ; la ligne des Hauts-Plateaux, dans le sud ; les montagnes du Dahra, au nord ; sans compter toutes les vallées qui se trouvent au pied. Les versants de la montagne sont boisés et, en certains endroits, très fourrés : les chênes verts, les frênes, les pins d'Alep, les pistachiers, les cèdres, les oliviers sauvages, les taillis très-épais de lentisques et de philarias y abondent, selon l'altitude. Rien n'est plus facile pour des fugitifs que de se dérober, hommes et troupeaux, dans les innombrables ravins qui descendent de la montagne, surtout à un envahisseur peu familiarisé avec ce pays inextricable et conduit par des guides peu fidèles. De fait, Abd-el-Kader avait plus d'une fois utilisé les cachettes du versant sud pour s'y tenir à l'abri et laisser passer l'orage d'une poursuite, trop vive à son gré, des troupes françaises. Les zouaves avaient accoutumé d'appelé l'Ouarensenis « la cathédrale », à cause de la forme de son arête rocheuse et du dôme qui la surmonte.

On envoya donc un corps expéditionnaire qui aborda la montagne sur trois colonnes, Le bataillon de zouaves fit partie de la colonne du centre, général Changarnier, 1840 fantassins, 180 cavaliers, 2 pièces d'artillerie — et quitta Blida

le 22 novembre. En l'absence de son chef, le bataillon était commandé par le lieutenant-colonel. Les troupes de la division d'Oran, sous La Moricière, occupaient la vallée de la Mina pour y arrêter la fuite des tribus que les colonnes du Gouverneur devaient pousser devant elles.

La puissante et orgueilleuse tribu des Flitta y fut la première prise.

Le Gouverneur-général suivait avec sa colonne le faîte même de la montagne tandis que le général Changarnier, avec la sienne, opérait dans les vallées adjacentes. Celui-ci poussait les tribus successivement, en allant de l'est à l'ouest sur l'Oued Rouina, sur l'Oued-Fodda, sur l'Oued-Sly — village actuel de Malakoff — et enfin sur l'Oued-Riou où elles tentèrent de résister. Le 28 novembre, il y eut un premier combat dans lequel les Arabes furent repoussés. Ils renouvelèrent leurs attaques pendant trois jours consécutifs, sous les encouragements de l'émir qui était accouru pour la défense *de sa montagne*. L'issue de ces combats fut favorable aux Français qui occupèrent sans tarder la vallée de l'Oued-Riou et celle de l'Oued-Talata, barrant ainsi les passages vers l'ouest. Le 9 décembre, Changarnier ravitailla sa colonne au *biscuit-ville* que la garnison de Miliana avait établi à Souk-el-Tenine.

Pendant ce temps, la colonne du Gouverneur refoulait les tribus de la montagne et les poussait vers les précipices au pied desquels les attendaient les baïonnettes de Changarnier et de La Moricière. Le 16 décembre enfin, toutes les tribus de ce district firent leur soumission et les troupes reprirent le chemin de leurs garnisons, excepté toutefois celles de la colonne de Changarnier. Celle-ci avait, en effet, reçu la mission de se rabattre vers la côte et de s'établir à Ténès, dont le Gouverneur avait jugé l'occupation nécessaire pour mieux assurer notre domination sur la partie centrale de la vallée du Chélif (1).

(1) Ténès, l'ancienne Cartennae, ville maritime située à 226 kilomètres à l'ouest d'Alger et à 53 kilomètres au nord d'Orléansville.

Le 22 décembre, Changarnier quitta le Gouverneur près de Bel-Hacel, passa sur la rive droite du Chélif avec sa colonne et pénétra dans le Dahra. Tout se soumit sur son passage, au moins en apparence ; mais il ne trouva à Ténès, où il arriva le 27, ni abris ni nourriture pour sa cavalerie. Il se remit donc en route le 29 décembre, se dirigeant vers l'est par le bord de la mer. Il fut accueilli pacifiquement par les tribus et put arriver à Cherchell le 2 janvier 1843. La pluie et la nature du terrain avaient rendu la marche excessivement pénible. Le bataillon de zouaves rentra à Blida le 5 janvier.

Son histoire pendant l'année 1842 se trouve ainsi terminée pour le 1er bataillon. Voyons donc maintenant quels sont les faits accomplis par le 2e pendant la même période.

Le 2e bataillon — commandant d'Autemarre d'Ervillé — avait quitté Blida le 28 mars et était entré le 8 avril dans Tlemcen que le général Bugeaud avait réoccupé le 30 janvier. A la date du 15 février, le général Bedeau avait été appelé au commandement de la colonne et du territoire de Tlemcen.

Abd-el-Kader, au moment de l'arrivée des zouaves, venait de se porter vers l'ouest où il remuait les tribus Kabyles des bords de la Tafna. Aussi dès le 9 avril, le lendemain de son entrée à Tlemcen, le bataillon fut-il incorporé dans une colonne expéditionnaire dont le général Bedeau prit le commandement et qui était ainsi composée : 8e et 10e bataillons de chasseurs à pied, 2e bataillon de zouaves, 26e de ligne, deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique ; une section d'artillerie de montagne, le goum des *Douair* et des *Sméla*.

Cette colonne était en campagne déjà depuis le mois de février et avait parcouru la vallée de la Tafna — l'ancienne *Siga*, — franchi le massif des Trara — les monts *Chalcorikii* des anciens — et pris possession de Nedroma. Elle avait battu l'émir dans plusieurs rencontres plus ou moins importantes et l'avait forcé à se réfugier sur le territoire marocain. Elle était ensuite venue à Tlemcen, en ravitaillement.

Abd-el-Kader reparut dans la vallée de la Tafna — dans les premiers jours d'avril, précisément au moment ou le 2e bataillon arrivait à Tlemcen. La colonne Bedeau, constituée comme nous l'avons indiqué ci-dessus, repoussa encore une fois l'émir, mais fut arrêtée par la Tafna dont les eaux avaient grossi subitement. Il y eut un échange de coups de fusil d'une rive à l'autre ; les essais de passage tentés par les zouaves demeurèrent infructueux. Il fallut attendre pendant quelques jours que la baisse des eaux se produisit.

Au lieu de rentrer au Maroc, l'ennemi s'était arrêté vers la frontière, sur la limite des *Achache* et des *Msirda*. S'étant refait là, il vint mettre le siége devant Nedroma qui ne renfermait qu'une faible garnison. En franchissant le massif du Filhaoucen pour débloquer la ville assiégée, la colonne de Tlemcen rencontra l'émir au col de Bab-Taza, entre Nedroma et le Toumaï, sur la route de Nemours à Marnia (1), précisément au moment où, selon les prévisions du général, il allait rentrer dans les parages de la Tafna,

Le choc eut lieu un peu au-dessus du col proprement dit, sur un plateau où se rejoignent les chemins de traverse de Nedroma et des Msirda par El-Aïoun. Le combat fut désastreux pour Abd-el-Kader.

Ses alliés des Trara lâchèrent pied aux premiers coups de feu, de sorte que les réguliers furent facilement culbutés. La poursuite ne s'arrêta que vers les premières pentes du Djebel-Khaïs et du Debdeba, dans les *Djebala*. L'émir avait perdu 250 tués et 63 prisonniers ; encore une fois, il n'avait dû son propre salut qu'à la vitesse de sa jument.

Après la poursuite les prises furent réparties. Naturellement il y eut grand festin aux zouaves et c'est ce jour que le col de Bab-Taza reçut le nom du col du *Balthazar*. Aïn-Tolba, source située un peu au sud et en contre-bas, reçut du même coup le nom d'*Aïn-Colbak*.

(1) Lalla — Maghrnia, *l'ancien numérus Syrorum*. L'ortographe actuellement adoptée est *Marnia*. — Nemours l'ancien *Adfratres*. Ce nom provenait de deux rochers, placés l'un auprès de l'autre, a un kilomètre environ en mer, en face de la partie occidentale de la plage, sous la pointe du phare.

Le bataillon rentra ensuite à Tlemcen, non pour y rester car il fut constamment employé, pendant le reste de l'année, dans les colonnes qui ne cessèrent de parcourir en tous sens la province d'Oran. Son histoire pendant cette période, n'offre rien de saillant comme faits de guerre. Le temps se passa surtout en marches longues et pénibles; les hommes portaient généralement de huit à douze jours de vivres sur le sac, les effets s'usaient rapidement et souvent l'on vit les zouaves se garnir les pieds de peaux de bœufs pour remplacer leurs chaussures sans semelles.

Au commencement de juin, course chez les *Souhalia* et les *Msirda*, tribus kabyles des environs de Nemours (Djemma-Ghazaouet). Le bataillon assista le 8 octobre à l'engagement que le général de La Moricière eut, dans la haute vallée du Riou, avec l'émir en personne. Celui-ci y perdit 200 chevaux et une partie de leurs cavaliers. Son secrétaire particulier, Ben-Abou, fut trouvé parmi les morts : il avait sur lui le cachet et la montre de son maître. Parmi les prisonniers on reconnut Ali-ben-Aoumer, aga de la cavalerie régulière de l'émir. Abd-el-Kader ne s'échappa qu'à grand peine, son cheval s'étant abattu dans les rochers par où il fuyait.

Dans le courant de novembre, le bataillon, faisant partie d'une colonne commandée par le général Bedeau, parcourt le vaste pays des Beni-Amer où l'on arrive enfin à asseoir notre domination et que le général organise avec la sagesse qui était la marque de son caractère.

Par deux fois, dans cette année, Abd-el-Kader, usant de son influence religieuse sur les tribus, était parvenu à envahir la subdivision de Tlemcen à la tête de 5 à 6,000 partisans. Mais, les deux fois, il fut battu par le général Bedeau. Le Maroc, refusant alors des secours à l'émir, celui-ci se vit contraint à regagner, par les Hauts-Plateaux, Tekedempt qu'il avait essayé de rétablir et où il avait laissé sa famille et quelques troupes régulières.

L'histoire du 3e bataillon, commandant Frémy, n'est guère

plus remplie que celle du 2e de faits ayant quelque importance. Le bataillon, parti de Blida le 23 mars, était venu simplement tenir garnison à Bône. Cependant le 7 mai, il fut appelé — à l'effectif de 510 zouaves — à faire partie d'une expédition qui avait pour but de faire cesser les menées hostiles des Ouled-Daan, établis au sud-est de Guelma, et des *Hanencha*, dont les douars étaient le refuge de tous les bandits de la contrée. Le 9 mai, la colonne campait à Guelma ; le 10, à l'Oued-Alia ; le 11, à Aïn-Souda, où des orages épouvantables la forcèrent à séjourner pendant les journées des 12 et 13.

Le 14 mai, à la pointe du jour, quatre compagnies aux ordres du commandant, une compagnie de tirailleurs indigènes et deux escadrons de spahis furent envoyés en reconnaissance dans une grande vallée qui pénètre au cœur du pays des Ouled-Daan. Une des compagnies de zouaves ayant été détachée pour une mission particulière, il arriva que le commandant se trouva, à Kaïba-el-Allouicha, avec trois compagnies seulement, en face de tous les contingents ennemis formant ensemble une masse d'environ 1200 hommes, cavaliers et fantassins. Les tirailleurs étaient précédemment retournés au camp de la colonne pour y conduire un troupeau de prise ; les spahis, lancés sur une autre piste, se trouvaient également séparés des zouaves. Le combat s'engagea immédiatement, ardent. Pour ne pas être enveloppé avec ses 200 zouaves par toute cette multitude hurlante et féroce, le commandant Frémy alla s'établir un peu en arrière, sur un mamelon rocheux d'une défense plus facile. La distance à parcourir n'était pas longue, mais le trajet fut laborieux à cause du transport des morts et des blessés.

On ne tarda pas à être cerné sur ce mamelon et attaqué avec furie, ce mouvement en arrière, considéré par eux comme un mouvement de retraite, ayant encore excité l'ardeur des Arabes. Les zouaves luttèrent avec énergie ; les secours que tous les vœux appelaient, n'arrivaient pas ; les munitions diminuaient et, à plusieurs reprises déjà, la bayon-

nette avait joué son rôle. Le nombre des blessés augmentait d'une façon inquiétante et l'on n'avait pour eux aucun moyen de transport. Tous étaient résolus à se faire tuer jusqu'au dernier, car il ne pouvait venir à l'idée de personne dans cette vaillante troupe de faire une trouée en abandonnant les blessés. On savait trop le sort barbare qui serait le leur, et, ainsi que l'a dit Bossuet, « il y a des occasions ou la gloire de mourir vaut mieux que la victoire.» Avec quelle tension les regards fouillaient l'horizon dans la direction de la colonne, d'où devait venir ce secours tant désiré, mais aussi si nécessaire.

Au dernier moment, alors qu'il ne restait plus que quatre cartouches par hommes, on tint une sorte de conseil de guerre où il fut résolu qu'on resterait jusqu'à la nuit et que, celle-ci venue, on profiterait de l'obscurité pour forcer la ligne ennemie ; jusque là on ne répondrait plus au feu des Arabes afin de garder des cartouches pour le moment suprême ; les blessés seraient portés sur le dos de leurs camarades et les officiers armés de fusils, se tiendraient pendant la marche en tête et en queue du détachement. Mais point ne fut besoin d'en arriver à cette extrémité. La cavalerie déboucha enfin de derrière un mouvement de terrain et chargea l'ennemi aux acclamations des défenseurs du mamelon : l'artillerie qui suivait, acheva ce que la cavalerie avait victorieusement commencé, et les zouaves purent enfin respirer !

Les pertes du bataillon se chiffrèrent par douze tués, dont le sergent Deporter et quarante blessés, parmis lesquels le capitaine de Lestellet (décoré en octobre) ; les lieutenants Tourmillon, Berthier de Sauvigny (1) et de Bertier (coup de feu à l'épaule droite) ; l'adjudant Jadelot — qui fut plus tard officier au régiment ; — le sergent Chansardon (décoré en octobre , cinq autres sous-officiers et le caporal Markngo (coup de feu à la joue gauche) ; comme toujours le cadre avait pris sa large part des pertes.

(1) Devenu général.

Des citations particulières furent accordées au capitaine-adjudant-major DANTIN, officier de beaucoup de mérite; au lieutenant BERTHIER DE SAUVIGNY, blessé grièvement; à l'adjudant JADELOT, vieux soldat dévoué et brave; au sergent CHANSARDON, blessé; et au zouave BARREAU, qui porta longtemps, sous le feu de l'ennemi, un sous-officier blessé. Le caporal MARENGO fut nommé sergent-fourrier le 28 mai, il devint plus tard officier au régiment.

Le général RANDON, commandant de la colonne, cita tout le détachement à l'ordre du jour, et le général de Négrier, commandant de la province, le félicita à son tour pour sa belle conduite dans un ordre de la Division.

Le mauvais temps s'étant de nouveau déclaré et menaçant par sa persistance d'entraver toute opération, le général Randon ramena sa colonne à Guelma sans nouvel engagement. Le bataillon de zouaves repartit quelque temps plus tard et, jusqu'au mois de juillet, parcourut les tribus soumises pour protéger la perception de l'impôt. Depuis le mois de juillet jusqu'à la fin de l'année, il resta à Guelma et y fut employé à la construction des établissements militaires.

En dehors des nominations nécessitées par la réorganisation et qui ont été données en leur lieu, les promotions et mutations suivantes eurent lieu, en 1842, parmi les officiers:

7 avril : le lieutenant-colonel DESPINOY est promu colonel du 1er régiment de la légion étrangère.

16 avril : le commandant DE CHASSELOUP-LAUBAT, du 2e régiment de la légion étrangère, est promu lieutenant-colonel des zouaves.

20 avril : les sergents ROQUES et PINEL, sont nommés sous-lieutenants au régiment.

14 mai : le capitaine GUYOT du 18e léger, passe au régiment.

5 juin : le lieutenant PELLET, est promu capitaine aux tirailleurs d'Alger.

15 juin : le lieutenant BOURBAKI, est promu capitaine au corps.

18 juin : le sous-lieutenant d'Aigremont est promu lieutenant au corps.

8 juillet : le sous-lieutenant Escalon, est promu lieutenant au corps.

id. les sergents Bader et Coloni, sont nommés sous-lieutenants au corps.

30 août : le capitaine adjudant-major Peyraguey, est promu chef de bataillon au corps, en remplacement de M. Frémy, décédé à Guelma.

1er octobre : MM. Minart et Laurent, élèves de l'école spéciale militaire, sont nommés sous-lieutenants au régiment.

28 octobre : le régiment reçoit M. Delahaye, chirurgien aide-major commissionné.

30 octobre : le lieutenant Blaise, est promu capitaine au corps.

6 novembre : le sous-lieutenant Schobert (Oscar), est promu lieutenant au corps.

22 novembre : le lieutenant Adam, est promu capitaine au corps.

L'année 1842 apporta également au régiment quelques nominations dans la Légion d'Honneur, savoir :

24 janvier : le capitaine Martin (Claude), le lieutenant Pellet, le sergent de Chard, sont nommés chevaliers.

octobre : les capitaines Paer, de Lestellet ; le sous-lieutenant Galot ; les sergents Letessier-Delaunay, Chansardon et le zouave Perriat sont nommés chevaliers.



1843

Fondation d'Orléanville.
Prise de la Smala d'Abd-el-Kader.

Au 1er janvier 1843 (1), le régiment occupe les emplois suivants : Etat-major et dépôt à Blida ; 1er bataillon à la colonne Changarnier (rentre à Blida le 5 janvier) ; 2e bataillon en marche dans la province d'Oran ; 3e bataillon en garnison à Guelma.

Le cadre des officiers supérieurs est ainsi composé :

MM. Cavaignac, colonel ;
de Chasseloup-Laubat, lieutenant-colonel ;
d'Autemarre-d'Ervillé, chef de bataillon ;
de Gardarens de Boisse, id.
Peyraguey id.
du Fresne de Kerlan, major.

L'histoire du 1er bataillon est assez bien remplie pendant l'année 1843.

(1) Au 1er janvier 1843, l'effectif de l'armée d'Afrique était de 87,821 hommes et 18,130 chevaux, y compris les troupes indigènes

Selon son habitude, Abd-el-Kader, qui n'avait pu ou su résister aux colonnes opérant dans l'Ouarensenis, reparut dès que les troupes furent rentrées dans leurs cantonnements. Il se jeta brusquement en plein pays du Tittery avec un millier de chevaux. Cette troupe s'accrut bientôt des guerriers des tribus qu'il parvint à entraîner encore plus par la terreur que par la persuasion, car il ne craignait pas de sévir cruellement contre ceux qui hésitaient à se joindre à lui. Cette apparition fit que le général Changarnier quitta Blida le 11 janvier : le 1er bataillon en partit le 12 pour se rendre à Médéa et de là, à Miliana. Il devait parcourir et protéger les environs de cette place, en l'absence de la garnison que le lieutenant-colonel de Saint-Arnaud avait emmenée en expédition vers la partie orientale de l'Ouarensenis.

La colonne Saint-Arnaud fut rappelée à Miliana et le général Changarnier, se mit à son tour à expéditionner dans le sud de cette ville, jusque vers Teniet-el-Hadj. Il emmena le bataillon de zouaves. Rentré une première fois à Miliana le 17 janvier, il en repartit le 22 pour prendre l'offensive sur le Chélif. Il revint à Miliana le 3 février, après avoir chatié les tribus dans des opérations d'une grande hardiesse au succès desquelles les zouaves avaient largement contribué. Abd-el-Kader, menacé dans sa ligne de retraite, avait encore une fois disparu.

Le bataillon de zouaves avait été enlevé le 29 janvier à la colonne Changarnier et incorporé dans celle du lieutenant-colonel de Saint-Arnaud, commandant supérieur de Miliana, qui devait opérer contre les *Beni-Menasser* et les *Beni-Ferrath*, et rejoindre ensuite le Gouverneur vers Cherchell. La petite colonne de Saint-Arnaud était composée seulement de trois bataillons, dont celui des zouaves, et de deux pièces de 4 de montagne. Elle quitta Miliana le 30 janvier ; le 1er février grande razzia sur les *Beni-Ferrath*. La colonne avait été divisée en deux parties : les zouaves et l'artillerie pour opérer sur la rive droite du Chélif, le reste sur la rive gauche. On se battit de 10 heures du matin à 4 heures du soir,

mais les dispositions avaient été si bien prises et l'élan des troupes fut si vigoureux que les pertes furent peu considérables (3 tués, 7 blessés). L'ennemi perdit une quarantaine de tués et une cinquantaine de blessés. Rien n'arrêta l'ardeur des troupes, pas même les rochers les plus escarpés : tout fut dévasté. Le bataillon de zouaves fut cité à l'ordre de la colonne pour sa belle conduite dans cette journée.

Le 3 février, la petite colonne prit la direction de Haimda, où elle arriva le 4 ; le 5, elle bivouaqua à Medina-el-Kantara; le 6, sur l'Oued-Khranus des *Braz*, et, enfin le 7, elle rentra à Miliana sans avoir pu rejoindre le Gouverneur par suite du mauvais temps. Depuis le 5 février, la marche n'avait été qu'une longue souffrance. Des tempêtes de neige et de grêle, des torrents de pluie glacée avaient assaillis la colonne. Les chemins des montagnes étaient couverts de quarante centimètres de neige et tout sentier avait disparu. Le froid avait été si intense pendant la nuit du 5 au 6 qu'un soldat de la ligne était mort gelé en faction. Les rivières grossies par la pluie, s'étaient transformées en torrents. Malgré toutes ces traverses, le moral des troupes étaient resté si bon que l'on n'eut à déplorer, pendant cette terrible marche, que la mort d'un seul soldat et la perte de deux mulets, et qu'on trouva encore le moyen de faire à l'ennemi un mal considérable.

Le bataillon de zouaves rentra ensuite à Blida, non pour y rester longtemps. Il passa la fin de février, le mois de mars et une partie d'avril à courir le pays, sous les ordres du duc d'Aumale, entre Blida, Médéa, Miliana et Dra-el-Mizan (1). Pendant la première partie de cette période de deux mois, les opérations furent grandement contrariées par le mauvais temps qui avait persisté au-delà de toutes les prévisions. Néanmoins les prises furent considérables et servirent à dédommager amplement nos auxiliaires des pertes qu'Abd-el-Kader leur avait fait subir dans ses brusques apparitions. Le bataillon de zouaves avait trouvé le 11 mars

(1) Voir la note 17, à l'appendice n° 1.

une occasion de se distinguer. La cavalerie avait attaqué sans grand succès des partis arabes établis sur les premiers mamelons des Nezlioua (Kabylie). Les zouaves, avertis de la chose, mirent les sacs à terre et une des compagnies, le colonel CAVAIGNAC en tête, tomba à la bayonnette sur les Kabyles et les culbuta dans un ravin profond où il s'en fit un grand carnage.

Dans les derniers jours d'avril, le bataillon se trouvait à Médéa, toujours sous les ordres du duc d'Aumale. Celui-ci reçut, vers cette époque, l'ordre de se diriger sur Boghar avec sa petite colonne mobile, d'y établir sa base d'opérations et de se mettre ensuite à sillonner le petit désert à la recherche de la *smala* d'Abd-el-Kader qu'on savait être dans les parages du haut Chélif (1). Les mouvements devaient être combinés avec ceux de la division d'Oran qui avait quitté Mascara sous les ordres du général de La Moricière. Disons tout de suite que celui-ci fut détourné momentanément de son but primitif par une incursion subite d'Abd-el-Kader sur le territoire même de Mascara. Le duc d'Aumale était donc livré à ses propres moyens et n'avait plus à compter sur aucun concours. Il était arrivé le 1er mai à Médéa et y avait trouvé quelques renforts et des instructions. Les forces mises à sa disposition se chiffraient par 1300 fantassins, 600 chevaux et deux pièces de 4 de montagne. Le bataillon de zouaves fit partie de l'expédition avec le lieutenant-colonel DE CHASSELOUP-LAUBAT et le commandant DE GARDARENS DE BOISSE. Le lieutenant-colonel avait été investi du commandement de l'infanterie de la colonne. Le bataillon, parti le 2 mai de Médéa, était arrivé le 4 à Boghar, après avoir traversé la plaine de Berrouaghia. Il fut employé jusqu'aux travaux de fortification (2).

La colonne entière quitta Boghar le 10 mai, emportant 20 jours de vivres et 20 jours d'orge pour les chevaux. On

(1) *Smala* et *Deïra* sont presque synonymes; le dernier est un diminutif.

(2) Voir la note 23, à l'appendice n° 1.

n'avait sur la position de la Smala que des renseignements fort vagues fournis par quelques batteurs d'estrade. Mais ceux-ci ne montraient pas un enthousiasme extraordinaire à se rencontrer avec cette terrible ville ambulante. Ils poussaient plutôt à des razzias contre les tribus dont on devait traverser le territoire. Les renseignements qu'ils donnaient étaient donc sujets à caution. Le duc d'Aumale sut résister à tous les conseilleurs et suivit son inspiration qui fut la bonne. Il pensait d'ailleurs, avec raison, qu'on aurait bien le temps de faire des razzias au retour, si l'affaire principale venait à être manquée.

On apprit enfin que la Smala avait passé l'hiver près du Ksar de Goudjila, tout au sud de Boghar, et qu'elle venait d'évacuer ce point sans laisser trace de la direction qu'elle avait prise. On résolut donc de se porter tout d'abord vers le dit Ksar, en dérobant autant que possible la marche de la colonne, et de tâcher d'obtenir des renseignement plus précis.

La petite colonne partit donc de Boghar le 10 mai, le 13 elle vint s'établir sur un joli cours d'eau à Roucheïga. Le 14, elle arriva en vue du village de Goudjila que deux compagnies de zouaves surprirent et enlevèrent facilement. On y saisit quelques habitants, gens de métier, qui avaient travaillé pour la Smala et qui purent fournir quelques renseignements utiles. La colonne repartit dans la nuit du 14 au 15 et alla établir son camp à Aïn-el-Gueltyne. Là on put s'emparer d'un jeune nègre qui révéla que la Smala devait s'être dirigée vers les sources de Taguine pour s'établir près du bordj de ce nom et ller ensuite vers le Djebel-Amour. Elle avait effectivement pris ce parti à la suite d'un nouveau mouvement de la colonne La Moricière vers le sud-ouest de Taguine, mouvement qui avait coupé à la Smala le chemin de l'ouest.

D'Aïn-Goltyne à Taguine, il y a vingt lieues à franchir sans eau. Dans la circonstance, il fallait marcher rapidement si l'on voulait atteindre la Smala ou la précéder aux sources

Taguine. Le duc d'Aumale, comptant sur l'énergie des troupes, n'hésita pas. Il divisa sa colonne en deux fractions : la partie mobile, composée de l'artillerie, de la cavalerie et des zouaves était destinée aux coups de mains, la seconde partie, composée de deux bataillons d'infanterie et de cinquante cavaliers, devait escorter le convoi. On donna aux zouaves 150 mulets pour porter les sacs et les hommes fatigués ; les autres devaient suivre la cavalerie de toute la vitesse de leurs jambes. Les deux fractions se mirent en route ensemble le 15 mai, au soir ; le rendez-vous était fixé à Taguine. La nuit fut mauvaise : le vent du sud soufflait avec force, soulevait la poussière en nuages épais et rendait plus sensible encore la privation d'eau ; les hommes à pied souffrirent beaucoup.

Le duc d'Aumale marchait avec la colonne légère lorsque le 16, au matin, on vint lui rendre compte que les feux de la Smala avaient été aperçus.

Il prit aussitôt le trot avec la cavalerie, mais de fausses indications données par deux traînards ennemis le jetèrent un peu trop au sud. Par une heureuse inspiration, il ne tarda pas à se remettre dans la bonne direction. Le jour même, à 11 heures du matin, il tombait sur la Smala avec toute sa cavalerie (chasseurs d'Afrique, spahis, gendarmes et goums) lui tuait 300 individus, faisait 3000 prisonniers et s'emparait d'un immense butin. La mère et la femme de l'émir, un instant prisonnières, purent s'échapper dans la bagarre et fuir sur un mulet, sauvées par un esclave fidèle. L'effet de la surprise avait été si grand que les pertes des Français furent minimes : neuf tués et douze blessés ; quelques chevaux.

Cependant, vers midi et demi, les zouaves apprirent ce qui se passait. Oubliant leurs fati[illegible]es, ils accélérèrent encore leur allure et arrivèrent v[illegible] 1 [illegible]eures à Taguine, après une marche admi[illegible]ble, [illegible]és, [illegible]s en bon ordre, prêts à combattre et r[illegible]e [illegible] vive [illegible] n'avoir pu prendre part à l'action. Le co[illegible] la [illegible]ne leur a rendu justice

en s'exprimant ainsi : « Après une marche de trente lieues franchies en 36 heures, sans eau, par le vent du désert, marche si dure que le sang colorait leurs guêtres blanches, on les vit défiler devant le bivac des chasseurs d'Afrique en sifflant les fanfares de la cavalerie comme pour railler les chevaux fatigués et se venger de ce que leurs rivaux de gloire avaient chargé et battu l'ennemi sans eux. » (*Les zouaves et les chasseurs à pied*).

La journée du 17 mai fut employée à mettre de l'ordre dans l'immense convoi qu'il fallait maintenant conduire vers le nord, et à détruire tout ce qui était impossible d'emporter. Les trophées étaient considérables et consistaient en : quatre drapeaux, un canon, deux affûts, des munitions de guerre (caisses de poudre, etc.) ; les caisses de tambour et les armes des fantassins réguliers, les décorations et les insignes de leurs officiers (1); la propre tente de l'émir, ses armes de prix, ses effets précieux. son trésor, les burnous rouges d'investiture destinés à ses caïds et à ses agas, les gandouras, destinées aux gens de loi ; des manuscrits précieux ; des bijoux ; une foule d'esclaves noirs de deux sexes ; plusieurs milliers d'ânes ; quelques centaines de chameaux ; des chevaux ; des juments ; des troupeaux considérables, dont près de 20,000 têtes de bétail furent réservées pour le service de l'administration des vivres. Les quatre drapeaux pris dans cette mémorable journée furent envoyés en France et remis aux Invalides le 5 juillet.

Trois d'entre eux existent encore ; le quatrième a été brûlé lors de l'incendie survenu pendant les funérailles du maréchal Sébastiani, le 11 août 1851. Parmi les trois qui restent, se trouve le drapeau d'Abd-el-Kader qui était toujours placé devant la tente de l'émir.

Le 18, la colonne se mit en route pour Médéa, où elle arriva le 25, et, pendant toute cette pénible marche, elle n'eut pas à brûler une seule amorce, tant le coup avait sur-

(1) Voir la note 17, à l'appendice n° 1.

pris et dérouté l'émir. Celui-ci avait hâte de mettre sa famille en sureté et de reconstituer la Smala, qui ne fut plus connue depuis lors que sous le nom de Deira. Parmi les prisonniers de Taguine se trouvaient des personnages importants qui furent envoyés à Alger et ensuite internés en France. Le menu peuple fut renvoyé chez lui sans conditions.

La prise de la Smala eut un immense retentissement. De fait, cette action de guerre, si audacieuse et si bien menée, porta un coup formidable à la puissance de l'émir. De plus en plus, son autorité ira en s'affaiblissant ; son prestige tombera; il ne sera bientôt plus qu'un chef de partisans, heureux encore quelquefois ; il ne sera plus sultan.

Plus tard, Abd-el-Kader, interné au fort Lamalgue, à Toulon, a déclaré, dans un entretien qu'il eut avec le commandant Daunas que, au moment où la Smala a été surprise par le duc d'Aumale, elle renfermait une population de 60.000 âmes et qu'il n'en a pas été enlevé la dixième partie. Ce chiffre paraît un peu bien exagéré et a peut être échappé au dépit du vaincu.

Quoiqu'il en soit, les débris de la Smala eurent une peine infinie à se rejoindre et à se réorganiser. Beaucoup de fuyards se perdirent dans les vastes plaines désolées et désertes du sud, et y périrent de misère; d'autres furent capturés par les tribus nomades et réduits en esclavage. Un grand nombre, principalement des Hachem, tomba, le 19 et le 20 mai, entre les mains de Lamoricière qui, prévenu par un nègre échappé, de l'enlèvement d'une partie de la Smala, s'était sans perte de temps, porté sur la direction qui lui avait été indiquée, comme devant être suivie par les fuyards. Tous ceux de ces derniers qui purent être saisis furent conduits dans le Tell où ils participèrent à la clémence du gouverneur. La prise de la Smala valut au duc d'Aumale le grade de lieutenant-général qui lui fut conféré le 3 juillet 1843. Le 31 juillet, le général Bugeaud, dont les habiles conceptions et l'activité avaient permis d'atteindre les heu-

reux résultats obtenus depuis sa prise de commandement, fut élevé à la dignité de Maréchal de France.

La colonne de Médéa n'eut pas la satisfaction de conduire ses prises dans la Mitidja. Ainsi que nous l'avons vu, elle était rentrée à Médéa le 25 mai.

Le bataillon de zouaves s'y reposa quelques jours seulement et, le 5 juin, il reprit sa vie habituelle de courses pénibles, d'expéditions fatigantes, entremêlées de combats, parcourant le pays en tous sens pour assurer et fortifier notre domination. Il visita Boghar où un poste permanent allait être établi ; Tazza, Tenied-el-Haad — 72 kilomètres au sud-ouest de Miliana — etc.

A la razzia exécutée le 29 juin, sur les Beni-Menad, le bataillon sous les ordres du lieutenant-colonel, fut envoyé pour soutenir la cavalerie. Les zouaves posèrent les sacs à terre et partirent au pas de course, avec un élan qui fut admiré. Ils se montrèrent une fois de plus dans cette journée, dignes de la réputation que le régiment s'était acquise depuis longtemps.

Le 20 juillet, le bataillon détacha cinquante hommes à la colonne Yusuf. Ces hommes furent montés sur des mulets indigènes ; ils quittèrent Boghar le 28 et parcoururent avec la colonne la région des Hauts-Plateaux jusque vers l'extrême-sud ils contribuèrent à razzier et à capturer plusieurs tribus en émigration. Ils rentrèrent à Boghar le 11 août et y rallièrent le bataillon. Celui-ci rentra à Blida le 16 et s'y refit jusqu'au 22 septembre : il en avait un besoin urgent, car les vêtements et l'équipement étaient encore plus fatigués que les jambes.

Les expéditions auxquelles le bataillon eut ensuite à prendre part, reprises le 23 septembre par celle du Mont-Dira — général Marey — se terminèrent définitivement, pour cette année, le 27 novembre. Le 3 octobre, la colonne Marey dont faisait partie le bataillon venant de Médéa, s'était rencontrée avec la colonne de Sétif à la limite orientale du Tittery, au pied du Mont-Dira. Cette montagne avait été contournée

par plusieurs expéditions, mais on y avait jamais pénétré. Le général Marey la parcourut en tous sens pendant une quinzaine de jours, mais sans combat. Les populations qui avaient fui tout d'abord ne tardèrent pas à demander *l'aman*.

A partir de la fin de novembre, le bataillon fut employé, jusqu'à la fin de l'année, aux travaux de la redoute de Blida à Miliana, à travers la chaîne du Gontas.

L'histoire du 2e bataillon, pendant l'année 1843 ne présente pas de faits de guerre bien saillants. Cependant le bataillon passa presque toute cette période en marche, ne prenant que très rarement de courts repos dans les garnisons. Du 16 mars au 31 décembre, il passa *deux cent trente-sept jours* au bivouac, c'est-à-dire près de *huit mois sur neuf et demi*.

Pendant les mois de mars et avril, la colonne Bedeau, dont le bataillon fait partie, manœuvre au sud de Tlemcen et à l'ouest de Sebdou, dans le pays difficile des *Beni-Snous* (Zara, Kef, Khremis) et des *Beni-Bou-Saïd* (Sidi-Zaher, Alba, Gar-Rouban, Djebel Asfour). Quelques coups de fusil, les premiers sans doute, sont échangés avec des cavaliers du Maroc. C'est au commencement d'avril également que les Marocains élevèrent leurs premières prétentions au sujet de la frontière. L'épilogue des négociations qui en furent la suite s'appellera la *bataille d'Isly*.

Le 30 avril, le bataillon prend part, sur l'Oued-Sifloun, à une razzia considérable opérée contre le Khalifa El-Zitoun, surnommé Bou-Chareb, qui tombe entre nos mains. Ce chef s'était laissé surprendre dans son campement : l'ennemi laissa quarante cadavres sur le terrain ; plusieurs personnages importants furent capturés.

Le 13 juin, après de nombreuses marches et contre-marches, le bataillon touche à Tlemcen pour se ravitailler. Il en repart le 25 pour opérer contre Djaffra et arrive, le 30, aux puits de Taoudmoût où il aide la cavalerie à enlever un immense butin. Dans cette tournée, le mulet de la compagnie

de Saint-Pol, étant venu à s'abattre dans les rochers, se casse une jambe. Il fut impossible de le remplacer et les officiers, rebutés par le général Bedeau, durent avoir recours à leurs camarades de l'artillerie qui firent répartir les bagages sur des mulets de batterie, à l'insu du général dont le caractère était souvent bien loin d'être amène.

Les courses devinrent encore plus pénibles à la suite d'une nouvelle apparition que l'émir, repoussé de l'est de la province, fit en août dans les tribus du sud Oranais. Ce mouvement avait fait immédiatement porter en avant tout notre première ligne dans la province d'Oran, depuis Tiaret jusqu'à Tlemcen. Plusieurs fois, l'émir fut atteint par l'une ou l'autre des colonnes. Ces rencontres donnaient lieu à des combats plus ou moins sérieux, mais n'eurent aucun autre résultat. La colonne Bedeau, dont était le 2ᵉ bataillon, s'était en premier lieu, portée sur Sidi-bel-Abbès où elle fut renforcée, le 16 août, par un gros détachement de *Douair* et de *Smela*. Elle reprit alors l'offensive contre les *Djaffra*, déjà razziés en juin, les atteignit sur l'Oued-Kracheba, un des affluents de l'Oued-Seffloun, et fit sur eux de nouvelles prises. Cette tribu fut repoussée jusque vers le pays des chotts d'où on l'empêchera de rentrer dans le Tell pour ses achats de grains et où elle sera réduite à toutes les horreurs de la famine.

Ce qui marqua surtout cette période pour le 2ᵉ bataillon ce furent les marches vraiment remarquables qu'il exécuta, le plus souvent dans des conditions très défavorables, par les pluies, la neige ou la grêle, par les grosses chaleurs dans des pays arides, sans bois, brûlés par le soleil, et les hommes portant toujours sur le sac pour au moins une semaine de vivres. Le bataillon y déploya constamment les solides qualités qui étaient l'apanage du régiment : il serait fastidieux de les raconter en détail. Disons cependant qu'il se distingua tout particulièrement, le 1ᵉʳ juillet par une course de dix-huit heures pendant lesquelles il fit près de dix-huit lieues, dont neuf à une allure très-vive, sans laisser un trainard, par

une poussière et une chaleur excessives. Il s'était agi d'atteindre Abd-el-Kader qui fuyait vers l'ouest devant la colonne La Moricière. Celle-ci n'avait pu empêcher l'émir de razzier cruellement les *Harrar*, et avait été ensuite détournée de la poursuite par une émigration imminente des tribus des bords de l'Oued-Riou, émigration qu'il était de la dernière importance d'empêcher.

Dans une autre course qu'il fit au mois d'octobre, le bataillon fut à son tour transformé en infanterie montée par le général Bedeau, qui avait voulu rendre sa petite colonne aussi mobile que possible. On donna un mulet par quatre hommes : l'animal portait les quatre havre-sacs, plus un des hommes à tour de rôle. Les zouaves du 2e bataillon comme naguère leurs camarades du 1er, furent bientôt au fait de ce nouveau mode de locomotion et de la façon de traiter les montures. Il n'y eut aucun incident à signaler et très peu d'animaux furent blessés par leurs charges.

Enfin, au mois de décembre, le 2e bataillon qui appartenait toujours à la colonne Bedeau, fit sa dernière course, pour cette année, contre les tribus kabyles qui habitent les rives de la Tafna, et le 1er janvier 1844 le trouva en marche. La colonne Bedeau envahit le pays des *Oulassa* (le 25 décembre) concuremment avec une autre colonne venue d'Aïn-Temouchent. La jonction s'opéra sur la Tafna, au gué de Bou-Roubia. Les fractions qui avaient montré des dispositions hostiles furent impitoyablement razziées.

A la date du 6 août, les lieutenants Boudet et Jeanningros (Pierre) avaient été nommés chevaliers de la Légion d'Honneur.

Passons maintenant au 3e bataillon que nous avons laissé à la date du 1er janvier 1843, en garnison à Guelma, dans la province de Constantine.

Du commencement de janvier jusqu'en mars, le bataillon fut employé à exécuter diverses courses dans le cercle de Bône. Il eut surtout à souffrir de la rigueur de la tempéra-

ture : plusieurs zouaves moururent par suite de congélation.

Le bataillon rentra à Alger le 8 avril et fut immédiatement détaché aux travaux de la route de Blida à Miliana, à travers le Gontas — (871 mètres d'altitude.) — Dès le 20 avril, cette route, ouverte en septembre 1842, était praticable, mais non ferrée et nous avons vu que le 1er bataillon fut plus tard employé à la perfectionner.

Sur ces entrefaites, le Gouverneur était parti d'Alger — (17 avril) ; — il franchit le Gontas avec un immense convoi de vivres, d'outils, de matériel. Le 23, à Miliana, il appela auprès de lui toutes les troupes et, avec elles, le 3e bataillon des zouaves. Il se mit ensuite à descendre la vallée du Chélif sur le cours inférieur duquel il avait décidé la création d'un poste permanent. Le 26 avril on atteignit le point d'El-Esnam sur lequel on s'arrêta, au confluent du Chélif et du Tigraouet. On se trouvait sur l'emplacement d'une ancienne ville romaine, le *Castellum-Tigentii* — ou *Castellum medium* — et le sol était couvert de ruines et de statues renversées, d'où le nom d'El-Esnam, *les idoles*, donné par les Arabes.

Le 27 avril, le général Bugeaud marqua lui-même sur le terrain un rectangle de 600 mètres sur 300, qui devait être l'emplacement de la nouvelle ville. Ce poste devait avoir Ténès pour point correspondant sur la côte. Un arrêté du 26 avril avait déjà établi à El-Esnam le siège d'une subdivision militaire qui, quoique placée sur le territoire de la province d'Oran, devait relever directement du Gouverneur. Le même arrêté avait désigné le colonel CAVAIGNAC, du régiment des zouaves, pour commander cette subdivision. Par un autre arrêté du maréchal Soult, ministre de la Guerre, en date du 16 mai — jour où la Smala fut prise, — le poste d'El-Esnam prit le nom d'*Orléanville*, il devint bientôt le chef-lieu de toute la région du Chélif inférieur et moyen (1).

Les travaux de construction furent poussés activement.

(1) A [illegible] kilomètres d'Alger et à 198 kilomètres d'Oran, sur la voie ferrée qui relie ces deux villes

Les zouaves furent chaufourniers, tailleurs de pierres, maçons, charpentiers, forgerons, manœuvres. D'autres furent employés à la garde des travailleurs, des carrières, des fours à chaux. La route sur Ténès fut commencée en même temps. Malgré les difficultés d'un sol dur et rocailleux où il fallut employer la mine et le pic à roc, le premier convòi put se mettre en route le 9 mai et aller prendre, pour le ravitaillement d'Orléanville et la constitution de ses magasins, les vivres et le matériel débarqués à Ténès.

Le passage du bataillon à Ténès fut marqué par l'arrestation de deux zouaves que le conseil de Guerre condamna au maximum de la peine pour vol. Le camp avait été établi tout près de la mer, sur les bords d'un ravin. Les *mercantils* ou marchands suivant les colonnes étaient venus s'installer à proximité avec leurs animaux chargés de toutes espèces de provisions. Un Maltais conduisait deux mulets, le second attaché au bât du premier. La pratique affluait, notre homme était très affairé, lorsqu'en voulant prendre quelque chose sur sa seconde bête, il s'aperçoit que la corde est coupée et que l'animal a disparu. Ceux qui connaissaient l'espèce maltaise peuvent se figurer les cris de paons que se mit à pousser l'industriel volé. il porta plainte, les corps furent prévenus, des recherches furent faites mais sans résultats. Le Maltais s'était mis lui-même en quête et n'avait pas été plus heureux. A la nuit il regagnait tristement le campement assigné aux marchands, avec l'unique bête qui lui restait et qu'il n'avait cessé de trainer à sa suite. Tout à coup il est accosté par deux zouaves, ivres comme défunt le roi de Pologne, qui lui proposent de lui vendre un mulet : c'était la bête volée. Des marchandises, il n'en restait trace. Si tant est que les deux *loustics* aient voulu, en dernier lieu, mettre le comble à la dérision, leur combinaison échoua, car plainte fut portée et les voleurs allèrent expier en prison la folle envie qu'ils avaient eu de faire une fumisterie de mauvais goût à un *pauvre mercantil*.

Le 12 mai, le bataillon — sans sacs — en compagnie de

la cavalerie et du goum, opéra une razzia importante sur les Sbiah, établis sur les deux rives du Chélif, non loin d'Orléansville. La tribu, atteinte vers le soir seulement, perdit 30 tués, 1,900 prisonniers de tout âge et de tout sexe, 3 ou 400 chevaux ou juments — dont beaucoup suitées — 7 à 800 ânes et près de 12,000 têtes de bétail. Les Arabes avaient essayé de se dissimuler dans des cavernes. Leur retraite fut promptement découverte : un sergent et deux zouaves se distinguèrent en pénétrant, les premiers, dans l'une des cavernes d'où partait un feu très vif.

Les prises furent conduites à Ténès où l'on arriva après une marche de quatre jours, pendant laquelle on avait pu admirer une fois de plus le bon cœur et l'humanité des zouaves. Ils se privaient de l'eau de leurs bidons pour désaltérer les femmes et les enfants. Ils allaient jusqu'à porter ceux-ci dans leurs bras pour soulager leurs mères fatiguées. Et l'on voyait ces visages bronzés, couverts de sueur, ces barbes incultes et pleines de poussière cheminer à côté des petites figures des enfants arabes qui ne se montraient pas toujours très rassurés.

Des lots de jardins furent distribués, à Orléansville, aux différents corps de troupe. Les zouaves ne furent pas les derniers à mettre le leur en rapport. A toutes les professions qu'ils exerçaient déjà ils joignirent celle de jardinier et de maraicher. Les colons ne tardèrent pas d'ailleurs à se présenter ; ils furent immédiatement installés dans des petites maisonnettes construites par la troupe.

Après avoir été ainsi employés à la construction des principaux établissements militaires d'Orléansville et aux travaux de la route sur Ténès, le bataillon fut désigné pour faire partie d'une petite colonne qui se rendait dans la province d'Oran, vers Ammi-Moussa, pour opérer contre les *Beni-Ouragh*. C'était la une diversion à la monotonie de l'emploi du temps depuis plusieurs semaines. Beaucoup de marches d'abord, et deux petits combats seulement, les 15 et 18 juin.

Mais, en revanche, le bataillon participa énergiquement au combat d'Aïn-Chaffaïa livré le 3 juillet aux troupes de l'émir.

Pour cette expédition, le bataillon était formé en régiment de marche avec le 5e bataillon de chasseurs à pied — commandant Canrobert. — Ce régiment de marche était aux ordres du lieutenant-colonel Le Flô, qui appartenait au 22e de ligne et qu'on avait fait venir tout exprès de la province de Constantine. Le régiment quitta son camp le 2 juillet, à la nuit close ; il se heurta, vers 3 heures du matin, à un bivac abandonné, mais n'eut connaissance de l'ennemi qu'à la pointe du jour. La petite colonne fut alors fractionnée en trois détachements — cavalerie — zouaves — chasseurs — destinés à parcourir les ramifications de la vallée par laquelle l'ennemi se retirait non sans faire tête de temps à autre.

Le bataillon de zouaves déploya deux compagnies en tirailleurs et marcha droit au centre de la ligne arabe qui se trouvait devant lui et occupait des positions très solides. Il fallut bientôt déployer tout le bataillon, de sorte que le drapeau resta avec une garde d'une dizaine d'hommes seulement.

L'affaire fut très chaude, tant à cause des positions des Arabes que de la faiblesse numérique des zouaves — 70 hommes par compagnie.) — Les chasseurs avertis par la fusillade, marchèrent au feu et achevèrent la déroute de l'ennemi. La compagnie Tournillon, des zouaves, avait été chargée d'enlever un piton défendu par 300 réguliers et qui commandait le flanc gauche. Sans tirer un coup de fusil, sans s'arrêter aux blessés, les zouaves escaladèrent la position et en imposèrent tellement par leur attitude que les Arabes n'osèrent pas attendre davantage l'attaque et filèrent par les ravins où beaucoup d'entre eux trouvèrent la mort dans les précipices. Le bataillon eut deux tués et 24 blessés, dont le capitaine Molette de Morangiès et le lieutenant Tournillon, qui mourut un peu plus tard des suites de ses blessures. Les travaux pacifiques d'Orléanville n'avaient pas

atrophié le goût des zouaves pour les émotions guerrières, et ils s'étaient conduits avec leur bravoure habituelle. Des citations à l'ordre furent accordées au capitaine DE MORANGIÈS, au lieutenant TOURNILLON, au sous-lieutenant BLANC, aux sergents BOUVIER, LOCHET et BONNERT.

Le bataillon rentra à Orléanville le 11 juillet, avec l'arrière-garde où il avait encore combattu les 9, 10 et 11 juillet.

Après quatre jours de repos seulement, le bataillon fut incorporé, le 15 juillet, dans *la brigade active de l'Ouarensenis*, placée sous les ordres du colonel d'état-major Pélissier. Il passa tout un mois à visiter les tribus du bassin de l'Oued-Riou, pour asseoir l'autorité des chefs que nous avions donnés à ces tribus de soumission encore récente. La brigade cheminait à petites étapes, s'arrêtant dans les sites les plus agréables et vivant sur le pays.

On obtint de nombreuses soumissions nouvelles, après quoi le bataillon rentra à Orléanville. Il reprit ses travaux d'installation et de construction et ne manqua jusqu'à la fin de l'année, à aucune des sorties que la garnison était sans cesse dans l'obligation de faire : les tribus des environs étaient très belliqueuses et avaient besoin d'être surveillées et de se sentir continuellement sous la menace de la razzia.

Une deuxième expédition eut lieu contre les *Sbiah*, qui avaient violé leurs engagements du mois de mai. Ils furent cernés dans les cavernes où ils s'étaient réfugiés : il fallut les y enfumer pour en avoir raison. Une cinquantaine d'entre eux y périrent par asphyxie. Le bataillon y perdit un sous-officier et trois ou quatre zouaves. Les Sbiah renouvelèrent leur soumission, mais cette fois-ci encore ce ne devait être qu'une feinte.

C'est de l'année 1843 que date l'organisation de l'Algérie en trois divisions militaires, dont chacune fut partagée en un certain nombre de subdivisions (1).

(1) Voir la note 84, à l'appendice n° 1.

En 1842, les promotions suivantes avaient eu lieu dans le corps d'officiers :

22 janvier : les sous-lieutenants Gabat, Marin et Oudinot sont promus lieutenants au corps.

16 février : le capitaine Bertin est nommé officier d'habillement au corps.

19 février : le sergent-major Huby et nommé sous-lieutenant au régiment.

12 mars : le lieutenant Gromel est promu capitaine au corps.

24 mars : le sous-lieutenant Valentin est promu lieutenant au corps.

1er avril : l'adjudant Jadelot, les sergents-majors Dodille, Billard et Duchet sont nommés sous-lieutenants au corps.

6 juin : le capitaine Blaise est nommé trésorier.

9 juillet : le lieutenant de Bertier est promu capitaine au corps.

21 juillet : le sous-lieutenant Mathieu de Dombasle est promu lieutenant au corps.

1er octobre : le corps reçoit M. Burgkly chirurgien aide-major commissionné.

id. M. Chanzy, élève de l'école spéciale militaire, est nommé sous-lieutenant au régiment.

26 octobre : le sous-lieutenant Legay est promu lieutenant au corps.

En 1843, le lieutenant d'état-major Berthaut, est désigné pour faire un stage d'infanterie au régiment.

1844

Expédition de Kabylie. — Bataille d'Isly.

Par suite au 1[er] janvier 1844 (1), le cadre des officiciers était composé comme il suit :

Etat-Major :

MM. CAVAIGNAC, colonel,
DE CHASSELOUP-LAUBAT, lieutenant-colonel,
D'AUTEMARRE D'ERVILLÉ, chef de bataillon,
DE GARDARENS DE BOISSE, id.
PEYRAGUEY, id.
DU FRESNE DE KERLAN, major,
CHAPUIS, capitaine adjudant-major,
GAULT, id.
DANTIN, id.
BLAISE, capitaine trésorier,
BERTIN, capitaine d'habillement,
GITAREUX, sous-lieutenant adjoint au trésorier,
ROZIER DE LINAGE, sous-lieutenant porte-drapeau,

(1) Au 1[er] janvier 1844, l'effectif de l'armée d'Afrique était de 90562 hommes.

Berthaut, lieutenant d'état-major,

Calmel, chirurgien-major de 2e classe.

Delahaye, chirurgien-aide-major commissionné,

Burokly, id. id.

Lyon, interprète.

Capitaines :

Thierry,
Amiot,
Molette de Morangiès,
Bucheron,
Abric,
Paer,
Franceschetti,
Jannin,
Paute,
de Lestellet,
Frèche,
Malafosse du Couffour,
Corréard,
de Saint-Pol.
Safrané,
Le Poitevin de la Croix,
Duparc,
de Malleville,
Nauroy,
Bordas,
Lecouteux,
Clever,
Mayard,
Bourbaki,
Adam,
Gromel,
de Bertier,

Lieutenants :

Jaury,
Monge,
Tournier,
Rampont,
Banon,
Larrouy d'Orion,
Duros,
Aurel,
Mathieu de Dombasle,
Montaudon,
Doumet,
Berlier,
Dutrochet,
Boudet,
Lauret,
Troyon,
Jeanningros,
Saunier,
d'Aigremont,
Escalon,
Schobert,
Galat,
Marin,
Oudinot,
Valentin,
Legay.

côteaux des Amraoua, d'où l'on pouvait compter 14 villages importants. Toute la nuit fut tourmentée par de violents orages. Dès le retour de l'aube, on se remit en marche, en suivant la vallée de l'Oued-Nessa et l'on vint s'établir sur les rochers de Statire, près de l'embouchure de cette rivière qui a pris, en ce lieu, le nom d'Oued-Bouberak. De là on voyait Dellys, qui fut occupé le lendemain sans effusion de sang. Le Gouverneur y marqua le jour même les emplacements nécessaires à un établissement définitif, et une petite garnison de 250 hommes fut désignée pour y rester.

Le 12 mai, à 4 heures du matin, la fraction qui avait pris possession de Dellys se remit en route sur Bordj-Menaïel avec le ravitaillement apporté par l'*Euphrate* et le *Vautour*.

On remonta la rive droite de l'Oued-Nessa, mais, au moment où l'on arrivait en face de Souk-el-Etnine, l'ennemi, qui croyait à une retraite, attaqua au passage de la rivière. Le convoi fut immédiatement massé et placé sous la garde d'un bataillon de ligne. Les zouaves et le reste de l'infanterie passèrent sur l'autre rive, enlevèrent plusieurs positions très fortes et réussirent à couper l'ennemi en deux tronçons. Les Kabyles prirent alors la fuite, laissant sur le terrain 400 morts, beaucoup d'armes et un drapeau : quinze villages y compris Taourgha, le plus important de la région, furent livrés aux flammes. Si le Gouverneur avait eu sous la main plus de cavalerie française, la défaite de Beni-Salem — car c'était lui qui conduisait les Kabyles — se fût changée en déroute. A 6 heures du soir, tout était terminé : les troupes repassèrent l'Oued-Nessa après une lutte de près de 14 heures. Le convoi put arriver à Bordj-Menaïel, sans nouvel incident ; il y fut placé sous la garde d'un autre bataillon de ligne.

Le 13 mai, vers deux heures du soir, l'armée quitta son bivouac et remonta l'Oued-Nessa jusqu'à l'entrée de la vallée du Sébaou et campa sur les hauteurs de la rive gauche de la rivière de ce nom. Le 14, elle fit séjour. Le 15, elle repartit à 6 heures du matin. Après avoir suivi pendant

en même temps que deux bataillons du 26e de ligne, un bataillon du 53e, une compagnie de chasseurs à pied et deux cents chasseurs d'Afrique. Le 28, l'on franchit le Boudouaou sur un pont volant et l'on alla camper à l'Oued-bou-Corso, après avoir fait la grand'halte dans une vaste clairière entourées de collines plantureuses : la plus grande partie de l'armée était dans la vallée, mais de forts avant-postes occupaient les collines. Le 29, l'armée prenait position sur l'Isser oriental après une marche pénible à travers des montagnes rocheuses, par des sentiers déchirés à chaque pas de fondrières et coupés de ravins tortueux et encaissés. On avait franchi le col des *Beni-Aïcha* et le camp fut établi vers midi à Haouch-bou-Hameur, sur la rive gauche de l'Isser. Les pluies avaient rendu le passage de la rivière impraticable, elle ne put être franchie que le 2 mai. Ce jour, à 5 heures du matin, un pont fut établi sur la partie la moins profonde ; à dix heures, l'on arrivait à Bordj-Menaïel, où l'on fit séjour le 3 (1). Cette journée et celles des 4, 5 et 6 furent employée à faire des reconnaissances et à construire un camp retranché, qui existe encore et continue à porter le nom de « camp du maréchal ». Le 6, on apprit l'arrivée à Dellys de deux navires portant des munitions et des vivres.

Une partie de l'armée — colonne de droite, général Gentil — fut donc laissée à la garde du camp de Menaïel et du convoi ; l'autre partie, dont les zouaves, fut acheminée le même jour sur Dellys, à travers le pays des *Isser*, pour aller chercher le ravitaillement annoncé. A cinq heures du soir, l'on passait l'Oued-ben-Arous et l'on prenait, un peu plus tard, le bivouac sur le mamelon de Souk-el-Etnine, au-dessus de l'Oued-Nessa. Le 7, à la pointe du jour, l'Oued-Nessa, quoique grossi par les torrents de pluie tombée pendant la nuit, fut franchi sans encombre. Mais les chemins étaient devenus absolument mauvais sous l'action des eaux, la pluie continuait à tomber ; il fallut s'arrêter sur les riches

(1) *Bordj-Menaïel* petit fort carré bâti autrefois par les Turcs qui y avaient un poste ; 70 kilomètres d'Alger, 88 kilomètres de Dellys.

La pluie, en effet, avait transi les montagnards qui, ne s'attendant pas à une attaque aussi matinale, étaient allés se mettre à l'abri dans les villages. Ils avaient aussi momentanément abandonné leurs retranchements les plus avancés et cette circonstance avait favorisé leur surprise par les zouaves. Mais l'alarme fut bientôt donnée dans la montagne : des masses d'ennemis surgirent de toutes parts et se réunirent promptement avec toutes les apparences de gens décidés à une défense énergique ; toutes les crêtes étaient couronnées de burnous et des retranchements tombait une pluie de balles. Les deux compagnies de zouaves et les sapeurs se laissèrent alors entraîner par trop d'ardeur. Ces deux compagnies essuyèrent la première décharge de l'ennemi, qui fut meurtrière : 22 hommes furent tués, dont le sous-lieutenant Dodille ; quarante-cinq furent blessés plus ou moins grièvement. L'intrépide capitaine Corréard fut atteint de quatre coups de feu. Malgré cela, il ne voulut point quitter son commandement ; finalement, il fut emporté, sous un feu des plus vifs, par le zouave Guichard. Celui-ci attaqué alors par deux Kabyles, déposa le capitaine, tua un de ses adversaires d'un coup de carabine et l'autre d'un coup de bayonnette ; il reprit ensuite son fardeau qu'il parvint à mettre en lieu sûr. Guichard fut tué l'année suivante aux Beni-Snous. Le lieutenant Rampont eut la machoire fracassée par une balle.

Cependant le combat devenait furieux, les femmes même y prenaient part. L'ennemi avait remarqué que le mouvement de l'avant-garde n'était pas encore appuyé et son audace n'avait fait qu'en redoubler. Le corps du sous-lieutenant Dodille fut pris et repris jusqu'à trois fois, tant était grand l'acharnement des deux partis ; il finit par rester aux zouaves, après avoir été toutefois horriblement mutilé par les Kabyles.

Les renforts cependant n'étaient plus loin : le capitaine Frèche arrivait au pas de course avec deux nouvelles compagnies, ce qui donna bientôt une autre tournure aux cho-

ses. Toute cette cohue ennemie fut coupée en deux, au milieu des cris joyeux des zouaves engagés les premiers et des cris d'encouragement de ceux qui étaient venus à leurs secours. Le tronçon de droite, pris de panique, se précipita dans une grande confusion, dans la vallée de l'Oued-Ksab où il fut poursuivi par une partie de la cavalerie. Le tronçon de gauche fit meilleure contenance : il continua à combattre et défendit avec opiniâtreté quelques villages d'accès difficile, perchés comme des nids d'aigles sur des rochers à pic. Les zouaves dégagèrent rapidement le front d'attaque et l'ennemi ne tarda pas à céder. Il fut refoulé à plusieurs kilomètres. Une seconde poussée le précipita en désordre, de roche en roche, sur les versants opposés.

Après l'engagement, qui se termina seulement vers cinq heures du soir, le bataillon de zouaves campa sur les positions conquises, auprès de la Kouba de Sidi-bou-Nasser, et compta ses pertes. Il avait eu, dans cette journée, 22 tués, parmi lesquels se trouvaient le sous-lieutenant Doulle, les sergents Laurent, Deshorties, Vioudozy et Hervier ; et 59 blessés, parmi lesquels le capitaine Corréard, (4 coups de feu) ; le lieutenant Rampont (coup de feu au visage) ; le sous-lieutenant Royer ; le sergent-major de Reuss ; les sergents Camatte (coup de feu au genou droit), Morelli, Destouches, de Chard (coup de feu à la main gauche), Laurans de Charpal et Polo ; le caporal Leprévost ; les zouaves Baudrand, Agneaux, Porchet, Amps. Ces deux derniers durent être amputés. Les zouaves comptaient donc plus de la moitié du chiffre total des pertes qui, pour tout le corps expéditionnaire, furent de 32 tués et 95 blessés.

Le rapport du Gouverneur, daté du 18 mai, cite pour leur belle conduite les officiers et les hommes de troupe dont les noms suivent : le lieutenant-colonel de Chasseloup-Laubat, pour la vigueur et l'intelligence des choses de la guerre dont il a fait preuve ; le capitaine Corréard, qui avait conservé le commandement de l'avant-garde quoiqu'il fut atteint de quatre blessures ; les capitaines Parr et Frèche ; le lieu-

tenant Rampont, pour son sang-froid et son énergie; le lieutenant Larrouy d'Orion; les sous-lieutenants Roques et Dodille; le sergent-major de Reuss; les sergents Camatte (a tué cinq Arabes à coup de bayonnette), Morelli, Destouches, de Chard, Laurans de Charpal et Polo, tous blessés; les caporaux Leprévost (blessé) et Le Bourgeois-Desmarais; le zouave Guichard, qui avait emporté le capitaine Corréard sous le feu de l'ennemi et lui avait ainsi sauvé la vie, les zouaves Porchet, Amps, Baudrand, Agneaux, (blessés), Mounier, Cayla, (a tué quatre Arabes), Bouton et Duvivier.

Les Kabyles avaient laissé près de 800 cadavres sur le terrain et l'on avait pu voir dans le lointain de nombreux convois de blessés ou de morts se dirigeant en toute hâte vers les gorges des montagnes. Plus de cinquante villages furent pillés ou brûlés, un riche butin fut enlevé et apporté au camp.

La pluie recommença à la nuit tombante et ne permit pas aux troupes de jouir complètement d'un repos dont elles avaient pourtant un besoin urgent.

La journée du 18 fut donc consacrée au repos; quelques villages furent encore détruits par des détachements qui n'y éprouvèrent aucune résistance.

Le 19, à 11 heures du matin, l'on se porta à une dizaine de kilomètres plus loin, vers les hauteurs, au point nommé Souk-el-Arba. Il y eut là un engagement avec quelques Kabyles qui s'y étaient ralliés à la faveur des ravins et du brouillard; ils furent promptement dispersés.

Le 20, on engagea les premiers pourparlers avec le fils de Ben-Zamoun, qui était venu faire des propositions de soumission. Le 21 enfin, la grande tribu des *Flissa*, jusque là opiniâtrément hostile, fit sa soumission et l'investiture fut donnée à ses chefs.

Le projet du Maréchal était alors de remonter l'Oued-Sebaou pour pénétrer sur le territoire des Amraoua, la dernière tribu non soumise de ces parages. Les ordres avaient été donnés en conséquence, mais point ne fut besoin de les

exécuter. Le combat du 17 mai avait porté ses fruits et décidé pour nous les plus indécis. Les demandes de soumission affluèrent des différentes fractions et les dernières investitures furent données les 21 et 25 mai. Le 22, l'on était venu camper à quelques kilomètres de Bordj-Menaïel ; le 23, les troupes avaient repris leur bivouac de la plaine de Tamdaït où elles firent séjour les 24 et 25.

Le 26, le bataillon s'achemina vers Blida où il rentra le 31 mai. Il fut employé immédiatement, et jusqu'à la fin de l'année, aux travaux de la route de Blida à Médéa, par la vallée de la Chiffa. Cette route commencé en septembre 1842, avait déjà été presque terminée mais, construite dans de mauvaises conditions, les pluies et une crue de la rivière n'avait pas eu de peine à l'entrainer. Elle permettait de franchir l'Atlas sans passer par le trop fameux col de Mouzaïa. Le tracé établi en 1842 est celui de la route actuelle, qui est une merveille de hardiesse établie par l'armée, dans les gorges sauvages de la Chiffa et comme un monument impérissable de l'occupation française et des travaux des zouaves.

Le 2e bataillon était en marche dans la province d'Oran lorsque nous l'avons quitté au 1er janvier 1844. Jusque là, il ne s'était encore signalé que par quelques marches remarquables qu'il avait exécutées dans cette province et par quelques combats d'un minime retentissement qu'il y avait livrés.

L'année 1844 va lui fournir l'occasion d'assister à une des plus grandes actions de guerre qui aient marqué la conquête de l'Algérie. Nous voulons parler de la bataille d'Isly qui eut lieu sur la rivière de ce nom le 14 août 1844 et valut au maréchal Bugeaud le titre de duc. Reprenons les événements d'un peu plus haut.

Abd-el-Kader qui, depuis longtemps cherchait à intéresser à sa cause l'empereur du Maroc, était enfin parvenu à ses fins. Des émissaires nombreux, envoyés par l'émir et par Mouley-Abd-er-Rhaman, s'étaient répandus dans nos tribus pour les exciter à prendre les armes. Ce fut un moment cri-

tique pour notre domination : la moindre hésitation de notre part, le moindre signe de faiblesse, surtout le moindre insuccès, pouvait la compromettre pour longtemps.

Le général de La Moricière dirigea des troupes vers la frontière marocaine afin de pouvoir parer à toutes les éventualités. Il s'était lui-même rendu à Marnia dès la fin d'avril. Le 2ᵉ bataillon fit partie de ces troupes. Il arriva le 25 mai, à Marnia, notre poste-frontière alors en construction et y séjourna jusqu'au 27. Du 28 au 30, des détachements de divers corps rayonnèrent dans les environs. Enfin le 30, la colonne entière, qui revenait des Maaziz, fut attaquée par les Marocains. L'avant-garde française était formée par les zouaves et par le 10ᵉ bataillon de chasseurs à pied qui furent déployés et ouvrirent immédiatement le feu, à moins de cent mètres de l'ennemi. Celui-ci comptait de cinq à six mille cavaliers fanatisés par les prédications des marabouts et auxquels leur impatience jointe à celle de leur chef, parent de l'empereur, avait fait devancer le moment de l'attaque générale méditée contre nous. Leur effort se porta principalement sur la droite de la ligne française où se trouvait le bataillon de zouaves. Celui-ci soutint avec sang-froid le choc des cavaliers marocains auxquels il ne manquait qu'une bonne organisation pour être une troupe redoutable. Très audacieux, ils parvinrent à plusieurs reprises à moins de dix pas de nos bayonnettes ; il y en eut même un qui sauta dans le carré et blessa d'un coup de sabre le capitaine adjudant-major CHAPUIS. Les zouaves furent admirables de calme sous les charges réitérées de ces avalanches de chevaux : ils furent complimentés par les généraux La Moricière et Bedeau. Ils eurent dans cette affaire 15 hommes blessés, dont deux moururent des suites de leurs blessures. Les Arabes découragés se retirèrent jusqu'à Oudjda ; ils avaient perdu un drapeau qui fut pris par le carabinier Tropel du 8ᵉ bataillon de chasseurs à pied (1).

(1) Rapport du général de La Moricière, en date du 30 mai 1844.

Les troupes françaises rentrèrent à Marnia où elles furent employées à la rentrée des fourrages et de la paille dont il était urgent d'avoir sous la main un approvisionnement suffisant pour les besoins de la cavalerie régulière et irrégulière (1).

Le gouverneur prévenu des événements graves qui se passaient sur la frontière ouest de nos possessions, s'était embarqué à Alger le 28 mai, sur le *Phare*. A peine fut-il arrivé au camp sous Marnia (12 juin), qu'il prescrivait au général Bedeau d'avoir une entrevue avec l'Amel d'Oudjda, Si Ali ben Taïeb el Guennaoui (2). Le maréchal voulait encore suivre les voies pacifiques et conserver le bon droit de son côté. Le 15 juin, le général Bedeau se rencontra donc avec le chef marocain à la Kouba de Sidi Mohamed el Ouassini, sur les bords de la Mouila, vers l'extrémité du bois de *Bethoun*.

L'entrevue se passa d'abord dans les formes habituelles, mais au moment où elle allait prendre fin, les troupes marocaines qui s'étaient insensiblement rapprochées, tirèrent sur l'escorte française. Il s'en suivit un combat dans lequel l'ennemi perdit environ 300 fantassins et une cinquantaine de cavaliers, sans qu'il fut nécesaire d'engager les zouaves. Le bataillon ne déploya qu'une seule de ses compagnies qui n'eut pas à combattre,

Cette attaque traitreusement dirigée contre nos troupes, cette violation de toutes les règles usitées, suffisaient déjà pour passer à l'état de guerre ouverte contre le Maroc, mais l'Amel ne se contenta pas de cette cause de rupture. Il informa le général Bedeau qu'on avait décidé à Fez de reporter la limite de nos possessions jusqu'à la Tafna, c'est-à-dire d'environ 25 ou 30 kilomètres plus à l'est du côté de Marnia — et qu'en cas de refus de notre part la guerre nous serait déclarée. — Le maréchal Bugeaud, qui n'avait aucune raison

(1) La distance entre Marnia et Oudjda est d'environ 26 kilomètres

(2) *Amel*, représentant de l'empereur, Gouverneur

ni aucune envie de céder au désir de l'Amel et encore moins à ses menaces, se hâta de réunir sous son commandement direct toutes les troupes échelonnées le long de la frontière. Il se dirigea avec elles vers Oudjda, en remontant l'Oued-el-Abbès afin de rester encore le plus longtemps possible sur le territoire algérien, tout en étant prêt aux évènements. Il voulait user jusqu'au bout des moyens de conciliation.

Les 16 et 18 juin, il écrivit au chef marocain deux lettres dans lesquelles il exposait les griefs de la France et demandait qu'aucun secours ne fut plus accordé à Abd-el-Kader; qu'au contraire l'émir et sa déïra fussent internés dans l'ouest de l'empire ; que les troupes régulières de l'émir fussent licenciées ; et, enfin, que toutes nos tribus en défection fussent immédiatement renvoyées sur le territoire algérien. Ces demandes, si catégoriquement présentées, ne reçurent qu'une seule réponse, des plus évasives. Les Marocains prenaient évidemment notre longanimité pour de la faiblesse et de la crainte, et nos lenteurs calculées ne servirent qu'à les affermir dans leur erreur et dans leur aveuglement comme dans leurs prétentions. Oudjda fut occupé le 19 juin vers 6 heures du matin,

Le maréchal à peine rentré à Marnia pour se ravitailler, remit sa colonne en route et vint camper le 1er juillet à Raz-Mouila — 17 kilomètres à l'ouest de Marnia. — On y fit séjour le 2, pour couvrir la rentrée d'une grosse fraction des Angade dont le chef était venu la veille pour traiter de son retour sur notre territoire. Dans la nuit du 2 au 3, l'on franchit la frontière et l'on se porta jusqu'à Djerf-el-Lakdar. Le 3, on s'arrêta sur l'Oued-Isly — peut-être l'ancien Nigrensis — en vue d'un camp marocain dont les avant-postes ne tardèrent pas à venir tirailler avec les nôtres. L'attaque fut assez molle et l'ennemi lâcha pied à nos premiers coups de riposte. La cavalerie poursuivit les fuyards jusqu'au delà d'Oudjda. Les jours suivants furent employés à parcourir la contrée, principalement la vallée de l'Isly. Les 11 et 12 juillet, il y eut des engagements dans lesquels l'ennemi compta

une cinquantaine de cavaliers tués ; tandis que nous ne perdions que deux hommes tués et cinq chevaux. Le 17, on fit séjour pour entrer de nouveau en relations avec l'Amel. Le 18, il y eut un engagement à notre avantage entre les deux cavaleries. Le 19 enfin, on entrait à Oudjda et les troupes furent établies dans les jardins qui entourent la ville, C'était suffisamment montrer qu'on ne craignait pas de répondre au cartel de Mouley Abd-er-Rhaman. Celui-ci ordonna alors des levées en masse immédiates dans toutes les provinces de son vaste empire et Abd-el-Kader, de son côté pénétra dans le Djebel-Ahmour pour remonter ensuite vers le nord et faire révolter nos tribus limitrophes des Hauts-Plateaux. Il n'y réussit pas et dut se contenter de la promesse fort vague qu'elles lui firent de se joindre aux Marocains dès que ceux-ci auraient obtenu quelques succès.

Le maréchal passa quelques jours à reconnaitre les environs d'Oudjda. On remonta l'Isly jusqu'aux montagnes des *Zekkara* dont on incendia les villages à la barbe d'un Khalifa d'Abd-el-Kader qui se trouvait dans le voisinage avec un fort parti de cavalerie. Le maréchal ramena ensuite ses troupes à Marnia pour la seconde fois afin de les ravitailler et d'y attendre le résultat des négociations diplomatiques engagées entre la France et le Maroc. Il avait également le projet de faire une diversion vers le nord pour maintenir la tribu des kabyles *Msirda* qui pouvait inquiéter le flanc droit de l'armée.

Le 10 août, le Gouverneur reçut une lettre par laquelle le prince de Joinville lui annonçait qu'il venait de bombarder Tanger — l'ancienne Tangis, — le 6 août, et qu'il mettait à la voile pour aller en faire autant à Mogador, à l'autre bout de l'empire (1). L'état de guerre était ainsi partout, toutes les dispositions furent immédiatement prises pour mettre les troupes en marche, à la recherche de cette armée marocaine que tous les rapports d'espions faisaient si nombreuse et

(1) Le bombardement de Mogador est du 15 août 1844, le lendemain de la bataille d'Isly

si terrible. Nombreuse, elle l'était; mais terrible, beaucoup moins. Cette armée-cohue (ce terme indiquerait mieux ce qu'était cet immense rassemblement d'hommes armés) venait encore de s'accroître notablement de tous les contingents de nouvelle levée, et Mouley Mohamed, le propre fils de l'empereur, était venu se mettre à sa tête. L'armée française qui comptait environ 9500 hommes allait avoir à lutter contre 6000 cavaliers réguliers de l'empereur, contre 1000 à 1200 fantassins préposés spécialement à la garde de Mouley Mohamed et contre au moins 40000 guerriers, fantassins et cavaliers formant le contingent des tribus.

Le 11 et le 12 août furent employés par le maréchal Bugeaud à rassembler encore une fois toutes ces troupes. Elles vinrent toutes camper dans le lit de l'Ouerdefou, sous Marnia : leur enthousiasme égalait leur impatience de se mesurer enfin sérieusement avec les Marocains. La journée du 12 fut, en outre, consacrée à la rédaction et à la communication des instructions détaillées destinées aux chefs de corps. Depuis longtemps le maréchal avait son plan de bataille pour le cas où il aurait la bonne fortune de joindre l'armée marocaine réunie ; il l'avait d'avance envoyé en communication au prince de Joinville. Ce plan fut d'ailleurs rigoureusement appliqué et l'on en connait les résultats. C'est le 12 août aussi que la colonne Bedeau, dont était le bataillon des zouaves, rejoignit celle du gouverneur. Bedeau avait poussé une pointe vers le sud, mais il venait d'être rappelé en raison des événements qui s'annonçaient.

Pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi et ne pas l'inciter à évacuer le terrain sans combattre, le Gouverneur avait imaginé une ruse qui eut un plein succès. Tous les jours on exécutait un fourrage vert : une partie de l'armée allait couper l'herbe ou l'orge nécessaire à la nourriture des chevaux. Dans le commencement, les Marocains avaient essayé d'entraver ces opérations, mais ils s'étaient peu à peu habitués à voir les Français, se rapprocher d'eux, couper leur fourrage et s'en aller : ils étaient loin de soupçonner la surprise

qui leur était reservée. La plus grande prudence avait été recommandée dans le camp français, car le maréchal n'avait qu'un désir, de pouvoir tomber sur l'armée ennemie entièrement réunie, et qu'une crainte, celle de la voir se dérober.

Le 13 août, un fourrage fut ordonné comme les jours précédents ; seulement cette fois-ci, il se fit à 3 heures du soir et toute l'armée y prit part. L'opération terminée, tout le monde resta sur place au lieu de rentrer au camp. Le silence le plus absolu fut ordonné, on défendit d'allumer du feu et même de fumer, on consomma du riz préparé d'avance et de la viande froide, tant le maréchal craignait de donner l'éveil à l'ennemi et de voir s'échapper cette armée qu'il considérait comme une proie assurée. Dans la nuit du 13 au 14, à 2 heures du matin, l'armée se mit en marche sans bruit et, à 6 heures, elle se trouva en présence des camps marocains, au nombre de trois, établis sur les bords de l'Isly. Elle prit immédiatement l'ordre de bataille que le maréchal avait proscrit et se dirigea vers le centre ennemi avec calme et ensemble. L'ordre adopté par le maréchal affectait la forme d'un immense losange de douze bataillons, avec deux bataillons en réserve, les unités pouvant se former en carrés isolés, à 60 pas. Le bataillon de zouaves était placé à l'angle de droite, ayant une section déployée en tirailleurs à 50 pas sur sa face extérieure. La cavalerie et l'artillerie étaient dans l'intérieur, mais pouvaient sortir par les intervalles des bataillons ; les bagages, l'ambulance, la réserve d'artillerie, le troupeau étaient au centre. Le losange marchait par un de ses angles qui devait faire l'office de coin pour pénétrer dans les masses ennemies. Le maréchal, accompagné de son état-major, se tenait derrière l'avant-garde et surveillait lui-même les mouvements de la *hure de sanglier*, appellation qu'il avait lui-même donnée à la formation.

L'armée passa l'Isly, l'arme sur l'épaule droite, dans un ordre parfait avec quelques pertes il faut le dire, aborda immédiatement les masses compactes de l'ennemi par lesquelles elle ne tarda pas à être complètement enveloppée. Les

bataillons français, formés en carré, soutinrent admirablement les charges réitérées de cette multitude de cavaliers : pas un ne se laissa entamer. Arrivé aux premières tentes, le maréchal s'aperçut que le désordre commençait à se mettre dans les rangs marocains. Il lança alors sa cavalerie, qui était toute fraiche, contre les ennemis qui avaient déjà fourni plusieurs charges. Du premier élan, nos cavaliers envahirent les camps et s'emparèrent de l'artillerie opposée. L'infanterie appuya le mouvement et son entrée en action changea en déroute la défaite de l'armée ennemie.

Le 2ᵉ chasseurs d'Afrique cependant, s'était laissé entraîner au loin dans la poursuite et se trouva un moment fortement compromis. Il résista vaillamment et fut enfin dégagé par le bataillon de zouaves envoyé par le général Bedeau. On aurait pu citer tous les chasseurs pour leur bravoure personnelle. Le bataillon avait posé les sacs à terre et s'était lancé au pas gymnastique au secours des chasseurs d'Afrique, ces vieux compagnons de gloire des zouaves. Les Arabes dispersés, le bataillon revint pour reprendre sa place dans la formation.

Dans cette bataille, qui prit le nom d'Isly le bataillon n'eut que 17 hommes tués ou blessés. Parmi ces derniers se trouvait le capitaine Thierry. Le commandant d'Autemarre avait eu son cheval tué sous lui. Il fut cité à l'ordre du jour, ainsi que l'adjudant Cambon, atteint d'un coup de feu ayant fracturé le premier métatarsien du pied droit, et le sergent Safrané également blessé. L'adjudant Cambon fut, en outre, nommé sous-lieutenant au corps à la date du 11 septembre.

L'armée française entière ne compta que quatre officiers tués et dix blessés, 23 hommes de troupe tués et 86 blessés, tandis qu'elle avait tué et fait prisonniers de 1500 à 2000 Marocains, sans compter les morts et les blessés qui purent être emportés selon la coutume arabe. Elle avait pris, en outre, plus de 1000 tentes, dont celle du fils de l'empereur, et son parasol de commandement, toute l'artillerie, une grande quantité d'armes, 24 drapeaux et un immense butin.

On trouva même dans la tente de Mouley Mohamed la cassette où était enfermée sa correspondance avec l'empereur, Les drapeaux pris furent envoyés aux Invalides où ils furent remis en grande pompe le 29 septembre, ainsi que le parasol qui était en soie rouge et richement brodé d'or et d'argent. Dix-huit de ces drapeaux existent encore ; les autres y compris le parasol, ont été détruits par l'incendie du 11 août 1851. L'artillerie marocaine fut conduite à Oran par le capitaine d'artillerie Clappier et de là dirigée sur Paris. Elle se composait de 3 pièces de 6, de 6 pièces de 3 de montagne, d'un obusier de cinq pouces et demi de fabrique anglaise et d'un obusier de six pouces, espagnol ; en tout 11 bouches à feu. Les dix pièces anglaises portent toutes le millésime de 1808, à l'exception de l'obusier qui est de 1812. Sur la volée et sur le premier renfort est gravé l'écusson d'Angleterre avec la devise : *Honni soit qui mal y pense.* Les pièces de 6 et les obusiers diffèrent peu comme forme des pièces françaises d'alors, toutefois les pièces anglaises ne portent pas d'anses. Par contre l'artillerie de montagne était d'un calibre tout à fait différent du nôtre.

Le débris de l'armée marocaine se retirèrent par la route de Thaza et par les vallées qui se rattachent aux montagnes des *Beni-Snassen.* Il était midi au moment où la bataille se terminait ; la chaleur était accablante — 45° à l'ombre, 61° au soleil — et les troupes fatiguées. Le maréchal fit cesser la poursuite de cette armée à laquelle il n'y avait plus rien à prendre. Les troupes vinrent alors s'installer dans les camps mêmes qu'elles avaient si prestement enlevés.

Quant à Abd-el-Kader il conduisit sa déïra sur la rive gauche de la Moulauia, d'où nous le verrons bientôt partir pour se livrer à de nouvelles incursions sur le territoire algérien.

Le traité de paix avec le Maroc fut conclu le 10 septembre à Tanger. Le plénipotentiaire français ne parait pas avoir étudié ni discuté comme il convenait les articles de ce traité qui n'exige ni garantie, ni indemnité de guerre et ne promet que peu de chose contre Abd-el-Kader.

Le 18 septembre le maréchal Bugeaud fut nommé duc d'Isly. Une épée d'honneur lui fut offerte par souscription et le roi, lui permit, par ordonnance du 13 novembre, d'accepter ce témoignage de l'estime publique (1).

Le colonel Cavaignac, qui avait commandé une des faces de la formation, celle de l'avant-garde, ne tardera pas à être nommé général.

Du camp de l'Isly, l'armée poussa vers l'ouest, dans la direction de la Moulauïa. La grosse chaleur cependant et les maladies qui en furent la suite, décidèrent le maréchal à ramener ses troupes à Marnia. De là, il les conduisit à Nemours pour les refaire au bord de la mer; elles établirent leur bivouac à l'ouest de la ville, sur la colline sablonneuse par où l'on monte aux *Ouled-Ziri*.

Après la dislocation de l'armée, qui eut lieu à Nemours (Djemma-Ghazaouet), le bataillon de zouaves après avoir touché à Tlemcen, fut employé à parcourir le sud de la province d'Oran. On croyait qu'Abd-el-Kader s'était porté vers ces parages par crainte de se voir interner au Maroc en vertu de la convention qui avait été signée à la suite de la bataille d'Isly. L'émir était supposé hanter surtout les environs de Sebdou et le bataillon poussa plusieurs pointes dans cette direction, jusque vers El-Aouedj, Betticha, Magoura, Si-Mohamed, El-Aricha, et jusque vers les Chotts (2). Courses inutiles, car Abd-el-Kader n'avait pas quitté son campement de la Moulauïa. Une soixantaine de cavaliers de l'émir seulement avaient fait mouvement et était parvenus à entraîner en défection la tribu des *Acheche*, établie tout à fait sur la frontière, au nord-ouest de Marnia, autour de la Kouba de Sidi-bou-Djenane.

Le 6 novembre le bataillon rentra à Tlemcen; il en repartit le 17 pour faire quelques courses dans les environs, notamment contre les *Ouled-Sidi-Abdelli*, établis sur le haut

(1) Voir la note 26 à l'appendice n° 1.

(2) Dépression avec ou sans eau — marquant (par supposition) les emplacement d'anciens lacs.

Isser, qui avaient cherché à émigrer et dont les chefs furent arrêtés (1). Le 23 novembre, il prit définitivement ses quartiers d'hiver, à Aïn-el-Houts, gros village arabe situé à 7 kilomètres au nord de Tlemcen, sur la rive gauche de la Sikak. Il y resta jusqu'au 1er janvier 1846. Les officiers purent se livrer aux plaisirs de la chasse dans ce pays excessivement giboyeux. Les zouaves de leur côté, allèrent taquiner le barbeau, l'anguille dans la Silak et, en outre, plus d'un perdreau trouva dans les marmites une fin prématurée. Si près de Tlemcen, ils ne manquèrent pas de se livrer à leur goût prononcé pour les facéties et les fumisteries de tout genre ; ils n'eurent pas toujours besoin d'aller jusqu'à Tlemcen ainsi que le prouve le fait suivant :

Non loin d'Aïn-el-Houts, un Espagnol, vendeur de gouttes avait établi sa cahute auprès de laquelle il élevait des cochons. Ces bêtes passaient leurs journées en liberté, cherchant leur pâture. Les officiers de zouaves, avaient créé un embryon de potager dans lequel, après mille peines, ils commençaient à voir pousser un peu de salade et quelques radis. Mais voilà qu'un beau jour tout fut ravagé par les cochons que leurs recherches avaient conduits de ce côté. Mis en fourrière d'abord, les porcidés furent rendus à leur propriétaire avec menace d'amende pour une autre fois. La chose cependant se reproduisit plusieurs fois, mais comment tirer une amende d'un pauvre diable qui ne possédait par un maravédis. Les zouaves surent se payer en nature. Un jour donc que les porcs en question étaient venus fourrager du côté du camp, ils furent ramassés au nombre de six et enfermés dans une *zériba* — enceinte en épines qui avait servi à isoler un cheval ; un factionnaire y fut placé.

Le lendemain l'Espagnol vint chercher ses animaux. Le commandant qui faisait les cent pas, l'appela, le tança vertement pour son manque de surveillance et finit par s'ache-

(1) Les *Ouled-sidi-Abdelli* habitent le territoire situé entre les villages de La Moricière et de Pont de l'Isser, ils sont une fraction des *Beni-Amer-Gharaba*.

miner avec lui vers la *zériba* pour lui faire rendre son bien. « Où sont les cochons? demanda-t-il au factionnaire qui présentait les armes. — Voilà, mon commandant, fit l'autre avec un signe de tête vers l'enclos. — C'est bien reposez, mon garçon. Combien y en a-t-il de ces animaux? » Le factionnaire compte attentivement : « Cinq cochons, mon commandant. — Comment cinq? Il doit y en avoir six. — Cinq cochons, mon commandant. — Mais où est passé le sixième? Vous avez bien reçu six cochons en consigne, il me faut le sixième. — Cinq cochons, mon commandant.» Le malin avait bien trop peur de se couper en articulant autre chose. On fit venir les hommes qui avaient été en faction à la *zériba*; tous, le caporal lui-même, prétendaient n'avoir rien vu, rien entendu ; il n'y avait jamais eu que cinq cochons. Et pendant ce temps, l'espagnol se lamentait dans son *charabia* invoquant tous les bons Dieux et tous les saints de l'Espagne et du Portugal. On fut obligé d'en passer par là ; il n'y avait jamais eu que cinq cochons ; on s'était évidemment trompé en comptant. Un cochon, d'ailleurs, aurait crié sous le couteau et ses ravisseurs auraient été trahis. On fit des recherches cependant : on ne trouva ni traces de pieds, ni traces de sang, ni déjets d'aucune sorte ; on surveilla les cuisines et l'on ne découvrit aucun ragoût d'extra. Ce n'est que longtemps après que l'on apprit, par une conversation sous la tente, la nuit, comment l'infortuné quadrupède avait été saisi, muselé, emmené hors du camp, abattu et mangé. Il était trop tard, malheureusement, pour poursuivre les coupables et ils étaient si nombreux ceux qui avaient participé au festin!

Arrivons maintenant au 3e bataillon. Comme la fin de l'année 1843, le commencement de l'année 1844 fut employé par ce bataillon, aux travaux d'installation et de fortification entrepris à Orléanville et aux petites courses que nécessitait le maintien dans l'obéissance des tribus de la subdivision.

Au mois de juin, le colonel CAVAIGNAC, qui commandait

toujours la subdivision forma une petite colonne avec laquelle il se proposait de réduire les Sbiah, contre lesquels on avait déjà opéré par deux fois l'année précédente. Le colonel emmena avec lui son 3e bataillon. La tribu attaquée ne résista guère ; selon son habitude, elle alla s'enfermer dans les grottes qui lui servaient de refuge habituellement. On l'y bloqua et on l'y enfuma parce que toutes les sommations étaient restées vaines et avaient été reçues à coups de fusil : un sergent du bataillon eut ainsi l'épaule fracassée par une balle. Plusieurs centaines d'indigènes périrent étouffés ; les autres se rendirent à merci.

Cette action de guerre est la seule qui signale l'année 1844 pour le 3e bataillon. A sa rentrée à Orléanville, il fut employé à la construction des routes qui relient ce centre à Ténès et à Miliana. Il rentra à Blida en décembre, après avoir passé presque toute l'année sous la tente.

Le gouverneur général, étant parti en congé, avait rendu un arrêté, à la date du 15 novembre, pour investir pendant son absence, le général de La Moricière de tous ses pouvoirs. On eut pu croire, à la fin de cette année 1844, que la lutte contre Abd-el-Kader était sur le point de se terminer et que la pacification, dans nos possessions, était complète et définitive. On verra qu'il n'en était pas tout à fait ainsi et que de grands efforts devaient encore être faits pour détruire à tout jamais les moyens de nuire chez notre infatigable adversaire. Celui-ci continua à marcher à grands pas vers la fin de sa carrière politique. Mais avant de renoncer à la lutte il portera encore des coups qui se feront d'autant plus cruellement sentir qu'on s'y attendait moins. Les campagnes de 1845 et 1846 seront peut-être plus pénibles que celles des premières années du gouvernement du maréchal Bugeaud. A défaut de batailles, il y aura une foule de petites actions, de combats meurtriers, — dont quelques-uns funestes pour nos armes, — et de courses sans nombre. On demandera peut-être plus aux jambes des soldats qu'à leurs bras et à leur bravoure. La tâche ne sera plus si brillante, mais elle

sera aussi utile et aussi méritoire, et partant aussi glorieuse.

Les nominations suivantes eurent lieu, en 1844, parmi les officiers :

21 janvier : le sous-lieutenant Rozier de Linage, est promu lieutenant au corps.

27 avril : le sous-lieutenant Lambert, est nommé porte-drapeau.

11 septembre : le capitaine Rampont, passe adjudant-major.

id. le sous-lieutenant Jeandelize, est promu lieutenant au corps.

id. l'adjudant Cambon, est nommé sous-lieutenant au corps.

1er octobre : MM. Regley, David, et Husson, élèves de l'école spéciale militaire, sont nommé sous-lieutenants au corps.

5 octobre : le lieutenant-colonel de Chasseloup-Laubat, est promu colonel du 10e léger et remplacé au corps par M. Bouat (1).

19 octobre : le lieutenant Jaury, est promu capitaine au corps.

id. le sous-lieutenant Blanc, est promu lieutenant au corps.

12 décembre : le sous-lieutenant Berthier, est promu lieutenant au corps.

14 décembre : le lieutenant Steinheil vient du 15e léger.

Le corps reçoit aussi le capitaine Desmavioux, venu de la ligne.

En 1844, le lieutenant d'état-major Martin de Labastide, est désigné pour faire son stage d'infanterie au régiment.

(1) Mort comme général de division au passage des Alpes en 1859.

Parmi les récompenses accordées au régiment, il y a lieu de citer la nomination au grade de chevalier de la Légion d'Honneur du capitaine MALAFOSSE, (14 avril).

Le 14 octobre, le caporal LIABEUF, reçoit une médaille d'honneur en argent ; étant détaché à Alger, il s'était distingué par son dévouement et son courage dans un incendie considérable qui avait éclaté dans cette ville le 26 juin. Il devint plus tard officier au régiment (21 mars 1850).

Le 27 novembre, avaient eu lieu à Oran les funéraille du capitaine MAYARD, du 2e bataillon, décédé à l'hôpital militaire de cette ville après une longue maladie (1).



(1) Voir la note 21, à l'appendice n° 1.

1845

Insurrection générale. — Dahra, Trara.

Au 1[er] janvier 1845 (1), le régiment était réparti de la façon suivante : Etat-major, 1[er] et 3[e] bataillon, dépôt à Blida ; 2[e] bataillon au camp d'Aïn-El-Houts près de Tlemcen.

Le cadre des officiers était composé comme il suit :

MM. Cavaignac, colonel,
Bouat, lieutenant-colonel,
d'Autemarre d'Ervillé, chef de bataillon,
de Gardarens de Boisse, id.
Peyraguey, id.
du Fresne de Kerlan, major,
Gault, capitaine adjudant-major,
Dantin, id.
Rampont, id.
Blaise, capitaine trésorier,

(1) La loi du 4 août 1844, portant fixation du budget des dépenses de l'exercice 1845 avait fixé l'effectif à entretenir en Algérie à 82000 hommes et 15513 chevaux. Dans ses séances du 28 et du 29 mai, la chambre des députés accorda des crédits supplémentaires pour augmenter l'effectif précité de 12000 hommes et de 1617 chevaux. Au 1[er] avril 1845, l'effectif était de 81767 hommes et 15509 chevaux ; au 1[er] juillet il était monté au chiffre de 89099 hommes.

Bertin, capitaine d'habillement,
Gitareux, sous-lieutenant adjoint au trésorier,
Lambert, sous-lieutenant porte-drapeau,
Martin de Labastide, lieutenant d'état-major,
Calmel, chirurgien-major de 2e classe.
Delahaye, chirurgien-aide-major commissionné,
Burgkly, id. id.

Capitaines :

Amiot,
Molette de Morangiès,
Bucheron,
Abric,
Desmaroux,
Paer,
Franceschetti,
Jannin,
Paute,
de Lestellet,
Frèche,
Malafosse du Couffour,
Corréard,
Safrané,
Le Poitevin de la Croix,
de Malleville,
Nauroy,
Jaury,
Bordas,
Lecouteux,
Clever,
Bourbaki,
Adam,
Gromel,
de Bertier,
de Saint-Pol,
Larrouy d'Orion, (26 janvier 1845).

Lieutenants :

Monge,
Tournier,
Banon,
Dubos,
Aurel,
Berthier,
Montaudon,
Doumet,
Mathieu de Dombasle,
Berlier,
Steinheil,
Blanc,
Dutrochet,
Boudet,
Rozier de Linage,
Troyon,
Jeanningros,
Jeandelize,
d'Aigremont,
Escalon,
Schobert,
Galat,
Lauret,
Oudinot,
Valentin,
Legay.
Morand, (26 janvier 1845.)

Sous-Lieutenants :

Royer,	Hamed ben Mohamed Djenadi,	Delattre,
de Reyniac,	Martin,	Fauvelle,
de Narbonne-Lara,	Pousson,	Husson,
Caminade,	Minard.	Duchet,
Masson,	Laurent,	Chanzy,
Roques,	Huby,	Cambon,
Pinel,	Jadelot,	Regley,
Coloni,	Billard,	David,

Le colonel Cavaignac nommé maréchal de camp, est remplacé le 9 janvier par le colonel **de LADMIRAULT (Louis-Réné-Paul)**; né le 17 février 1808, à Montmorillon (Vienne); entré au service le 18 novembre 1826; sous-lieutenant au 62e de ligne le 1er octobre 1829; lieutenant au 67e de ligne le 5 juillet 1832; capitaine le 26 avril 1837; capitaine aux zouaves le 10 août 1837; capitaine adjudant-major le 20 juillet 1839; chef de bataillon aux tirailleurs de Vincennes le 21 juin 1840; lieutenant-colonel le 30 août 1842; colonel le 2 octobre 1844; colonel du régiment de zouaves le 9 janvier 1845; général de brigade le 12 juin 1848; général de division le 14 janvier 1853. A commandé en 1859, la 2e division du 1er corps de l'armée d'Italie — maréchal Baraguey d'Hilliers; — a commandé le 4e corps de l'armée du Rhin en 1870; a été gouverneur militaire de Paris; Grand'Croix de la Légion d'Honneur; décoré de la médaille militaire; sénateur.

« Le colonel Ladmirault, disait le maréchal Bugeaud, possède des qualités puissantes et, de plus, est organisateur. »

Le 26 janvier, le lieutenant Larrouy-d'Orion fut promu capitaine et le sous-lieutenant Morand fut promu lieutenant, tous deux au régiment.

Le 24 avril, le capitaine Tarbouriech, du 58e de ligne rem-

place le commandant d'Autemarre-d'Ervillé, nommé lieutenant-colonel du 2e régiment de la Légion étrangère.

Par ordonnance royale du 2 mai, M. Pichard, sous-lieutenant élève d'artillerie en non-activité, est nommé sous-lieutenant au régiment de zouaves, au choix du roi.

Le 20 octobre, le commandant Espinasse remplace le commandant Peyraguey mort au champ d'honneur.

L'armement en usage au régiment fut modifié en 1845. Les zouaves furent, comme toute l'infanterie légère, armés *du fusil de voltigeur* et du sabre d'infanterie, dit *briquet*, en plus de la bayonnette (2 février 1845). En même temps l'épée des officiers fut remplacée par un sabre à fourreau métallique portant, dans la coquille de la garde, comme marque distinctive, un croissant avec une étoile et un Z. Plus tard, cette arme fut-elle même remplacée, du moins par tolérance, par le sabre droit à poignée d'acier qui a servi de mo 'èle à celui mis en usage en 1883, dans toute l'infanterie.

Au 31 décembre 1844, nous avons laissé le 1er bataillon, occupé à la construction de la route de Médéa, par la vallée de la Chifla. Il continua a être employé à ces travaux pendant tout le 1er trimestre de 1845 et rentra ensuite à Blida.

Dans le courant de mai, il fut appelé à concourir à la composition d'une colonne que le général Marey devait conduire dans les montagnes de Dira. Les Arabes avaient montré là des velléités insurrectionnelles et la colonne parcourut leur pays pour châtier les fauteurs des désordres signalés. C'étaient d'ailleurs là les signes précurseurs de la grande révolte qui devait ensanglanter les derniers mois de cette année: on ne s'en rendit compte qu'au moment des évènements.

Après avoir rétabli l'ordre du moins momentanément, dans les monts Dira, la colonne s'était portée vers l'est et avait fait sa jonction avec une autre colonne venue de Sétif sous les ordres du général d'Arbouville. Les deux colonnes réunies prirent ensuite la direction du sud pour aller châtier les *Ouled-Aziz*, dont les dispositions laissaient fortement à désirer et qui avaient reçu les secours de guerriers des

Guechtoula, leurs voisins. L'intention des habitants était précisément de ne pas laisser les troupes françaises pénétrer chez eux et, dans ce but, ils avaient fait des préparatifs de défense dans un endroit fort propice, sur le mont Djaboul.

Les colonnes arrivèrent le 19 juin au pied de la montagne. Le bataillon de zouaves qui était en tête, reçut l'ordre d'attaquer et d'enlever la position. Il le fit avec une vigueur remarquable que les généraux Marey et d'Arbouville se plurent à signaler dans leurs rapports. Mais, malgré leur élan et leur entrain, les zouaves éprouvèrent des pertes : tués, le sergent MOHR et le caporal PUISSENET, plus le zouaves DUPUIS qui, ayant eu la poitrine traversée d'un coup de feu mourut le lendemain ; blessés, les lieutenants MORAND (coup de feu au mollet droit) et JEANNINGROS (coup de feu à la jambe droite et coup de feu à la fesse gauche), le sous-lieutenant BILLARD, le sergent LETESSIER-DELAUNAY, le clairon GARNIER et douze zouaves. Le clairon GARNIER avait d'abord été atteint, au moment où il sonnait la charge, d'un coup de feu à la main droite. Sans s'émouvoir, il passa son instrument dans la main gauche et continua à sonner quand une seconde balle vint lui fracasser le genou droit. Il s'assit alors, mais ne cessa de se servir de son clairon que lorsqu'on fut maitre de la position. Il dût être amputé et fut nommé quelque temps plus tard, chevalier de la Légion d'Honneur. Le lieutenant JEANNINGROS fut cité dans le rapport du général d'Arbouville, commandant la colonne, en date du 21 juin, comme s'étant particulièrement distingué.

L'ennemi cependant avait été mis dans une déroute complète ; tous ses villages furent incendiés. Après cette exécution, les deux colonnes se mirent en route pour le retour. La retraite fut assez pénible ; les moyens de transport étaient à peine suffisants pour les blessés et l'on rapportait, en plus, les morts du 19 qu'on n'avait pas voulu enterrer sur le territoire des tribus vaincues. Leurs tombes auraient été certainement violées et leurs restes profanés : on avait donc pré-

féré les transporter à une journée de marche. La cérémonie funèbre eut lieu avec solennité.

Le bataillon rentra à Blida, où il arriva le 11 juillet, et y tint garnison jusqu'au mois de septembre. Il ne prit part, pendant ce laps de temps, qu'à une petite course dans les environs de Cherchell où un mouvement, qui fut vite calmé, s'était produit chez les *Beni-Menasser*.

Le bataillon se trouvait donc à Blida, occupé aux travaux du temps de paix, lorsque dans le courant d'octobre, le maréchal Bugeaud prit en personne le commandement d'une colonne destinée à interdire à Abd-el-Kader l'entrée du Tell, dans la province d'Alger (1).

Le douloureux évènements de Sidi-Brahim et de Sidi-Moussa venaient d'avoir lieu et les colonnes La Moricière et Cavaignac étaient sur pied dans l'ouest de la province d'Oran. Le Gouverneur supposait, avec raison, que l'émir ne chercherait pas à pénétrer dans le Tell par le côté où l'éveil était donné et la surveillance activement exercée. Aussi, la colonne organisée en octobre, à Miliana, fut-elle destinée à opérer dans le sud du Tittery. Le 1er bataillon avait été incorporé dans cette colonne ; le 26 octobre, il se trouvait à Teniet-el-Haad. Les mois de novembre et décembre furent employés à sillonner le pays compris entre ce poste et celui de Tiaret, à surveiller les vallées des affluents du Chélif et à pousser des pointes jusque vers la partie orientale du Chott-el-Chergui. Toutes ces courses ne donnèrent pas lieu à beaucoup de faits d'armes ; les zouaves supportèrent gaiement les fatigues de toutes ces marches et contre-marches dont la monotonie n'était rompue de temps en temps que par quelque razzia exécutée sur une tribu plus ouvertement hostile.

Le 27 octobre, en effet, on razzia les *Beni-Méida*, et les

(1) Le gouverneur venait de rentrer de France. C'était au commencement de septembre et une ordonnance royale du 24 août avait nommé le général La Moricière gouverneur général par intérim, en exécution des prescriptions de l'article 38 de l'ordonnance du 15 avril 1845. Ce fut sur La Moricière que tomba tout le poids de l'insurrection à son début.

Ouled-Krelif, le 7 novembre, il y un léger engagement dans les montagnes des *Matmata*. L'on descendit ensuite dans la vallée du Chélif. Le 12, on campe sur l'Oued-Riou d'où l'on va se ravitailler à Sidi-bel-Hacel. Le 23, on pénètre chez les *Flitta*. On poussa à un moment donné jusque vers la région des Chott. On revint ensuite vers les sources du Chélif où l'on prit une position d'observation. Le 14 décembre, la colonne était à Tiaret ; le 23, elle campait au confluent du Riou et de l'Oued-Teguiguess, pendant que la cavalerie se heurtait contre l'émir en personne dans la vallée de Temba (1). Les zouaves, après avoir tant couru pour rien, croyaient tenir enfin une affaire et conséquemment, un succès, mais leur espoir fut déçu. Il y eut combat cependant, et combat sérieux, mais la cavalerie de Yusuf fut seule engagée, tant l'émir avait vite cédé le terrain. On lui enleva des bagages et sa propre tente.

Après deux mois de courses ininterrompues, qui l'avaient amené jusqu'à Sidi-bel-Abbès pour se ravitailler, (20 novembre,) la colonne du maréchal se trouva tellement harassée par les marches et le mauvais temps qu'après avoir envoyé sa cavalerie se refaire à Alger, il conduisit son infanterie à Orléanville où elle arriva le 29 décembre. Le bataillon de zouaves demeura dans cette place jusqu'au 18 janvier 1846. Il avait eu pendant cette expédition, de longues et cruelles journées. Continuellement en marche, les hommes avaient eu à supporter toutes les intempéries d'un hiver rigoureux, pas de bois bien souvent, pas d'abris contre les vents ; pour faire cuire les aliments, quelques chardons, quelques fenouils ou des crottes de chameaux ou de vache. Tous les matins il fallait décamper les tentes raidies par le givre et les glaçons et, avec cela, une pluie presque continuelle alternant avec la neige et la grêle.

A la fin de l'année 1845, il y eut en Algérie jusqu'à 18 colonnes mobiles sur pied. Le gouverneur voulait absolument

(1) L'Oued-Temba est un affluent de gauche du haut Riou

harasser l'émir et en finir avec lui. C'était une lutte de célérité plutôt qu'autre chose. On ne livrait que peu de combats puisque l'ennemi fuyait toujours, mais on lui interdisait l'accès du Tell, on l'empêchait de se ravitailler et on l'usait ainsi. Il fallait bien, pour obtenir ce résultat, être partout à la fois, lutter de vitesse et de persévérance, d'activité et d'énergie. On atteignait quelquefois la queue de l'ennemi en fuite, mais souvent l'on en était pour ses fatigues. Celles-ci étaient d'autant plus grandes que les routes, quand il y en avait, étaient mauvaises et que le plus léger mauvais temps les rendait affreuses en un clin d'œil. Nous avons vu le rôle joué par le 1er bataillon pendant cette période : les deux autres ne demeurèrent pas inactifs, s'ils n'eurent pas plus que lui à combattre, ils n'eurent rien à lui envier sous le rapport des fatigues qui furent supportées par tout le régiment avec la gaité, la constance et l'abnégation que depuis longtemps on admirait chez les zouaves.

D'ailleurs dans l'intervalle des expéditions, on prenait du plaisir. Le général de La Moricière donnait des fêtes dans les salons du Château-Neuf à Oran. La saison du carnaval de 1845 fut particulièrement gaie. Le général n'invitait pas seulement les officiers de la garnison même d'Oran, mais ceux de l'intérieur pouvaient aussi, en partie, se rendre au chef-lieu.

Un premier bal fut donné par La Moricière au mois de janvier ; à un autre qu'il donna au mois de février, on tira une loterie au profit des pauvres. Le lieutenant Boudet, des zouaves gagna le plus beau lot, consistant en une paire de pistolets arabes du plus beau travail : ce lot, qui pouvait être évalué à 300 francs, avait été offert par le général.

Le lieutenant Boudet était détaché à Oran comme juge au 1er conseil de guerre de la Division. Il se fit remarquer par son courage et son dévouement lors de l'incendie qui dévora le 14 mars une partie des bâtiments de la brasserie Schneider.

Nous avons mentionné plus haut les évènements de Sidi-Brahim et de Sidi-Moussa.

Tout le monde connait le glorieux désastre de la petite colonne du lieutenant-colonel DE MONTAGNAC et le fait d'armes dont les chasseurs à pied sont à juste titre si fiers (23 au 24 septembre 1845). Nous n'y insisterons donc pas.

Quand au second de ces évènements, plus fâcheux à beaucoup de points de vue, il se passa à la même époque (27 septembre à Sidi-Moussa, entre Pont-de-l'Isser et Aïn-Témouchent. Il consiste dans la reddition sans combat d'un détachement de malades évacués de Tlemcen et d'un convoi commandé par le lieutenant Marin, du 15ᵉ léger. Cet acte qui se qualifie sévèrement dans toutes les armées, valut à Abd-el-Kader plus de 20000 cartouches et 210 prisonniers ainsi répartis : Marin, au 15ᵉ léger ; Hillairin, lieutenant au 41ᵉ de ligne ; Cabasse, docteur ; 86 hommes du 15ᵉ léger ; un cavalier du 2ᵉ hussards ; 37 hommes du 41ᵉ de ligne ; 32 du 8ᵉ bataillon de chasseurs à pied ; 32 hommes du 10ᵉ bataillon de chasseurs à pied ; 25 hommes du 2ᵉ bataillon de zouaves (CHÈRE, sergent ; COLONDRE, SANLOY, SANON, BRUZEN, BRULAN, PRODJI, MARIE, COTTE, LAROQUE, DUVAL, MAURY, KIENIG, MEUNIER, SEVAY, SARUS, BOUIN, BODIER, LOURMON, TUGARD, DIDIER, CAMON, ROUSSEL, TISSANDIER, GAGNE, zouaves) ; 4 hommes du 2ᵉ escadron du train des équipages. Tous ces prisonniers excepté les officiers et leurs ordonnances, furent massacrés à la Déïra d'Abd-el-Kader le 28 avril 1846 ; les zouaves furent tous parmi les victimes.

Le lieutenant Hillairin mourut de la dyssenterie le 24 novembre 1846, veille du rachat des prisonniers survivants. Le docteur Cabasse et le lieutenant Marin furent parmi les rachetés. Ce dernier passa le 21 décembre 1846 devant le 1ᵉʳ conseil de guerre de la division d'Oran qui le condamna à mort. Ce jugement fut annulé, sans renvoi, le 21 mai 1847 par un arrêt de la Cour de cassation, comme étant basé sur un décret de 1812 sur les capitulations en rase campagne, décret auquel la Cour ne reconnut pas force de loi. Marin fut

mis en liberté le 12 juin et dirigé sur son corps à Perpignan.

Le 2e bataillon quitta son camp d'Aïn-el-Houts dans les premiers jours de janvier pour recommencer sa vie de courses continuelle, aider à la perception des impôts et des amendes précédemment infligées. En ce moment-là, Abd-el-Kader se tenait dans l'ouest et rendait ces courses doublement nécessaires par l'appui tacite que le Maroc continuait à lui fournir. L'agitation était permanente parmi les tribus voisines de la frontière ; une grande inquiétude régnait chez d'autres Les *Beni-Snous*, les *Beni-bou-Saïd*, es *Msirda* s'étaient en quelque sorte affranchis de toute relation avec les autorités françaises.

La présence des troupes était constamment indispensable autour de ces tribus.

Dès le commencement de l'année, le commandant D'AUTEMARRE D'ERVILLÉ avait été chargé de couvrir les *Beni-Amer* avec une petite colonne légère dont son bataillon faisait partie· Malgré un mauvais temps persistant, il fallut ensuite aller deux fois chez les *Oulassa* (janvier et mai) pour faire rentrer les contributions, châtier cette tribu en lui enlevant du bétail (1) ; se porter vivement, entre chacune de ces deux courses, vers Sebdou pour parer à une incursion imminente de l'émir (mars et mai) et couvrir nos tribus, La razzia du 14 janvier rapporta environ 1000 têtes de bétail : tout fut conduit à Tlemcen. La course du mois de mai sur Sebdou fut grandement contrariée par le mauvais temps; des pluies diluviennes, des coups de vent violents, avec quelques rares alternatives de beau temps, rendirent cette sortie fort pénible.

Le 21 mai, l'on fit une seconde razzia sur les *Oulassa* qui rapporta 200 bœufs, 400 moutons et quelques chevaux. Le 23 toute la prise fut livrée dans les magasins de l'administration et l'on se retourna vers Sebdou encore une fois.

Le 28, à 5 heures du matin, l'on quitta Sebdou a son tour

(1) Les Oulassa habitent les deux rives de la basse Tafna, entre l'embouchure et la Platrière.

pour pousser une pointe sur les Hauts-Plateaux. Peu de jours après, la colonne dut rentrer dans le Tell au su des événements qui se passaient aux *Beni-Snous*. Cette tribu, établie sur la rive gauche de la Tafna, à l'ouest de Sebdou, était allée jusqu'à refuser catégoriquement de payer l'impôt. La colonne dont le 2e bataillon faisait partie fut chargée d'obtenir ce paiement par la force. Les *Beni-Snous* à l'approche du danger, s'étaient massés dans une partie montagneuse et boisée de leur territoire. Ils y furent promptement découverts et atteints. Le 11 juin, les zouaves furent chargés de la prise du village du Khrémis, situé sur l'Oued-Khrémis, affluent de gauche de la Tafna, en aval et à l'ouest de Sebdou. L'opération fut vivement et hardiment menée : c'est à son entrain que le bataillon dut de n'avoir éprouvé que des pertes relativement minimes, eu égard aux positions très fortes de l'ennemi. Il compta dix tués, parmi lesquels le fourrier Loisel et le sergent Mercier ; et douze blessés, dont le capitaine Larrouy d'Orion et le zouave Guichard, celui-ci fut blessé mortellement.

Le rapport du général Cavaignac sur le combat du 11 juin cite un trait qui se répétait souvent aux zouaves et qui montre quelle solidarité existait entre les officiers et leurs soldats. S'il arrivait aux zouaves d'emporter sous le feu de l'ennemi leurs officiers blessés, ceux-ci à leur tour n'hésitaient pas à rendre la réciproque à leurs zouaves. Nous citons : « Chargé d'enlever une position avec sa compagnie, M. le capitaine Larrouy d'Orion, des zouaves, était devancé par un seul de ses soldats, celui-là même qui l'an dernier sauva le capitaine Corréard (1) ; le capitaine Larrouy vit tomber cet homme atteint de trois coups de feu et mortellement blessé, il arrive, charge le corps de Guichard et tombe à son tour grièvement blessé. Les soldats accoururent et relevèrent le capitaine sous un feu meurtrier. »

Après l'expédition du Khremis, le bataillon se rendit à

(1) Le 17 mai 1844, en Kabylie.

Sebdou. De là, la colonne dont il faisait partie alla s'établir dans la région des Chotts, sur les lignes des puits pour couper à l'émir la retraite vers le Maroc et intercepter, autant que possible, toutes les communications de ce côté. Elle fit un séjour à Kerbaya (14 kilomètres à l'est d'El-Aricha, sur la route de Bedeau). Le 29 juin, elle opéra une razzia importante sur les *Hamyane Gharaba :* 300 chevaux, environ 12000 moutons, un butin considérable, tombèrent en son pouvoir. L'ennemi n'avait, du reste, opposé qu'une résistance assez faible, parce que la majeure partie des cavaliers de la tribu se trouvait alors au camp de l'émir. Il n'y eut aucune perte à déplorer. Cette razzia, qui avait été habilement exercée, jeta l'épouvante et la consternation dans les tribus insoumises : elle fut une leçon terrible pour les *Hamyane,* dont le goum avait servilement suivi Abd-el-Kader dans le seul espoir du pillage.

Les prises furent conduites à Sebdou où le bataillon rentra à son tour le 3 juillet, après des privations et des fatigues excessives. Il n'y prit que 24 heures de repos et fut ensuite dirigé sur les puits d'El-Gor où il s'installa pour surveiller cette région.

Il fit plusieurs courses pendant les mois de juillet et d'août. Entre temps il était employé aux travaux de route. Le 15 juillet, la colonne arriva au bivouac de Tameslouta au pied du mont Si-el-Abed, à l'ouest d'El-Aricha. Elle en repart le même jour pour pousser une reconnaissance vers le Chott-el-Chergui et au-delà. N'ayant trouvé d'ennemi nulle part, elle remonte vers le nord et campa le 23, sous les murs de Daya, poste de nouvelle création.

Le Gouverneur général s'embarqua pour la France, laissant l'intérim du gouvernement au général de La Moricière. Très peu de temps après son départ, toute retenue tomba chez les tribus de la province d'Oran, chez celle du Dahra et de l'Ouarensenis (1). La révolte se répandit partout avec

(1) On appelle Dahra (nord) le pays situé au nord du Chélif, entre le fleuve et la mer.

une rapidité extraordinaire sous les excitations des émissaires d'Abd-el-Kader. Celui-ci se tenait toujours sur la frontière du Maroc où sa Déïra s'augmentait sans cesse d'une foule d'aventuriers et de tous les mécontents de nos tribus, dont quelques unes émigrèrent en entier.

D'une part les parages du Chélif et de ses affluents étaient en pleine insurrection. Un certain Mohamed-ben-Abdallah, dit Bou-Maza, se disant Chérif, avait réussi à se faire des partisans avec lesquels il parcourait le pays, poursuivi sans cesse par les petites colonnes de l'intérieur, toujours battu, mais reparaissant toujours (1). Il s'était d'abord déclaré indépendant d'Abd-el-Kader, mais celui-ci, craignant de voir diminuer son autorité et son prestige par cette concurence, écrivit à Bou-Maza, parvint à le rallier et lui confia le titre de Khalifa.

D'autre part, dans l'ouest, les symptômes de révolte s'accumulaient et l'on verra bientôt les *Ouled-Ouriache,* de Sebdou, oser assassiner leur commandant supérieur, ainsi que le lieutenant Mathieu de Dombasle, des zouaves, chef du bureau arabe, et une escorte de trois hussards (1er octobre). L'émir lui-même ne craignait plus de se montrer avec ses bandes dans la vallée de la Tafna et même vers les plaines du Tell.

M. DE DOMBASLE était l'héritier d'un nom honorable, très connu dans la Lorraine et illustré encore par son oncle, célèbre agronome, auquel la ville de Nancy a élevé une statue. Particulièrement apprécié par le général Cavaignac, le jeune officier avait été choisi par lui pour être chef du bureau arabe de Sebdou. Cette distinction flatteuse devait lui coûter la vie ; il est enterré à Sebdou dans l'ancien jardin du commandant d'armes (2).

Après la mort du chef de bataillon Billot, commandant

(1) Bou Maza, l'homme à la chèvre, à cause d'une chèvre dressée qui le suivait partout. Bou, père, homme. Maza, chèvre au pluriel. Maiz — Chérif, descendant du prophète — Voir la note 27 à l'appendice n° 1.

(2) Voir la note 28 à l'appendice n° 1.

supérieur de Sebdou, le capitaine Brachet, du 41e de ligne, prit le commandement du poste. Pour faire parvenir de ses nouvelles à Tlemcen, il dut faire appel aux hommes de bonne volonté. Les zouaves ROUVAL et ALQUIER sollicitèrent l'honneur de cette mission périlleuse. Ils parvinrent à Tlemcen à travers mille dangers et remirent les dépêches au commandant de la subdivision (1).

En présence de l'agitation dont il lui avait été rendu compte de partout, le général Cavaignac, qui commandait à Tlemcen, s'était décidé, dès le commencement de septembre, à sortir avec sa colonne comprenant le 2e bataillon de zouaves, deux bataillons du 15e léger, un bataillon et deux compagnies d'élite du 41e de ligne, deux escadrons du 2e chasseurs d'Afrique, un escadron du 2e hussards, quatre pièces d'artillerie de montagne, plus un petit détachement du génie: en tout 1340 hommes et 300 chevaux.

Le bataillon de zouaves était alors sous les ordres du commandant PEYRAGUEY, qui avait été remplacé à la tête du 3e par le commandant TARBOURIECH ; le lieutenant-colonel BOUAT marchait avec le 2e bataillon.

Le général Cavaignac fut rejoint, en avant de Marnia, par la colonne de Barral forte de deux bataillons, de deux escadrons et de deux pièces de canon. « Mais, écrivait le général à la date du 21 septembre, l'effectif de cette colonne est si faible, vu l'état sanitaire des troupes, que je ne pourrai l'engager dans le pays des *Trara* qu'après que je serai maître de ses crêtes. J'aurai alors environ 1800 hommes, qui me suffiront pour cerner le pays et y frapper un coup décisif, si j'y trouve une résistance sérieuse. »

Du 22 au 24 septembre, le général ne cessa de combattre. Ayant été prévenu de l'arrivée chez les *Beni-Ouarsous* de quelques marabouts prêcheurs, il s'était mis en route le 19 septembre pour aller couper court aux mouvements hos-

(1) Rapport de M. le le général de La Moricière, gouverneur général par intérim, à M. le maréchal Président du Conseil, Ministre de la Guerre, en date de Djemmâ Ghazaouet (Nemours) du 10 octobre 1845.

tiles qui s'annonçaient. Le même jour, il était venu établir son camp sur la rive gauche de la Tafna, au gué de Sidi-Bou-el-Nouar, sur la limite des *Ghossel* et des *Trara*. Il séjourna sur ce point les 20 et 21 septembre, employant le temps à rappeler aux tribus leurs devoirs. Il ne reçut en réponse que des insultes et, le 22, il se mit à remonter la vallée de l'Oued-Dahman pour pénétrer chez les *Beni-Ouarsous*, il ne disposait alors que des troupes de sa propre colonne. Le 22, le bivouac fut pris près du gué de l'Oued-el-Hammam, sur un plateau de la rive droite au-dessus duquel se trouve la Kouba de Sidi-Moussa ; le camp était en outre commandé par une succession de collines qui courent vers le sud et vers l'ouest et sur l'une desquelles se trouve le village des *Ouled-Zekri*. Les positions dominantes furent enlevées par le 41e de ligne, le 15e léger et la cavalerie, et ensuite occupées par les zouaves qui en reçurent la garde.

Le lieutenant-colonel Bouat occupait l'un des points importants avec trois compagnies. Cette position fut vivement inquiétée pendant une partie de la journée. Une charge vigoureuse de la 2e compagnie, commandée par le capitaine Saint-Pol rendit l'ennemi plus circonspect pour le reste du jour (1). L'affaire coûta au zouaves sept blessés dont le sergent Blanc. La colonne entière n'avait perdu, dans cette journée, que quinze blessés et quelques chevaux.

Une partie de la journée avait été employée à créneler les maisons du village des *Ouled-Zekri* ; les troupes se couvrirent de retranchements en pierres sèches. Leur exemple fut, d'ailleurs, suivi par les Kabyles qui se fortifièrent sur de trés belles positions, ce qui semblait indiquer que la résistance serait opiniâtre. On ne s'en inquiéta pas outre mesure au camp français où l'on attendait d'un moment à l'autre l'arrivée des colonnes de Marnia et de Nemours, commandées par les lieutenants-colonels de Barral et de Montagnac. Mais l'on sait que la colonne de Nemours fut détruite à Sidi-

(1) Rapport du général Cavaignac au gouverneur général par intérim, en date de Nechera-Guettara, sur la Tafna, le 23 septembre 1845.

Brahim le 23, et que celle de Marnia, à la nouvelle de ce désastre, crut devoir rentrer à son poste.

Une partie de la journée du 23 fut consacrée à la reconnaissance des positions ennemies et à l'attente des deux autres colonnes. Mais vers deux heures de l'après-midi, l'ennemi attaqua avec tant de fureur et une audace inouïe qu'il parvint jusque sur le camp français. « Les Kabyles au nombre de 400 environ, s'élancèrent avec une vigueur inouïe sur la position occupée par les zouaves commandés par le chef de bataillon PEYRAGUEY ; franchissant d'une part, l'un des postes avancés, ils s'y mêlèrent à la garde qui s'y trouvait et qui s'y défendait à la bayonnette. Le capitaine Lecoûteux, s'élançant à la tête de sa compagnie, dégagea ses soldats entourés (1). La lutte avait été acharnée sur toute la ligne, car les Arabes étaient sous l'excitation de la nouvelle du désastre de Sidi-Brahim, qu'on ne connaissait pas encore à la colonne Cavaignac. Les zouaves perdirent leur commandant, qui combattait en tête et qui fut atteint presque à bout portant de trois coups de feu. Il ne voulut pas que les zouaves lui portassent secours avant d'avoir assuré le succès et, en tombant il prononça ces simples mots : « Continuez ne vous occupez pas de moi. » Son corps fut rapporté à Tlemcen et enterré dans le cimetière de cette ville où sa tombe surmontée d'un monument en forme de pyramide quadrangulaire terminée par une urne, se remarque contre le mur sud en face de la porte d'entrée. La face de la pyramide qui regarde l'allée centrale porte l'inscription des campagnes du commandant (voir l'appendice n° 4). La face du socle, du même côté, porte :

Au chef de bataillon Peyraguey,
Officier de la Légion d'Honneur,
Commandant le 2e bataillon de zouaves,
mort au Champ d'honneur,
le 23 septembre 1845.
Ses frères d'armes.

(1) Rapport du général Cavaignac, du 25 septembre 1845.

La mère du commandant PEYRAGUEY lui survécut ; on peut lire dans le « Journal des débats » du temps l'article suivant reproduit dans « l'Echo d'Oran » le 8 novembre 1845 : « Le Président du Conseil, ministre secrétaire d'Etat de la Guerre, informé de la facheuse position dans laquelle se trouve la mère du brave chef de bataillon PEYRAGUEY, mort si héroïquement dans les derniers combats de l'Algérie, s'est empressé de lui accorder, au nom du Roi, un secours de 500 francs. »

PEYRAGUEY était un vieux soldat, brave comme son sabre, mais peu lettré, ce qui lui avait rendu ses fonctions d'adjudant-major assez difficiles. Il était, en outre, têtu au dernier degré et quand on lui réclamait pour un tour de service mal commandé, jamais il ne voulait en démordre et répondait invariablement : « Tour de Médéa ! Tour de Médéa ! » et l'on sait que pendant le blocus de Médéa (1840-41) il n'était point besoin de tour puisque tout le monde était constamment sur pied. Ces réclamations se produisaient assez souvent, car, quand il lui fallait un officier, au lieu de le commander sur le contrôle, il prenait au « *tour de Médéa* » le premier qu'il apercevait. Aussi les lieutenants et sous-lieutenants évitaient-ils avec le plus grand soin de se laisser rencontrer par lui afin d'éviter le « tour de Médéa. » PEYRAGUEY n'avait dû qu'à l'amitié du colonel CAVAIGNAC d'être nommé chef de bataillon, il avait fait partie du bataillon de Tlemcen en 1836.

L'épisode qui coûta dans cette rude journée la vie au commandant PEYRAGUEY, figure de la façon suivante dans le rapport du général Gavaignac.

.... Le commandant PEYRAGUEY, à la tête de la compagnie du lieutenant STEINHEIL, s'élance de l'enceinte. Mille voix s'élèvent du camp pour applaudir à cette action vigoureuse, nous ignorions qu'en ce moment le brave PEYRAGUEY, vieux soldat de l'Ile d'Elbe, noble reste de nos anciens bataillons, tombait mortellement frappé de trois balles, trouvant, après sa chute, le temps et la force d'animer ses soldats. Qu'il reçoive ici, par la voix du chef avec lequel il

servait depuis 14 ans, un dernier honneur, un dernier hommage (1).»

La compagnie STEINHEIL était la 7e du 2e.

Le bataillon était parvenu a repousser les audacieuses attaques des Kabyles avec le concours de l'artillerie du lieutenant David. Il perdit dans cette journée qui prit le nom de Bab-Mesmar, outre le chef de bataillon, trois hommes tués et neuf blessés, dont le sergent DESCHAMPS et le sergent-major BRIBADY. Ce dernier mourut de ses blessures le 27 septembre ; comme son commandant, il est inhumé à Tlemcen, non loin de celui-ci. Sa tombe est surmontée d'un petit monument en forme de pyramide tronquée qui porte, sur une de ses faces, l'inscription suivante :

A Bribady,
mort le 27 septembre 1845,
par suite de blessures reçues à l'ennemi
le 23 du dit.
Ses camarades les sergents-majors des zouaves.
! ! !

Le 24 septembre avant l'aube, la colonne se mit en route pour quitter la vallée de l'Oued-el-Hamman. Dès une heure du matin, les positions qui devaient faciliter la marche du gros, avaient été occupées par le 15e léger. Encore avant la levée du jour, les zouaves qui étaient à l'avant-garde, surprirent un poste ennemi et le passèrent par les armes sans que l'éveil fut donné.

La direction suivie par la colonne était celle de la zaouïa de Mouley-Edris, situé un peu en avant du passage difficile de Bab-Mteurba, près de l'établissement actuel de MM. Jacquand (mines de fer). L'ennemi avait construit des retranchements en avant de la mosquée, dans un endroit où le passage est fort resserré ; il en subsiste encore des vestiges. Il fallut un combat acharné, à la bayonnette, pour permettre

(1) Rapport du général Cavaignac, du 23 septembre 1845.

à la fraction de droite de la colonne de déboucher sur le plateau situé au-dessus de Bab-Mteurba, un peu au nord de Souk-el-Arba ou Souk-el-Alloui.

La fraction de gauche eut encore plus de difficultés à surmonter. L'ennemi était établi sur des rochers à pic, d'où il faisait un feu meurtrier. La position fut attaquée de front, pendant que deux compagnies de la ligne, esquissaient un mouvement enveloppant vers les hauteurs de l'extrême gauche, vers Es-Sénia. Le fameux col de Bab-Mesmard ainsi tourné, les Kabyles ne tinrent plus sur leurs positions : ils disparurent partie vers le col d'Aguilal, partie par le chemin creux des *Beni-bou-Zébib*, sous la poursuite des projectiles de l'artillerie.

Toutes les positions, naguère défendues par les Kabyles, furent occupées. Les pertes de la colonne étaient de 6 tués et 48 blessés. Quant aux *Beni-Ouarsous*, ils avaient éprouvé des pertes considérables, mais le résultat obtenu était insuffisant : les Arabes, dans l'excitation de leur fanatisme, avaient simplement reculé et se fortifiaient chez les *Beni-Menir* et chez les *Beni-Khaled*.

Le général Cavaignac se disposait à pousser en avant dès le lendemain, lorsqu'il reçut par un indigène de Nedroma la nouvelle du combat de Sidi-Brahim, et de la rentrée de la colonne de Barral à Marnia. Sa première pensée fut de se diriger sur ce poste : le soir même la colonne redescendit jusqu'à la Tafna et campa à Mechera-Guettara. Le lieutenant Steinheil se fractura le poignet droit en franchissant un rocher sous le feu de l'ennemi, qui naturellement était venu accompagner l'arrière-garde à coups de fusil. Dans cette journée l'opiniâtreté des Kabyles avait été si grande et si prolongée que tout le monde en avait fait le remarque, du côté français. Le soir, après le combat, on les entendit pousser de grands cris et faire une décharge de leurs armes. On ne douta plus qu'ils célébraient ainsi, à la manière arabe, leur victoire de Sidi-Brahim.

Le 26, les nouvelles de l'ouest furent confirmées par un

jeune prisonnier arabe et la colonne recula immédiatement pour couvrir Tlemcen à l'ouest. Elle campa, le premier jour, sur la rive droite de la Tafna et, le second jour, à Hennaya où le bataillon reçut des nouvelles exactes que lui apporta un sous-lieutenant du régiment, M. DAVID, détaché au bureau arabe de Tlemcen. On avait pu craindre, en effet, dans le premier moment, qu'Abd-el-Kader, voulant pousser ses succès et sachant Tlemcen assez dégarni de troupes, ne tentât une suprise de côté. Ces craintes ayant été reconnues vaines, la colonne Cavaignac se reporta vers l'ouest pour essayer de couper le chemin du Maroc à Abd-el-Kader, qui venait d'Aïn-Témouchent avec les 200 prisonniers de Sidi-Moussa. Mais l'émir avait fait diligence et la colonne arriva trop tard au passage de la Tafna. Elle se rencontra le 9 octobre, au col de Bab-Taza, avec la colonne La Moricière, qui venait d'Oran. La colonne Cavaignac était au col depuis le 7 ; elle l'avait occupé sans éprouver de résistance. De ce point si propice à l'observation, on avait pu apercevoir une émigration se dirigeant vers l'ouest. La cavalerie et les zouaves, lancés à sa poursuite, l'atteignirent en peu de temps; ils lui tuèrent 150 hommes, prirent 60 femmes et ramenèrent au camp un troupeau considérable. Ce coup de main très-vigoureusement accompli, ne coûta aucune perte.

De Bab-Taza, les deux colonnes se rendirent ensemble à Nemours pour se ravitailler. Elles y arrivèrent le 10 et firent séjour le 11 ; on y laissa les blessés et les malades, ainsi que presque toute la cavalerie, et, le 12, placées toute deux sous le commandement du général de La Moricière, les colonnes montèrent chez les *Trara* dont les montagnes furent le théâtre de plusieurs combats auxquels le 2e bataillon ne manqua pas de prendre part.

A peine fut-on arrivé à l'Oued-Tléta (vers l'est du pont des Trembles actuel) que les contingents de *Beni-Menir* ouvrirent le feu sur le flanc gauche de la colonne, pendant que la cavalerie Arabe restait en observation plus au sud, au-dessous de Medroma. Le terrain fut rapidement nettoyé par

la cavalerie française qui soutenait quelques bataillons sans sac dont celui des zouaves. Les Beni Menir furent partout refoulés et contraints de se refugier dans leurs montagnes sans que la cavalerie arabe eut rien fait pour les secourir. La Moricière campa le lendemain soir auprès de Medroma qui possédait une petite garnison du 6e léger, pendant qu'Abd-el-Kader reculait jusqu'à Aïn-Kebira. Il avait réuni tous les contingents des *Trara* et comptait infliger un échec sérieux aux Français pendant qu'ils seraient engagés dans le col. Il avait fortement prêché les Kabyles, mais lui se retira avec ses propres bandes vers la Kouba de Sidi-Moussa, à l'est du mont Filhaoucen, d'où il pouvait à son gré aller vers la frontière, en cas de désastre, ou envahir la vallée de la Tafna en cas de succès. Mais les conditions étaient changées depuis quelques semaines : ce n'était plus les 450 hommes de Montagnac qu'il avait à combattre, mais bien Lamoricière et Cavaignac qui avaient des troupes dix fois plus nombreuses.

Le 13 octobre donc, une partie de la brigade de Tlemcen commença l'ascension sur la gauche, pendant que le gros et le convoi montaient lentement par le sentier en corniche qui s'embranche à droite du pont de Nedroma. La droite était formée par une autre fraction de la colonne de Tlemcen et par deux bataillons du 6e léger. Le chiffre total des forces françaises était de 4.500 fantassins, 650 cavaliers et 10 obusiers de 4 de montagne. Toutes les crêtes en avant étaient occupées par les Kabyles.

Le col et les mamelons environnants furent abordés avec le plus grand élan. Les *Trara* défendirent vaillamment leurs positions, jusqu'au moment où ils se virent abandonnés par l'émir à leurs propres forces et à leurs propres inspirations ; ils faiblirent alors et finirent par lâcher pied.

« Le col de Bou-Haroua, dit La Moricière dans son rapport au Ministre de la guerre, était occupé ; j'établis mon camp sur le plateau d'Aïn-Kebira. Le général Cavaignac, vint m'y rejoindre le soir, après avoir donné la chasse, au

loin, à tous les fantassins Kabyles qui essayèrent de se maintenir sur les pitons voisins.

« La cavalerie de l'émir ne s'était pas compromise dans ces terrains difficiles ; elle avait de grand matin évacué les crêtes avant de se trouver engagée. Le général Cavaignac l'avait vu descendre vers l'Oued-Tléta et avait entendu les cris et les vociférations dont les poursuivaient les *Beni-Menir* et autres combattants des *Trara*, abandonnés par elle. »

Furent cités pour leur belle conduite dans le combat du 13 octobre, les capitaines Franceschetti et de Saint-Pol, le lieutenant Dubos et le sergent Robin du Villan (Rapport du général de La Moricière, en date du 17 octobre 1845).

Le 14 octobre, le bataillon campa à la Kouba de Sidi-Mohamed-el-Krouan où l'on savait trouver des silos abandonnés, pourvus d'orge, pour la cavalerie et le convoi. On se trouvait là de nouveau au cœur du pays des Beni-Ouarsous, la fraction la plus hostile des *Trara*. Toutes les populations furent refoulés vers la mer et quelques-unes des tribus, qui commençaient à se rendre compte du mouvement, vinrent demander l'aman ce jour même.

Le 15, on livra un nouveau combat à Bab-Mesmar ; malgré une lutte assez vive sur un terrain difficile, il n'y eut qu'un seul zouave blessé. Le lieutenant-colonel Bouat et le capitaine Lecouteux furent cités à l'ordre du jour pour leur belle conduite dans cet engagement.

Le 16, le bataillon prend avec les autres troupes son bivouac au mont Tadjera, toutes les tribus insurgées se trouvaient ainsi serrées entre deux colonnes et la mer. D'un signe La Moricière pouvait les faire détruire par ses troupes dont l'exaspération était grande depuis Sidi-Brahim et Sidi-Moussa. Il préféra user d'indulgence et ramena les deux colonnes sur l'Oued-Tléta, au nord de Nedroma et à sept kilomètres en amont de Nemours : il avait accordé l'aman.

Quant à l'émir, il avait passé la Tafna à Hamman-bou-

Grara où il fit brûler le pont ; il fit brûler également les ponts de la Mouïla et de l'Isser, après quoi il disparut dans le sud de Sebdou.

« J'ai accordé le pardon dit le général en chef dans son rapport, et je suis descendu à l'Oued-Tléta, près de Nedroma, après avoir prescrit aux *Ghossel*, aux fractions des *Beni-Amer* et aux *Trara*, pacifiés, de rester enfermés dans leurs montagnes ou dans celles des *Oulassa*. C'est déjà un résultat que de fermer à l'émir cette forteresse, Je me trouve maintenant en mesure de le suivre dans les plaines, s'il essaie d'y tenir ; j'ai rappelé mes escadrons laissés à Nemours et je pourrai, à 6 heures du matin, me lancer à sa poursuite dans la direction qu'il aura prise. J'ai des éclaireurs de tous les côtés pour m'en informer.

« Les troupes ont montré leur constance ordinaire, dans ces pénibles marches où une distance de deux lieues à franchir les tenait sur pied toute la journée. Celles qui ont été engagées étaient animées par le souvenir de leurs frères d'armes trahis et massacrés ; jamais je ne les ai vues plus braves et plus ardentes. »

Depuis cette époque, toutes les fractions des *Trara* sont restées dans la soumission la plus parfaite et dans la plus grande fidélité. Elles se contentent, pour perpétuer le souvenir de la défense de leur pays, de blanchir à la chaux, tous les ans, les tombes de guerriers qui ont succombé dans les combats livrés en 1845, dans les environs de Bab-Mesmar.

Après l'évènement de Sidi-Brahim, l'agitation avait redoublé dans le Tell. Bou-Hamédi, Khalifa de l'émir, avait pu s'établir entre Oran et Tlemcen et interrompre les communications. Ainsi que nous venons de le voir, le général Cavaignac, commandant la subdivision de Tlemcen, était à ce moment occupé, dans les montagnes des *Trara*, contre la forte tribu des *Beni-Ouarsous*. Cette circonstance assura à Bou-Hamédi une impunité momentanée qui suffit à soulever les quelques tribus jusque là demeurées fidèles, et lui per

mit de saccager tout le pays traversé par la ligne d'étapes d'Oran à Tlemcen. Sur cette ligne se trouvait le poste d'Aïn-Témouchent, composé d'une redoute et d'un petit réduit. Ce poste renfermait une faible garnison, — 73 zouaves, quelques hommes du 15e léger et quelques civils. — commandée par le capitaine SAFRANÉ des zouaves. Toutes les communications étaient coupées ; la garnison éprouvait les plus grandes difficultés à se procurer de l'eau potable ; les munitions diminuaient et l'inquiétude de La Moricière, alors gouverneur par intérim, était grande; à toutes ces conditions mauvaises vint encore s'ajouter le plus que fâcheux événement de Sidi-Moussa, qui ne fit qu'augmenter l'orgueil et l'audace des Arabes.

Abd-el-Kader était entré à son tour dans la région. Il fit sommer la garnison d'Aïn-Temouchent de se rendre, lui promettant la vie sauve, sous peine de se voir enlever de vive force et passer au fil de l'épée. Le capitaine SAFRANÉ appartenait à un corps où l'on savait la manière d'accueillir de semblables propositions, sa réponse s'inspira à la fois de celle de Léonidas à Xercès et de celle de Cambronne aux anglais : « Si Abd-el-Kader, répondit-il, a tant envie de nous, qu'il vienne nous chercher ; quant à moi, tu peux lui dire que je l'em....... » Un silence dédaigneux accueillit les sommations ultérieures. Mais la garnison ne restait pas inactive pour cela : des retranchements complémentaires furent élevés et chacun se vit assigner son poste de combat. Un soir même, connaissant la frayeur inspirée aux Arabes par les projectiles de l'artillerie, on eut recours à une ruse qui peut paraître puérile, mais qui eut un certain effet et empêcha peut-être une attaque ; on engagea dans une embrasure un agé de charrue afin de simuler la volée d'une pièce de canon et l'on planta sur des piquets, tout le long du rempart, tous les couvre-chefs que l'on avait de disponibles — (képis, chapeaux, etc.) — pour simuler autant de défenseurs. De fait, l'ennemi n'inquiéta pas cette nuit là, le côté de la redoute défendu par une aussi formidab'e artillerie.

L'émir, pour des raisons que nous ne connaissons pas, ne fit pas donner l'assaut au poste et n'essaya aucune attaque de vive force. Il espérait sans doute le voir se rendre par famine ou par le manque de cartouches ; il se contenta de le bloquer. Quoiqu'il en soit, la garnison put être ravitaillée en munitions, en vivres et en nouvelles par un détachement de nos fidèles alliés, les *Douair* et les *Sméla*, qui étaient alors placés sous le commandement du lieutenant-colonel Walsin-Esterhazy (1). Le blocus avait duré du 28 septembre au 4 octobre, mais, dès le 30 septembre, on avait pu avoir des nouvelles et la garnison avait été ravitaillée. La légende parait avoir grossi un peu les choses : le fait d'armes, comme celui plus ancien de Mazagran, parait surtout beau pour le contraste, quand on pense à Sidi-Moussa.

Un habitant d'Aïn-Temouchent a cru devoir chercher à perpétuer le souvenir de ce que l'on appelle encore « l'héroïque défense d'Aïn-Temouchent. Une petite maison récemment édifiée sur l'emplacement de l'ancien réduit, porte, au-dessous de la porte d'entrée, une plaque cimentée avec l'inscription suivante : « Cette maison est construite sur l'emplacement de l'ancien réduit de la redoute d'Aïn-Temouchent, défendue du 28 septembre au 5 octobre 1845, contre 1500 Arabes commandés par Abd-el-Kader. Le capitaine des zouaves SAFRANÉ, commandant supérieur, ayant sous ses ordres 65 hommes du 15ᵉ léger et 40 civils requis par lui. Les ressources étaient de 60 cartouches par homme et une charrue braquée sur l'ennemi figurait l'artillerie ». L'intention de ce brave propriétaire est louable sans doute, mais il a vu gros ; cependant les touristes ont foi dans son incription.

Le poste d'Aïn-Temouchent fut complètement dégagé, le 4 octobre au soir, par la colonne La Moricière qui venait d'Oran pour aller rejoindre, dans l'ouest, la colonne Cavaignac. La garnison reçut un renfort de 130 hommes, des vi-

(1) Voir la note 19, à l'appendice n° 1.

vres, des munitions de guerre et des outils (1). Le poste n'a jamais été attaqué depuis cette date.

Pendant que le gros du 2e bataillon opérait dans les environs de Nemours et dans les *Trara*, plusieurs militaires du régiment, qui, en septembre avaient été laissés malades ou blessés à Sebdou, contribuèrent énergiquement à la défense de ce poste. Nous avons vu l'acte de courage et de dévouement accompli par les zouaves Rouval et Alquier. Le 30 octobre, le poste fut attaqué très vigoureusement, la garnison se défendit de même, et une sortie faite avec beaucoup de résolution obligea l'ennemi à abandonner cinquante morts sur le carreau. Il s'éloigna alors, mais sans cesser d'occuper toutes les avenues.

Les zouaves Morion et Bonrepos furent signalés pour avoir enlevé chacun un drapeau au milieu de la mêlée ; le zouave Gloppe (Jean) fut remarqué pour avoir tué plusieurs Arabes à bout portant. Le zouave Brumerie fut tué d'une balle dans la tête ; le zouave Girard fut atteint d'une balle à la cuisse Le rapport cite, en outre, le sergent-major Dufau des zouaves, pour avoir, dans la sortie, tué deux Arabes de sa main et avoir, par son élan, contribué au succès de la déroute de l'ennemi (2). Dufau fut plus tard officier au régiment (3 juin 1847).

L'émir ne tarda pas à abandonner les parages de la frontière pour se diriger de nouveau vers l'est où il sera bientôt aux prises, ainsi que nous l'avons vu, avec la cavalerie de la colonne Bugeaud — (Temda 23 décembre) — (3). Le 2e bataillon put donc rentrer à Tlemcen où il arriva le 21 octobre. Il en repartit le 2 novembre avec le général Cavaignac pour aller ravitailler Marnia avec des approvisionnements débarqués à Nemours. Il rentra le 15, sans avoir vu d'ennemis et

(1) Rapport de M. le général de La Moricière, gouverneur général par intérim, à M. le maréchal Président du Conseil, ministre de la guerre, en date de Djemma-Ghazaouet (Nemours) du 10 octobre 1845.

(2) Rapport du capitaine Brachet, commandant le poste de Sebdou, à M. le général Cavaignac, commandant la subdivision de Tlemcen, en date de Sebdou le 4 octobre 1845.

(3) Temda fait partie actuellement de la commune mixte de Tiaret.

rapporta à la garnison de Tlemcen les lettres et les journaux qui lui faisait défaut depuis le 17 septembre.

Après deux jours de repos, le bataillon repartit le 18 novembre avec une colonne de 3360 hommes, pour aller attaquer les *Beni-Snous* qui ne se souvenaient déjà plus des leçons subies en juin. Il importait de détruire ce foyer permanent d'insurrection. Le 24 novembre, après un engagement dans lequel les montagnards avaient fait montre de quelque énergie, le village du Khremis fut enlevé pour la seconde fois dans cette année. Il fut détruit de fond en comble ; plus de cent cadavres ennemis restèrent sur le terrain.

Après cette nouvelle exécution, la colonne se dirigea par Sidi-Yahia, sur Sebdou, et de là sur le mont Si-el-Aabed où des tribus dissidentes avaient été signalées vers Tamesloula. Par une marche de nuit rapide, l'on arriva sur ces populations, mais l'on ne put atteindre que la queue de l'émigration et quelques douars des *Angade*. On ramena à Sebdou quelques prisonniers et des troupeaux.

Cependant une certaine fermentation était née chez les *Ghossel*, tribus des environs de Tlemcen. La colonne dut donc remonter vivement vers le nord. N'ayant rien trouvé d'anormal (16 décembre), elle dut sur des renseignements fournis par des Arabes connus, se diriger non moins vivement sur le Kiss, qui forme la frontière ouest où elle put recueillir des tribus en défection qui demandaient à rentrer. On ramena environ 800 tentes des *Doui-Yahia*, des *Beni-Ournid*, des *Beni-Ouazan* : tout ce monde fut établi sur la rive gauche de la Sikak, sous la protection d'une petite colonne commandée par le colonel de Mac-Mahon et dont le bataillon de zouaves faisait partie.

Le voisinage de la frontière avait plus d'une fois aggravé la situation et donné lieu à des pourparlers délicats, mais les courses, non moins rapides que nombreuses, exécutées par les troupes du général Cavaignac avaient tout remis dans une bonne voie. Le bataillon de zouaves put donc rentrer à Tlemcen le 31 décembre pour s'y refaire de tant de fatigues.

Nous verrons en 1846, que son repos ne fut pas de longue durée. Dans cette année 1845, le bataillon n'avait passé à Tlemcen que 14 jours, par périodes dont la plus longue ne dépassa pas 4 jours.

Encore ces apparitions au chef-lieu n'étaient-elles pas faites toujours pour donner du repos. Elles étaient nécessitées par le renouvellement urgent des effets d'habillement lorsque officiers et zouaves n'étaient plus couverts que de loques auxquelles il était impossible de faire des réparations. Jusqu'au moment de ces renouvellements, tout était mis en usage pour les réparations, morceaux de toile de tente, de haïk, de turban, etc. ; l'aspect était des plus bizarres.

Le 3e bataillon qui était rentré à Blida en décembre 1844, y stationna jusqu'à la fin d'avril 1845. Il fut pendant ce temps employé constamment aux travaux de la route de Médéa, dans les gorges de la Chiffa.

Le 7 mai, le maréchal Bugeaud prit le commandement d'une colonne forte de 7 bataillons et d'une batterie de montagne — en tout 5500 hommes, 500 chevaux, 6 pièces de canon et un millier de bêtes de somme, — qu'il allait conduire dans la subdivision d'Orléanville où Bou-Maza avait soulevé presque toutes les tribus (1). Le 3e bataillon fit partie de l'expédition et quitta Blida le 2 mai sous les ordres du colonel ; le 6 mai, il était au bivouac sous Miliana.

La colonne entière, après avoir reçu ses derniers contingents, s'engagea le 9 mai dans l'Ouarensenis, sous la conduite du maréchal. Les opérations ne cessèrent d'être contrariées par un temps épouvantable. Les troupes allaient et venaient sous des pluies torrentielles, marchant à petites journées, n'obtenant presque pas d'autres résultats que la destruction des moissons, des gourbis et des vergers, et recevant plus d'averses que de coups de fusil. C'est à peine si l'arrière-garde eut quelques petits engagements. La colonne était trop considérable et pas assez mobile. Bou-Maza

(1) Voir la note 30, à l'appendice n° 1.

l'évita avec soin. Il préférait se rabattre sur la petite colonne d'Orléanville, commandée par Saint-Arnaud, qui opérait sur la rive droite du Chélif où elle obtint quelques beaux succès. Le maréchal ne rencontrant jamais l'ennemi en force, ne put frapper le grand coup qu'il méditait. Il n'obtint que des soumissions imparfaites, parfois fictives, et ne put opérer le désarmement des tribus mis en pratique à la colonne Saint-Arnaud. Il n'y a guère à signaler dans cette première partie de la campagne que les combats d'arrière-garde des 13 mai, chez les *Beni-Hindel*, au pied du versant sud du grand pic, et du 14 mai, dans les défilés *Beni-Rahilia* et des *Beni-Ideh* : encore les zouaves n'y furent-ils pas engagés.

Le 22 mai, la colonne se ravitailla dans les magasins de la place d'Orléanville et se dirigea ensuite vers l'ouest. Deux razzias d'une certaine importance furent exécutées, après de légers engagements, le 26 mai et le 1er juin, dans la région d'*Ammi-Moussa*, chez les *Beni-Defelten*, les *Beni-Ouragh* et les *Beni-Seliman*, à vingt lieues au sud-ouest d'Orléanville. Une cinquantaine d'Arabes resta sur le carreau : on fit 150 prisonniers et l'on prit une quantité considérable de bestiaux.

Cette opération amena la soumission des tribus établies à l'ouest du massif de l'Ouarensenis.

Le maréchal Bugeaud rentra à Alger, le 12 juin après avoir, au préalable, conduit sa colonne à Orléanville. Là, elle se subdivisa en deux parties qui reçurent pour chefs les colonels Pélissier, de l'état-major et DE LADMIRAULT des zouaves. Le 3e bataillon resta sous les ordres de son colonel et, dès le 11 juin, il quittait Orléanville pour se mettre à la recherche de Bou-Maza qu'on disait réfugié chez les *Flitta*, sur la Mina. Le lendemain même, il y eut un engagement de peu d'importance avec les contingents ennemis. Le bataillon n'eut qu'un seul blessé, le zouave FABREGUETTE, qui compta ainsi sa cinquième blessure depuis son arrivée au régiment.

Le 25 juin, on exécuta une razzia importante sur les *Charfa*, qui avaient accueilli Bou-Maza, l'avaient caché chez eux et,

finalement, avaient pris parti pour lui. Le chérif, ou soi-disant chérif, s'enfuit encore une fois dans les montagnes. Dans les derniers temps, d'ailleurs, tout s'était réduit à une course au clocher. La colonne cherchait, par des courses d'une excessive rapidité, à surprendre Bou-Maza dans les lieux ou sa présence avait été signalée. On faisait quelquefois vingt lieues par jour sans que ces énormes fatigues fissent obtenir quelque résultat. Chaque fois, les troupes trouvaient l'oiseau déniché; chaque fois ses espions l'avaient prévenu en temps opportun, et, bien souvent, il avait été renseigné par nos propres agents indigènes qui n'avaient pu échapper à son influence religieuse. On fut ainsi amené, ne pouvant frapper directement l'agitateur, à punir les tribus qui l'avaient accueilli et soutenu. La seulement il y eut des résultats et de là vinrent les quelques razzias que nous avons mentionnées.

Les zouaves, après cette expédition, furent dirigés sur Cherchell où ils devaient être embarqués pour Dellys. Depuis longtemps, en effet, le gouverneur projetait de faire une expédition de ce côté pour soumettre et pacifier entièrement cette partie de la Kabylie où nous ne possédions encore réellement que le seul point de Dellys. Le pays environnant, bien qu'ayant déjà été parcouru en 1844, bien qu'ayant été le théâtre de plusieurs graves défaites pour les Kabyles, était absolument sous l'influence des prédications de Ben-Salem et d'un certain Bel-Kassen, qui se disait chérif, naturellement. L'expédition, d'abord retardée d'un mois par celle de mai dans l'Ouarensenis, fut reprise à la fin de juillet, malgré l'état avancé de la saison. Le gouverneur s'embarqua le 23 juillet pour Dellys; il y prit le commandement d'un corps de 5000 hommes. Ainsi que nous l'avons déjà dit, le 3e bataillon était venu par mer de Cherchell à Dellys pour prendre part à l'expédition.

Le 25 juillet, le corps français arriva au pied des formidables montagnes où s'étaient réfugiées les tribus ennemies après qu'elles eurent tout pillé et tout incendié chez celles

qui avaient voulu nous demeurer fidèles. Il y avait là les *Beni-Ouaguenoun*, les *Flisset-el-Bahr*, les *Beni-Djeunad*, les *Ouled-Mimoun*, etc. Le 26, les crêtes les plus inaccessibles furent occupées par les troupes françaises ; tous les villages furent brûlés et, après avoir passé deux jours et deux nuits dans ces parages ; la colonne redescendit sans avoir à brûler une capsule pendant ce retour ; sans essuyer un coup de fusil. Ainsi s'en étaient allées en fumée les ardeurs guerrières des Kabyles : il avait suffi de l'attitude énergique et résolue des assaillants pour rompre le peu d'entente auquel les montagnards arrivent toujours si difficilement.

La colonne passa ensuite le Sebaou et pénétra chez les *Beni-Raten*. Ceux-ci, dès l'arrivée des troupes sur leur territoire, se déclarèrent prêts à accepter la domination française. Ils agissaient de ruse et voulaient seulement éviter la ruine de leurs propriétés, car dès 1848, leur pays devint un foyer permanent de troubles. Plus tard, ils résistèrent avec opiniâtreté aux colonnes du maréchal Randon, qui avait entrepris la conquête complète de la Kabylie. La prise de chaque village donna lieu à un combat sanglant ; celui d'Icheriden, notamment fut défendu avec énergie et intelligence et le 2e zouaves, en particulier, se souvient encore avec douleur des pertes considérables qu'il éprouva en juin 1857.

Après avoir traversé le pays des *Beni-Raten*, la colonne Bugeaud repassa chez le *Beni-Djemad*, qui étaient rentrés chez eux et qui se soumirent en payant une contribution de guerre. Mais à l'exemple des *Beni-Raten*, ils ne tinrent pas leurs promesses et l'on peut également les compter parmi les plus obstinés dans la résistance lors des événements de 1857 et de 1871.

Cependant la chaleur était devenue accablante et rendait les marches fort pénibles. Aussi, une fois les soumissions — plus ou moins sincères — obtenues et les contributions de guerres perçues, le maréchal ramena sa colonne à Dellys où

elle fut dissoute. Le gouverneur rentra à Alger le 7 août, et le bataillon de zouaves, de son côté, rentra le 10 à Blida.

C'est à cette époque que fut promulgué en Algérie le traité conclu le 10 septembre 1844, entre la France et le Maroc, à la suite de la bataille d'Isly. Nous ne citons ce fait qu'au point de vue de l'influence qu'il peut avoir eu sur les opérations auxquelles nous verrons ultérieurement les zouaves prendre part. Il n'entre pas dans notre cadre d'apprécier autrement l'instrument diplomatique en question : il y aurait trop à dire. Ce traité avait été complété par la convention signée à Marnia, le 18 mars 1845, pour la délimitation de la frontière, convention qui, elle, n'échappe pas aux critiques.

On s'est trop pressé dans sa rédaction, montré beaucoup trop modéré et par trop disposé à la conciliation, en abandonnant au Maroc, après une victoire et sans nécessité bien démontrée, une large bande de territoire et quelques Ksours qui, pendant les insurrections postérieures, nous ont causé bien des ennuis et nous en causent encore aujourd'hui sur la frontière sud-ouest de nos possessions. Plus d'une fois, nous avons été arrêtés, et nous le serons encore, dans la répression de nos tribus dissidentes, par quelques fractions marocaines au sujet desquelles des considérations diplomatiques empêchaient de passer outre. La convention de 1845 ne changea d'ailleurs en rien les dispositions des tribus de la frontière : qu'est un traité pour des gens qui ne reconnaissent pour maître que la force ? L'hostilité contre nous ne cessa de régner dans ces tribus ; Abd-el-Kader continua à s'y conduire absolument en sultan, à y trouver des secours de toute nature et plusieurs fois l'on put constater que des cavaliers marocains s'étaient mêlés à ceux de l'émir et n'avaient pas craint de prendre part à des incursions armées sur notre territoire. Il suffit, du reste, de faire la lecture de la convention du 18 mars 1845 pour en saisir toutes les imperfections (1).

(1) Voir la note 31, à l'appendice n° 1

Après sa rentrée de Dellys, le 3e bataillon resta à Blida jusqu'en septembre. On croyait que tout était calme et, sur la foi des apparences, le gouverneur était parti pour la France au commencement de ce mois. Mais brusquement les choses changèrent et un grand nombre de colonnes furent organisées et mises en mouvements. Le 3e bataillon ne pouvait rester inactif; il fut incorporé dans la colonne Marey destinée à barrer à l'émir l'entrée du Tittery. On n'était pas encore bien fixé, en ce moment, sur les projets d'Abd-el-Kader ; les informations n'avaient pas eu le temps de parvenir et la colonne Marey forma un des anneaux de l'immense chaîne de fer qui fut établie de l'ouest à l'est pour rendre le Tell impénétrable par le sud.

Après des courses longues et fatigantes, après des chassés-croisés sans nombre avec les colonnes voisines, celle du général Marey entra, le 12 novembre, sur le territoire des *Ouled-Aziz* contre lesquels le 1er bataillon s'était battu au mois de juin. Cette fois-ci encore il y eut combat. Le 3e bataillon agit à l'exemple du 1er : l'ennemi fut défait et razzié ; ses villages furent incendiés et on enleva les tentes et les bagages de l'instigateur de la révolte. Le bataillon eut dans cet engagement, trois tués, dont le sergent Masson, et 18 blessés, parmi lesquels le capitaine Bucheron, les sous-lieutenants Pinel, et Richard, et le sergent Pingué (coup de feu à la partie latérale de la poitrine), qui fut plus tard officier au régiment, (4 juin 1848).

Après cette expédition contre les Ouled-Aziz, le bataillon se dirigea sur Boghar et remonta ensuite sur Médéa où il arriva le 22 novembre. Il y était à peine depuis deux jours lorsque la présence d'Abd-el-Kader fut signalée à nouveau chez les tribus du sud. On ajoutait même qu'il avait été reçu avec enthousiasme et qu'il les avait réorganisées à sa manière. Le général Marey se transporta à Boghar le 24 novembre ; le 3e bataillon l'y suivit à marches forcées, mais il arriva trop tard. L'émir, selon sa coutume, avait disparu à l'approche des troupes françaises. Sa vigueur et son esprit

d'entreprise diminuaient visiblement ; beaucoup de ses partisans l'abandonnent en présence des échecs successifs qu'il subit et de la protection inefficace qu'il donne à ses fidèles. Il va marcher maintenant à grands pas vers le cinquième acte du drame qu'il a joué et qu'il nous a fait jouer en Algérie.

Le bataillon passa le reste de l'année à parcourir les Hauts-Plateaux, protégeant les tribus fidèles et surveillant celles dont la soumission paraissait moins sincère. Il n'y eut plus d'actions de guerre, mais les fatigues furent grandes : on poussa jusqu'à Laghouat et Aïn-Madhi. Les zouaves, mal vêtus et souvent mal nourris, plus mal couchés encore, donnèrent une fois de plus la mesure de leurs qualités militaires : ils supportèrent fatigues et privations avec une constance et une gaité admirables.

Ce fut là la première fois qu'ils traversèrent entièrement les Hauts-Plateaux, la zône des gazelles pour arriver à la zône des autruches et des dattes.

« Quel pays ! écrit Saint-Arnaud, pas de végétation, pas d'eau, pas un arbre. Des ondulations de terre comme les vagues d'une mer sans bornes, un horizon grisâtre qui recule toujours et ne finit jamais ; pas un objet où l'œil fatigué puisse se reposer ; de loin en loin, un troupeau de gazelles qui fuit, quelques gerboises effrayées qui rentrent dans leur trou ; sur nos têtes, le vautour, le milan qui, par instinct, suivent la colonne. » Que dirait Saint-Arnaud s'il voyait l'armée d'Afrique occuper aujourd'hui dans ces régions, des postes permanents, comme El-Aricha, Bedeau, Méchéria, Djelfa, Aïn-ben-Khelil, etc.

Pendant que les 1er et 3e bataillons prenaient part, dans la province d'Alger, à différentes expéditions un détachement de 200 zouaves avait été appelé, au mois de décembre, à faire partie momentanément de la colonne de Ténès, commandée par le lieutenant-colonel Canrobert; celui-ci avait pour mission de maintenir les tribus, pour la plupart maîtrisées, qui se trouvent entre Ténès et Orléanville.

La chasse commença par la turbulente tribu des *Beni-Hidja.*

Le 17 décembre, les troupes gravirent les pentes du col de Sidi-Bousi, rivalisant d'ardeur; à 3 heures les hauteurs étaient dégagées et le bivouac put être établi entre les sources de l'Oued-bou-Cheral et de l'Oued-bou-Ghazer. Un épisode gai avait signalé l'engagement : « Deux zouaves tournent un buisson, un d'entre eux reparaît à quelques pas de là, immobile l'œil au guet, faisant le coup de feu. Un sergent accourt pour le dégager, le croyant blessé. Il n'en était rien. — Notre zouave avait rencontré dans le fourré une jeune personne kabyle fort jolie, et lui faisait la cour avec de douces paroles au milieu des balles, pendant que le camarade veillait et protégeait ces nouvelles amours. » *(Souvenirs de la vie militaire en Afrique.)*

Une attaque de nuit tentée contre la grand'garde échoua par la vigilance de celle-ci.

Après le châtiment infligé aux Beni-Hidja, la colonne Canrobert dut se rapprocher de Ténès pour surveiller cette partie du pays tout en assurant la sécurité des convois qui ravitaillaient en ce moment Orléanville. On fit des marches incessantes dont les fatigues furent encore accrues par les mauvais temps qui signalèrent la fin de l'année et le commencement de la suivante. Le 6 janvier 1846, après une marche des plus pénibles, par un brouillard épais et à travers des chemins horribles, on atteignit les beaux villages des *Larmouna-Bahari.* Ceux-ci étaient en fuite et les troupes purent se refaire au moyen de bons feux et des vivres que les Kabyles avaient abandonnés.

Le 20 janvier, la colonne rentra à Ténès et le détachement de zouaves prit aussitôt le chemin d'Orléanville où le colonel de Saint-Arnaud l'appelait et où le 1er bataillon ne tarda pas à arriver.

Des récompenses avaient été accordées au régiment dans le courant de l'année 1845. Furent nommés dans la Légion d'Honneur :

Officiers : colonel de Ladmirault ; commandant Peyraguey; qui malheureusement ne devait pas jouir longtemps de cette distinction, juste récompense de ses longs et loyaux services.

Chevaliers : capitaine d'habillement Bertin (ordonnance du 17 avril) ; capitaines Jannin, Lecouteux, Abric, Larrouy d'Orion ; lieutenants Rozier de Linage, officier d'ordonnance du général Cavaignac et Dubos ; sergent-major Dufau ; sergent Bouvier ; clairon Garnier (tous par ordonnance du 20 août.)

La médaille militaire n'était pas encore créée ; sans cela bien certainement, un grand nombre de militaires du régiment auraient été honorés de cette récompense.

Des nominations et des promotions avaient eu lieu dans le cadre des officiers :

14 janvier : le capitaine Frèche, passe à la 1re classe.

26 janvier : le lieutenant Larrouy d'Orion est promu capitaine au corps.

id. le sous-lieutenant Morand est promu lieutenant au corps.

2 mars : le capitaine Paer passe chef de bataillon au 38e de ligne.

id. le sergent de Chard est promu sous-lieutenant au corps.

8 mars : le capitaine Malafosse passe à la 1re classe.

23 mars : le lieutenant Monge est promu capitaine au corps en remplacement de M. Paer et remplacé par M. Royer, sous-lieutenant du corps.

22 avril : le chirurgien aide-major commissionné Burgkli passe chirurgien aide-major de 2e classe et reste au régiment.

24 avril : le commandant d'Autemarre d'Ervillé est

promu lieutenant-colonel du 2e régiment de la légion étrangère.

id. le capitaine Tarbouriech, du 58e de ligne, passe chef de bataillon au corps.

2 mai : le régiment reçoit comme sous-lieutenant M. Richard, sous-lieutenant élève d'artillerie en non activité.

26 juin : le capitaine Corréard passe chef de bataillon au 56e de ligne.

18 juillet : le lieutenant Montaudon est promu capitaine au corps.

19 juillet : M. Bessières, lieutenant en non activité, est placé au régiment.

1er octobre : le sergent-major Prévost et le sergent Bérard sont nommés sous-lieutenants au corps.

20 octobre : le commandant Peyraguey, mort au champ d'honneur, est remplacé par M. Espinasse, capitaine adjudant-major au 2e régiment de la légion étrangère.

9 novembre : le lieutenant Mathieu de Dombasle, mort au champ d'honneur est remplacé par M. Gitareux, sous-lieutenant adjoint au trésorier du corps.

22 décembre : le lieutenant Tournier est promu capitaine au corps en remplacement de M. Bourbaki, nommé officier d'ordonnance du roi.

id. le sous-lieutenant de Reyniac est promu lieutenant au corps.

id. le sergent Fort, 1er secrétaire du trésorier, est promu sous-lieutenant au corps.

30 décembre : les capitaines Safrané et Le Poitevin de la Croix passent à la 1re classe.

En 1846, l'inspection générale des bataillons fut passée respectivement dans les provinces d'Alger et d'Oran par les généraux de Bar et de La Moricière. Les bataillons furent inspectés successivement, au point de vue médical, par le docteur Antonini, médecin en chef de l'armée d'Afrique, qui avait reçu surtout la mission d'inspecter la manière de servir des chirurgiens attachés au régiment, leur portée scientifique, leur mérite pratique et la direction imprimée au service curatif.

L'inspection administrative du régiment fut passée par l'intendant de Guiroye.

Un arrêté du gouverneur général, en date du 8 janvier 1845 était venu abolir la franchise des lettres militaires destinées à l'Algérie et en provenant.

Par décision du ministre de la guerre, en date du 20 décembre 1845, le docteur Gasté, médecin chef de l'armée d'Afrique, fut désigné pour passer en 1846, l'inspection médicale du régiment.

Fin du 1er Volume.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

Rambervillers. — Imp. Risser.